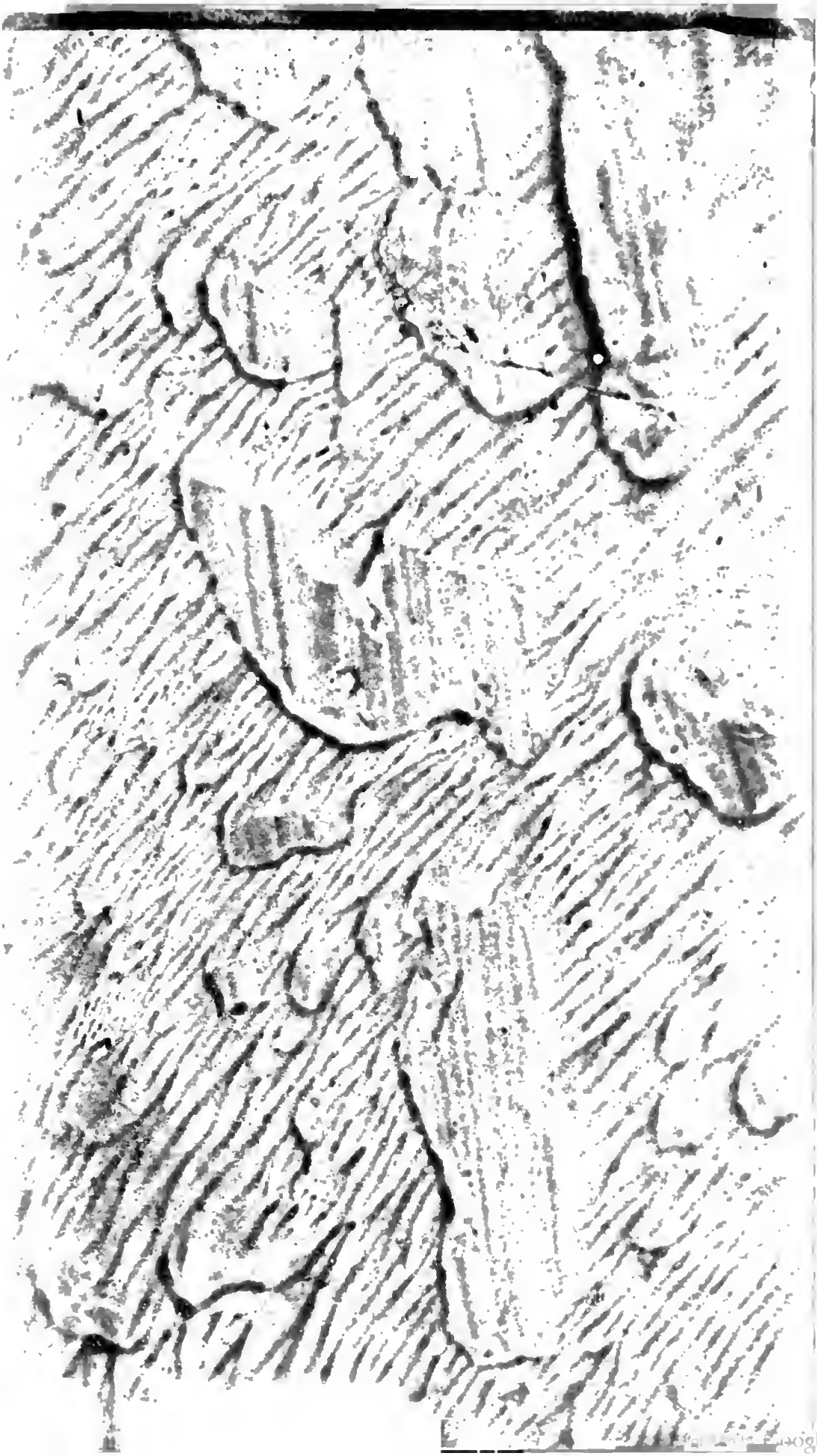
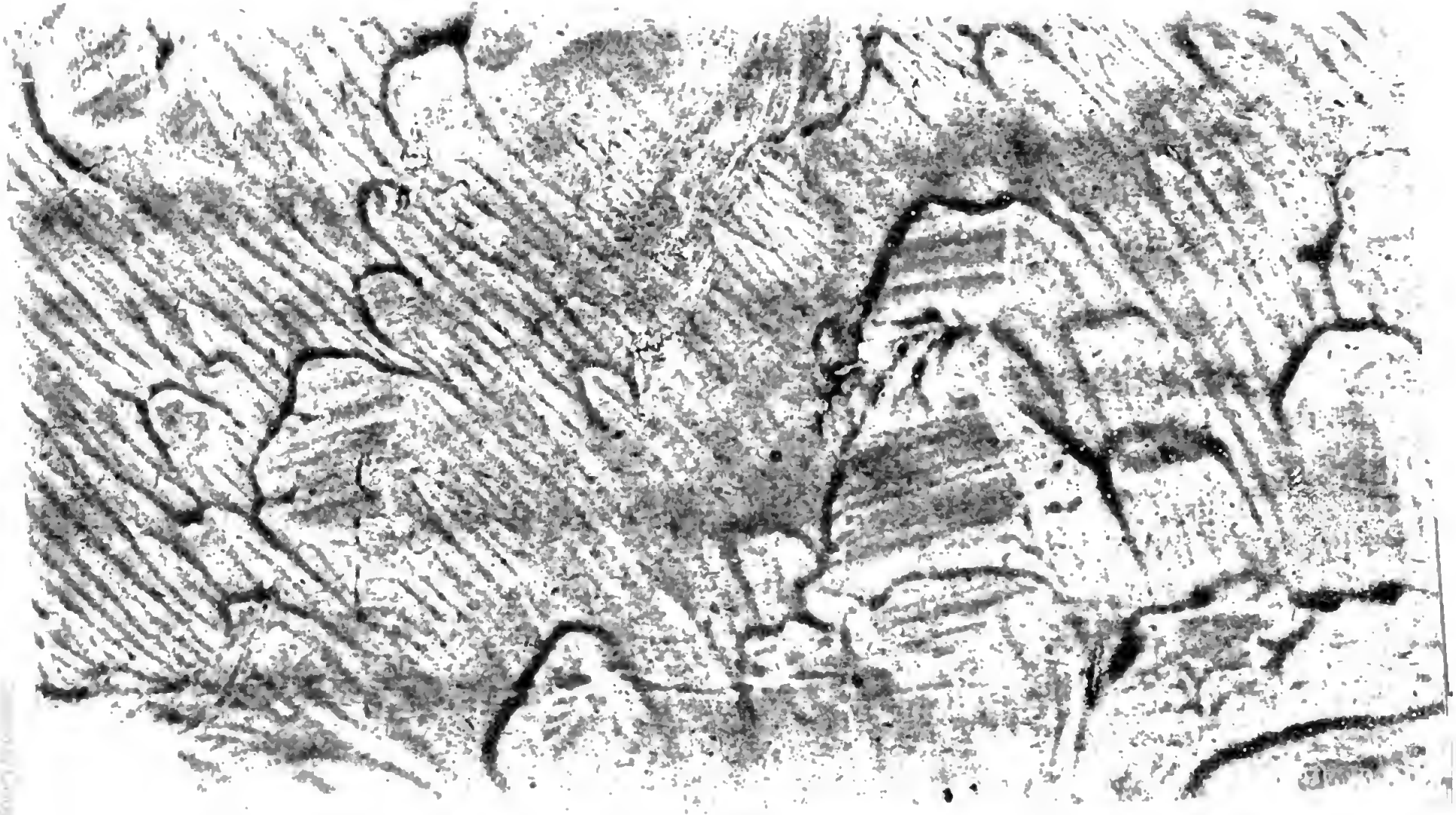
M I





Book III. 1361

CONFERENCES

ECCLESIASTIQUES.

5 90 273

CONFERENCES
ET
DISCOURS SYNODAUX
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DES
ECCLESIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENS
sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez { J.-TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.
ET
Les Freres ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

AVERTISSEMENT.

LE Père Maſſillon inſtruit les Rois & les Peuples dans les neuf premiers volumes que nous avons déja donnés au Public. En voici trois autres uniquement deſtinés à l'inſtruction du Clergé. Le premier contient les Conférences qu'il fit autrefois, en qualité de Directeur, dans le Séminaire de S. Magloire. Celles qu'il faiſoit de tems en tems à ſes Curés dans ſon Séminaire de Clermont, pendant ſon Epiſcopat, compoſent le ſecond volume. Le troiſiéme eſt un Recueil des Diſcours qu'il prononçoit toutes les années dans le Synode de ſon Diocèſe.

Le but de tous ces Diſcours eſt d'apprendre aux Miniſtres du Sanctuaire à honorer leur miniſtère par une vie qui réponde à l'excellence & à la ſainteté d'un

état redoutable aux Anges mêmes. Mais ce n'eſt point ici un déclamateur frivole, qui ne ſachant point ſe contenir dans les bornes préciſes de la vérité, croit ſe faire admirer en pouſſant les devoirs à l'excès, tandis qu'il rebute ſon auditeur & le dégoûte, en haſardant des maximes qui ne ſont autoriſées ni par l'Evangile, ni par l'exemple des Saints les plus rigides. Hélas! il n'eſt pas néceſſaire d'outrer les vérités, pour effrayer la plupart des Miniſtres, & leur faire craindre que la voie dans laquelle ils marchent ne ſoit une voie d'erreur & d'illuſion. Le P. Maſſillon expoſe ſimplement ſur chaque ſujet les régles, telles que nous les trouvons dans l'Ecriture, dans les Conciles, dans les ſaints Docteurs de l'Egliſe; telles qu'elles ont été pratiquées par tous les Miniſtres fidèles, que la miſéricorde de

Dieu ne manque jamais de ſuſciter à ſon Egliſe dans tous les tems, pour y perpétuer la ſainteté, auſſi-bien que la vérité. Il ne porte pas le devoir au-delà de ſes juſtes bornes ; mais il ne lui ôte rien de toute l'étendue qu'il doit avoir. Il appuye ces régles ſaintes de raiſons ſolides, puiſées dans la même ſource que les régles elles-mêmes ; auſſi ne ſouffrent-elles point de réplique. Il va au-devant de tous les prétextes les plus ſpécieux que la corruption & l'ignorance leur oppoſent, pour les proſcrire tout-à-fait de l'Egliſe de Dieu, s'il étoit poſſible. Il démontre qu'en vain l'on voudroit autoriſer les abus par la durée de leur régne ; que les abus reſtent toujours ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, des coutumes vicieuſes dont il faut s'éloigner, puiſqu'elles ne ſauroient jamais preſcrire contre la vérité immuable

des règles, auſquelles il faut enfin revenir, ſi l'on ne veut ſe tromper miſérablement ſoi-même.

Comme les devoirs des Eccléſiaſtiques ne ſont pas les mêmes que ceux des perſonnes engagées dans le ſiécle, cette partie des Ouvrages du P. Maſſillon, dans laquelle il ſe borne à l'inſtruction du Clergé, pourra ne paroître pas auſſi intéreſſante pour le Public que les volumes qui ont déja vû le jour, dans leſquels il inſtruit en général tous les Fidèles. Cependant l'on oſe dire dans un ſens très-véritable, que cette partie eſt peut-être celle dont le Public doit tirer le plus d'avantages. En effet, quel bonheur pour le monde, ſi le nombre des Miniſtres fidèles & zélés ſe multiplioit dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt! les Miniſtres ſont *le ſel de la terre* deſtinés à préſerver les ames de la corruption du monde. Comment

Matth. 7. 13.

en ſeroient-elles préſervées, ſi les Miniſtres ne ſont eux-mêmes qu'un ſel affadi, *qui n'eſt plus bon qu'à être jetté dehors & à être foulé aux pieds par les hommes?* La paille eſt ſi abondante dans l'aire du Seigneur, qu'elle fait preſque diſparoître entiérement le bon grain : des déſordres de toute eſpéce défigurent l'Egliſe, au point que l'on ſeroit preſque tenté de douter s'il reſte encore de la foi ſur la terre. Le Fidèle ne doit pas moins gémir de ces maux, que le Miniſtre lui-même. Eh! pourroit-il y être indifférent, ſans ſe rendre coupable aux yeux de Dieu? ſi le Miniſtre doit craindre que l'irréligion & les déſordres qui régnent dans le monde, ne ſoient des effets de ſa lâcheté, le Fidèle ne doit-il pas trembler à ſon tour, lorſqu'il conſidère combien ſes prévarications continuelles peuvent contribuer à

ces déſordres, qui cauſent les gémiſſemens de l'Égliſe. Les uns & les autres doivent donc ſe réunir, pour demander à Dieu un remède à de ſi grands maux. Or quel reméde ſeroit plus efficace, que le renouvellement de l'eſprit du Sacerdoce dans ceux qui exercent les fonctions de cet auguſte miniſtère?

Un ouvrage qui peut contribuer à réſuſciter cet eſprit, eſt donc intéreſſant pour le peuple lui-même, & il ne peut que lui être utile de le méditer. Il connoîtra quels ſont les ouvriers que Jeſus-Chriſt l'avertit de demander *au Maître de la moiſſon.* Il ſaura quels ſont les fruits auſquels il peut reconnoître les vrais Prophétes, ſeuls dignes de ſa confiance. Enfin, ſaiſi d'une ſalutaire frayeur à la vûe des obligations terribles que contractent les Prêtres, il apprendra que ce n'eſt ni

la chair ni le ſang, qui doivent donner des Miniſtres au Seigneur ; que rien n'eſt ſi déplorable que l'aveuglement des pères & des mères, qui faiſant entrer leurs enfans dans le Sanctuaire ſans une vocation marquée, deviennent ainſi les meurtriers & de l'ame de leurs enfans, & de l'ame d'une infinité de Fidèles, que ces mauvais Miniſtres laiſſent périr.

Le genre d'éloquence qui régne dans ces Diſcours eſt d'un goût différent de celui des Sermons. La force & la véhémence conviennent à la chaire ; le ton de la Conférence en général, ſurtout des Conférences Eccléſiaſtiques, doit être plus doux & plus uni. C'eſt ce qu'obſerve le Père Maſſillon : il parle aux Eccléſiaſtiques comme à gens inſtruits, qui ſavent les régles auſquelles il ſe contente de les rappeller, & de

ſe rappeller lui-même : il ne leur fait point de ces reproches vifs & piquans que l'on fait quelquefois au pécheur dans la chaire de vérité, pour le tirer de ſon engourdiſſement ; mais il leur repréſente d'une manière ſenſible & pathétique les ſuites triſtes & funeſtes qu'entraîne après ſoi non-ſeulement le déſordre, mais la tiédeur même ou l'ignorance du Clergé ; ils ne ſauroient ſe perdre tout ſeuls ; leur perte entraîne infailliblement celle d'une infinité d'ames, pour la rançon deſquelles le Fils de Dieu a verſé juſqu'à la dernière goûte de ſon ſang.

Les Conférences que j'appellerai Epiſcopales, parcequ'elles ont été faites pendant l'Epiſcopat de l'Auteur, feront éternellement le modèle du ton que doit prendre un Evêque lorſqu'il parle à ſes Curés. Il diverſifie ſa voix en mille

manières différentes ; mais c'eſt toujours la voix d'un père, ou plutôt d'un collégue qui parle à ſes collégues & à ſes coopérateurs dans le ſaint miniſtère ; il s'abaiſſe juſqu'aux détails les plus ſimples, qu'il ſait ennoblir & rendre intéreſſans par le tour qu'il leur donne, & par les expreſſions dont il a ſoin de les revêtir. Il ſeroit difficile de trouver quelque choſe de plus tendre, de plus touchant, en un mot de plus épiſcopal que ces Diſcours.

Qu'il nous ſoit donc permis d'exhorter les Eccléſiaſtiques de lire avec une extrême attention cette partie des Ouvrages du P. Maſſillon, qui les regarde directement ; ils y apprendront ce que c'eſt qu'un Miniſtre de la nouvelle alliance, un homme qui entre dans le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, pour ne faire avec lui qu'un ſeul & même Prêtre du Dieu très-

haut. Puiſſe cette lecture, en leur faiſant connoître les régles & les obligations de la milice ſainte à laquelle ils ſe ſont conſacrés, leur inſpirer un deſir efficace de les pratiquer !

Quelques perſonnes nous ayant témoigné deſirer qu'on fît un Recueil des Mandemens du P. Maſſillon, nous en avons ramaſſé la plus grande partie, que nous plaçons à la fin du ſecond volume des Conférences. Nous ne pouvons ſouhaiter un garant plus sûr du plaiſir que l'on aura de les trouver ici réunis, que l'empreſſement avec lequel on en faiſoit venir des copies, ſoit à Paris, ſoit dans les Provinces, dès qu'ils avoient été publiés dans ſa ville Epiſcopale.

DISCOURS

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

SUR l'excellence du Sacerdoce, Pag. 1

Sur la fuite du Monde, néceſſaire aux Clercs, 52

Sur l'ambition des Clercs, 115

Sur la Communion, 171

Sur le zèle des Miniſtres de l'Egliſe contre les ſcandales, 217

Sur la vocation à l'Etat Eccléſiaſtique, 276

Sur l'uſage des revenus Eccléſiaſtiques, 337

Sur la manière dont les Clercs doivent ſe conduire dans le Monde, 410

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Conférences Eccléſiaſtiques* & les *Diſcours Synodaux* de feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. L'excellence de l'Etat Eccléſiaſtique, les diſpoſitions qu'il exige de ceux qui s'y deſtinent, & les devoirs que ceux qui y ſont conſacrés ont à remplir, ſont le ſujet de ces différens Diſcours. Une matière auſſi importante ne pouvant être traitée par une main plus habile; ce célébre Orateur parle de la grandeur & des obligations du Sacerdoce avec autant de dignité que d'exactitude: le détail inſtructif dans lequel il entre, & le zèle plein d'onction qui l'anime, répandent dans les eſprits des lumières, & excitent dans les cœurs des mouvemens qui ne peuvent que produire les fruits les plus heureux. J'ai lû pareillement les Mandemens de cet illuſtre Evêque; tout m'y a paru mériter d'être préſenté au Public, & digne de ſes ſuffrages. A Paris, ce premier Septembre 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

DISCOURS

DISCOURS
SUR L'EXCELLENCE DU
SACERDOCE.

Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël.

Il a été établi pour servir à la perte & au salut de plusieurs. Luc. 2. 34.

POURQUOI croyez-vous, mes Frères, que le juste Simeon mêle aujourd'hui une prophétie si triste aux mystères augustes qui s'accomplissent dans le Temple? Le Fils unique du Pere vient d'y entrer pour la première fois; il prend possession de son nouveau Sacerdoce; il en exerce les premières fonctions publiques, en s'offrant lui-même à son Père: il substitue au sang des boucs & des tau-

reaux l'oblation de ſon Corps ; c'eſt-à-dire, cette victime ſi long-tems attendue, ſeule capable d'appaiſer la colère de Dieu & de le réconcilier avec les hommes : Pontife des biens véritables, il ſe propoſe déja d'entrer avec ſon propre ſang dans le ſanctuaire éternel, & d'en ouvrir après lui l'entrée à ſes frères ; en un mot, il rend la gloire de ce nouveau Temple bien plus éclatante, que ne l'avoit été la gloire du premier : & parmi des circonſtances ſi heureuſes pour tout l'univers, après leſquelles ce ſaint Vieillard quitte la vie ſans regret, il ſe tourne vers Marie, & lui annonce que ce nouveau Pontife, qui doit être la lumière des Nations, & la gloire d'Iſraël, eſt pourtant établi pour ſervir à la perte comme au ſalut de pluſieurs. Laiſſons là les autres raiſons de ce myſtère, & bornons-nous à une vérité qui nous regarde.

Il me paroit que Jeſus-Chriſt prenant aujourd'hui une poſſeſſion publique de ſon Sacerdoce dans le Temple, eſt la figure préciſe de chaque Prêtre, lorſqu'il vient de recevoir l'Onction ſainte, & que pour la pre-

mière fois il paroît dans le Temple revêtu de cette dignité redoutable. Or, je dis que c'eſt dans cette circonſtance ſi ſolemnelle, qu'on doit dire de lui : *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſrael :* Celui-ci vient d'être établi Miniſtre pour être l'inſtrument de la perte ou du ſalut de pluſieurs. C'eſt ſur cette terrible alternative que roule la deſtinée d'un Prêtre : & il eſt vrai à la lettre d'un chacun de vous, que vous allez être établis, ou que vous l'êtes déja, pour édifier ou pour détruire ; pour arracher les ſcandales du champ de Jeſus-Chriſt, ou pour en mettre un nouveau ; pour ſauver, ou pour perdre : en un mot, pour être une odeur de vie ou de mort parmi les Fidèles. Voilà ſur quoi je me propoſe de vous entretenir.

I. Reflex.

QUELLE idée avons-nous, mes Frères, du miniſtère terrible auquel nous aſpirons? & qu'offre à la plupart le choix de l'état ſaint pour lequel ils ſe ſont déclarés? Les uns exclus par les circonſtances de leur naiſſance, des bénédictions temporelles & des pré-

rogatives du premier né, triſtes peut-être comme Eſaü de n'y pouvoir plus rien prétendre, ſe conſolent ſur ce que le Père de famille a des bénédictions de plus d'une ſorte, & regardent le plus ſaint & le plus ſublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienſéance que le monde lui-même leur impoſe, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maiſon, qu'ils ſe doivent à eux-mêmes.

Les autres deſtinés dès leur tendre enfance à des eſpérances d'élévation, accoutumés par les diſcours domeſtiques à ne ſe figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce que ſous les idées flateuſes de poſte & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs aſſurés. Semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le Temple que parce qu'ils ont ouï dire qu'ils y trouveroient des tréſors immenſes, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts ſacrés deſtinés non à nourrir leur faſte & leur molleſſe, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

Quelques-uns déterminés par les ſuites d'un tempérament doux & paiſible, ſeulement pour s'épargner les fatigues & les périls de l'ambition, les agitations & les ſoucis de la fortune, ſe jettent dans l'héritage de Jeſus-Chriſt comme dans un port tranquille où ils ne ſe promettent que les douceurs d'un calme oiſeux, des mœurs douces, & libres de tout embarras, & un état où l'on ne vit que pour ſoi-même.

Il s'en trouve même qui nés avec plus de vivacité & avec des deſirs d'ambition & de gloire, s'y propoſent des fonctions éclatantes, des miniſtères publics, & ſe promettent déja de leurs talens, non le ſalut, mais l'admiration & les applaudiſſemens des peuples.

Enfin, il en eſt qui détrompés des plaiſirs & rebutés des injuſtices du monde qui les néglige, laſſés même des paſſions par le vuide ſeul & l'amertume qui les ſuit, dépouillent l'ignominie de l'habit ſéculier, entrent dans la Cléricature ſimplement comme dans une voie plus ſure de ſalut, & où la bienſéance ſeule les met à

couvert des occaſions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes paſſés un état ſublime & divin, dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'enviſage le Sacerdoce que par rapport à ſoi : nul ne le regarde comme un état à ſuites, & qui lie nos deſtinées à celle des peuples, comme ſi nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

Cependant quelles que ſoient les vûes que nous nous propoſons dans le Sacerdoce, devenant Prêtres nous devenons des hommes publics : nous contractons des liaiſons ſaintes & eſſentielles avec tous les Fidèles : nous ſommes comme des pierres angulaires où ſe rapporte tout le reſte de l'édifice ; & déſormais nous ne pouvons plus, ni demeurer fermes ſans ſoutenir ceux qui ſont autour de nous, ni tomber ſans les entraîner par notre chûte : *Poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſrael.*

Car, premiérement, un Prêtre, de cela ſeul qu'il eſt marqué de ce caractè-

re auguſte & honoré du Sacerdoce chrétien, quelque place qu'il occupe dans l'Egliſe, eſt toujours chargé des intérêts du peuple devant Dieu : c'eſt à lui à porter tous les jours aux pieds de ſon trône les beſoins & les péchés des Fidèles. Le ciel ne s'ouvre & ne ſe ferme, pour ainſi dire, qu'à ſa voix : comme il a par ſa dignité plus d'accès auprès du Seigneur, c'eſt à lui à le ſolliciter en faveur de ſes frères, à l'émouvoir, à le forcer même & lui arracher des graces. Les Princes de la terre veulent que les plaintes & les beſoins de leurs peuples, ne viennent à eux que par le canal de leurs Miniſtres, & que les graces ne deſcendent & ne ſe répandent que par la même voie : tel eſt l'ordre établi de Dieu dans ſon Egliſe ; & de-là les prières canoniques dont elle fait une loi & un devoir public & journalier à chaque Miniſtre, perſuadée que les prières des Prêtres ſont les canaux des graces publiques, & que ce ſont-là les cris que le Père exauce toujours, à cauſe du reſpect dû à le dignité & à l'éminence de leur caractère.

Or, un Prêtre mondain & infidèle

à ſa vocation ; un Prêtre qui portant tous les jours ſa langue juſques dans le ciel par la vertu des bénédictions myſtiques prononcées à l'autel, la laiſſe au ſortir de-là ramper ſur la terre, ſelon l'expreſſion du Prophéte, & ne l'occupe qu'à des entretiens vains, oiſeux & profanes ; un Prêtre dont le cœur plein du monde, ne ſauroit plus goûter les choſes de Dieu, dont l'imagination diſſipée, ſouillée par mille images indécentes, ne ſauroit plus ſe recueillir un inſtant devant ſon Seigneur ; un Prêtre qui à peine dérobe quelques moments précipités à ſes plaiſirs pour honorer Dieu du bout des lévres ; qui laiſſe couler ſur une langue froide, languiſſante, inattentive, les expreſſions les plus divines & les plus embraſées d'un Roi pénitent ; qui ſe décharge d'un devoir ſi conſolant, & ſeul capable, dit Saint Ambroiſe, d'adoucir les dangers, les peines & les ſollicitudes de nos fonctions, qui s'en décharge, dis-je, comme on ſecoue un joug embarraſſant & odieux ; un Prêtre de ce caractère, que peut-il obtenir aux hommes d'un Dieu qu'il ne connoît pas, & à

qui il n'oſeroit parler pour lui-même ? Que revient-il de ſon Sacerdoce aux peuples au milieu deſquels il vit, ou ſur leſquels il eſt établi ? En quoi l'Egliſe peut-elle s'appercevoir qu'elle a en lui un époux, un conſolateur, un défenſeur, un médiateur, un gardien de ſa foi & de ſa ſainteté ? car, ce ſont tous les titres auguſtes que nous partageons avec Jeſus-Chriſt. Mais je vais plus loin : n'eſt-il pas coupable devant Dieu de toutes les graces qu'il manque d'attirer ſur ſes frères, & que l'ordre de la Providence avoit attachées à ſes prières & à ſes gémiſſemens ? Devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, la corruption de ſes citoyens, les déſordres de ſes amis & de ſes proches, l'affoibliſſement de la foi parmi les Fidèles, & en un mot, les maux de l'Egliſe & les ſcandales qui l'affligent, ne ſeront-ils pas ſon ouvrage ? Que dis-je ? au jour terrible des vengeances, mille ames foibles & infortunées ne lui reprocheront-elles pas, que ſi ſa piété & ſes prières avoient aidé leurs bons deſirs, elles auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice ? Si Moyſe,

malgré les ordres du Seigneur, eût laiſſé tomber ſes mains défaillantes, & ceſſé de le prier ſur la montagne, le ſang des Iſraélites vaincus n'auroit-il pas crié contre lui ; & coupable de la victoire de Madian, n'eût-il pas été le meurtrier de ſes frères ? Vous occupez la place d'un Miniſtre agréable à Dieu, qui eût ouvert par ſes cris le ſein de la miſéricorde Divine ſur les Fidèles : vous privez les peuples d'un ſecours qui leur étoit dû. Vous êtes placé dans le ſanctuaire comme une nuée ſans eau & ténébreuſe en même tems, qui non-ſeulement ne donne rien, mais qui empêche les influences du ciel de paſſer ſur la terre. Vous êtes dans le champ du Seigneur comme un arbre mort & déraciné, qui non-ſeulement occupe en vain la terre, mais qui cache aux plantes qu'il a ſous lui la chaleur féconde du ſoleil, & les laiſſe dans une ombre mortelle où elles perdent l'eſpérance de leur accroiſſement.

Et d'où croyez-vous, mes Frères, que viennent la licence des ſiécles, la décadence des mœurs, le relâchement de la diſcipline, & l'affoibliſſe-

ment de la foi & de la piété dans l'Egliſe ? d'ou croyez-vous qu'elles viennent ? de la tiédeur & de l'infidélité des Prêtres. Nous ſommes toujours la première ſource de l'aviliſſement & de l'oubli de la loi de Dieu parmi les hommes : les maux de l'Egliſe ſont preſque toujours nos crimes propres. C'eſt que nous ne pleurons preſque plus entre le veſtibule & l'autel : c'eſt que nos vœux tiédes, languiſſans, ſouvent même ſouillés, ne ſont plus aſſez puiſſans pour monter juſqu'au trône de Dieu, & ouvrir le ſein de ſes miſéricordes ſur les Fidèles : c'eſt que l'Egliſe manque de médiateurs fervens & accrédités qui puiſſent, comme Moyſe, parler avec confiance & une ſainte liberté au Seigneur : s'oppoſer comme lui à ſes vengeances ; & arrêter, pour ainſi dire, ſon bras tout prêt à verſer des fléaux & à exercer des châtimens ſur ſon peuple. Ainſi, je pourrois dire ici dans un ſens différent du Prophéte : Seigneur, nous ſommes devenus ſemblables aux nations infidèles & corrompues, à ces peuples qui ne vous connoiſſent pas : nous imitons leurs

excès & leurs égaremens : le culte lui-même n'eſt plus parmi nous comme parmi elles, qu'un abus, une ſuperſtition, ou un ſcandale ; & votre peuple n'a plus rien qui le diſtingue des incirconcis : d'ou vient cela, ô mon Dieu, c'eſt que vous avez établi ſur nos têtes des hommes faits comme nous, des Prêtres qui reſſemblent au peuple : c'eſt que nos guides & nos conducteurs nous montrent eux-mêmes le chemin qui conduit à la mort :

Pſ. 43. 15. & 65. 12. *Poſuiſti nos in ſimilitudinem gentibus..... impoſuiſti homines ſuper capita noſtra.* Ainſi, un Prêtre, de cela ſeul qu'il ne prie pas, ou qu'il prie mal, eſt établi pour la ruine de ſes frères : *Poſitus in ruinam multorum.*

En ſecond lieu, un Prêtre eſt le réconciliateur des hommes avec Dieu :

Hebr. 2. 17. *Ut repropitiaret delicta populi ;* établi pour offrir la victime de propitiation, la ſeule que Dieu regarde d'un œil favorable, & ſeule capable de déſarmer ſa colère, lorſque les péchés des peuples l'ont irrité. Or, un Prêtre, ou qui a éteint l'eſprit de ſa vocation, ou qui ne l'a jamais reçu, que vient-il faire, lorſqu'il monte à l'autel ? Il

vient lever au ciel comme Miniſtre public des mains vuides, & peut-être impures, qui vont porter ſes infidélités juſques ſous les yeux de Dieu : il vient ſouiller de ſes ſeuls regards la préſence des myſtères terribles : il vient préſenter au Père le ſang de ſon Fils qu'il profane & qu'il répand, & qui crie vengeance contre lui : il vient immoler comme un ennemi, & non pas comme un Prêtre, l'Hoſtie vivante : en un mot, il vient renouveller l'attentat de la croix. Eh ! je vous prie, que peuvent ſe promettre les peuples de ce miniſtère de mort ? le bouleverſement de toute la nature comme autrefois, l'éclipſe des aſtres du firmament, le voile du Temple déchiré ; des ſchiſmes, des ſciſſions, des diviſions dans l'Egliſe ; des ténébres répandues ſur la terre, la confuſion & l'horreur de tout l'univers. Car, ſi dès les premiers tems de l'Egliſe, les maladies populaires, les morts imprévûes, les accidens funeſtes, étoient les ſuites des ſeules communions indignes ; ſi ſaint Paul n'en cherche pas ailleurs la raiſon : *Ideò inter vos multi infirmi & imbecilles*, 1. Cor. 11. 30.

& dormiunt multi : quels châtimens réſervez-vous donc, grand Dieu, aux ſacrifices indignes, aux oblations profanées, aux myſtères ſouillés ? N'en doutez pas, mes Frères, ſi les fléaux du Ciel ſont ſi communs & ſi terribles en nos jours ; ſi les maux & les diſſenſions de l'Egliſe ſemblent croître & s'aigrir chaque jour de plus en plus ; ſi les calamités publiques ſont ſi durables ; ſi les maux ſe multiplient ſur nous : c'eſt la profanation des choſes ſaintes, qui arme la juſtice divine ; ce ſont les méchans Prêtres, qui attirent ces malheurs ſur les peuples : *Propter hoc enim*, dit ſaint Grégoire de Nazianze, *res omnes noſtræ jactantur & concutiuntur ; propter hoc fines orbis terræ ſuſpicione & bello flagrant.*

S. Greg. Orat. 28.

Oui, mes Frères, ce ſont les Jonas, les Prophètes infidèles, qui tirent des tréſors de la colère de Dieu, les vents & les tempêtes qui ont mis ſi ſouvent le vaiſſeau de l'Egliſe ſur le point d'un triſte naufrage, & qui l'auroient ſubmergé, ſi les portes de l'enfer avoient pu prévaloir ſur la promeſſe de Jeſus-Chriſt, & s'il n'avoit pas mis des bornes à l'impétuoſité des

flots de la mer, au-delà desquelles il ne lui sera jamais permis d'aller. Non, mes Frères, les peuples de tant de Royaumes séparés de l'unité, & devenus sectateurs des doctrines étrangères, s'éleveront un jour contre ces Prêtres indignes qui vivoient encore dans le tems de la naissance de l'erreur parmi eux; & ils leur reprocheront que la profanation des autels, dont ils étoient coupables, avoit seule déterminé la justice de Dieu à se servir de l'héréſie pour les renverser, & qu'il avoit abandonné à ses ennemis des Temples que l'irréligion de ses Ministres avoit mille fois souillés. Ils reprocheront à ces Ophni & à ces Phinées que l'Arche sainte ne seroit jamais devenue au milieu d'eux la proie des Philistins, & qu'un culte étranger n'auroit pas succédé à celui de leurs pères, si le Seigneur lassé des profanations dont ils la déshonoroient, n'en eût retiré sa gloire & sa présence. Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son Prophéte. Ce sont les Pasteurs infidèles qui sont la source funeste de tous les malheurs de mon Eglise, &

qui ont attiré à cette vigne choiſie ſa ruine & ſa deſtruction entière : *Paſtores demoliti ſunt vineam meam.* Ce ſont eux qui ont changé en une affreuſe ſolitude cette portion de mon héritage où croiſſoient autrefois des plantes ſi fécondes & des fruits ſi abondans : *Dederunt portionem meam deſiderabilem in deſertum ſolitudinis.* Ils ont flétri tout ce qu'elle avoit de plus brillant : ils l'ont laiſſé expoſée à la déprédation & à la fureur de ſes ennemis ; & cette terre infortunée pleure encore ſur la triſte déſolation que lui ont attiré les prévarications de ceux que j'avois établi pour veiller à ſa défenſe : *Poſuerunt eam in diſſipationem, luxitque ſuper me : deſolatione deſolata eſt omnis terra.* Quel malheur donc, mes Frères, pour un ſiécle, pour un royaume, pour un peuple, qu'un ſeul Prêtre indigne de ſon miniſtère ! il n'eſt établi que pour la perte de ſes frères : *Poſitus in ruinam multorum.*

Jerem. 12. 10.

Ibid.

Ibid. ℣. 11.

On lit dans l'hiſtoire qu'à la naiſſance de ces Tyrans, de ces Empereurs cruels, qui devoient un jour perſécuter l'Egliſe & inonder l'Empire du ſang des Chrétiens, des ſignes funeſtes

paroiſſoient dans les airs, & y traçoient comme les préſages affreux des calamités futures. Il ſe peut faire que la crédulité des peuples ait donné lieu à de telles obſervations. Mais ſi nous ſavions diſcerner la face du ciel, ou plutôt, s'il étoit vrai que la main de Dieu y eût tracé les maux à venir de ſon Egliſe, nous y verrions ſans doute des ſignes affreux préſider à la naiſſance d'un mauvais Prêtre : nous y lirions l'hiſtoire anticipée des malheurs publics : nous ſentirions toute la nature frémir & s'émouvoir du préſent que Dieu vient de faire aux hommes dans ſa colère ; & effrayés de ces prodiges, nous nous demanderions à nous-mêmes dans un ſens bien différent de celui des parens du Précurſeur : Quel ſera donc cet enfant ? & quel malheur vient-il annoncer à la terre ? *Quis, putas, puer iſte erit ?* Et certes les tyrans en faiſoient des Martyrs, multiplioient du moins les Fidèles : ils attiroient à la vérité de l'Evangile un témoignage ſanglant & public qui rendoit gloire à l'Etre ſuprême. Mais les infidélités d'un mauvais Prêtre en affligeant *Luc.* 1. 66.

l'Egliſe, ne lui annoncent que des calamités encore plus triſtes que les ſcandales mêmes dont il la déshonore. Et quand je dis un mauvais Prêtre, je ne le ſuppoſe pas ſouillé des crimes les plus affreux; je ne le ſuppoſe que mondain, ambitieux, diſſipé, livré aux amuſemens & aux inutilités du ſiécle, plus occupé de ſes eſpérances de fortune & d'établiſſement, que des fonctions de ſon miniſtère; & je dis que c'eſt un homme de péché aſſis dans le Temple de Dieu, un fléau que ſa juſtice prépare aux hommes, un enfant de colère né pour le malheur de ſes frères: *Poſitus in ruinam multorum.*

En troiſiéme lieu, un Prêtre eſt le coopérateur de Dieu dans le ſalut des
1. Cor. 3. 9. ames: *Dei adjutores.* Il applique aux hommes le ſang de Jeſus-Chriſt par les canaux des Sacremens: il purifie les conſciences dans le bain de la pénitence: il annonce aux Fidèles la parole de vie & de réconciliation: il les nourrit du pain de la doctrine & de la vérité.

Or, un Prêtre indigne de cet auguſte nom, devient par les mêmes

endroits le coopérateur de ſatan dans la perte & la ſéduction de ſes frères. Car je ne parle pas ſeulement ici de ces Prêtres ignorans & mercénaires qui regardent la piété comme un gain, à qui une indulgence criminelle au Tribunal tient lieu de ſcience & de mérite, & qui étant entrés dans cette fonction difficile & formidable ſans vocation, ſans doctrine, ſans connoiſſance des régles, ſans élévation, & ſans cette pureté de motifs dignes de la grandeur & de la ſainteté de ce miniſtère, la rempliſſent ſans régle, ſans diſcernement, ſans zéle, ſans attention, ni au caractère des pécheurs, ni à l'énormité de leurs crimes. Je ne parle pas des maux innombrables dont leur miniſtère afflige l'Egliſe: la ſécurité & l'impénitence des pécheurs, les abus ſur les obligations eſſentielles, la fréquentation des Sacremens dans des mœurs criminelles, l'indocilité & la révolte des gens du monde quand nous entreprenons de les détromper & de leur montrer la ſeule voie qui conduit au ſalut, la perpétuité des uſages criminels & des fauſſes maximes parmi les

Fidèles, l'inutilité pour eux des myſtères, des ſolemnités & des graces de l'Egliſe, & enfin leur confiance & leur ſécurité au lit de la mort : tout vient de-là. Ce ſont les diſpenſateurs ignorans & infidèles du Sacrement de pénitence tout ſeuls, qui ont changé la face du Chriſtianiſme : eux ſeuls ont éteint ce reſte de foi, de piété, de reſpect pour les régles, d'eſprit chrétien que la durée des ſiécles n'avoit pu éteindre : eux ſeuls en un mot, ſont les corrupteurs des peuples, les ſources publiques de la décadence des mœurs, la première époque de la dépravation générale, du relâchement & de l'impénitence parmi les Fidèles. Car hélas ! mes Frères, vous le ſavez, tout eſt piége, tout eſt péril, tout eſt ſéduction dans le monde pour l'innocence. Il ne reſtoit donc que la Montagne ſainte, que les Tribunaux ſacrés de la pénitence, où une ame touchée pouvoit voler comme la colombe pour y chercher un azile, ou un ſecours du moins qui lui aidât à ſe déprendre des filets où le monde & le démon l'avoient enlaſſée : or, c'eſt ſur cette Montagne

même, ſur ce Thabor où elle croyoit trouver un azile, qu'elle trouve encore dans l'ignorance, dans l'indulgence criminelle, dans la corruption peut-être & les penchans bas & mercénaires des Miniſtres, des filets étendus, & d'autant plus dangereux, qu'on eſt moins en garde contre eux, & que la Religion elle-même ſemble autoriſer ſa ſécurité & ſa confiance : *Audite hoc, Sacerdotes.... quoniam laqueus facti eſtis ſpeculationi, & rete expanſum ſuper Thabor.* Ecoutez, ô Prêtres, c'eſt Oſée qui leur fait ce reproche, parceque loin d'être les guides de mon peuple & de le conduire dans mes voies, vous leur avez tendu des piéges pour les faire tomber ſans reſſource ; & au lieu de rompre les liens de l'idolâtrie & des diſſolutions qui les tenoient captifs, vous les avez reſſerrés, & vous avez été pour eux comme des filets funeſtes où ils ſe ſont pris, & d'où leur ſimplicité dont vous avez abuſé, ne ſauroit plus ſe débarraſſer : *Audite hoc Sacerdotes.... quoniam laqueus facti eſtis ſpeculationi, & rete expanſum ſuper Thabor.* Oſée, 5. 1.

Je ne parle pas, dis-je, dans un

lieu ſi plein de l'eſprit ſacerdotal, de ces Miniſtres indignes & criminels : je ne parle que de ceux qui affoibliſſent leur miniſtère par des mœurs tièdes & mondaines ; & je dis que ne prenant aucun ſoin de reſſuſciter en eux la grace de leur vocation, par la prière, par l'éloignement du monde, par la mortification des ſens, par une vie intérieure & recueillie, ils n'ont aucune grace à parler des choſes de Dieu. Ils reprennent, ils corrigent, ils inſtruiſent au Tribunal ſans onction, ſans zèle, ſans bénédiction : ils accompagnent les vérités les plus terribles d'un air de ſéchereſſe, de contrainte, d'inſenſibilité, qui les affoiblit & leur ôte toute leur force : Ils ne trouvent plus ces expreſſions priſes dans le cœur, & qui ſeules y vont infailliblement : ils manquent de ce caractère de piété qui donne aux diſcours les plus ſimples tant de poids & tant d'énergie : le froid de leur cœur glace, ce ſemble, les paroles ſur leurs langues ; & il n'eſt pas poſſible qu'ils faſſent paſſer dans l'ame des Fidèles cette ardeur de Religion, ce feu divin de l'amour de Dieu, dont

ils ne ſentent pas une ſeule étincelle dans eux-mêmes. Car, mes Frères, il faut deſcendre de la montagne comme Moyſe & d'un long entretien avec le Seigneur, c'eſt-à-dire, ſortir de la retraite & de la prière, pour parler avec dignité & avec fruit de la ſainteté de la Loi, pour jetter la terreur dans l'ame de ſes violateurs, pour arracher des larmes de componction aux adorateurs du veau d'or, & les obliger par l'onction & la ſainte véhémence de ſon zèle à brûler & fouler aux pieds les idoles qu'ils avoient auparavant adorées.

Et de-là, mes Frères, les pécheurs ſortent froids & glacés de leurs pieds : de-là encore, l'inſipidité, le peu d'uſage du Miniſtre à parler des choſes du ſalut, éteint en eux ces premières agitations de grace & de pénitence qu'ils portoient au Tribunal, & affoiblit dans leur ame la ſainte terreur des vérités que l'eſprit de Dieu y avoit réveillées ; de ſorte qu'ils s'étoient approchés de ce bain ſalutaire, tremblans, conſternés, troublés de leurs crimes, & qu'ils en ſortent calmés, raſſurés, perſuadés preſque qu'ils s'é-

toient groſſi à eux-mêmes l'énormité de leurs déſordres, & que ce n'étoit pas la peine de tant s'allarmer. De-là encore, ſi ces Miniſtres tiédes & mondains ſe dévouent à un miniſtère public & à l'inſtruction des Fidèles, comme une piété tendre & un cœur touché & pénétré ne leur fourniſſent rien, de-là, dis-je, pour y ſuppléer il faut avoir recours à une éloquence vuide, ſtérile, froide, puérile, qui ne réuſſit qu'à défigurer la ſainte gravité de l'Evangile : & de-là les vérités de la Religion affoiblies par des diſcours tout humains : de-là les chaires chrétiennes ne ſont plus qu'un ſpectacle & un airain ſonnant : de-là, les hommes apoſtoliques ſi rares ; le miniſtère de la parole, cette grande reſſource du ſalut des peuples, confié à des hommes foibles dans la foi, étrangers dans la ſcience des Saints, vuides de l'eſprit de Dieu, & ſouvent pleins d'eux-mêmes & de l'eſprit du monde : c'eſt-à-dire, de-là, la prédication de l'Evangile ſans fruit, le plus ſaint tems de l'année ſans pénitence, les prières de l'Egliſe ſans utilité, tous les miniſtères publics & toutes

toutes les reſſources du ſalut inutiles aux Fidèles.

Non, mes Frères, de quelque innocence de vie dont ces Prêtres puiſſent d'ailleurs ſe flater, ce ſont des mammelles arides & des ſeins ſtériles, dit un Prophéte : ils égorgent & tuent tout, comme les mauvais Paſteurs, de cela ſeul qu'ils ne nourriſſent & ne vivifient pas. L'onction, la bénédiction qu'ils manquent d'attirer ſur leur miniſtère par l'accompliſſement tiéde & infidèle de leurs devoirs, eſt un moyen de ſalut dont ils privent les peuples ; & il eſt vrai de dire qu'un Prêtre ſans ferveur, ſans recueillement, ſans eſprit de mortification & de prière, eſt un fléau de Dieu ſur les hommes : *Poſitus in ruinam multorum.*

Enfin, dernière raiſon : quand même nous ne nous propoſerions aucune de ces fonctions publiques ; car, je n'examine pas préſentement s'il nous eſt permis d'entrer dans l'Egliſe pour y être des ouvriers inutiles ; quand même nous ne nous propoſerions aucune fonction publique, & que nous ne voudrions être Prêtres

que pour nous, ne ſommes-nous pas toujours les modèles du troupeau,
1. Petr 5. 3. *forma facti gregis ;* & n'eſt-ce pas dans nos mœurs que les peuples viennent chercher des régles & des exemples, ou qui leur inſpirent la vertu, ou qui les autoriſent dans le vice ?

Or, un Prêtre mondain & ſcandaleux, quand il ne feroit ſeulement que ſe montrer aux peuples, de quels maux ne ſe rend-il pas coupable ? Il leur devoit la régularité d'une conduite édifiante, la gravité des mœurs, la cenſure & la condamnation par ſes exemples ſeuls, des abus & des déſordres publics : ſa vie ſainte & ſacerdotale devoit confirmer dans leur eſprit la vérité des maximes chrétiennes ſur la vie du monde & ſur l'impoſſibilité de l'allier avec le ſalut. Quelle joie ſecrette ! quelle autorité pour eux ! quelles apologies de leurs égaremens, quand ils retrouvent dans ſes mœurs, leurs paſſions, leurs erreurs & leurs foibleſſes ! Quelles conſéquences ne tirent-ils pas alors ſur les vérités les plus terribles du ſalut dont on leur fait tant de peur ? Nous les prêchons en vain : l'Evangile

de la plupart des gens du monde, eſt la vie des Prêtres dont ils ſont témoins : ce n'eſt pas ce qu'on leur annonce dans les chaires chrétiennes ; c'eſt ce qu'ils nous voyent pratiquer dans le détail de nos mœurs : ils regardent le miniſtère public comme une ſcène deſtinée à débiter de grandes maximes qui ne ſont plus à la portée de la foibleſſe humaine ; mais ils regardent notre vie comme la réalité & le véritable rabais auquel il faut ſe tenir. Et de-là, mes Frères, combien de pécheurs ébranlés par des inſpirations ſaintes, n'oppoſent peut-être en ſecret dans leur cœur aux mouvemens de la grace que le ſouvenir des exemples funeſtes d'un Prêtre infidèle ! De-là combien de ſéducteurs peut-être pour raſſurer une ame timide dans le libertinage, l'endurcir contre le crime, & l'affermir dans l'impiété, citent les ſcandales d'une perſonne conſacrée à Dieu ! que d'ames dont la réprobation n'étoit attachée qu'aux déſordres publics d'un mauvais Prêtre ! que de chûtes ſecrettes qui n'ont plus de retour, & qui décident de l'éternité ! que de maux inviſibles &

irréparables ! quel ravage dans l'héritage de Jeſus-Chriſt, qui n'a pour témoins que les Anges du ciel ! Grand Dieu, vous voyez ce myſtère d'iniquité qui opère en ſecret : vous le révélerez en ſon tems ; & alors on verra peut-être qu'il y a peu de Fidèles réprouvés dans l'enfer, qui ne trouvent dans quelque Prêtre l'auteur de leur damnation éternelle ?

Oui, mes Frères, nous ſommes des lampes élevées pour éclairer la maiſon du Seigneur ; mais du moment que le ſouffle empeſté du ſerpent nous a éteints, nous répandons au loin une fumée noire qui obſcurcit tout, qui infecte tout, & qui devient une odeur de mort à ceux qui périſſent : nous ſommes les colonnes du Sanctuaire ; mais qui renverſées & diſperſées dans les places publiques, deviennent des pierres d'achoppement aux paſſans : nous ſommes le ſel de la terre deſtinés à préſerver les ames de la corruption ; mais qui étant une fois affadi, corrompt lui-même ce qu'il auroit dû conſerver. Tout ce que le caractère ſaint met en nous de puiſſance & de vertu pour la ſanctifi-

cation des peuples, ſe tourne pour eux en inſtrument de leur perte, & leurs Médecins ſont devenus eux-mêmes leurs maux les plus contagieux & les plus incurables.

Auſſi, les Livres ſaints nous apprennent, que la plus terrible punition que le Seigneur puiſſe exercer ſur les Villes & ſur les Royaumes, c'eſt de leur ſuſciter de méchans Prêtres : il ne puniſſoit pas autrement les plus grands excès de Jeruſalem. Je vous donnerai, leur diſoit-il, des Paſteurs qui appelleront le mal un bien, & le bien un mal ; qui ne redreſſeront pas ce qui eſt tombé ; qui n'affermiront pas ce qui eſt chancelant, & qui marcheront ſelon leurs propres voies : voilà le dernier de ſes fléaux. Quand il n'eſt que médiocrement irrité, il ſe contente d'armer les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; il renverſe l'ordre des ſaiſons ; il frappe les campagnes de ſtérilité & de ſéchereſſe ; il répand la déſolation, la faim, la mort ſur la terre. Mais, quand ſa colère eſt au plus haut point, & que tous ſes autres fléaux ſemblent épuiſés ; mais quand il dit dans ſon

indignation : Quel châtiment me reſte-t-il encore à exercer ſur mon peuple, & quelle dernière marque de ma
Iſ. 1. 5. fureur puis-je lui donner ? *Super quo percutiam vos ultrà ? omne caput languidum :* ah ! c'eſt alors qu'il tire des tréſors de ſes vengeances, des Miniſtres infidèles, des Paſteurs mondains & corrompus, & qu'il les ſuſcite à ſon peuple.

Grand Dieu ! à quoi me deſtinent donc les ſecrets formidables de votre juſtice ? Il me ſemble que je ne vous ai pas encore aſſés abandonné, & qu'il me reſte encore aſſés de crainte de votre nom, & de deſir de mon ſalut, pour ne vouloir pas être aſſés malheureux que de ſervir de Miniſtre au démon contre vous, & perdre les ames que vous avez rachetées de tout le ſang de votre Fils. Cependant ſi je porte dans les fonctions de mon miniſtère un cœur tiéde, une ame encore toute charnelle, l'eſprit, les vûes, les penchans du monde, je ne ſuis né que pour le malheur de mes frères, & peut-être vous ne m'avez réſervé à ces derniers ſiécles de relâchement & de corruption, où la

dépravation eſt générale, que comme le fléau le plus terrible dont vous pouviez vous ſervir pour en punir les déſordres : *Poſitus in ruinam multorum.*

Voilà des vérités effrayantes, mes Frères : mais n'oublions pas les conſolations ; elles conviennent bien mieux à la ſainte aſſemblée devant qui j'ai l'honneur de parler : car d'un autre côté, un Prêtre qui remplit avec fidélité & avec zèle les fonctions de ſon miniſtère, eſt établi pour le ſalut & pour la délivrance de pluſieurs : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

II. Reflex.

IL n'y a qu'à revenir ſur les mêmes raiſons. Un Prêtre eſt chargé des intérêts du peuple devant Dieu : c'eſt un de ces Anges qui montoient & qui deſcendoient ſans ceſſe de l'échelle de Jacob : il en deſcend pour venir ſe charger des vœux & des beſoins des peuples ; il monte par la prière pour les porter juſqu'aux pieds du trône de Dieu, & ouvrir le ſein de ſes miſéricordes ſur les miſères de ſes frères. Or, quelle abondance de graces & de bénédictions n'attirent pas ſur l'Egliſe les prières d'un ſaint Pré-

tre ? Car ce ne ſont pas ici les vœux d'un particulier qui s'adreſſe au Seigneur en ſon propre nom, ſans titre, ſans autorité, ſans fonction publique ; & qui, cendre & pouſſière, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laiſſe de parler à ſon Dieu. Ce ſont les vœux d'un Miniſtre public, établi pour les hommes auprès de Dieu, qui prie par office, qui parle au nom de toute l'Egliſe, de tout le corps des Juſtes ſurtout qui compoſent la partie la plus pure & la plus eſſentielle du Chriſt tout entier, c'eſt-à-dire, de Jeſus-Chriſt & de ſes membres, qui ne forment qu'un corps, qu'un même Chriſt, que le Père exauce toujours. Que dis-je ? ce ſont les vœux d'un Prêtre, qui par ſon Sacerdoce ne forme plus qu'un même Prêtre, un même Médiateur, une même voix avec Jeſus-Chriſt, & qui paroît devant Dieu revêtu des mêmes droits & des mêmes titres. Eh ! que pouvez-vous refuſer, Seigneur, à des prières que la piété forme, que la charité enflamme, que la foi de tous les Juſtes conſacre, qui vous portent les vœux de toute l'Egli-

ſe, & que la voix de votre Fils fait monter juſqu'à votre trône ?

On eſt ſurpris quelquefois, mes Frères, de voir dans le monde & dans l'Egliſe des converſions d'éclat ; des Miniſtres mondains, efféminés, diſſipés, reprendre l'eſprit de leur vocation, renoncer à toutes les vûes humaines, & ſe conſacrer aux fonctions les plus humiliantes & les plus pénibles ; des pécheurs diſſolus, ſcandaleux, devenus tout d'un coup des pénitens humiliés ; des impies même qui ſe faiſoient une gloire affreuſe de leur impiété, changés ſoudainement en des Fidèles humbles & religieux. On s'entredemande d'où peuvent venir des changemens ſi peu attendus, & auſquels rien, ce ſemble, ne nous avoit préparés. Le monde qui juge toujours humainement des œuvres de Dieu, en trouve toujours des raiſons tout humaines. Mais ſi l'on pouvoit remonter à la ſource, on verroit que ce ſont les ſuites des prières de quelque ſaint Prêtre, lequel inſtruit par les lumières du Tribunal de l'état déplorable de ces ames, & du peu d'utilité qu'elles avoient retiré de ſes

ſages inſtructions & de ſes remontrances tendres & ſecrettes, vivement touché de leur égarement & de leur perte, avoit toujours gémi devant Dieu ſur leur malheur, & n'avoit ceſſé de lui dire dans l'amertume de ſon cœur : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ces ames que vous avez rachetées de votre ſang : briſez les liens funeſtes qui les enchaînent : ne livrez pas au lion dévorant des ames qui confeſſent votre ſaint Nom : ſouvenez-vous de vos promeſſes éternelles, & de vos miſéricordes anciennes ; & ſoyez plus touché de leur malheur, qu'irrité de leur aveuglement & de leurs crimes. C'eſt de-là qu'eſt parti le coup heureux qui eſt allé abbattre ces pécheurs rebelles & audacieux, & qui les a changés en des pénitens humbles & briſés de componction. Ananie prie dans le ſecret de ſa maiſon : il demande ſans doute la converſion d'un perſécuteur qu'il ſavoit parti de Jéruſalem & venir ne reſpirant que la mort & le carnage de ſes frères ; & Saul eſt renverſé ſur le chemin de Damas ; & ſes prières achévent ce que celles du

ſaint Lévite Etienne avoient commencé.

Non, mes Frères, il n'eſt rien que les prières d'un ſaint Prêtre ne puiſſent obtenir du Père des miſéricordes ; elles vont faire une ſainte violence à ſa juſtice. Auſſi, vous ſavez que ne voulant pas ſe laiſſer fléchir autrefois envers les Iſraélites qu'il avoit réſolu de punir, il conjuroit lui-même Moyſe & Aaron de ne plus le prier en leur faveur, de ne plus retenir ſon bras levé pour châtier les iniquités de ſon peuple, & de laiſſer agir ſa juſte colère, comme s'il ne lui eût pas été poſſible de réſiſter à des ſupplications que portoient aux pieds de ſon trône le Médiateur & le Pontife de ſon alliance. Et voilà pourquoi les premiers Prêtres avec les Fidèles ne diſtinguoient les différentes heures de la journée que par les prières publiques : c'étoit l'exercice dominant ; tout le reſte ſe rapportoit là : la prière & le miniſtère de la parole ; c'étoit l'unique occupation des Paſteurs, la ſeule qu'ils avoient reçue par ſucceſſion des Apôtres. Auſſi, quelles graces alors répandues ſur

toute l'Egliſe ! que de Martyrs généreux ! que de Vierges pures ! que de Paſteurs vénérables ! que de Fidèles fervens ! que d'Anachorétes pénitens ! que les tentes de Jacob étoient alors belles ! que l'Egliſe formoit alors un ſpectacle digne même du reſpect & de l'admiration de ſes ennemis ! & qu'il faiſoit beau voir l'aſſemblée des Fidèles mille fois plus brillante & plus auguſte par la piété unanime, par le zèle fervent, par l'innocence des mœurs, par la charité vive qui en uniſſoit tous les membres, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par les titres & les dignités, par les ſceptres & les couronnes mêmes de ceux qui la compoſent ! Ainſi, quand un ſaint Prêtre ne feroit que prier, il eſt toujours vrai de dire qu'il eſt établi pour le ſalut de pluſieurs : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

Mais en ſecond lieu, un Prêtre eſt le ſacrificateur de la nouvelle alliance : il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand ſacrifice, la reſſource du genre humain, & promis à l'univers depuis le commencement des ſiécles : il y paroît à

la place de Jeſus-Chriſt formant ſon Egliſe par ſa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans ſon ſang de ſes taches & de ſes rides, l'affermiſſant contre tous les efforts de l'enfer, réparant ſans ceſſe ſes ruines, l'offrant au Père très-clément & très-miſéricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ſes diſſenſions domeſtiques, la défendre contre toutes les entrepriſes de l'erreur, réunir dans ſon ſein ceux qui l'ont déchiré en ſe ſéparant, la réunir elle-même dans le même eſprit de vérité & de charité, & enfin la régir & la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle eſt répandue : c'eſt là que s'offrent à ſon nom des prières & des ſupplications pour les Princes, pour les Rois, pour les Paſteurs, pour tous ceux qui ſont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Egliſe, le repos des Fidèles, la majeſté du culte & des autels.

Or, un Prêtre fervent eſt à l'autel le Miniſtre de toutes les graces répandues ſur le corps de l'Egliſe : c'eſt lui qui offre la Victime d'où coulent

tous ces bienfaits ineſtimables ſur les hommes : c'eſt lui qui, comme Abel attire par ſa piété les regards favorables du Seigneur ſur ces offrandes ſaintes. Ce n'eſt pas que la Victime tire ſon prix du Miniſtre qui l'offre ; mais un Miniſtre ſaint ne met point d'obſtacle aux fruits immenſes de ce grand ſacrifice, n'arrête pas les bienfaits abondans qui ſe répandent de-là ſur la terre, lui laiſſe tout ſon prix, & y ajoûte, ſi l'on peut parler ainſi, celui de ſa piété & de ſa ferveur.

C'eſt à la célébration des Myſtères ſaints, & à la ſainteté de ſes premiers Paſteurs, que l'Egliſe dut autrefois la converſion des Céſars. Obligés de ſe cacher dans des lieux obſcurs & ſouterrains pour renouveller l'oblation non ſanglante, ils l'offroient pour les Princes mêmes dont les perſécutions les retenoient dans ces lieux ténébreux ; & en gémiſſant ſur la ſervitude de l'Egliſe qui voyoit avec douleur ces myſtères de lumière, devenus, pour ainſi dire, des myſtères de ténébres, ils avançoient la converſion des Empereurs en demandant la liberté de l'Egliſe que leur aveugle-

ment retenoit dans l'oppreſſion & dans la captivité.

Encore aujourd'hui, mes Frères, c'eſt aux bénédictions myſtiques des ſaints Prêtres, que l'Egliſe doit les Princes religieux, les Paſteurs fidèles, la naiſſance des grands hommes que Dieu ſuſcite de tems en tems pour éclairer les ſiécles, pour défendre la foi contre les entrepriſes de l'erreur, pour ſoutenir les régles chancelantes, pour empêcher le menſonge de preſcrire contre la vérité : c'eſt encore là qu'il faut rapporter les reſſources ineſpérées dans les calamités publiques, les fléaux ſuſpendus, les guerres terminées dans les conjonctures où il ſembloit qu'elles alloient être éternelles : tout vient de-là. Ceux qui ne jugent des choſes que par les vûes bornées de l'eſprit humain, en font honneur à la ſageſſe des Princes & à la profonde politique de leurs Miniſtres ; mais s'ils pouvoient voir les événemens dans leur cauſe ſupérieure & ſecrette, ils la trouveroient ſur nos autels entre les mains pures d'un Miniſtre fidèle, d'un Prêtre obſcur quelquefois, qui caché aux yeux

des hommes, décide bien plus des événemens publics, que ces hommes importans qui paroiſſent à la tête des affaires, & qui ſemblent tenir entre leurs mains la deſtinée des peuples & des empires. Quel tréſor donc pour la terre qu'un Prêtre ſaint ! quel don pour l'Egliſe ! quelle reſſource pour les Fidèles ! quel bonheur pour les Villes & pour les Royaumes ! & que de puiſſans motifs pour nous animer à nous renouveller ſans ceſſe dans l'eſprit de notre vocation, à reſſuſciter en nous la grace du Sacerdoce, & à ne pas même laiſſer rallentir cette première ferveur qui nous conſacra au ſaint Miniſtère de l'autel : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

Mais, non-ſeulement un Prêtre offre la Victime de ſalut & de propitiation : il eſt même, en troiſiéme lieu, le coopérateur de Dieu dans le ſalut des ames par l'adminiſtration des Sacremens, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions qui tendent au ſalut du prochain. Ainſi, un Prêtre ſaint & éclairé, de combien de graces n'eſt-il pas le Miniſtre & l'inſtrument dans ſes divers miniſ-

tères ? S'il reçoit le dépôt des conſciences, que de pécheurs touchés au Tribunal dans ces momens heureux, où l'ame eſt toute ouverte, pour ainſi dire, & où un ſeul mot dit avec onction perce juſqu'au vif, & ne revient jamais vuide ! combien d'autres éclairés, détrompés ſur des abus & des maximes pernicieuſes qu'ils croyoient innocentes, parcequ'elles étoient autoriſées, ou par l'uſage commun, ou même par des guides aveugles ! que de déſordres prévenus ! que d'ames retirées de l'abîme où elles croupiſſoient depuis ſi long-tems ! combien d'autres timides & peu ſincères, qui juſques-là avoient menti à l'Eſprit ſaint, & caché au Prêtre la honte de leurs plaies, ramenées à la ſincérité de la pénitence ! que de profanations interrompues ! que de larmes & de ſoupirs de componction arrachées ! que de ſaints deſirs inſpirés ! Combien de ſemences de converſion jettées dans d'autres ames, qui porteront du fruit en leur tems ? combien de Juſtes ſoutenus dans la piété ? combien d'autres édifiés, ébranlés, gagnés à Je-

ſus-Chriſt par leurs exemples ? Suivez, ſi vous le pouvez, le cours infini de ces bénédictions & de ces graces ; & comprenez juſqu'où un Prêtre ſe rend coupable, lorſqu'il en prive l'Egliſe & qu'il rend ſon miniſtère inutile : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

S'il annonce la parole de l'Evangile, que d'ignorans inſtruits ! que de conſciences ébranlées ! que d'impies confondus ! que de Juſtes affermis ! quelle nouvelle autorité pour les maximes auſtères de Jeſus-Chriſt que le monde ne ceſſe d'affoiblir & de combattre ! que de Prédicateurs mêmes corrigés ſur le modèle de ſa ſimplicité, de ſon onction, de ſa véhémence divine ! Quels hommes que les Bernards, les Xaviers, les Raymonds, les Vincent-Ferriers ! tout étoit entraîné par l'éloquence ſainte & par la puiſſance de l'eſprit qui parloit en eux : les Villes, les Cours, les Provinces, les Royaumes, les Grands & le peuple, rien ne pouvoit réſiſter à l'impétuoſité de leur zèle & à la ſainteté éminente de leurs mœurs : les larmes, les ſoupirs, le ſilence & la

componction profonde de ceux qui les écoutoient, étoient les ſeuls applaudiſſemens qui accompagnoient leur miniſtère : leur vie auſtère, pénitente, ne laiſſoit rien à dire au monde contre les vérités qu'ils annonçoient ; la ſimplicité, la ſévérité de leurs mœurs ne démentoit pas celle de l'Evangile dont ils étoient les Miniſtres : leurs exemples inſtruiſoient, perſuadoient, frappoient encore plus que leurs diſcours ; & l'Eſprit de Dieu qui embraſoit leurs cœurs, & le feu divin dont ils étoient eux-mêmes remplis, ſe répandoit ſur les ames les plus froides & les plus inſenſibles, & faiſoit des Temples ſaints où les Fidèles étoient aſſemblés pour les entendre, comme autant de cénacles d'où chacun ſortoit enflammé, & comme enivré de l'abondance de l'Eſprit qu'il avoit reçu. Quels bien un ſeul homme apoſtolique n'eſt-il pas capable d'opérer ſur la terre ? hélas ! il n'en fallut que douze pour convertir tout l'univers : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

Enfin, dernière raiſon tirée du zèle & de l'exemple ſeul d'un ſaint Prêtre.

Je dis premièrement de ſon zèle : quand il ne rempliroit aucune fonction publique, quand par des ſentimens humbles de lui-même, ou par défaut de talens, il s'interdiroit tous les miniſtères éclatans ; quoique la piété ſeule dans un Prêtre éclairé ſoit un grand talent, & qu'avec elle on ait, pour ainſi dire, tous les autres : *Sap. 7. 11. Venerunt mihi omnia bona cum illâ :* quand il ne feroit que ſe conſacrer aux bonnes œuvres, entrer dans le détail des miſères & des beſoins de ſes frères, repréſentez-vous, ſi vous le pouvez, tout ce qu'un Prêtre de ce caractère opère de fruits de ſalut parmi les hommes : il réconcilie les cœurs aigris & aliénés : il perce les ténébres dont la honte couvre ſi ſouvent l'indigence, & en ſecourant ces indigens inconnus, il leur épargne la confuſion même du ſecours : les établiſſemens utiles & édifians trouvent dans ſes ſoins & dans ſon zèle des reſſources qui les empêchent de tomber, & qui leur donne même une nouvelle ſolidité : que de déſordres publics par là prévenus ! que d'occaſions de ſalut ménagées ! il ſou-

tient les gens de bien : il les met en œuvre pour l'utilité & la ſanctification de ſes frères : il préſide à toutes les ſaintes entrepriſes : il eſt l'ame de toute la piété d'une Ville, d'une Paroiſſe : il eſt dans l'eſpérance & dans l'idée de la plupart des pécheurs l'inſtrument dont Dieu ſe ſervira un jour pour les convertir : il anime tout : il trouve des remédes à tout : point de bien public auquel il ne ſe ſacrifie : point d'entrepriſe qui le rebute : point de pécheur qui ne lui paroiſſe digne de ſon zèle : enfin, rien ne peut ſe dérober à l'ardeur & aux ſaints attraits de ſa charité : *Nec eſt qui ſe abſ-* Pſ. 18. 7.
condat à calore ejus.

Il eſt écrit que le cadavre d'un homme ayant été placé par haſard auprès du corps mort du Prophête Eliſée, on vit auſſitôt ce cadavre ſe ranimer : ſes yeux que la mort avoit fermés, ſe rouvrirent : ſa langue ſe délia, & on le vit ſortir du ſéjour de la mort, & jouir encore de la vie & de la lumière. Hélas ! mes Frères, les cadavres les plus infects, les ames où la mort & la corruption du péché ré-

gnent depuis plus long-tems, ne ſauroient preſque approcher d'un ſaint Prêtre, d'un Envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde & à toutes ſes eſpérances, qu'elles ne ſentent à l'inſtant une vertu qui ſort de lui, un ſouffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inſpirer de bons déſirs, à réveiller leur létargie, & à opérer en elles des prémices de graces & de ſalut : *Nec eſt qui ſe abſcondat à calore ejus.*

J'ai dit encore l'exemple : oui, mes Frères, quand un ſaint Prêtre borneroit tout le bien qu'il peut faire à l'exemple d'une vie régulière & édifiante, quand il ne feroit que montrer aux peuples dans le détail de ſes mœurs, la piété, le déſintéreſſement, la mortification, la pudeur, l'innocence, la gravité ſacerdotale, toujours il ſeroit vrai de dire qu'il eſt établi pour le ſalut de pluſieurs. L'exemple, vous le ſavez, eſt la voie abrégée de la perſuaſion : les hommes mêmes ne vivent la plupart que d'imitation : il leur faut des modèles, & c'eſt uniquement ce qui fait preſque toujours tous leurs vices, com-

me toutes leurs vertus. Ainſi, quel bonheur pour eux, quand Dieu ſuſcite au milieu d'eux un ſaint Prêtre dont la piété reſpectable ſert, pour ainſi dire, de ſpectacle aux Anges & aux hommes ! c'eſt un Evangile continuel qu'ils ont devant les yeux, contre lequel ils n'ont aucun prétexte à alléguer. Si ſon exemple ne les raméne pas, il leur inſpire du moins du reſpect pour la vertu ; il les force du moins de convenir qu'il y a encore de véritables Juſtes ſur la terre ; il répare du moins le tort que les Prêtres mondains font dans l'opinion publique à la ſainteté de leur caractère, & l'aviliſſement où il eſt tombé par l'indécence de leurs mœurs ; il corrige du moins les cenſures & les dériſions que les libertins font ſans ceſſe retomber des Miniſtres ſur le miniſtère même ; il met, pour ainſi dire, le Sacerdoce en honneur. Car, mes Frères, c'eſt ſur nous principalement que le monde aime à lancer les traits les plus piquans de ſa ſatire & de ſa malignité ; il ne pardonne rien aux Miniſtres infidèles : plus ils paroiſſent l'aimer, ſe conformer à

lui, devenir ſes partiſans & ſes apologiſtes, plus ils deviennent les ſujets de ſes mépris & de ſa riſée. Le monde eſt impitoyable pour un méchant Prêtre : & au lieu qu'autrefois, dit ſaint Iſidore, c'étoient les Prêtres qui étoient les cenſeurs des peuples & des Rois, & qui par la ſainteté de leur vie, devenoient la terreur des méchans ; c'eſt aujourd'hui le peuple qui eſt devenu le cenſeur des Prêtres qui redoutent ſes jugemens, & qui tremblent devant les Princes & les Grands, parce qu'ils craignent leur mépris ou leur oubli, & qu'ils aſpirent à leurs graces : *Olim Sacerdos populo erat formidabilis ; nunc contrà, populus terrori eſt Sacerdoti.*

S. Iſid. Ep. 278.

En un mot, mes Frères, un ſaint Prêtre eſt le plus grand don que Dieu puiſſe faire à la terre. Auſſi, quels bienfaits croyez-vous qu'il promît aux Iſraélites par ſon Prophéte, s'ils vouloient ſe convertir & renoncer enfin à leurs prévarications ? quoi ? l'empire des nations ? la conquête de l'univers ? la ruine entière de leurs ennemis ? la fin des maux & des calamités qui les affligeoient ? une

une terre où couleroit le lait & le miel ? Il leur avoit fait autrefois ces promeſſes magnifiques, & elles n'avoient pu les contenir dans l'obſervance de ſa Loi, ni les empêcher de proſtituer leurs hommages à des dieux étangers : il laiſſe donc des promeſſes ſi éclatantes, & ſi capables de faire impreſſion ſur un Peuple ſurtout que des motifs charnels & terreſtres faiſoient preſque toujours agir ; mais, c'eſt pour leur en faire une encore plus grande & mille fois plus précieuſe : Convertiſſez-vous, enfans d'Iſrael, leur dit-il, revenez au Dieu de vos pères que vous avez abandonné, & je vous donnerai, quoi, mes Frères ? je vous donnerai des Paſteurs & des Prêtres ſelon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes, ... & dabo Paſtores juxta cor meum.* Jerem. 3. 14. 15. Suſcitez-en donc, ô mon Dieu, à votre Egliſe des Prêtres fidèles & des Paſteurs ſelon votre cœur : formez-en toujours dans ce lieu ſaint où vous répandez depuis ſi long-tems les prémices de l'Eſprit ſacerdotal : tirez de cette aſſemblée des vaſes d'élection, qui aillent por-

ter votre nom devant les Peuples & les Rois ; & en les ſéparant pour l'ouvrage du miniſtère, ſéparez-les pour la ſanctification de ceux vers qui vous les envoyez. Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu, la fin des maux qui nous affligent, la ceſſation des guerres & des troubles, des faiſons plus heureuſes, le retour de l'abondance & de la proſpérité : donnez-nous de ſaints Prêtres, & vous nous donnerez tout avec eux : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

Et pour recueillir tout ce diſcours, mes Frères, réduiſons-en le fruit à cette réflexion : Je ne puis ni me perdre, ni me ſauver tout ſeul : dès-là que je ſuis établi dans le ſaint miniſtère & revêtu du Sacerdoce chrétien, il faut ou que je ſois un fléau ſorti des mains de Dieu pour le malheur des hommes, ou un don deſcendu du Ciel pour leur félicité : il faut, ou que je reſſemble à ce dragon de l'Apocalyſe, à cette bête hideuſe & funeſte, qui en tombant précipita avec elle une partie des étoiles, ou au véritable ſerpent d'airain, Jeſus-Chriſt, qui étant élevé de la

terre, attira tout après lui, & guérit les langueurs & les extrêmités de ſon peuple : je ſuis entre ces deux deſtinées : *Poſitus in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſrael.*

Quel puiſſant motif de fidélité dans mes fonctions, de vigilance ſur ma conduite, de zèle dans mon miniſtère, de crainte ou de terreur ſur mon état, de renouvellement dans l'eſprit de ma vocation, d'eſperance ou de terreur & de confuſion dans l'attente du ſouverain Prêtre Jeſus-Chriſt, qui viendra me demander compte de ma diſpenſation, & me préſenter les ames qu'il avoit confiées, ou comme ma condamnation, ſi elles ont péri, ou comme ma gloire & ma couronne, ſi elles ont trouvé le ſalut & la vie par le ſecours de mon miniſtère !

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR

LA FUITE DU MONDE,

NÉCESSAIRE AUX CLERCS.

Tulerunt puerum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino, ſicut ſcriptum eſt : Quia omne maſculinum adaperiens vulvam, ſanctum Domino vocabitur.

Ils portèrent Jeſus à Jéruſalem, pour le préſenter au Seigneur, ſelon qu'il eſt écrit : Tout enfant mâle premier-né, ſera conſacré au Seigneur. Luc 2. 22. 23.

IL étoit écrit & ordonné dans la Loi, mes Frères, que tout premier-né d'entre les Juifs ſeroit conſacré au Seigneur ; c'eſt-à-dire, deſtiné comme Samuel à ſon culte, dédié au Temple & à l'Autel, ſéparé des uſages profanes, en un mot, ſaint, ſur lequel le monde n'auroit plus de droit, & ſacrifié même aux pieds de l'Autel comme une prémice ſainte que Dieu

s'étoit réſervé à lui ſeul, & qu'on étoit obligé de remplacer par une autre offrande.

Jeſus-Chriſt le premier-né d'entre ſes frères, figuré par les premiers-nés des Hébreux, vient aujourd'hui accomplir cette Loi, & en développer la figure & le myſtère. Sa conſécration à l'Autel, eſt la ſource & le modèle de la nôtre : nous ſommes comme les premiers-nés de la nouvelle alliance, comme les prémices des Fidèles que l'Egliſe conſacre au Seigneur pour tout le reſte de ſes membres : nous avons ſuccédé en ce point aux premiers-nés des Juifs. On nous préſente au Temple comme eux, en un âge encore tendre : on nous dévoue à l'Autel : on nous ſépare des uſages profanes : on ne laiſſe plus au monde de droit ſur nous : on nous réſerve tout entier comme eux, pour être offerts & ſacrifiés au Seigneur : la ſeule différence que j'y trouve, eſt que le ſacrifice & la conſécration des premiers-nés, qui n'étoit que la figure de celle de Jeſus-Chriſt, étoit auſſitôt rachetée & remplacée par une autre offrande, au lieu que la

nôtre, qui eſt une continuation de la ſienne, eſt réelle, eſt perpétuelle, & ne peut être remplacée par aucun échange.

Or, le principal caractère de cette conſécration eſt de nous ſéparer de tout commerce profane, de nous deſtiner tellement à l'Autel & à ſon culte, qu'il ne nous ſoit plus permis de ſortir du Sanctuaire, pour rentrer dans les tentes des pécheurs, & participer à leurs œuvres, & de nous éloigner du monde, comme d'un lieu où la ſainteté de notre conſécration eſt toujours avec indécence, & ne peut être long-temps ſans profanation.

Je ſai que les mœurs des Clercs ne doivent avoir rien de trop auſtère ni de trop farouche : appellés à ſanctifier les pécheurs, il faut qu'à l'exemple de Jeſus-Chriſt nous prenions, pour ainſi dire, leur reſſemblance, & paroiſſions preſque revêtus de leurs infirmités : deſtinés à les conduire comme leurs Anges viſibles, il faut comme ce Conducteur céleſte du jeune Tobie, que nous paroiſſions en un ſens, imiter leurs coutumes

& leurs mœurs, & que tandis que nous uſons en apparence de la même nourriture qu'eux, nous nourriſſions en ſecret notre foi & notre piété *d'une nourriture inviſible* qu'ils ignorent.

Je ſai que notre miniſtère nous mêle parmi les hommes ; qu'il faudroit ſortir de ce monde, comme parle l'Apôtre, ſi nous voulions rompre toute ſociété avec les pécheurs ; & que la grace du Sacerdoce nous fait vaincre en combattant, & non pas en fuyant. Je ſai enfin, que ſous le miniſtère même Judaïque, la Tribu ſacerdotale étoit ſeule répandue & diſperſée parmi les autres Tribus, pour nous marquer, ce ſemble, que le mélange des Prêtres & des peuples eſt néceſſaire, & que nos exemples ne ſont pas la moindre de nos fonctions.

Mais, ce n'eſt pas la charité qui ſe répand, qui agit, qui ſe rend utile, & qui édifie, que je veux combattre ; c'eſt l'amour du monde, qui nous produit, nous diſſipe, nous rend inutiles, & ſcandaliſe ; c'eſt ce penchant violent qui nous arrache des ſaintes

occupations du Sanctuaire, nous les rend insipides, & nous jette dans le tumulte & les périls du siécle : en un mot, c'est cette vie inutile, oiseuse, mondaine, qui nous méne de dissipation en dissipation ; nous lie aux assemblées des pécheurs, à leurs maximes, à leurs penchans, à leurs plaisirs, & nous traîne des bienséances du monde aux amusemens, des amusemens aux dangers, des dangers au crime. Or, je dis que rien n'est plus incompatible avec la gravité & la sainteté de notre état, avec l'esprit de notre ministère, que cette vie de monde, de dissipation, de commerces, d'inutilité, proposée même avec tous les adoucissemens qui peuvent lui donner quelque air d'innocence. Prouvons cette vérité ; elles est assés importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

I. REFLEX. L'Esprit de notre ministère, est un esprit de séparation, de prière, de gémissement, de travail, de zèle, de science, de piété : remarquez tous ces caractères. Or, tout cela tombe, & s'éteint au milieu des commerces

& des liaiſons purement mondaines.

Un eſprit de ſéparation : je l'ai d'abord remarqué : l'onction ſacerdotale nous ſanctifie, nous réſerve, nous deſtine à tout ce qui regarde le fonds ou les dehors du culte, nous tire des fonctions publiques de la ſociété. Dès que nous ſommes oints Prêtres, nous ceſſons en un ſens d'être citoyens, & membres de la République : unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une nation ſainte, un Sacerdoce royal : nous commençons à vivre ſous d'autres loix, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagemens plus ſaints. Ce n'eſt pas que nous ceſſions d'être membres de l'Etat du côté de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion que nous devons aux Puiſſances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reſte des Fidèles, & rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar : nous ne ceſſons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ſes membres ; les myſtères ſaints deviennent nos ſeules fonctions ; les Temples nos

maiſons ; les Autels ſacrés nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité, nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques nos plaiſirs publics.

C'eſt ſur ce fondement, que les loix ne comptent point ſur nous pour les ſervices & les beſoins communs de l'Etat : elles ne nous renferment point dans le corps de la ſociété : elles nous regardent comme détachés du reſte des citoyens, déchargés des devoirs & des aſſujettiſſemens ſur leſquels roule la vie civile : elle ſe départent, pour ainſi dire, du droit qu'elles avoient ſur nous, & nous laiſſent tout entiers à des uſages plus ſaints & plus auguſtes : elles reſpectent le recueillement profond que demandent nos fonctions, le ſceau myſtique qui nous conſacre à Jeſus-Chriſt, & nous laiſſent pour partage un loiſir ſacré, afin que nous remplacions par nos prières & par nos offrandes les ſervices que nous manquons de rendre à la République.

Tout eſt donc ſaint dans un Prêtre, & ſéparé des uſages communs : ſa langue ne doit plus parler que des diſ-

cours de Dieu, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, & les ſeules inutilités la profanent, comme les viandes communes ſouillent un vaſe ſacré : ſes mains ne peuvent plus ſervir qu'à offrir des dons & des ſacrifices ; & les jeux, les amuſemens, les ouvrages des hommes, les dégradent de leur ſainteté, & flétriſſent la dignité de leur onction : ſes yeux ne peuvent plus repoſer que ſur des objets religieux, les Temples, les Autels, les Myſtères ſaints ; s'ils errent ailleurs, ils ſe ſouillent, & perdent le droit d'entrer dans l'intérieur du Tabernacle, & de voir face à face la gloire & la majeſté du Dieu qui y réſide. Enfin, toute la perſonne d'un Prêtre eſt comme un ſpectacle de Religion, qui doit toujours être environné de reſpect, de gravité, de décence, & qu'on ne devroit plus regarder qu'avec une eſpéce de culte.

De-là, mes Frères, dès que la converſion des Céſars & la multitude des Fidèles, eurent porté dans le Chriſtianiſme juſques-là ſi pur & ſi fervent, le relâchement, le faſte, la dépravation du monde ; que la

ſociété des Chrétiens plus étendue, & par conſéquent plus corrompue, ne fut plus un azile ſûr pour la vertu, les Clercs chercherent leur ſûreté dans l'enceinte de la maiſon Epiſcopale ; les aigles commencèrent à s'aſſembler autour du corps ; l'Afrique, l'Orient, les Gaules, virent s'élever des Communautés Eccléſiaſtiques, où ſous la conduite du Paſteur principal, les Miniſtres inférieurs vivoient éloignés du monde, & apprenoient en ſe cachant, à ſe montrer utilement aux peuples.

Les maiſons deſtinées à élever les Clercs, ont ſuccédé à ces premières ſociétés : c'eſt un tems d'épreuve où vous vivez ſéparés du reſte des hommes, & où, par une année de ſéparation du monde, l'intention de l'Égliſe eſt, que vous vous formiez un goût de retraite & de recueillement, qui en ſépare du moins votre cœur pour toujours. Mais cette courte épreuve de retraite & de ſéparation ne vous eſt-elle pas même à charge? Y êtes-vous par goût? Y dites-vous quelquefois au Seigneur avec un ſaint Roi, qu'un ſeul jour paſſé dans le cal-

me & dans l'innocence de ſa maiſon, conſole plus le cœur que des années entières paſſées dans les tentes des pécheurs ? S'il n'y avoit ni bienſéance à garder, ni eſpoir de parvenir, ni loix, ni égards, ni uſages ; ſi vos inclinations décidoient de vos mœurs, quelle deſtinée vous formeriez-vous à vous-même ? Vous en coûte-t-il, quand il vous faut rengager parmi les mondains, & être encore témoin de ce que vous ne devriez plus voir, qu'avec une profonde douleur ? Les jours les plus heureux ne ſont-ce pas ceux qui vous rappellent parmi eux ? Il eſt écrit que la plûpart des eſpions du peuple de Dieu, de retour de la terre de Canaan, n'oublièrent rien pour en dégoûter les Iſraélites : C'eſt une terre leur dirent-ils, qui dévore ſes habitans : l'aridité & la ſûreté du déſert, ſont infiniment préférables au lait & au miel qui coulent dans cette contrée. De retour du monde dans ce déſert, eſt-ce là votre langage ? Vous en revenez plein, enchanté, enivré : vous portez juſques dans ce déſert ſaint, les fruits de cette terre infidèle : vous en éta-

lez avec pompe les douceurs & les avantages : vous en inſpirez le deſir à ceux qui vous écoutent : vous en occupez vous-même le plus précieux loiſir, & les plus ſaints exercices de votre retraite ; & un ſeul jour que vous vous rendez au monde, vous dérange, vous diſſipe, vous rend inſipides tous les devoirs de ce lieu ſaint, y aggrave votre ennui & votre contrainte, y deſſéche votre cœur, l'endurcit aux inſtructions, & vous fait perdre ſouvent le fruit d'une année entière d'épreuves. Jugez, ſi vous conſerverez au milieu du monde, le goût du recueillement & de la ſéparation, puiſque vous le perdez dans le ſein même de la retraite.

Cependant, comme le monde lui-même ne compte plus que vous lui apparteniez ; que vos biens, vos terres, vos perſonnes ſont cenſés comme une choſe morte, par rapport à l'Etat, c'eſt-à-dire, tirée de l'uſage des choſes qui fourniſſent aux mouvemens & aux agitations de la ſociété civile ; tout ce qui vous lie encore au monde, hors le ſalut de vos frères,

& les fonctions ſaintes du miniſtère, vous dégrade, efface & profane votre conſécration, & vous remet ſous le joug & l'ignominie du ſiécle. Les vaſes & les ornemens qui ſervent à l'Autel, ne peuvent plus ſervir à des uſages profanes; ce ſeroit un crime qui ſouilleroit leur conſécration : or, un Prêtre conſacré à Dieu & à ſes Autels d'une manière bien plus ſainte, plus intime, plus ineffaçable que les vaiſſeaux ſacrés, que le lin & l'or qui ſervent au ſaint miniſtère, ſouille donc & profane encore plus ſa conſécration, s'il fait ſervir ſa perſonne, ſes talens, ſon eſprit, ſon cœur, aux œuvres mortes & aux uſages profanes du ſiécle. Doctrine ſainte, que vous êtes peu connue ! ce ſont les Miniſtres de l'Autel, qui entrent aujourd'hui dans toutes les affaires & les agitations du monde. L'Apôtre en vain les avertit, que ceux qui ſont entrés dans la milice de Jeſus-Chriſt, ne doivent plus ſe livrer aux embarras du ſiécle; ils en ſont les principaux Acteurs : les intérêts temporels des familles ſont confiés à leurs ſoins : on les voit à la tête des intrigues, des

conteſtations, des ſollicitudes, des animoſités des mondains : les hommes de Dieu, deviennent les hommes de la terre : les diſpenſateurs des myſtères du ciel, ſont les miniſtres des paſſions humaines : ceux qui ſont chargés des intérêts éternels des peuples, les négligent, & regarderoient comme une honte de s'en occuper, & ſe font une gloire de régler les choſes temporelles de ce monde, qui périront avec lui : ils laiſſent aux talens vulgaires le ſoin des ames que Jeſus-Chriſt a rachetées, & croyent ſe réſerver à des miniſtères plus glorieux, en s'aviliſſant à des fonctions qui n'ont de grand que les noms & les paſſions des hommes qui les mettent en œuvres. C'eſt au ſortir de ces vaines agitations, qu'ils vont porter à l'Autel tout le tumulte & tout le cahos des paſſions humaines, au lieu d'y porter cet eſprit de recueillement & de prière, qui doit nous préparer aux myſtères ſaints ; & c'eſt ici ma ſeconde réflexion.

II. Reflex. EN effet en ſecond lieu, l'eſprit de notre miniſtère, eſt un eſprit de priè-

re : la prière eſt l'ornement du Sacerdoce, le devoir le plus eſſentiel du Prêtre, l'ame de toutes nos fonctions. Sans la prière, le Prêtre n'eſt plus d'aucun uſage dans le miniſtère, ni d'aucune utilité aux Fidèles : il ſéme, & Dieu ne donne point l'accroiſſement : il inſtruit & ſa parole n'eſt plus qu'un airain ſonnant : il offre l'Hoſtie de propitiation, & il n'attire aucune bénédiction ſur les offrandes ſaintes : il récite les louanges du Seigneur, & ſon cœur en eſt loin, & il ne l'honore que du bout des lévres. En un mot, ſans la prière, le Prêtre n'eſt plus qu'un phantôme ſans ame & ſans vie, dont toutes les fonctions les plus ſaintes, les plus fécondes, les plus ſpirituelles, ne ſont plus que comme les mouvemens mécaniques d'une machine inanimée. C'eſt donc la prière ſeule, qui fait toute la force & tout le ſuccès de ces différens miniſtères ; & il ceſſe, pour ainſi dire, d'être un Miniſtre public, dès qu'il ceſſe de prier : c'eſt la prière qui fait toute la conſolation de ſes travaux ; & ſes fonctions ſont pour lui comme le joug du mercenaire, comme des tâches ſéches,

dures, accablantes, ſi la prière ou n'en adoucit l'amertume, ou n'en ſoulage les peines, ou n'en conſole le peu de ſuccès.

Mais la prière ſuppoſe un eſprit pur, libre de ces images vives & dangereuſes, qui ſouillent l'ame, ou qui en obſcurciſſent les lumières : elle ſuppoſe un eſprit orné d'images ſaintes ; familiariſé avec la méditation de la Loi ; qui ſort comme de ſon aſſiéte, quand il faut détourner ſon attention aux embarras ou aux inutilités du ſiécle, & qui ſans beaucoup d'effort, retrouve en un inſtant au ſortir de-là, la penſée & le ſouvenir des vérités éternelles, dont on l'avoit diverti. La prière ſuppoſe un cœur tranquille, où le ſentiment le plus vif ſoit celui de l'amour ſaint & de la reconnoiſſance des bienfaits de Dieu ; un cœur accoutumé à goûter les choſes du ciel ; timide, délicat, vigilant ; toujours en garde contre les impreſſions étrangères ; toujours occupé à réparer les affoibliſſemens inſéparables de la condition humaine ; toujours attentif à ne rien ſe permettre qui puiſſe refroidir le commerce tendre & fami-

lier qu'il a avec ſon Seigneur : voilà ce qu'exige l'eſprit de prière.

Or, alliez, ſi vous le pouvez, cette ſituation avec des mœurs diſſipées & mondaines : voyez ſi au ſortir d'un entretien, où l'on aura promené votre imagination ſur les intrigues publiques, ſur les prétentions & les eſpérances des hommes, ſur les intérêts ſecrets qui lient ou qui diviſent ceux qui approchent le plus près du trône, & qui occupent les premières places, en un mot, ſur tout ce que la figure du monde offre de plus éblouiſſant & de plus contagieux : voyez ſi au ſortir de-là vous vous trouverez fort diſpoſé à vous aller recueillir aux pieds de Jeſus-Chriſt, & ſi la tête encore pleine de ces images profanes, vous pourrez y méditer des vérités qui n'offrent ſouvent que des nuages à l'œil le plus pur, & que le cœur le plus fidèle, appéſanti par le ſeul poids de l'homme terreſtre, a de la peine ſouvent à goûter. Que dis-je ? Voyez ſi au ſortir d'une aſſemblée profane où vous aurez été bleſſé par mille ſpectacles & mille objets dangereux ; où vous au-

rez laiſſé entrer dans votre cœur ; avec les ſemences de toutes les paſſions, la triſte matière de mille tentations, de mille ſouvenirs laſcifs, qui troubleront la paix de votre ame, qui en ſouilleront l'innocence, ou qui du moins effaceront, émouſſeront par le venin de leurs impreſſions, tout ce qui vous reſtoit encore de goût & de ſenſibilité pour les choſes du ciel, pour les régles & pour les devoirs ; voyez ſi vous pourrez paſſer de ces lieux profanes aux pieds de l'Autel, y prier pour vous & pour les peuples, y fléchir la colère du Seigneur, y déplorer les égaremens d'un monde auquel vous venez d'applaudir & de prendre part ; & traiter les myſtères ſaints avec ce ſilence des ſens, ce recueillement profond, cette terreur de Religion, cette gravité majeſtueuſe, ce calme du cœur & de l'eſprit, que vous venez de perdre, & ſi néceſſaire cependant à des fonctions ſi redoutables & ſi divines. Hélas, vous porterez ſur l'Autel ſaint les amuſemens, les inutilités, les illuſions, les objets dangereux du monde, au milieu deſquels vous vi-

vez : vous ſouillerez la préſence des myſtères terribles, par ces images indécentes : votre imagination échauffée vous arrachera de l'Autel, & vous rentraînera, & vous tranſportera dans le ſiécle où vous avez laiſſé votre cœur : vos prières ne ſeront plus au fond du Sanctuaire, qu'une revûe exacte de vos plaiſirs : votre eſprit y converſera plus avec le monde qu'avec le Seigneur : & non-ſeulement votre miniſtère deviendra inutile à vos frères & à vous-même, & non-ſeulement en offrant l'Hoſtie de propitiation, vous ne fléchirez pas ſa colère ſur eux & ſur vous, mais vous l'irriterez ; mais vous leur attirerez de nouveaux fléaux ; mais votre miniſtère, qui devoit être un miniſtère de réconciliation & de vie, deviendra un miniſtère de mort, de haine & de perdition : vous ne tarderez pas de l'éprouver vous-même : vous ſentirez les premiers traits de l'indignation de Dieu. Dès que le monde aura éteint en vous l'eſprit de la prière, ce commerce ſi doux & ſi tendre de l'ame avec ſon Seigneur, ne ſera plus pour vous qu'un pur commerce de bien-

ſéance qui vous gênera : vous en abrégerez les momens ; vous en perdrez peu à peu le goût & l'uſage ; vous l'abandonnerez ; vous ſécherez ; vous dépérirez ; vous tomberez ; & vous qui auriez dû gémir entre le veſtibule & l'autel ſur les chûtes de vos frères, vous ne ſerez pas même touché des vôtres : vos fonctions elles-mêmes vous endurciront : vous juſtifierez les erreurs & les plaiſirs du monde, en y participant ; & au lieu qu'ils auroient dû attriſter votre piété, & faire gémir votre zèle, ils flatteront votte goût, & corrompront votre innocence, & c'eſt une troiſiéme réflexion.

III. REFLEX. L'Eſprit de notre miniſtère, eſt un eſprit de gémiſſement : nous ſommes ces Anges de la paix, dont parle le Prophéte, qui devons pleurer amérement, parceque les voies de la juſtice ſont effacées ; que perſonne preſque ne paſſe plus par le ſentier qui conduit à la vie ; que l'alliance eſt devenue inutile, & que le Seigneur ſemble avoir rejetté ſon peuple : *Angeli pacis amarè flebunt : diſſipatæ ſunt*

Iſ. 33. 7. 8.

viæ ; ceſſavit tranſiens per ſemitam ; irritum factum eſt pactum ; projecit civitates ; non reputavit homines. Oui, mes Frères, nous devons être des hommes de douleur ; gémir ſans ceſſe entre le veſtibule & l'autel, ſur les ſcandales qui deshonorent l'Egliſe, & l'expoſent à la dériſion des impies : en un mot l'eſprit de notre miniſtère, eſt cet eſprit, qui au-dedans de nous demande ſelon Dieu, pour les Saints avec des gémiſſemens ineffables. Samuel, après la chûte de Saül, ſe retira, & paſſa le reſte de ſes jours, dit l'Ecriture, à pleurer la triſte deſtinée de ce Prince. Jeſus-Chriſt le Prince & le modèle des Paſteurs, voyant Jéruſalem endurcie dans ſon aveuglement & ſur le point de ſa ruine, pleura ſur elle : il ne put refuſer des larmes au ſpectacle de Lazare mort, en qui il découvroit l'image d'une ame criminelle, morte depuis longtems à ſes yeux. Nos entrailles, comme celles de l'Apôtre, doivent s'ouvrir aux malheurs & aux déréglemens de nos frères ; nous devons avoir pour eux un cœur de mère. Il faut que, comme cette véritable mè-

re de l'hiſtoire de Salomon, nous ſentions notre tendreſſe frémir, notre ſang ſe ſoulever, lorſque nous voyons le prince des ténébres ſur le point d'ôter la vie de la grace aux enfans de l'Egliſe & de les partager entre le monde & Jeſus-Chriſt. Non, mes Frères, tant qu'il y aura des pécheurs ſur la terre, la triſteſſe & le deuil ſeront le partage des Prêtres : tant que les enfans d'Iſrael dans la plaine s'occuperont à des danſes & à des feſtins, oublieront le Dieu de leurs pères, & proſtitueront comme des inſenſés, leurs hommages au veau d'or, les véritables Moyſes ſur la montagne déchireront leurs vêtemens, briſeront leur cœur devant le Seigneur, & s'offriront d'être anathêmes pour leurs frères : les larmes des Prêtres doivent être comme une expiation continuelle des péchés du peuple. Le monde ſe réjouira, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres : les enfans du ſiécle courront en danſant, en pouſſant des cris de joie, ſe précipiter dans l'abîme : les ris & les jeux ſeront leur partage ; la triſteſſe ſera le vôtre : le monde au milieu duquel

je

je vous laiſſe, ſera toujours pour vous un ſpectacle de douleur & de gémiſſement ; & quand même il ne vous perſécuteroit pas, quand même les croix & les gibets ne vous y attendroient pas, ſa dépravation toute ſeule vous y feroit paſſer vos jours dans le deuil & dans l'amertume : *Mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini.* Joan. 16. 20.

Or, cet eſprit de triſteſſe & de gémiſſement, pourrez-vous l'allier avec les commerces & les inutilités des ſociétés mondaines ? Je vous le demande ; ſur quoi roulent, je vous prie, les mœurs & les plus ſérieuſes occupations du monde ? ſur les plaiſirs : vous ne ſçauriez y être aſſidu, ſans en être ou le témoin, ou l'approbateur, ou le complice. Quand vous n'en ſeriez que le témoin ; un Prêtre peut-il familiariſer ſes yeux avec des objets qui doivent lui percer le cœur ? peut-il s'en faire un délaſſement ? Les premiers Docteurs de l'Egliſe interdiſoient autrefois aux Chrétiens les ſpectacles des Gladiateurs, & ne croyoient pas que les Diſciples de la douceur & de la charité de Jeſus-

Chriſt, puſſent repaître innocemment leurs yeux du ſang & de la mort de ces infortunés, & ſe faire un plaiſir cruel d'un ſpectacle qui auroit dû attriſter leur foi, & leur faire déplorer le ſort & la perte éternelle de ces malheureuſes victimes. Mais, voilà les triſtes objets dont vous Prêtre, Paſteur des ames, & Coopérateur de la charité de Jeſus-Chriſt pour leur ſalut, n'avez pas honte de vous faire un délaſſement : vous voyez avec plaiſir périr vos frères & ſe prêter mutuellement des armes pour hâter leur mort ; vous les voyez ſe faire des plaies mortelles : s'armer d'attraits indécens & laſcifs ; pour porter le venin & la mort dans les cœurs ; ſe déchirer par les traits les plus malins de la médiſance ; & ce triſte carnage dont vous êtes témoin, vous amuſe ; & ce que vous devriez pleurer avec des larmes de ſang, vous fait paſſer les plus agréables momens de votre vie.

Mais, vous n'en demeurerez pas à être ſimple ſpectateur ; vous y applaudirez : car, de s'aller mêler parmi les mondains, pour être leur cen-

ſeur éternel, pour empoiſonner leurs plaiſirs par un air chagrin & auſtère, les avis ne ſeroient point là à leur place ; & ce n'eſt guères ce qui nous autoriſe à les reprendre, que de les fréquenter : ils auroient droit de vous dire : Que venez-vous faire parmi nous ? ce n'eſt pas ici votre place. Pourquoi vouloir être témoin aſſidu, de ce que vous croyez ſi digne de blâme ? on ne hait pas trop ce dont on ne peut ſe paſſer : votre fuite de ces lieux vous conviendroit bien mieux que vos cenſures. Or, ne pas les condamner, c'eſt conſentir à leurs œuvres de ténébres, dit l'Apôtre ; c'eſt les approuver. Mais, vous irez encore plus loin ; vous y participerez : vous paroîtrez enfin vous-même ſur la ſcène. On ne tient pas long-tems contre des exemples qui forment comme tous les fonds des ſociétés que nous avons choiſies : on veut être ce que tous les autres ſont : on s'ennuye d'être tout ſeul de ſon parti : on ne veut point paroître ſingulier & de contrebande. Ainſi, aujourd'hui la complaiſance, demain une occaſion, une autrefois le pan-

chant ; vous vous laiſſerez aller : vous aurez depuis long-tems familiariſé la ſainteté de votre caractère avec la vûe des abus & des déſordres du monde ; vous la familiariſerez avec ces déſordres eux-mêmes. Le peuple de Dieu ne tarda pas d'imiter les mœurs des Cananéens, dès qu'il eut contracté avec eux les liaiſons & la familiarité que Moyſe leur avoit défendues. Déja le goût qui nous fait chercher le monde, n'eſt qu'un deſir ſecret de l'imiter : on eſt déja tout diſpoſé à vivre comme lui, dès qu'on ne peut ſe paſſer de lui : c'eſt la ſeule conformité des panchans, qui forme d'ordinaire des liaiſons ; & on ne ſe lie avec le monde, que parcequ'on a les mêmes goûts que le monde. La famille de Jacob en Egypte vécut toujours ſéparée des Egyptiens : elle habita une terre à part, parceque ſes mœurs n'avoient rien de commun avec celles d'Egypte : les enfans de Jacob offroient en ſacrifice des animaux au Seigneur, & l'Egypte les adoroit : ce n'étoit-là qu'une figure. Nous formons un peuple à part au milieu du monde, parceque nous ſacri-

ſions à Dieu les paſſions de la chair, & que le monde les adore : dès que nous rompons la barrière qui nous ſépare de lui ; dès que nous ſortons de cette heureuſe terre de Geſſen, & que nous allons nous mêler parmi des idolâtres, leur culte devient le nôtre : il faut adorer ce qu'ils adorent. La ſéparation avoit fait toute notre ſûreté, & avoit maintenu la différence des mœurs ; par le mélange nous ne formons plus qu'un peuple avec eux, & leur devenons ſemblables. Auſſi, on voit tous les jours dans le monde des Miniſtres de Jeſus-Chriſt non-ſeulement imiter les mœurs & les excès des mondains, mais renchérir même ſur eux ; mais les ſurpaſſer même en molleſſe, en ſenſualité, en faſte, en profuſions, en ſcandale ſouvent ; mais rafiner même ſur les plaiſirs, ſe piquer de plus de goût, de plus de délicateſſe pour la volupté ; & devenir, ô mon Dieu ! des modèles ſcandaleux d'habileté ſur tout ce qui flate les ſens & les paſſions, au lieu qu'ils auroient dû l'être de toutes les vertus qui les mortifient & qui les combattent. Mais, mes Frères,

quand il n'y auroit de criminel pour les Clercs dans la vie du monde que l'inutilité & l'oiſiveté, par cela ſeul elle doit être interdite à des Miniſtres établis pour cultiver le champ du Seigneur, veiller ſans ceſſe, de peur que l'homme ennemi n'y ſéme l'ivraie, & vaquer aux fonctions laborieuſes auſquelles ils ſe ſont engagés, en ſe conſacrant au ſervice de l'Egliſe ; & c'eſt cette vérité qui me fournit la quatriéme réflexion.

IV. Reflex. EN effet, mes Frères, l'eſprit de notre miniſtère, eſt un eſprit de travail : le Sacerdoce eſt une dignité laborieuſe : l'Egliſe dont nous ſommes les Miniſtres, eſt une vigne, un champ, une moiſſon, un édifice qui s'éléve, & qui prend chaque jour un nouvel accroiſſement : une milice ſainte ; tous termes qui annoncent des ſoins & des fatigues, tous ſymboles du travail & de l'application. Le Prêtre eſt placé dans l'Egliſe, comme le premier homme dans le Paradis terreſtre, pour y travailler & pour la défendre, *ut operaretur & cuſtodiret illum.* De-là dans les premiers

Gen. 2. 25.

tems, le miniſtère étoit toujours attaché à l'ordination : on ne tiroit pas un ouvrier oiſeux de la place publique, pour honorer ſa pareſſe d'un vain titre, & le récompenſer comme les ouvriers fidèles, ſans qu'il eût porté le poids du jour & de la chaleur ; & l'Evêque n'impoſoit les mains ſur des hommes éprouvés, que pour ſe décharger ſur eux d'une partie du fardeau & du détail de la ſollicitude paſtorale : en un mot, les dignités de l'Egliſe n'étoient pas des titres vains & de ſimples décorations, mais des emplois.

Ainſi, un Prêtre eſt redevable de ſon tems aux Fidèles : tout ce qu'il employe à des commerces vains & oiſeux, hors les délaſſemens néceſſaires, tous les momens, tous les jours qu'il laiſſe perdre dans l'inutilité des ſociétés mondaines, dans les jeux & les diſſipations, ſont des jours & des momens qu'il devoit au ſalut de ſes frères, & dont ils lui demanderont compte devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt. Par ſa conſécration, il eſt devenu un Miniſtre public : les peuples ont acquis un droit réel ſur ſa perſon-

ne, ſur ſon loiſir, ſur ſes occupations, ſur ſes talens : ce ſont des biens conſacrés, qui forment comme le patrimoine des Fidèles ; il n'en eſt que le dépoſitaire, & n'en peut plus diſpoſer à ſon gré : il doit en répondre à l'Egliſe & à ſes enfans : ce n'eſt pas pour lui qu'elle l'a mis au nombre de ſes Miniſtres, c'eſt pour elle ; c'eſt pour entrer en part de ſes travaux & de ſes miniſtères : il ſe dégrade de ſon titre dès qu'il en abandonne les fonctions : il ceſſe d'être Miniſtre, du moment qu'il ceſſe d'être ouvrier : il paſſe en des inutilités, en des commerces oiſeux & frivoles, en des amuſemens toujours indécens, & ſouvent dangereux, un tems ſur lequel roule le ſalut des peuples ; un tems d'où dépend la deſtinée éternelle de ſes frères ; un tems auquel Dieu avoit attaché la converſion des pecheurs, l'affermiſſement des foibles, la perſévérance des juſtes, & qui, dès le commencement, étoit entré dans ſes deſſeins de miſéricorde ſur ſes élus & ſur ſon Egliſe : voilà le crime de la vie oiſive d'un Prêtre.

Et de bonne foi, mes Frères, vous

ne ſeriez Miniſtres de l'Egliſe, que pour vous traîner tous les jours indolemment de maiſon en maiſon, d'aſſemblée en aſſemblée, d'inutilité en inutilité; & de n'avoir pas même aſſés d'occupation pour égayer l'ennui inſéparable de l'oiſiveté de la vie mondaine? Quoi! tandis que les Chefs du peuple de Dieu, ſont aux mains avec les ennemis de ſon nom; tandis que tant de ſaints Miniſtres ſe dévouent aux fonctions les plus pénibles pour le ſalut de leurs frères; tandis que tant de Prêtres zélés, avec une ſanté même épuiſée par les années & par le travail, ne rabbattent rien de leurs travaux & de leur zèle; redoublent même leurs ſoins, leur vigilance, à meſure que leurs forces s'affoibliſſent; & s'immolent généreuſement, comme l'Apôtre, ſur le ſacrifice de la foi de leurs frères; tandis que tant d'hommes Apoſtoliques traverſent les mers, & vont chercher dans les Iſles les plus éloignées, ou le martyre qui doit être la récompenſe de leur zèle, ou le ſalut de tant de nations que Dieu ſemble avoir abandonnées, vous qui êtes le collé-

gue de leur apoſtolat & honoré du même miniſtère, vous languiriez indolemment dans une oiſiveté, non-ſeulement indécente à votre caractère, mais honteuſe même ſelon le monde à un ſimple citoyen qui ne ſeroit que membre de la République ? Vous l'homme de Dieu ſur la terre, l'Interpréte de ſes volontés, ſon Envoyé parmi les hommes, oublieriez votre titre, vos fonctions, ſes intérêts, ſa gloire & la vôtre, & aviliriez votre dignité à une vie vuide & inutile qui vous rendroit non-ſeulement l'opprobre de l'Egliſe, mais la honte même de la ſociété civile, & un objet de dériſion aux yeux mêmes des mondains ? Car, mes Frères, dans le monde même, chacun dans ſon état a des devoirs & des fonctions qui occupent une partie de ſa vie : le Magiſtrat, l'Homme de guerre, le Pere de famille, le Marchand, l'Artiſan ; la vie de tous ces différens genres de citoyens, eſt mêlée d'occupations ſérieuſes ; ils ont tous des heures, des jours, des tems deſtinés aux fonctions pénibles de leur profeſſion : le Prêtre mondain ſeul au milieu du

monde, eſt l'homme le plus inutile & le plus déſoccupé qui ſoit ſur la terre : le Prêtre ſeul dont tout les momens devoient être ſi precieux à l'Egliſe, dont les devoirs ſont ſi ſérieux & ſi infinis, dont les ſoins doivent augmenter à meſure que les vices des hommes ſe multiplient ; le Prêtre ſeul n'a aucune fonction parmi les hommes ; paſſe ſes jours dans un vuide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles ; & la vie qui auroit dû être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus reſpectée, devient la vie la plus vuide & la plus mépriſable qu'on voye dans le monde même. Lorſque David exhortoit le généreux Urie de retourner dans ſa maiſon, & d'y jouir dans le repos des plaiſirs domeſtiques : Quoi, répondit cet Officier vaillant & fidèle ; tandis que tous mes frères campent ſous des tentes, & qu'ils expoſent leur vie dans les combats pour la défenſe du peuple de Dieu, je demeurerois ſeul ici dans l'oiſiveté au milieu des douceurs & des réjouiſſances d'une famille ? *Et ego ingrediar domum meam ut comedam & bibam ?* Et voilà ce qu'un Prê- 2. Reg. 11. 11.

tre oiſeux & mondain devroit ſe dire ſans ceſſe à lui-même : Puis-je vivre dans la molleſſe & dans l'inutilité, & n'être d'aucun uſage ni à l'Egliſe, ni à la patrie, tandis que le reſte des hommes ont chacun une occupation dans la ſociété, & que me frères ſurtout mes collégues dans le miniſtère, ſe ſacrifient généreuſement pour l'Egliſe, & ſe font une gloire & un ſaint plaiſir des fatigues & des périls qu'ils eſſuyent pour le ſalut des enfans de Dieu ?

Oui, mes Frères, tant qu'il y aura des pécheurs à convertir, des ignorans à inſtruire, des foibles dans la Foi à ſoutenir, des malheureux à conſoler, des opprimés à défendre, des impies & des incrédules à confondre ; un Prêtre peut-il trouver aſſés de tems pour les plaiſirs & les inutilités des ſociétés mondaines ? Sommes-nous donc faits pour une vie oiſeuſe, nous qui avec l'application la plus exacte, ne ſaurions même ſuffire à tous nos devoirs ? Voyez Jeſus-Chriſt le chef & le modèle des Miniſtres, aſſis ſur le bord du puits de Samarie : malgré ſa fatigue il ne connoît de

délaſſement, qu'en faiſant l'œuvre pour laquelle il eſt envoyé ; il ne peut même ſe réſoudre à s'accorder le tems d'un repas ſobre & frugal : *Ma nourriture*, dit-il à ſes Diſciples qui l'en preſſent, *eſt de faire la volonté de mon Père* : il voit les campagnes déja muries, & la moiſſon toute prête ; & tandis que ſon Père manque d'ouvriers, & que la moiſſon eſt ſur le point de ſe perdre, il ne peut laiſſer un ſeul de ſes momens inutiles, & raméne à la vérité une femme pécheresſe. Meſurons ſur cet exemple le prix de notre tems, & l'uſage que nous en devons faire. Il eſt rapporté dans les Livres ſaints, que Néhémias occupé à rebâtir le Temple, fut ſollicité par les Officiers du Roi de Perſe de deſcendre dans la plaine d'Ono pour conférer avec eux, renouveller leur alliance, & célébrer cette entrevûe par des réjouiſſances & des feſtins : *Veni*, lui diſoient-ils, & *percutiamus fœdus pariter in viculis, in campo Ono* : mais ce ſaint homme chargé d'un miniſtère ſi ſacré, ne croyant pas qu'il lui fût permis de l'interrompre pour une affaire de

Joan. 4. 34.

2. *Eſdr.* 6. 2.

pure bienſéance : Je ſuis occupé à un grand ouvrage, leur répondit-il, & je ne ſaurois l'abandonner, ni le perdre de vûe, de peur qu'on ne le négli-
v. 3. ge en mon abſence : *Opus grande ego facio, & non poſſum deſcendere, ne fortè negligatur.* Un Prêtre, mes Frères, occupé à réparer l'édifice ſpirituel de l'Egliſe, à élever un Temple au Dieu vivant dans le cœur des Fidèles, eſt-il chargé d'un ouvrage moins ſaint & moins important ? & que devroit-il oppoſer à ceux qui s'efforcent de l'en détourner ſous des prétextes frivoles, & l'engager dans les inutilités & les vaines bienſéances du ſiécle, que la ſage réponſe de ce pieux Miniſtre Juif ? *Opus grande ego facio, & non poſſum deſcendere, ne fortè negligatur.* Quoi de plus digne de ſon miniſtére, & de plus reſpectable même aux yeux du monde, de ne pouvoir être diverti par toutes les ſollicitations humaines, ni de la ſainteté de ſes fonctions, ni du ſervice de ſes frères ; de préférer l'œuvre de Dieu, cet ouvrage ſi grand, ſi ſublime, ſi honorable, aux niaiſeries & aux inutilités des enfans du ſiécle ; de reſ-

pecter ſon miniſtère & ſes fonctions ; de trouver tout ce qui occupe ſi inutilement les mondains, bas & indigne de l'élévation de ſon Sacerdoce ; & de croire que tous les momens qu'il donneroit au monde ſans néceſſité, ſeroient autant de momens qu'il refuſeroit à l'édifice de la ſainte Jéruſalem, & qui retarderoient l'accompliſſement de l'œuvre de Dieu ſur la terre : *Opus grande ego facio, & non poſſum deſcendere, ne fortè negligatur.* J'avoue qu'il faut du zèle & de la fermeté pour rompre les liaiſons de la chair & du ſang, s'interdire preſque tout commerce avec un monde, où l'on tient par tant de liens, d'amitié, de proximité, de bienſéance ; où tous les jours on nous reproche l'auſtérité & la ſingularité de notre retraite : où l'on nous fait entendre que nos bons exemples même ſeroient utiles ; où l'on tâche de nous ſéduire par l'exemple trop commun de nos ſemblables, & où enfin nos propres panchans nous entraînent : mais, c'eſt cela même qui me fournit une cinquiéme réflexion, & qui devient une nouvelle preuve de la vérité

dont je veux vous convaincre.

V. REFLEX. JE dis donc, en cinquiéme lieu, que l'eſprit de notre miniſtère eſt un eſprit de zèle & de fermeté. Nous ſommes établis pour exhorter, pour corriger, pour reprendre à tems & à contre-tems : les déſordres & les abus publics doivent nous trouver toujours inflexibles, inexorables : le viſage du Prêtre ne doit plus rougir des ignominies, qui ne manquent jamais d'accompagner la liberté ſacerdotale : il porte écrit ſur ſon front, avec bien plus de majeſté que le Pontife de la Loi, *la doctrine & la vérité* : il ne connoît plus perſonne ſelon la chair : il faut que ſa fermeté envers ſes proches, ſes amis, ſes protecteurs, l'autoriſe à ne rien relâcher des régles envers les étrangers & les indifférens ; & que ſon exactitude envers les uns, ne rougiſſe jamais de ſa complaiſance pour les autres : la grace de l'impoſition des mains, eſt une grace de force & de courage ; elle inſpire à l'ame marquée du ſceau ſacré, je ne ſai quoi d'héroïque, qui l'éléve au-deſſus de ſa propre foibleſ-

Levit. 8. 8.

ſe, qui met en elle des ſentimens nobles, grands, généreux, dignes de l'élévation de ſon miniſtère; je ne ſai quoi qui la met au-deſſus des craintes, des eſpérances, de la réputation & des opprobres, & de tout ce qui domine ſur la conduite du reſte des hommes: je ne ſai quoi qui fait couler dans nos veines, avec l'onction ſainte, ce courage, cette vigueur ſacerdotale, ce ſang apoſtolique, que nous avons hérité de nos pères, de nos prédéceſſeurs dans le miniſtère, des fondateurs & des premiers héros de la Religion.

Or, cet eſprit de force & de fermeté, eſt préciſément le caractère le plus oppoſé à l'eſprit du monde. Car l'eſprit du monde n'eſt qu'un commerce de ſoupleſſes, d'égards, de complaiſances, d'attentions, de ménagemens: il faut n'avoir point de ſentiment à ſoi, penſer toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort; avoir des ſuffrages toujours prêts, pour ainſi dire, & n'attendre pour les donner, que le moment où ils peuvent être agréables: il faut pouvoir ſourire à une impiété,

applaudit à une obſcénité finement enveloppée ; accoutumer ſes oreilles aux ttaits les plus vifs & les plus cruels de la médiſance ; donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir ; ſouffrir qu'on donne aux talens du corps & de l'eſprit, la préférence ſur ceux de la grace. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penſer, ou du moins parler comme le monde : il ne faut pas y porter un eſprit farouche, ſingulier, intraitable ; on en ſeroit bientôt la riſée & le rebut ; on s'en dégoûteroit bientôt ſoi-même : il faut ſe prêter, s'accommoder, s'affadir avec les enfans de la terre, nous qui devions en être le ſel ; devenir les panégyriſtes du monde, nous qui en aurions dû être les cenſeurs ; perpétuer par nos ſuffrages ou par notre lâcheté, l'aveuglement du monde, nous qui en ſommes la lumière ; en un mot, périr avec le monde, nous qui devions en être la reſſource & le ſalut.

Mais, je veux que vous y portiez toutes les précautions de la piété la plus attentive, & que vous y teniez bon contre tous les exemples & tou-

tes les ſéductions dont il eſt ſi mal aiſé de ſe défendre long-tems : je veux qu'on vous voye d'abord porter au milieu du monde la vérité, la fermeté, & le courage : vous en rabattrez bientôt. Ces idées de zèle & de courage que vous aviez puiſées dans ces maiſons de retraite & dans votre éducation cléricale, s'effaceront bientôt : l'uſage du monde les adoucira, & vous les fera paroître comme des idées ſauvages : à elles ſuccéderont des images plus douces, plus humaines, plus à la portée de la façon commune de penſer : ce qui vous paroît zèle & devoir, vous le regarderez comme un excès & une imprudence : vous renverrez aux eſprits bizarres & outrés, ce que vous aviez regardé comme la vertu & la ſageſſe ſacerdotale. Rien n'amollit la fermeté du miniſtère, comme les commerces inutiles : on entre peu à peu & ſans s'en appercevoir ſoi-même dans les préjugés, dans les excuſes, dans les vaines raiſons, dont les gens du monde ſe ſervent pour juſtifier leurs abus : à force de les fréquenter, on ne les trouve plus ſi coupables ; on devient

même l'apologiſte preſque de leur molleſſe, de leur oiſiveté, de leur faſte, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalouſies ; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes ces paſſions, des noms adoucis : & ce qui nous affermit dans ce nouveau ſyſtême de conduite, c'eſt qu'il a pour lui les ſuffrages des mondains ; c'eſt que le monde donne à notre lâcheté les noms ſpécieux de modération, d'élévation d'eſprit, d'uſage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable ; & à la conduite contraire, les noms odieux de petiteſſe, de ruſticité, d'excès, & de dureté propre ſeulement à éloigner du bien, & à rendre la piété, ou odieuſe, ou mépriſable. Ainſi par reconnoiſſance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté, tous les honneurs & tous les hommages dûs à la prudence ; on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus eſtimables ; on fait plus de graces à ſes vices, depuis qu'il a métamorphoſé lui-même nos vices en vertus. Car qu'il eſt rare d'être les cenſeurs ſévères & incommodes de

nos admirateurs ; & qu'il ſe trouve peu de Barnabés & de Sauls, qui, pour n'avoir rien voulu relâcher de la vérité, ſe faſſent lapider par le même peuple, lequel étoit prêt, il n'y a qu'un moment, à leur offrir de l'encens, comme à des Dieux deſcendus ſur la terre !

L'eſprit de zèle eſt donc incompatible avec les commerces du monde : vous n'y trouverez plus rien à reprendre, à meſure que vous vous familiariſerez avec ce qu'ils ont de répréhenſible ; vous perdrez de vûe les grandes régles & la doctrine des Saints ; vous en oublierez même dans la diſſipation & les inutilités des ſociétés mondaines, ce que vous en aviez appris dans vos premières années ; vous ne cultiverez point ces précieuſes ſemences de ſcience & d'étude, qui auroient pu vous rendre utiles à l'Egliſe ; les Livres deviendront pour vous une occupation étrangère & ennuyeuſe ; vous en aurez bientôt perdu le goût ; vous ſubſtituerez aux études ſérieuſes & conformes à votre état, des lectures vaines, frivoles, peut-être indécen-

tes & dangereuſes, parcequ'elles vous ſeront d'un plus grand uſage avec le monde auquel vous vous ſerez livré : nouvelle réflexion qui m'autoriſe, & qui vous condamne.

VI. REFLEX. OUi, mes Frères, en ſixiéme lieu, l'eſprit de notre miniſtère, eſt un eſprit de ſcience. Les lévres du Prêtre, dit l'Eſprit de Dieu, ſont les dépoſitaires de la doctrine : il nous eſt ordonné, comme au Prophéte, de dévorer le volume ſacré de la loi, malgré toutes les amertumes que traînent après ſoi les études & les veilles : il faut nous nourrir du pain des Ecritures à la ſueur de notre front ; orner le dedans de notre ame de la loi de Dieu, comme les Prêtres Juifs en ornoient les dehors de leurs vétemens. Les Ecritures divines ſont la ſubſtance & comme le baze du ſacerdoce Chrétien : ainſi s'exprime un ancien Concile : *Sacerdotii hypoſtaſin.* Les Prêtres ſont comparés par les Docteurs de l'Egliſe, à ces deux grandes lumières que Dieu plaça d'abord dans le firmament : nous devons préſider au jour & à la nuit ; au jour, en

guidant la foi & la piété des Fidèles ; à la nuit, en éclairant les ténébres de l'erreur, de l'incrédulité, & de toutes les doctrines étrangères. C'eſt nous qui ſommes les interprétes de la loi, les dépoſitaires de la tradition, les Docteurs & les Oracles des Peuples, les Voyans & les Prophétes établis pour éclairer leurs doutes, ou leur manifeſter les volontés du Seigneur, les reſſources de l'Egliſe au milieu des ſchiſmes, des troubles, des ſcandales qui la diviſent & l'affligent.

Mais ſoutenez, ſi vous le pouvez, tous ces grands titres dans des mœurs diſſipées & mondaines : car il n'en eſt pas de la ſcience pour les Prêtres, comme de ces talens & de ces dons rares, que le Ciel diſtribue à qui il veut, & dont tous ne ſont pas favoriſés ; c'eſt un talent eſſentiel & inſéparable du miniſtère. L'Apôtre, après avoir fait l'énumération des dons différens que l'Eſprit de Dieu répandoit ſur les Egliſes naiſſantes, & remarqué que les uns y étoient Prophétes, les autres avoient le don des langues, quelques-uns la vertu d'opérer des

guériſons & des prodiges, il ajoûte que pluſieurs y étoient établis Paſ-
Eph. 4. 21. teurs & Docteurs : *Paſtores & Doctores :* il ne ſépare pas ces deux titres, parceque l'un eſt une ſuite néceſſaire de l'autre. Or, rien n'eſt plus fatal au goût des Lettres, que le goût des commerces & des ſociétés mondaines : il faut de la ſuite & du recueillement dans les études ; les diſſipations & les interruptions journalières, en rallentiſſent d'abord la ferveur, & en font perdre tout-à-fait le goût. Je ne dis pas qu'elles ne permettent point d'entreprendre des études profondes, d'approfondir ce qu'il y a de plus obſcur dans l'antiquité ſur le dogme & ſur la diſcipline, & d'enrichir l'Egliſe de nouveaux ouvrages ; ce n'eſt pas ce qu'on exige de vous : ce ſont là des talens réſervés à un petit nombre de Miniſtres ſavans & laborieux, que Dieu ſuſcite pour être la lumière de leur ſiécle. Mais je dis que pour les études mêmes communes & ordinaires, indiſpenſables à un Prêtre pour s'inſtruire des régles, pour ſe remplir des vérités qu'il eſt obligé d'annoncer, pour ſe mettre en état d'exercer

cer ſes fonctions avec lumière & avec ſûreté : je dis que pour ces études mêmes, il faut un eſprit accoutumé à penſer, à méditer, à être avec lui-même : il faut que les aſſiduités trop fréquentes dans le monde, ne répandent pas ſur les Livres un ennui qui les rend inſoutenables ; il faut un certain deſir d'avancer & de s'inſtruire ; un caractère d'eſprit ſérieux & ennemi du frivole ; un uſage de la retraite & des réflexions ; un arrangement de vie, où l'on ſe rend compte à ſoi-même de ſes progrès, où les momens deſtinés aux différens devoirs, ſe trouvent toujours à leur place, & conformes à leur deſtination ; en un mot, un genre de vie uniforme, occupé, réglé, qui ne ſauroit jamais s'allier avec les inutilités, les variations éternelles, le dérangement & le cahos de la vie du monde. Auſſi, mes Frères, de-là, tant de Prêtres plus inſtruits des bagatelles, des uſages, des affaires du monde, que des régles de l'Egliſe : de-là, le monde eſt plein de Miniſtres oiſeux, qui vont traînant par-tout avec leur incapacité, la honte de leur caractère ;

de-là, c'eſt-à-dire de cette vie oiſive, inappliquée, vuide de lumières & de connoiſſances ; de-là, les chûtes, les ſcandales, l'opprobre de l'Egliſe, les horreurs qu'on n'oſeroit nommer. Car, mes Freres, ſortis de ces Maiſons de retraite, & quand une fois vous ſerez retournés dans la maiſon de vos proches, il n'eſt plus que l'étude qui puiſſe ſoutenir la piété, comme il n'eſt que la piété qui doive régler & conduire l'étude. L'amour des Livres tout ſeul peut vous mettre à couvert des inconvéniens inévitables au milieu du monde : dès que vous ne trouverez plus rien au-dedans de votre maiſon qui vous fixe, qui vous attache, qui rempliſſe le vuide de vos journées, il faudra l'aller chercher dans le monde : ſes commerces, ſes amuſemens, vous deviendront néceſſaires ; vous ne pourrez plus vous paſſer de lui. En vain vous vous propoſerez des bornes & certaines régles ; en vain vous ferez réſolution de vous partager entre vos Livres & vos commerces mondains ; car voilà le plan qu'on ne manque jamais de ſe faire : le monde, non plus que Jeſus-

Chriſt, ne ſouffre pas long-tems ces partages ; vous paſſerez bientôt tout entier de ſon côté ; le goût du monde croîtra, ſe fortifiera en vous chaque jour ; & à meſure qu'il croîtra, le goût des Livres déja ſi foible & ſi languiſſant, tombera & s'éteindra ſans reſſource : le dégoût ſe changera bientôt en averſion ; vous ne pourrez plus ſoutenir un ſeul moment d'application & de lecture ſérieuſe ; vous n'eſſayerez pas même de vous vaincre là-deſſus ; & l'oiſiveté goûtée, accoutumée, ne laiſſera rien de plus ſérieux dans votre vie & ſur votre perſonne, que quelques reſtes des marques de votre état qui vous la reprocheront. Et alors jugez, ſi livré à vous-même, ſans ſecours, ſans occupation, ſans reſſource pour vous ſoutenir, que les fréquentations mêmes qui vous amolliſſent ; ſans ceſſe expoſé, & n'étant défendu que par le goût même des périls, jugez ſi vous irez loin ſans ſuccomber, ſans vous rendre, ſans perdre le goût de l'innocence & de la vertu, après avoir perdu le goût de tout ce qui pouvoit la préſerver & la défendre, loin d'y

conſerver cette piété tendre & pure, qui honore le miniſtère, & qui ſeule ſanctifie toutes nos fonctions ; & c'eſt la derniere réflexion qui va terminer ce diſcours.

VII. REFLEX. JE finis donc, & je dis, que l'eſprit de notre miniſtere eſt, en dernier lieu, un eſprit de piété. Par cet eſprit de piété, j'entens non-ſeulement l'innocence des mœurs, mais cette candeur de conſcience, cette tendreſſe de religion, ce goût de Dieu, cette délicateſſe d'ame que l'apparence ſeule du mal allarme : voilà l'eſprit de piété qui eſt comme l'ame & toute la ſûreté de notre miniſtère ; car nous vivons, pour ainſi dire, dans le commerce continuel des choſes ſaintes. Les Temples, les autels, les myſtères ſacrés, les cantiques ſaints, la parole de vie ; c'eſt au milieu de ces objets terribles & divins, que nous paſſons nos jours ; c'eſt autour de ces ſpectacles, devant leſquels les Anges eux-mêmes tremblent, que roulent toutes nos occupations.

Or, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il dans toutes ces fonctions qui ne

doive faire trembler la piété même la plus recueillie & la plus attentive ? quelle vie de prière, de retraite, de circonſpection, de foi, d'attention rigoureuſe ſur les ſens, ne doit pas nous préparer à ces miniſtères redoutables ? Un Prêtre ne doit plus rien ſe permettre qu'il ne puiſſe porter à l'autel, qui ne ſoit digne de ſoutenir la préſence des myſtères terribles. Les ornemens même dont il eſt revêtu, les vaſes ſacrés dont il ſe ſert, & où repoſent les offrandes ſaintes, ne pourroient pas paroître devant le ſanctuaire, s'ils n'avoient été purifiés, ſanctifiés, conſacrés par les prières de l'Egliſe. Les diſpoſitions, les deſirs, les affections du cœur, que le Prêtre porte à l'autel, qui forment comme la robbe ſacerdotale & les ornemens ſacrés de ſon ame, doivent, à plus forte raiſon, avoir une ſainteté ſupérieure, être purifiés, ſanctifiés, conſacrés par l'onction de l'Eſprit-ſaint qui réſide en lui. Il ne peut plus porter à ce lieu redoutable des deſirs, des diſpoſitions, des affections communes & humaines ; quoique non ſouillées, elles ne ſont

pas dignes d'y paroître ; il faut que le feu divin de la charité les ait purifiées, & les ait fait paſſer de cet état commun & profane, pour ainſi dire, à un état ſaint & élevé : en un mot, comme rien n'eſt plus grand & plus ſublime que ſes fonctions, rien ne doit être plus ſaint, plus pur, plus ſublime que ſa piété. Cependant vous prétendez allier avec la vie du monde, avec la diſſipation & les périls des ſociétés & des commerces mondains, une piété, une ſainteté, où dans la retraite même la plus auſtère, peu de Miniſtres peuvent atteindre. Hélas ! une vie entière de prière, de recueillement, de pénitence, ne pouvoit raſſurer autrefois les ſaints Miniſtres : ils ne regardoient l'autel qu'en tremblant ; ils n'y montoient qu'avec une ſainte horreur : plus leur vie étoit ſainte, plus ils étoient attentifs à conſerver leur ame pure, plus ils ſe trouvoient ſouillés en la préſence de l'Agneau ſans tache qu'ils alloient immoler. Et vous, vous paſſerez d'une aſſemblée de plaiſir à l'autel ſaint ? vous irez bénir & ſanctifier les offrandes, de la même bouche

dont vous venez de prononcer des paroles vaines & profanes ? vous porterez aux myſtères terribles un eſprit rempli d'images frivoles, indécentes ? & au lieu de vous élever alors juſques aux pieds de l'autel ſublime & éternel de la céleſte Jéruſalem, de vous y anéantir en eſprit avec les Trônes & les Dominations, & y chanter avec eux devant la majeſté de Dieu, le cantique de l'éternité, que l'Egliſe vous met à la bouche, après vous avoir averti d'élever en haut votre eſprit & votre cœur, vous le laiſſerez traîner ſur la boue du monde d'où vous ſortez : ſur mille objets indignes d'occuper par-tout ailleurs l'attention d'un homme ſage, & bien plus de diſtraire un ſeul moment à l'autel un Miniſtre qui offre Jeſus-Chriſt comme une hoſtie de propitiation à ſon Pere ? & vous, vous viendrez y paroître avec une conſcience négligée, douteuſe, preſque toute mondaine, où régne le trouble, les ténébres, la confuſion, & où peut-être votre plus grand crime eſt de ne vous en reprocher, & de n'y en avoir aucun de marqué & de groſſier ?

Mais de plus, cette vie du monde & de diſſipation, non-ſeulement eſt inalliable avec cette piété ſacerdotale, qui doit nous conduire à l'autel, mais encore avec cette piété grave & édifiante, qui doit nous préparer à toutes les autres fonctions du ſaint miniſtère : c'eſt cet eſprit de piété tout ſeul qui en aſſure le ſuccès. Car de bonne-foi, après vous être donné en ſpectacle continuel au public, au milieu des amuſemens & des vaines joies du monde, pourrez-vous venir montrer aux peuples dans la chaire chrétienne, tout le ſérieux des vérités de l'Evangile, & toute la douleur d'un vrai zèle ? quelle grace aurez-vous alors à parler de la fuite du monde, des périls auſquels on y eſt expoſé, des piéges que le démon y tend à l'innocence, de la néceſſité de la prière, du recueillement, de la vigilance, de l'œil qu'il faut arracher lorſqu'il nous eſt un ſujet de ſcandale, du compte que nous rendrons même d'une parole oiſeuſe ; & enfin, de toutes ces maximes crucifiantes, ſi éloignées de vos mœurs, & ſi inconnues au monde ? quel air de froideur

& de ſéchereſſe ne laiſſerez-vous pas alors paroître ? les vérités ſaintes du ſalut ne ſortent qu'à regret, pour ainſi dire, & avec un air contraint, d'une bouche accoutumée à des diſcours mondains & frivoles. Pour bien prêcher avec l'Apôtre, Jeſus-Chriſt crucifié, il faut comme lui être attaché à la croix de Jeſus-Chriſt : pour inſpirer le goût de Dieu & des choſes du ciel, il faut l'avoir & le ſentir ſoi-même : pour toucher les cœurs, il faut des expreſſions qui ſortent d'un cœur touché. Vous ſerez dans la chaire chrétienne comme ces déclamateurs mercenaires, qui étaloient autrefois leur éloquence dans les écoles publiques de Rome ou d'Athénes, ſur des ſujets vagues & indifférens, qui n'intéreſſoient ni les auditeurs ni l'orateur : vous ferez du miniſtère de la parole un vain exercice de parade & d'oſtentation, un ſpectacle pour le monde, & non une inſtruction ſérieuſe pour les pécheurs : vous y chercherez plus les applaudiſſemens de ceux qui vous écouteront, que leur converſion ; plus votre gloire, que la gloire de Jeſus-

Chriſt ; plus vous-même, que le ſalut de vos frères. Mais quand vous parleriez avec un zèle apparent ; quand vous emprunteriez les expreſſions les plus vives & les plus touchantes de l'éloquence chrétienne ; quand vous vous attendririez vous-même ſur des vérités auſquelles vous ne pourriez pas refuſer alors toute la ſenſibilité de votre cœur, ſur quel pied voulez-vous que vous regardent alors les auditeurs, inſtruits de la diſſipation de vos mœurs & de l'inutilité éternelle de votre vie ? que penſeront-ils lorſqu'ils vous entendront gémir ſur des déſordres, leſquels au ſortir de-là, vous trouveront plus traitables, & vous paroîtront même dignes de vos empreſſemens ? Vos gémiſſemens ſeront pour eux comme des gémiſſemens de théâtre : vous aurez bien joué votre rôle dans leur eſprit ; & toute la ſainteté, & toute la majeſté, & toute la terreur de l'Evangile, ne ſera plus pour eux que comme une ſcene puérile & profane.

Non, mes Frères, qu'il eſt difficile de ſoutenir au milieu du monde tout le ſérieux de notre miniſtère ! Le ſuc-

cès de nos fonctions n'eſt attaché qu'au recueillement de nos mœurs, & à la rareté de nos communications avec les enfans du ſiécle. L'apparition d'un Prêtre, d'un Miniſtre public dans le monde, devroit être auſſi rare que l'étoit autrefois celle des Anges de Dieu, de ces Miniſtres de ſes volontés : c'eſt le ſouhait d'un ancien Père. Il faudroit que les peuples fuſſent frappés de cette ſingularité, comme d'un ſpectacle nouveau ; & que l'erreur qui régnoit parmi les Juifs, qu'on ne pouvoit plus vivre après avoir vû l'Ange du Seigneur, devînt une vérité parmi nous ; enſorte qu'un pécheur frappé de la modeſtie, de la gravité, de la ſainteté d'un Prêtre, crût qu'il n'eſt plus poſſible de vivre au monde & aux paſſions, & qu'il faut mourir à tout, après avoir été témoin d'un ſpectacle ſi ſaint & ſi édifiant : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* Judic. 13. 22. En nous montrant ſouvent, nous accoutumons les Fidèles à nous voir ſans reſpect & ſans attention : notre dignité ſouffre toujours de la familiarité de notre préſence : il eſt difficile d'être toujours en garde

contre ſoi-même : la piété la plus attentive a ſes momens, ou d'inattention, ou de relâchement, & à la plus légere foibleſſe qui nous échappe, notre caractère, ou leur malignité, nous en fait un crime dans leur eſprit. Tandis que Moyſe ſe tint au milieu du peuple dans le camp, malgré les prodiges éclatans qu'il opéroit ſans ceſſe & la ſainteté éminente de ſa vie, ce ne furent que plaintes contre ſa conduite : ſes proches eux-mêmes plus accoutumés à le voir de près, le regardoient preſque comme un homme commun ; & il fallut qu'une lépre ſoudaine, dont Dieu frappa ſa propre ſœur, en punît les murmures, & le mépris qu'elle avoit pour ſon Serviteur. Mais après quarante jours de retraite ſur la montagne, à peine Moyſe ſe montre-t-il à ce même peuple, qu'il lui paroît un homme nouveau, tout brillant de gloire : il n'oſe plus même, par un excès de reſpect, lever les yeux pour le regarder. Il n'y a qu'à perdre pour nous, mes Frères, dans le commerce familier des mondains : ſi nous n'y perdons pas notre innocence, nous y aviliſ-

ſons du moins notre caractère ; ſi le monde ne devient pas notre idole, nous en devenons du moins la fable & le mépris ; ſi nous n'imitons pas ſes mœurs & ſes déſordres, nous lui rendons du moins nos fonctions & nos vertus, inutiles.

Et encore, comment peut-on ſe flater que les ſuites de cette vie inutile & mondaine, ne nous conduiront pas au précipice ? Mais ce doit être là le ſujet d'une nouvelle inſtruction ; & je me ſuis propoſé dans celle-ci de ne conſiderer cette vie mondaine dans les Clercs, que par ce qu'elle a d'incompatible avec l'eſprit de notre miniſtère, & non par les malheurs où elle nous précipite. Que de chûtes honteuſes ! que d'abominations ſecrettes ! que de noms de blaſphêmes écrits ſur le cœur du Prêtre, où il n'auroit dû porter gravés que le nom inéfable de l'Eternel, avec les noms & l'amour des tribus confiées à ſes ſoins ! que de crimes qui ont vieilli au milieu des choſes ſaintes ! que de morts accompagnées d'impénitence, de déſeſpoir, d'irreligion, d'affreuſe inſenſibilité juſqu'à la fin ! car l'en-

durciſſement à la mort, eſt la fin ordinaire d'un mauvais Prêtre.

Ces ſuites vous font trembler : mais elles ſont journalières ; mais elles ſont inévitables ; mais le monde méne là tôt ou tard. Et ne comptez-vous pour rien d'ailleurs le ſcandale de vos frères, & la douleur des gens de bien ? Quoi ? on vous verra éternellement dans le commerce des plaiſirs & des inutilités du monde, vivre d'habitude avec des perſonnes d'un ſexe différent, leur rendre des devoirs frivoles, honteux, indignes de la gravité & de la ſainteté de votre caractère, & le monde en faveur de vous ſeul ne s'en formaliſera pas ? & les impies vous feront grace, & ne vous mettront pas dans leurs dériſions & dans leurs blaſphêmes ? Le Phariſien eſt ſcandaliſé de voir la Péchereſſe aux pieds de Jeſus-Chriſt, quoiqu'elle y fût dans la circonſtance la plus édifiante, la plus touchante de ſon repentir & de ſes larmes ; & le monde vous verra vous-même, vous Miniſtre des autels, vous l'homme & l'envoyé de Dieu ſur la terre ; vous verra aux pieds peut-être d'une

pécheresse, & il n'en sera point blessé ? & il suspendra la malignité de ses jugemens ? & ce monde qui ne nous pardonne rien ; ce monde dont les premiers traits de censure & de dérision tombent toujours sur nous ; ce monde qui s'étudie à trouver même des foiblesses à nos vertus & à nos œuvres les plus saintes, ne verra plus rien de digne de ses censures dans nos vices mêmes & dans nos scandales ? Non, mes Frères, son défaut à notre égard n'est pas d'excuser ce qui doit être blâmé, mais de noircir, & d'envenimer même, ce qui pourroit être excusable.

Mais nos fonctions elles-mêmes, direz-vous, nous mettent nécessairement dans le commerce des mondains. Je l'avoue : mais on y est rare, quand on n'y est que par-là ; quand on ne veut que conduire les ames à Jesus-Christ, on ne se manifeste que pour leur en montrer le chemin ; du moment qu'elles l'ont trouvé, & qu'elles peuvent se passer de nous, on se cache, on s'éclipse, on rentre dans les ténébres & dans la sûreté de la retraite ; semblables à cette étoile

qui conduiſit les Mages à Jeſus-Chriſt, & qui étoit la figure des Paſteurs. Voyez-vous comme elle ſe montre juſques à Béthléem, où elle devoit conduire ces Sages de l'Orient : du moment qu'ils ont trouvé, reconnu, adoré Jeſus-Chriſt, elle diſparoît, elle s'éclipſe, elle rentre dans les nuages du firmament; ſon miniſtère étoit fini, & ſon apparition finit avec ſon miniſtère.

Mais quand on porte un certain nom dans le monde, & qu'on y tient à tant de devoirs, il n'eſt pas permis de ſe diſpenſer de mille bienſéances qu'un long uſage a établies. Souvenez-vous, mes Frères, que nous avons nos loix & nos bienſéances à part; que la tyrannie des uſages du monde & ce tribut d'inutilités, n'oblige que ſes eſclaves, & que les enfans ſont libres, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt; qu'il eſt ridicule d'aſſervir aux loix & aux abus du monde, ceux qui doivent juger le monde; que les bienſéances des autres états ſont les indécences du nôtre; qu'il eſt une certaine retenue pour les perſonnes conſacrées à Dieu, de bon

goût même ſelon le monde ; & que notre rareté dans le public nous fera toujours honneur, dans l'eſprit de ceux-mêmes qui paroîtront nous en faire un crime.

Ainſi, mes Frères, que le fruit le plus ſolide de votre retraite dans cette maiſon ſainte, ſoit de vous faire perdre le goût du monde & de ſes commerces. Tandis que vous ſentirez encore quelques reſtes de ce goût fatal, comptez que c'eſt un levain qui corrompra un jour toute la maſſe ; vous ne périrez que par-là ; & ſi ce goût eſt ſi dominant, que vous déſeſpériez de le ſoumettre jamais au devoir, prenez donc le monde pour votre partage, avant qu'un engagement ſaint vous ait fait une loi ſévère de vous en ſéparer. Vous y êtes encore à tems ; reprenez donc l'ignominie de l'habit ſéculier, puiſque vous n'en ſauriez quitter les mœurs & les panchans ; n'ajoûtez pas aux périls que le monde vous prépare, le crime d'y paroître avec un caractère ſacré, qui doit vous en éloigner pour toujours : ſes ſéductions ſuffiront aſſés pour vous perdre, lors même que l'état laïque

auquel vous vous ſerez rendu, vous fera un devoir d'y reſter; jugez de la ſûreté que vous pouvez vous y promettre, ſi vous y êtes contre l'ordre de Dieu, & contre les régles de l'état ſaint que vous aurez embraſſé. Mais ſi en vous conſacrant au ſaint miniſtère, vous êtes ſincérement réſolu de dépouiller les affections du monde, comme vous en avez dépouillé les marques; la première fois que revêtu du ſacerdoce, vous tiendrez Jeſus-Chriſt en vos mains à l'autel ſaint, dites-lui, comme aujourd'hui le juſte Siméon: C'eſt maintenant, Seigneur, que je vais diſparoître avec joie pour toujours au monde, & que mes yeux vont ſe fermer ſans regret à tous les objets profanes, puiſqu'ils ont eu le bonheur de vous voir, & que vous avez accompli en moi ce que vous me prépariez dès le commencement des ſiécles.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR

L'AMBITION DES CLERCS.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à Diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du Diable. Matth. 4. 1.

IL n'est pas de circonstance dans toute la vie de Jesus-Christ, qui approche plus de la situation où nous nous trouvons dans cette maison sainte, que l'histoire de ses tentations & de sa retraite. Sur le point d'entrer dans les fonctions de son ministère, l'Esprit de Dieu le conduit au désert. Il n'y vient pas, comme nous, expier dans la prière & dans les austérités de la retraite, les foiblesses, les relâchemens & les dissipations inévitables de la vie commune; il n'avoit fait que croître en grace & en sagesse

à Nazareth : cependant il ſemble qu'il n'oſe entrer dans les fonctions publiques de ſa miſſion & de ſon ſacerdoce, au ſortir de la maiſon de ſes proches, & qu'il veut mettre entre ſon miniſtère & la vie divine qu'il a menée, l'intervalle de quarante jours de ſéparation & de pénitence.

Mais ſi dans ſa retraite il nous laiſſe un modèle à imiter, dans ſes tentations, il nous montre les écueils à craindre en une ſi ſainte entrepriſe. Les quarante jours expirés, dit l'Evangéliſte, le Sauveur eut faim : alors le Tentateur approche, & lui préſentant des pierres : Commandez, lui dit-il, que ces pierres ſe changent en pain. Cette propoſition rejettée, il va le placer ſur le haut du Temple, & ſous prétexte de confiance en Dieu, lui propoſe des entrepriſes téméraires. Enfin ce deſſein encore échoué, il tranſporte le Sauveur ſur une haute montagne, & lui montrant les Royaumes du monde & toute leur gloire : Adorez-moi, lui dit-il, & je vous les donnerai en partage.

Or, dans ces trois tentations, mes

Frères, je découvre tous les progrès d'une dangereuſe ambition, & les différentes démarches du Tentateur, pour faire tomber les Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans un piége ſi commun aujourd'hui & ſi peu connu. Car en premier lieu, pour donner d'abord une couleur ſpécieuſe à une paſſion ſi fatale au miniſtère, il ne nous fait deſirer qu'une fortune modeſte, éloignée de l'indigence comme des grandes richeſſes; on ne ſouhaiteroit ſimplement que de vivre, & d'être en état de ſoutenir ſon nom & ſon rang dans le monde; en un mot, il ne nous propoſe que du pain, & rien ne paroît plus modéré & plus équitable: *Dic ut lapides iſti panes fiant.* En ſecond lieu, quand il nous a conduits juſques-là, & contenté nos deſirs, il nous perſuade bientôt qu'une condition unie & obſcure, nous dégrade dans l'eſprit des hommes, tandis ſurtout que tant d'autres s'élevent par leurs ſoins & leurs menées, à des poſtes brillans: il nous fait enviſager des fonctions élevées, ſous prétexte d'occuper notre loiſir & nos talens: il nous tranſporte en eſprit ſur le

haut du Temple : il éléve nos desirs juſques aux plus hautes places du ſanctuaire : il nous exhorte à nous précipiter dans les miniſtères les plus ſublimes : il nous ouvre des deſſeins téméraires ſur la vaine eſpérance que Dieu nous y ſoutiendra ; comme ſi Dieu devoit trouver ſa gloire dans notre ambition, ou qu'il eût promis d'être le protecteur de la témérité & de l'audace : *Statuit illum ſuper pinnaculum templi, & dixit illi : Mitte te deorſum ; Angelis enim ſuis mandavit de te,* Enfin quand le Tentateur a obtenu de nous toutes ces démarches, il commence alors à garder moins de meſures : il nous a élevés par des voies criminelles ; il nous regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper : il nous place dans un point de vûe, d'où il nous met ſous les yeux les Royaumes du monde & toute leur gloire ; il ne met plus de bornes à nos deſirs ambitieux ; il nous méne à tout : il ne s'étudie même plus à nous juſtifier nos démarches par des prétextes pieux ; il nous propoſe nettement de devenir ſes adorateurs, de ſacrifier à ſes promeſſes notre ame

& notre ſalut éternel : ſes dons ne ſont promis qu'à ce prix ; & il ne nous raſſure que par l'exemple de ceux qui ſe font un honneur de parvenir, en lui proſtituant leurs hommages : *Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.*

Je veux donc aujourd'hui faire ſentir l'illuſion de ces trois écueils par où l'ambition méne peu à peu les Clercs dans le précipice ; & oppoſer à ces trois erreurs, trois réflexions qui me paroiſſent ne laiſſer plus de lieu aux ſurpriſes du Tentateur. Il n'y a pour cela qu'à conſidérer l'ambition des Clercs dans ſon objet, dans ſes moyens, dans ſes ſuites. Dans ſon objet, c'eſt un vice toujours injuſte ; & on ne ſauroit l'excuſer par la modération de ſes deſirs, puiſque tout deſir eſt un crime : dans ſes moyens, c'eſt une témérité criminelle, & où l'on ne peut colorer ſes démarches du prétexte de zèle de la gloire de Dieu, puiſque toute démarche eſt ici une intruſion & une uſurpation ſacrilége : dans ſes ſuites, c'eſt un ſcandale de tout tems funeſte & honteux

à l'Egliſe ; & l'on ne peut le juſtifier ſur l'uſage & ſur les exemples, puiſque c'eſt alléguer la grandeur du mal pour en autoriſer l'injuſtice. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Frères, que des vérités ſi importantes tombent ſur des cœurs dociles & préparés.

I. REFLEX. QU'eſt-ce que l'honneur du ſanctuaire ? car pour ſavoir s'il eſt permis de le deſirer, il faut examiner d'abord ce qu'on deſire. C'eſt premiérement, dit ſaint Paul, une ſervitude honorable, qui nous établiſſant ſur tous, nous rend redevables à tous : c'eſt une ſollicitude laborieuſe & univerſelle, qui nous met entre les mains les paſſions, les beſoins, les foibleſſes, & tout le détail des misères humaines : c'eſt un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre ſein tout un peuple, comme une nourrice porteroit ſon enfant ; d'eſſuyer, ſans nous rebuter, ſes inquiétudes & ſes caprices ; de ſouffrir, ſans l'abandonner, ſes ingratitudes & ſes murmures ; de réunir au devoir & à l'obſervance des loix, cette différence infinie d'humeurs, d'eſprits ;

prits, d'intérêts, de talens, de conditions, qui le compoſent; & de redoubler nos ſoins à meſure qu'il s'étudie à les rendre inutiles : c'eſt une élévation incommode, qui nous expoſe aux regards publics, & fait que tout ce qui nous eſt permis, ne nous eſt pas expédient, à cauſe de la foibleſſe de nos frères : c'eſt une inſpection pénible, qui nous oblige de reprendre à tems & à contre-tems; qui devient plus difficile & plus périlleuſe, à meſure que les mœurs des ſiécles ſe corrompent; qui en nous confiant le dépôt des régles, nous revêt d'une autorité qui ſe fait preſque toujours plutôt ſentir par les refus, que par les graces, & nous expoſe à la haine de ceux-mêmes que nous voulons ſauver : c'eſt-à-dire, c'eſt un état dont les ſoins ſont infinis & ingrats; dont les ſeuls priviléges ſont des exemples qui puiſſent ſervir de modèle; dont toute l'autorité & les plus ſages ménagemens du zèle, ſe bornent à faire des murmurateurs & des mécontens. Mais ce n'eſt pas-là le plus terrible.

Une dignité ſacrée eſt en ſecond

lieu, une charge périlleuſe, qui nous rend devant Dieu reſponſables d'une infinité d'ames, dont le ſalut où la perte eſt, pour ainſi dire, notre ouvrage; & qui outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des Fidèles ſur leſquels nous ſommes établis : c'eſt une diſpenſation formidable, qui nous met entre les mains les myſtères de Dieu, & tout le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt, de ſorte que la plus légère infidélité eſt un abus criminel de ſon Sang, & rend inutile le bienfait ineſtimable de la Croix : c'eſt un miniſtère, qui nous partage entre la prière & les ſollicitudes; qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite & du recueillement, au milieu des ſoins & des embarras; de conſerver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur ſacerdotale, parmi les paſſions & les ſecrettes foibleſſes, dont nous ſommes les témoins & les dépoſitaires; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les palais des Rois; & nous oblige cependant d'y porter toute la ſimplicité,

toute la gravité, toute la mortification des déſerts, & d'y condamner par notre exemple, la molleſſe & l'ambition de ceux qui les habitent : c'eſt un poſte de vigilance, où il faut avoir ſans ceſſe à la main les armes ſpirituelles d'une milice ſainte ; le glaive de la parole ; le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le ſang, contre les puiſſances inviſibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt ſacré, ou les préjugés & les maximes du ſiécle qui corrompent les régles ; de ſorte que les abus que nous tolérons, ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les déſordres publics nous ſont comptés comme nos vices particuliers. Or, eſt-il ſur la terre de condition plus périlleuſe ? Un état, qui dans l'affoibliſſement preſque univerſel des régles & de la loi, met ſur nous les abus publics, & ne compte notre innocence perſonnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs. Mais ce n'eſt pas encore tout.

Un rang d'honneur dans l'Egliſe, eſt une médiation entre le ciel & la

terre : une Royauté ſacerdotale, qui nous met entre les mains les ſources des graces, les tréſors de l'Egliſe, les clefs de la vie & de la mort, du Ciel & de l'Enfer ; qui *fait courber ſous notre autorité ceux qui portent l'univers ;* qui laiſſe aux Anges mêmes des miniſtères inférieurs au nôtre, & nous éléve au-deſſus de tout ce qu'on nomme dans le ciel & ſur la terre : c'eſt un caractère divin, qui nous donne autorité ſur Jeſus-Chriſt même ; qui nous le rend obéiſſant juſques à la mort myſtique des myſtères ſaints ; qui nous met, ſi j'oſe le dire, à la place du Père céleſte, & nous fait engendrer ſon Fils ſur les autels, & dans les ſplendeurs cachées du ſanctuaire ; en un mot, qui nous établit les Dieux viſibles de la terre. Or, eſt-il rien de ſi grand, de ſi ſublime & de ſi ſaint ? Recueillons tous ces caractères : de tous les états, c'eſt donc ici le plus pénible, le plus périlleux, le plus divin.

Or, en premier lieu, je pourrois vous demander : Etes-vous aſſés laborieux pour aſpirer à un miniſtère ſi environné de ſoins, de travail & de

peines ? êtes-vous né pour vous faire une violence continuelle ; pour rompre tous vos panchans ; pour ſacrifier au devoir les plaiſirs les plus innocens ; pour être tout aux autres, & ne vivre pas un ſeul moment pour vous-même ? Saurez-vous, comme l'Apôtre, être dans la faim & dans l'abondance ; dans la réputation & dans l'ignominie ; vous naturaliſer avec le ſérieux de vos occupations, vous roidir contre le peu de ſuccès de vos travaux, & parvenir juſques à vous faire un délaſſement même de vos fatigues ? Hélas ! élevés la plupart dans des mœurs douces & tranquilles, dans une vie qui n'a jamais connu de régle que l'humeur ; toute contrainte vous tyranniſe ; la ſeule uniformité inſéparable de ces maiſons de retraite, eſt une gêne qui vous paroît inſoutenable ; & vous en ſouhaitez la fin comme le terme heureux de vos ennuis & de vos peines. Tout ce qui demande de la régle, des attentions, ne vous convient pas : tout ce qui eſt ſérieux, vous fait peur : tout ce qui n'eſt pas plaiſir, eſt pour vous un ſupplice. Si dans un âge, où

la dépendance eſt encore naturelle ; où les paſſions plient encore ſous la régle & ſous la diſcipline, vous prenez ſi peu ſur vous-même ; que ſerez-vous lorſqu'ayant ſecoué tout joug, vous n'aurez plus que vos panchans pour la régle de vos mœurs & de vos deſirs ? Vous allez être dans le temple du Dieu vivant, une idole, qui aura des yeux, & ne verra pas ; une langue, & ne parlera pas ; des mains, & ne s'en ſervira pas ; des pieds, & demeurera oiſive & immobile : *Paſtor & idolum.* Le ſiége que vous occuperez dans le ſanctuaire ſera pour vous un lit d'indolence & de molleſſe : vous regarderez une dignité ſainte comme la fin de vos peines & le lieu de votre repos : vous croirez l'avoir aſſés achettée par un peu d'aſſujettiſſement & de contrainte : vous n'en prendrez pour vous que les fleurs & les roſes, & en laiſſerez aux autres les épines : vous entrerez dans l'héritage de vos ſaints prédéceſſeurs, & vous n'entrerez pas dans leurs travaux : vous ſerez jaloux des honneurs du miniſtère, & vous en mépriſerez les fonctions : en un mot,

Zachar. 11. 17.

vous ferez ſervir à vous ſeul un titre ſaint, qui n'eſt établi que pour les Fidèles. Ainſi quand l'honneur du ſanctuaire ne ſeroit qu'un miniſtère laborieux & pénible, vous ſeriez téméraire d'y prétendre.

Mais en ſecond lieu, c'eſt un miniſtère environné d'écueils & de dangers. Or, je vous demande : Etes-vous aſſés affermi dans la piété pour aſpirer à un état ſi périlleux, où toutes les fonctions ſont ſi délicates & ſi dangereuſes, & où ceux qui nous paroiſſent les plus forts, ſont tous les jours de ſi triſtes naufrages ? Hélas ! vous ne ſavez pas encore gouverner la maiſon de votre ame ; comment gouvernerez-vous l'Egliſe de Dieu ? Vous êtes encore un roſeau qui plie à tout vent ; comment ſerez-vous une colomne ſur qui doit repoſer le temple de Dieu ? Vous dormez, & laiſſez croître des ronces & des épines ſur la terre de votre cœur ; comment veillerez-vous ſur tout le champ de Jeſus-Chriſt, pour empêcher que l'homme ennemi n'y ſéme de l'ivraie ? Peut-être chancelez-vous encore dans les voies de Dieu, & il faut qu'un guide

ſacré vous tende les mains de tems en tems pour vous relever de vos chûtes; comment ſoutiendrez-vous & affermirez-vous ceux qui ſont foibles? Peut-être une occaſion vous entraîne; un ſouffle vous renverſe; le moindre ſifflement du ſerpent empoiſonne votre cœur, & y fait expirer tous vos projets de vertu; un ſeul regard vous ſouille; un ſeul entretien mondain & licentieux, détruit en vous le fruit de trois mois de retraite; une ſeule raillerie d'un contempteur de la piété vous arrache des complaiſances criminelles; en un mot, à peine avez-vous fait quelque pas dans la voie de Dieu, que vous retombez lâchement ſous le poids de vos foibleſſes & de vos paſſions: comment porterez-vous ſur vos épaules, comme un bon Paſteur, les brebis, ou languiſſantes, ou égarées? Si les travaux du miniſtère condamnent de témérité votre pareſſe qui les deſire; ſes écueils & ſes périls, mis en parallèle avec votre fragilité, rendront-ils vos deſirs plus légitimes?

Mais en troiſiéme lieu, l'honneur du Sanctuaire, auquel vous préten-

dez, eſt un état angelique & divin. Or, êtes-vous aſſés pur & aſſés ſaint, pour aſpirer à des miniſtères ſi ſublimes ? quelle eſt l'hiſtoire de vos mœurs & de votre vie ? quelles ont été vos premières années ? qui êtes-vous encore aujourd'hui ? Jugez-vous ici en préſence de Jeſus-Chriſt, & tirez du tréſor de votre cœur l'ancien & le nouveau. A peine capable de connoître Dieu, vous avez été capable de l'offenſer : vos inclinations naiſſantes ont été des crimes : ſi haut que vous remontiez dans votre premier âge, vous y trouverez les naiſſances de votre corruption : votre ſouvenir n'y peut repoſer que ſur des ſouillures : vous êtes de ceux dont parle le Prophéte, qui ſe ſont égarés dès le ſein de leur mère. Sans pénitence, ſans retour, ſans interruption, vous vous êtes roulé de précipice en précipice ; vous vous êtes traîné ſur les paſſions les plus ſales, & vous avez mille fois profané le temple de Dieu en vous. Ce n'ont point été là de ces chûtes rares, où la fragilité & l'occaſion vous ayent conduit quelquefois, & d'où un fonds

de religion & de crainte de Dieu, vous ait d'abord retiré : ç'a été un état fixe, tranquille, la profondeur de l'abîme ; une ſituation où le crime entroit dans vos mœurs ordinaires, & dans le plan, pour ainſi dire, de votre vie ; & ſi la vigilance des maîtres, & des conſidérations humaines, vous ont obligé de donner quelquefois des marques extérieures de religion, dans la participation des Sacremens, vous y avez peut-être comblé la meſure ; & de ſimple pécheur que vous étiez, vous êtes devenu profanateur.

Or, je vous demande, tout couvert de lépre comme vous êtes encore, & indigne de paroître même aux pieds des autels avec les ſimples Fidèles, exhalant encore la puanteur de vos paſſions, & une odeur de mort ; n'ayant pour toute marque de vocation aux honneurs du ſanctuaire, qu'un grand nom dans le monde ; le ſecond rang dans la maiſon de votre père ; les déſordres d'une jeuneſſe licentieuſe, & des deſirs criminels de vous élever, vous avez la témérité de prétendre à l'honneur ſuprême du

miniſtère ſaint, pour lequel les Anges mêmes ne ſeroient pas aſſés purs ? de prétendre à la récompenſe de la piété & de l'innocence ; à un état divin, où les larmes mêmes & le mérite de la pénitence la plus longue & la plus ſincère, ne pouvoient autrefois atteindre ? L'homme qui ſe préſente au feſtin de l'Evangile avec une robe ordinaire, en eſt rejetté, quoiqu'il y fût appellé, & qu'il ne prétendît que s'aſſeoir dans la foule des autres conviés ; & vous y viendriez témérairement, non avec des mœurs communes & ordinaires, mais tout couvert de vos ſouillures ; non pour vous y aſſeoir avec le reſte des Fidèles, mais pour y préſider, pour y diſtribuer la viande ſainte, & la ſanctifier par des paroles de bénédiction ? De quel œil le Père de famille vous verra-t-il entrer ? & que venez-vous faire dans le temple de Dieu, dont les murs mêmes frémiront de voir l'Idole placée avec honneur dans le lieu ſaint ?

Quand je n'aurois que ces raiſons perſonnelles, il eſt clair que vos deſirs ſeroient, ou des témérités, ou des

crimes. Mais je vais plus loin : je ſuppoſe en vous toutes les qualités que vous n'avez pas ; tout l'amour du travail qu'exige un miniſtère laborieux ; toute la ſolidité de vertu que demandent des fonctions périlleuſes ; & enfin, toute la ſainteté & l'innocence qu'on doit apporter à une dignité ſainte ; & je dis que ſi vous aſpirez à l'honneur du miniſtère, vous n'en êtes plus digne, & toutes vos vertus, qui auroient pu vous y préparer, deviennent des vices qui vous en éloignent. Ecoutez, & vous en ſerez convaincu. Un Clerc, diſent les loix des Empereurs, doit être ſi éloigné de tout deſir & de toute brigue, qu'il faut qu'on le cherche pour lui faire violence : *Quæratur cogendus ;* qu'il réſiſte aux prières & aux ſollicitations de ceux mêmes qui ont autorité ſur lui : *Rogatus recedat ;* qu'il ſe cache & ſe dérobe aux pourſuites & aux inſtances : *Invitatus refugiat ;* que la ſeule néceſſité de ſe rendre excuſe ſon conſentement : *Sola illi ſuffragetur neceſſitas excuſandi ;* car il eſt aſſurément indigne de l'honneur du ſacerdoce, s'il ne le reçoit malgré lui :

Profectò enim indignus eſt ſacerdotio, niſi fuerit ordinatus invitus. Ce ne ſont point ici les ſcrupules & les frayeurs de quelque ame retirée ; ce ne ſont point les expreſſions outrées de quelque ſerviteur de Dieu, pénétré peut-être trop vivement de la grandeur & de l'excellence de ſa vocation ; ce n'eſt pas un diſcours d'inſtruction, où la vivacité & la véhémence du zèle, va quelquefois plus loin que la regle & la vérité : ce ſont des loix, où chaque terme eſt meſuré, pour marquer l'obligation préciſe ; ce ſont des Princes, des Céſars, qui parlent, peu accoutumés à ſurfaire, à exagérer les devoirs de la Religion, & à qui on ne reproche guères, en fait de mœurs & de diſcipline, la rigueur & les excès. Mais il ne ſe trouveroit plus perſonne, dites-vous, pour remplir les places, ſi l'on ne choiſiſſoit que ceux qui fuyent & qui refuſent. Il ne s'en trouveroit plus, il eſt vrai ; mais c'eſt parce-qu'on ne choiſit que ceux qui s'offrent, qui s'empreſſent, & qui font plus de démarches & d'efforts pour parvenir aux honneurs du ſanctuaire,

que les Clercs n'en faiſoient autrefois pour les éviter. Il ne ſe trouveroit plus perſonne pour remplir les places, dites-vous : mais l'Eſprit de Dieu n'a pas abandonné ſon Egliſe ; mais il s'y forme encore tous les jours, & il s'y formera juſques à la fin des vaſes d'élection pour porter ſon nom devant les peuples & les Rois ; mais la ſucceſſion intérieure de la foi, de la piété, de la charité, ne manquera pas plus dans ſes Miniſtres, que la ſucceſſion extérieure du miniſtère même : laiſſez-lui le ſoin de ſe choiſir lui-même ceux qu'il a deſtinés à l'œuvre de l'Evangile : il ſaura bien les manifeſter. Ne prévenez pas ſes choix par vos démarches téméraires ; ne venez pas vous offrir à la place de ceux qu'il avoit choiſis ; ne venez pas uſurper un rang pour lequel il préparoit en ſecret un Miniſtre fidèle ; ne dérangez pas l'ordre de ſa vocation & de ſes deſſeins éternels ; attendez qu'il vous appelle. L'Egliſe ne manque de Paſteurs, que lorſque l'ambition en uſurpe les places.

Or, ſi les loix des Céſars ſont ſi ſévères ſur l'ambition des Clercs, ju-

gez quelle doit être là-deſſus la doctrine & la ſévérité des ſaints Docteurs. Saint Chryſoſtôme, ſaint Grégoire le grand, établiſſent d'abord, comme un principe inconteſtable en cette matière, que tout deſir de s'élever dans la maiſon de Dieu, eſt une diſpoſition criminelle, qui nous en ferme l'entrée, & la marque la plus infaillible, la plus évidente, qu'on n'y eſt point appellé. Une charité éclairée, dit ſaint Auguſtin, choiſit d'abord la ſûreté de l'obſcurité & de la retraite : ce n'eſt que la charité forcée qui ſubit comme un joug l'honneur & le péril du travail & de la ſollicitude. Tous ſuppoſent qu'on ne doit entrer dans l'Egliſe, dans ce Royaume de Jeſus-Chriſt, que par la voie & le mérite de la violence : leurs exemples confirment leur doctrine. Quelle réſiſtance ne fis-je pas, dit ſaint Ambroiſe, lorſqu'on m'éleva ſur la chaire de Milan ? ne pouvant rien gagner pour le fonds, je demandai au moins du délai ; mais la force l'emporta : s'il y a eu de la précipitation, c'eſt la faute de ceux qui m'ont fait violence : *Vis cogentis eſt.*

Quel fut le torrent de larmes, dit ſaint Auguſtin, que je répandis aux pieds des autels, lorſque Valère m'ordonna ſon Coopérateur dans l'Egliſe d'Hippone! la violence qu'on me fit alors ne put être que la peine de mes péchés. Moi qui ſuis un ver, & non pas un homme, diſoit ſaint Paulin, en racontant l'hiſtoire de ſon ordination, je fus traîné à l'autel malgré moi, environné d'une foule de peuple qui m'accabloit; & malgré le deſir ardent que je ſentois de faire paſſer ce calice loin de moi, je fus pourtant contraint de dire au Seigneur: Que votre volonté s'accompliſſe, & non pas la mienne. Ce ne ſeroit jamais fait, ſi j'entreprenois de ramaſſer ici tout ce qu'on pourroit rapporter ſur cet article: toute l'antiquité eſt remplie de ces ſortes de traits: on y a vû de ſaints Solitaires, vous le ſavez, attenter par un excès de zèle ſur leur propre perſonne, pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Egliſe qu'on leur offroit. Voilà les régles des Saints, les exemples de nos prédéceſſeurs, & l'eſprit de l'Egliſe dans tous les ſiécles.

Ce n'étoit point alors une vertu héroïque de craindre, de refuſer, de fuir; c'étoit une loi reçue, une maxime commune, une régle univerſelle, un uſage auſſi établi que l'eſt aujourd'hui celui de ſolliciter & de s'offrir ſoi-même; & l'on portoit ſi loin cette ſainte frayeur, que l'Egliſe d'Afrique fut obligée d'ordonner des peines contre les Clercs qu'une humilité exceſſive empêcheroit de conſentir à leur ordination, lorſque leur Evêque les appelleroit. Siécles heureux! hélas! il ne faudroit plus aujourd'hui que des foudres contre les uſurpateurs, & des barrières pour arrêter les empreſſemens téméraires! Et ce qui ſurprend, c'eſt que dans un ſiécle où l'on ne parle plus que le langage des Anciens; où l'on paroît ſi déſabuſé des ignorances & des crédulités des ſiécles poſtérieurs; où l'on ſe fait honneur de rapprocher nos mœurs & notre diſcipline, de celle de nos Pères; où la critique pouſſée plus loin que jamais, a éclairci tout ce qu'il y avoit de plus obſcur dans les annales de l'Egliſe: on s'abuſe ſur un point ſi évident, marqué en caractères ſi lu-

mineux dans tous les écrits des Anciens ; on regarde comme douteuſe, ou comme outrée, la régle la plus dominante, la plus univerſellement pratiquée, la plus conſtamment établie dans toute la tradition. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on écoute des maximes ſi ſûres, ſi inconteſtables, comme des diſcours édifians, que la piété & le zèle nous font tenir dans ces maiſons de retraite ; mais qui dans l'uſage ne doivent pas ſervir de régle. Ce qui ſurprend enfin, c'eſt qu'on a laiſſé à certaines ames d'un goût de vertu plus relevé, ou plus farouche, toutes ces pieuſes délicateſſes de frayeur & de réſiſtance ; comme ſi c'étoit ici une ſingularité, & non pas l'eſprit eſſentiel de notre vocation ; comme ſi ce n'étoit qu'un rafinement de piété, & non pas la piété & la religion elle-même.

Après cela, je ne m'arrêterai pas à expoſer ce que dit l'Apôtre ſur le deſir de l'Epiſcopat : c'eſt une objection baſſe & vulgaire, & qui ne mérite preſque plus de trouver de place que parmi les proverbes du bas peuple. Il eſt vrai qu'on ne voit pas que ſaint

Paul ait recours à ces mouvemens divins d'une ſainte éloquence pour combattre ce deſir, & qu'il en parle avec modération. Mais donnez-moi des tyrans & des perſécuteurs ; des dignités pauvres, laborieuſes, mépriſées, obligées à vivre du travail de leurs mains : donnez-moi une Egliſe naiſſante, & dépourvûe d'ouvriers : donnez-moi de ces hommes Apoſtoliques qui avoient reçu les prémices de l'Eſprit : en un mot, donnez-moi un titre d'honneur dans le ſanctuaire, qui n'annonce & n'aſſure que le martyre ; & dans toutes ces circonſtances, deſirez à la bonne-heure de vous immoler pour vos frères ; je vous le permets, & vous deſirerez une bonne œuvre. L'Apôtre parle à Timothée effrayé de la grandeur de ſon miniſtère, & qui avoit beſoin d'être raſſuré : s'il eût parlé dans ces derniers tems, *il eût bien changé ſa voix*, comme il nous aſſure lui-même que les diſpoſitions différentes de ceux qu'il inſtruiſoit l'obligeoient quelquefois de la changer. Je n'ajoûte pas avec ſaint Jerôme, que ſaint Paul aſſure à la vérité qu'on deſire une choſe

ſainte ; mais qu'il n'ajoûte pas que le deſir en ſoit ſaint : avec ſaint Chryſoſtôme, que de peur d'autoriſer l'ambition & la témérité de ceux qui pourroient deſirer l'honneur du ſacerdoce, il entre dans le détail des vertus Epiſcopales, pour faire comprendre par la difficulté de les acquérir, à quel point de préſomption il faudroit être parvenu, pour ſouhaiter une place à laquelle toutes ces vertus doivent être inſéparablement attachées : avec ſaint Cyprien, qu'en demandant qu'un Miniſtre ſoit irréprehenſible, chaſte, doux, tempérant, ſaint Paul ſemble ſe relâcher, ſe contenter d'exiger des vertus communes, & n'oſer propoſer les vertus angéliques & ſupérieures, néceſſaires aux premiers Paſteurs, de peur que le déſeſpoir d'y pouvoir atteindre ne rebutât, ne décourageât ceux qu'on appelloit au miniſtère, & que les Egliſes ne fuſſent ſans Paſteurs. Voilà comme l'Apôtre parle du deſir de l'Epiſcopat, en raſſurant le zèle & les pieuſes frayeurs des Miniſtres inférieurs, & les exhortant de ne pas ſe refuſer à une œuvre ſi ſainte,

lorſque l'Egliſe auroit beſoin de leurs ſecours.

Mais on n'aſpire point aux premières dignités de l'Egliſe, me direz-vous ; on ne ſouhaite qu'un titre qui donne un revenu modeſte, & de quoi ſoutenir la bienſéance du caractère dans une condition privée.

A cela, je pourrois vous dire d'abord, que c'eſt-là le langage ordinaire de ceux mêmes qui veulent aller à tout, mais qui rougiroient de manifeſter des deſirs plus hauts & moins modeſtes. Je pourrois vous dire encore, que c'eſt un piége de Satan ; que la cupidité ne ſe preſcrit pas aiſément des bornes ; que le tentateur ne vous propoſe d'abord que du pain, pour vous mener enſuite plus loin par degrès, & réveiller en vous des prétentions plus relevées, dont il voit les ſemences dans votre cœur. Les Iſraélites ne demandoient d'abord qu'une nourriture ſimple & commune, pour appaiſer la faim qui les tourmentoit : Dieu leur envoya la manne. Ce ſecours qu'ils avoient deſiré, leur parut ſuffiſant, & ils le reçurent avec action de graces : mais bientôt

après, de nouveaux desirs s'éleverent, & les viandes les plus délicieuses, que Dieu fit pleuvoir sur eux, ne purent encore réussir à satisfaire leur avidité. Mais je vous réponds premiérement, si vous travaillez dans le champ de Jesus-Christ, vous avez droit aux fruits que vous cultivez: servant à l'autel, vous devez vivre de l'autel. Or, on peut desirer innocemment ce qu'on peut recevoir avec justice : mais vous êtes un mercenaire, si cette juste rétribution est la fin & le motif de vos peines : il faut seulement qu'elle en soit le soutien, qu'elle couronne le travail ; mais qu'elle ne soit pas l'unique & l'indécent but de l'ouvrier. Cependant on ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées : les mieux payées sont les plus courues ; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du salut de nos frères, ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêts sordide entre dans les ministères les plus saints : on apprétie les fonctions sublimes du sacerdoce comme des ouvrages vils & mécaniques ; & on est plus occupé de ce qu'elles ren-

dent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainſi ſous prétexte qu'il eſt permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit ſon artiſan : & l'on accoutume les peuples à ne pas diſtinguer le ſalaire d'un Prêtre du Très-haut, du ſalaire du vigneron & du laboureur, qui défriche la terre. Je vous réponds en ſecond lieu, ſi vous ne deſirez les titres & les revenus du ſanctuaire, que comme un moyen de couler vos jours avec plus de douceur & de tranquillité, vos deſirs ſont injuſtes & criminels : les biens de l'Egliſe ſont une ſolde ſainte, & vous n'y avez droit qu'autant que vous ſervez dans cette milice ſpirituelle. Je vous réponds enfin, ſi vous n'avez aucun talent pour ſervir l'Egliſe, & que vous ne puiſſiez honorer votre miniſtère que d'un nom diſtingué dans le monde, l'Egliſe ne connoît perſonne ſelon la chair : ce ne ſont pas les noms, ce ſont les talens & les vertus, qui rempliſſent ſes fonctions ; & rien ne l'honore que les dons de Dieu, & ce qui peut contribuer au ſalut des Fidèles. Ainſi vous ne devez pas deſirer des

biens & des titres, dont vous ne pouvez jouir ſans crime. Et croyez-vous qu'il ſuffiſe d'être à portée par ſa naiſſance d'obtenir les richeſſes du ſanctuaire, pour être en droit de les deſirer? croyez-vous que les raiſons humaines qui déterminent les Princes de la terre à vous préférer, puiſſent devenir des motifs de préférence pour Dieu même; & que ce qui fait l'abus puiſſe faire votre ſûreté? Or, ſi les deſirs tout ſeuls ſont criminels, les démarches ne ſauroient être innocentes.

II. REFLEX. L'Ambition commence par les deſirs; elle continue par les pourſuites. Le tentateur, après avoir obtenu de nous le premier pas, éléve nos deſirs juſques ſur le haut du Temple; nous flate de l'eſpoir que les Anges ſeront à nos côtés, pour nous garantir de toute chûte; & couvrant nos démarches d'un prétexte de religion & de zèle, il nous cache l'abîme qu'il nous creuſe, & où nous allons nous précipiter.

Mais premiérement, toute démarche eſt ici une intruſion ſacrilége: vous

vous vous clarifiez vous-même : vous n'attendez pas que celui qui appella Aaron, vous appelle, vous courez, & perſonne ne vous a envoyé. Le don que vous briguez, eſt un don céleſte & parfait ; il faut qu'il deſcende du Père des lumières : donc ſi vous prétendez vous en rendre digne par des baſſeſſes, des ſoins, des aſſiduités, des adulations, des ſollicitations humaines, vous êtes un profane qui achetez le don de Dieu : tout ce que vous faites en vûe de la dignité ſainte, où vous aſpirez, eſt un fonds, un prix criminel, un argent ſacrilége que vous offrez pour l'obtenir : vous trafiquez de vos ſoins, de vos brigues, de vos aſſiduités, pour une choſe ſacrée : vous marchez donc ſur les traces du profane Simon ; eh ! qu'importe, dit ſaint Chryſoſtôme, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent ; votre argent ſont vos prières, vos ſollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet infortuné : Que ton argent périſſe avec toi; & on vous dira, ajoûte ce Père : Que vos brigues, vos ſollicitations, vos intrigues, en un mot, que votre ambi-

tion périſſe avec vous, puiſque vous avez cru qu'on pouvoit poſſéder le don de Dieu par des recherches humaines : *Ambitio tua tecum ſit in perditionem, quoniam putaſti ambitu humano donum Dei poſſideri.*

S. Chryſ.

Mais on ſe flate qu'on pourra être utile à l'Egliſe. Déja Dieu ne ménage point à ſon Egliſe des ſecours qui la deshonorent ; il ſaura bien lui en fournir d'ailleurs par les voies qu'il a lui-même établies. Quelle diſpoſition pour ſe rendre utile à l'Egliſe, que d'y entrer malgré elle & contre ſes loix ! quand vous auriez tous les talens les plus capables de lui faire honneur, votre ſeule intruſion les lui rendra non-ſeulement inutiles, mais ſcandaleux & funeſtes : c'eſt avoir, du ſoin que Dieu a de ſon Egliſe, une idée bien profane, que de ſe perſuader qu'on pourra lui devenir utile par le crime. Mais d'ailleurs, ſi vous ſentez tant de zèle pour ſervir l'Egliſe, n'attendez donc pas ſes honneurs & ſes dignités pour la ſervir : il y a tant de miniſtères & de beſoins, où vous pouvez faire éclater votre zèle : faut-il que vous ſoyez élevé aux premiè-

res places, pour mettre en œuvre vos talens & votre bonne volonté ? ne promettez-vous vos ſoins à l'Egliſe qu'à ce prix-là ? ce n'eſt donc pas ſon utilité que vous vous propoſez, c'eſt la vôtre : ce n'eſt donc pas l'Egliſe que vous voulez ſervir, c'eſt l'Egliſe que vous voulez faire ſervir à vos cupidités injuſtes.

Ainſi ne nous ſéduiſons pas nous-mêmes, mes Frères, ne prenons pas quelques foibles ſentimens de religion, qui ſurnagent, pour ainſi dire, ſur la ſurface de notre cœur ; ne les prenons pas pour nos panchans intimes & réels. Car ſouvent, dit ſaint Grégoire, ceux qui veulent s'élever au gouvernement Paſtoral, ſe propoſent des œuvres ſaintes ; & quoique l'ambition toute ſeule ſoit l'ame de leurs pourſuites, néanmoins ils s'abuſent eux-mêmes, en ſe perſuadant qu'ils vont faire de grands biens. Il arrive donc qu'ils cachent au fond du cœur une intention réelle & un deſir criminel de s'élever, tandis que la ſurface de leur eſprit ne leur repréſente que des intentions ſaintes & louables : *Fitque ut aliud in imis in-* *S. Greg.*

tentio ſupprimat, aliud tractantis animæ ſuperficies cogitationis oſtendat; mais l'illuſion eſt groſſière, & ſe détruit elle-même. En effet, ſi les dignités de l'Egliſe n'étoient comme autrefois que des miniſtères pauvres, laborieux, ſans éclat, ſans pompe, expoſés à la faim, à la nudité, aux perſécutions, à la mort; les trouveriez-vous dignes de vos empreſſemens? s'il ne falloit que vaquer à la prière & au miniſtère de la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; ſi l'honneur du ſanctuaire ne vous offroit rien de plus flateur que ces deux devoirs, envieriez-vous beaucoup le partage Apoſtolique? Hélas! on verroit bientôt vos empreſſemens rallentis; vos brigues & vos pourſuites changées en frayeurs, en réſiſtances, en vaines allégations ſur votre indignité & ſur votre foibleſſe: en un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne vous paroîtroit pas fort digne de vos recherches. Mais vous ſavez que la mer, où vous allez entrer, cache des tréſors dans ſon ſein; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver

une ſomme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poiſſon ; & ſur cette eſpérance, vous voulez gouverner le vaiſſeau, & ſuccéder à ſon miniſtère.

Mais ſi le fonds de l'intention dément ce vain prétexte d'être utile à l'Egliſe, qu'on ſe forme à ſoi-même, les motifs publics qu'on employe pour réuſſir dans ſes démarches & dans ſes ſollicitations, les démentent encore plus nettement : car les raiſons dont on ſe ſert pour obtenir les honneurs & les dignités du ſanctuaire, ſont des raiſons dont l'Egliſe a toujours eu horreur, incompatibles avec ſon eſprit, & dont elle a gémi dans tous les ſiécles. Et certes, mes Frères, que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs & au miniſtère redoutable du Temple ? Le nom & la naiſſance : comme ſi en Jeſus-Chriſt on diſtinguoit le noble & le roturier, comme ſi la chair & le ſang devoit poſſéder le Royaume de Dieu, & l'héritage de Jeſus-Chriſt ; comme ſi le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illuſtre que par les crimes & l'ambition de vos ancêtres, devoit vous donner

avec leur ſang, l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la ſainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes : comme ſi une diſtinction toute humaine, qui traîne après ſoi l'orgueil, la molleſſe, le luxe, les profuſions, des mœurs toujours oppoſées à l'eſprit de notre miniſtère, devoit elle-même vous en rendre dignes. Non, mes Frères, l'Egliſe n'a pas beſoin de grands noms, mais de grandes vertus : la nobleſſe que demande la ſublimité de nos fonctions, eſt une nobleſſe d'ame, un cœur héroïque, un courage ſacerdotal que les menaces, les promeſſes, la faveur, ou la diſgrace du monde trouvent également inébranlable : la ſeule roture qui deshonore notre miniſtère, c'eſt une vie ſouillée, des mœurs profanes, des panchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui ſacrifie la régle & le devoir, à des faveurs humaines ; & qui ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus non-ſeulement d'être miniſtre, mais même ſerviteur de Jeſus-Chriſt. Depuis que les Céſars & les Maîtres du monde, ſe ſont ſoumis au joug de la

foi, l'Egliſe a aſſez d'éclat extérieur ; elle n'a pas beſoin d'en emprunter de ſes Miniſtres, la protection des Souverains aſſure ſa tranquillité, & lui conſerve le reſpect & l'obéiſſance des peuples : voilà à quoi les Puiſſances de la terre lui ſont utiles. Mais la nobleſſe & la grandeur humaine de ſes Miniſtres, lui ſont à charge : il faut qu'elle en ſoutienne le faſte & l'orgueil ; & qu'un bien conſacré à des uſages ſaints, & deſtiné à ſoulager des misères réelles, ſoit employé à décorer le phantôme du nom & de la naiſſance. Auſſi ſes Fondateurs, & ſes plus illuſtres Paſteurs, furent d'abord pris d'entre le peuple, les ſiécles de ſa gloire furent les ſiecles où ſes Miniſtres n'étoient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer depuis que les Puiſſans du ſiécle ſe ſont aſſis ſur le trône ſacerdotal, & que la pompe ſéculière eſt entrée avec eux dans le temple. Ce n'eſt pas que la vertu illuſtrée par un grand nom n'honore le miniſtère ; elle donne du poids aux régles, & du crédit à la piété : le reſpect des peuples ſi affoibli par la baſſeſſe & l'indignité

de pluſieurs Miniſtres, peut avoir beſoin quelquefois d'être ſoutenu & réveillé par ces ſortes de diſtinctions; & il eſt vrai que ceux qui réuniſſent la naiſſance & la piété, qui joignent à un grand nom de grands talens & des vertus éclatantes, méritent, ſans doute la préférence. Mais la chair toute ſeule ne ſert de rien; elle devient même ſouvent un ſujet de honte & de ſcandale à l'Egliſe: c'eſt l'eſprit qui vivifie, c'eſt la piété qui eſt utile à tout.

Aux raiſons tirées du nom & de la naiſſance, on ajoûte & on fait valoir les playes & les ſervices de ſes proches: on les allégue comme des titres qui donnent un droit inconteſtable aux dignités de l'Egliſe: on veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du ſanctuaire, ſoient le prix des incendies & des carnages; que l'Egliſe qui a tant d'horreur pour le ſang, en ſouille, pour ainſi dire, ſes dignités & ſes places; que les guerres & les calamités, dont elle gémit, ſoient payées d'un honneur & d'un miniſtère de paix & de réconciliation; que des playes qui ont pu hono-

rer la patrie, ayent droit d'en faire une honteuſe à l'Egliſe; & que la valeur dans les combats donne des Miniſtres de charité & d'humilité aux Fidèles. Les ſervices militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du ſiécle; mais non dans celle de Jeſus-Chriſt: ils peuvent donner des Chefs aux armées, & des Gouverneurs aux Provinces; mais non des Paſteurs aux Egliſes: on peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois ſont revétus, & qui forment un ordre diſtingué dans l'Etat; mais non de l'ordre & de l'honneur du ſacerdoce, dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef & le divin Inſtituteur: en un mot, ſon ſang, qui a réconcilié & ſauvé tous les hommes, ne doit pas être la récompenſe d'un mérite, qui ne brille que dans leurs diſſenſions, & qui ſe borne à les exterminer & à les détruire. Les guerres, où vos proches ſe ſont diſtingués, ſont-elles devenues pour vous des marques de vocation à un Etat, dont la principale fonction eſt d'annoncer la paix à la terre? leurs mains encore teintes du ſang des en-

nemis, ont-elles plus de droit de vous placer dans un temple que le Seigneur ne voulut pas permettre au Roi David d'édifier; parce que ſes victoires & ſes guerres, quoique entrepriſes par l'ordre de Dieu, avoient comme ſouillé ſes mains; & que par tant de ſang répandu, elles n'étoient plus aſſez pures pour élever & conſacrer un édifice au Dieu de paix & de ſainteté? Qu'y a-t-il de commun entre la milice du ſiécle & celle de Jeſus-Chriſt; entre les horreurs des armes & l'innocence du ſanctuaire; entre les victoires qu'on remporte ſur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, & celles que vous devez remporter ſur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de ſalut? Auſſi la piété du Prince a ſenti toute l'injuſtice de ces choix: les ſervices rendus à l'Etat ne ſont plus payés par des dignités ſaintes; & les actions glorieuſes des pères ne ſont comptées pour rien dans la diſtribution des honneurs du ſanctuaire, ſi les enfans ne s'en rendent dignes par l'innocence des mœurs, & par les talens utiles à l'Egliſe.

Que dirai-je de toutes les autres voies, par où cherche à s'élever une criminelle ambition ? Des ſervices honteux rendus aux Puiſſans ; des emplois indécens occupés dans les maiſons des Grands. On voit, à la honte de l'Egliſe, des Clercs devenir les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſans autre mérite que d'avoir ſû être les miniſtres indignes de leurs paſſions. Les Canons apoſtoliques dépoſent l'Evêque qui aura employé les Puiſſances ſéculières pour obtenir l'honneur de l'Epiſcopat : quels anathêmes n'auroient-ils pas prononcé contre ceux qui ſervent même à leurs vices, pour s'élever à ce degré d'honneur ? Les Livres ſaints regardent comme des intrus & des uſurpateurs, les Jaſons, les Alcimes, & tant d'autres Pontifes, qui n'étoient parvenus à ce rang, qu'en méritant, par des baſſeſſes, la faveur des Antiochus, maîtres alors de la Judée : leurs noms ſont en exécration dans l'hiſtoire du Peuple de Dieu, parceque pour obtenir le ſouverain ſacerdoce, ils avoient favoriſé l'idolâtrie & les ſuperſtitions de ces Rois Payens ; & non-ſeulement imité

les mœurs des Grecs & des Gentils, mais avoient même voulu les introduire dans la Cité ſainte. On eſt capable de tout, dès qu'on l'a été d'entrer dans les dignités de l'Egliſe par des voies criminelles. Paul n'étoit Apôtre, ni par la faveur des hommes, ni par le choix d'aucun homme; & c'eſt par-là ſeulement qu'il avoit droit de ſe dire Apôtre de Jeſus-Chriſt. Hélas, mes Frères! qu'il s'en trouveroit peu aujourd'hui qui fuſſent en état de nous donner les mêmes marques de leur vocation, & les mêmes ſignes de leur Apoſtolat! Toutes les vocations preſque ſont humaines; & il en eſt peu auſquelles la faveur des hommes n'ait eu plus de part que le choix de l'Eſprit de Dieu. Auſſi on ſe plaint tous les jours de l'affoibliſſement des Miniſtres, & des abus qui deshonorent le ſaint miniſtère. Je vous l'ai dit ailleurs, & je ne ſaurois trop le redire; ce ſont les mauvaiſes vocations qui donnent tant de mauvais Miniſtres: quand l'Egliſe les choiſiſſoit autrefois, ils étoient ſaints, & honoroient leur miniſtère; depuis qu'ils ſe ſont choiſis eux-mêmes, tout a changé.

Oſerois-je l'ajoûter ici, mes Frères, & ne pas tirer le voile ſur tant d'indignités qui aviliſſent le ſacerdoce ? (car l'ambition eſt un vice qui mène à tout, & qui fait uſage de tout:) on va juſques à emprunter les dehors de la vertu, pour s'en attirer la récompenſe; juſques à ajoûter l'hypocriſie & l'impoſture au crime; juſques à ſe parer de modeſtie & d'innocence, tandis que le dedans eſt plein d'infection & de puanteur; juſques à employer la fraude & l'artifice, pour devenir un Miniſtre de la vérité; & ſous un régne ſur-tout où la piété ſeule donne droit aux honneurs de l'Egliſe, & où la religion du Prince va la chercher juſques dans les lieux les plus obſcurs & les plus éloignés, où elle ſe cache. Mon Dieu! les Ambroiſes & tant d'autres ſaints Paſteurs, qui nous ont précédé, ſe diffamoient eux-mêmes, ſe couvroient publiquement de la honte du vice, pour paroître indignes du ſaint miniſtère, & éviter les honneurs du ſanctuaire qu'on leur offroit: & aujourd'hui pour y parvenir, on ſe prête des vertus qu'on n'a pas; on ſe

couvre des apparences de la piété qu'on mépriſe en ſecret ; on ſe donne le nom de vivant, tandis qu'on eſt mort à vos yeux ; & l'on prend la peau de brebis pour entrer dans votre bergerie, où l'on va perdre & égorger, au lieu de conduire & de défendre le bercail.

III. REFLEX. IL faudroit ici détruire le troiſiéme prétexte, dont ſe ſert le tentateur, pour autoriſer l'ambition des Miniſtres : c'eſt l'uſage univerſellement reçu, & l'exemple de tous ceux qui nous environnent. Il éléve l'ame ambitieuſe ſur une haute montagne : & là, comme d'un point de vûe favorable, il étale à ſes yeux les Royaumes du monde, & toute leur gloire ; ce qui s'y paſſe ; les voies pour parvenir à ces grandeurs imaginaires qu'il lui montre ; le ſuccès & l'élévation de tous ceux qui choiſiſſent ces voies : & l'éblouiſſant par le preſtige du ſpectacle, il la raſſure par l'exemple des Spectateurs. Mais comme j'ai déja combattu ailleurs ce prétexte, je finis avec deux réflexions.

La première, eſt que l'uſage ne

ſauroit jamais preſcrire contre la loi ; que les abus n'en deviennent pas plus légitimes pour être communs ; que la multitude des tranſgreſſeurs donne à la vérité un nouveau merite à l'obſervance de la loi, mais n'en juſtifie pas les tranſgreſſions ; que nous ſommes établis nous-mêmes pour redreſſer les abus par les régles, & non pour accommoder les régles aux abus, & donner l'exemple d'une conduite & d'un préjugé qui damne la plûpart des hommes ; que les ſiécles peuvent ſe relâcher, la diſcipline s'affoiblir, les mœurs changer ; mais que la vérité demeure éternellement : de plus, que la dépravation n'eſt pas ſi univerſelle, qu'il ne ſe trouve encore des Miniſtres ſelon le cœur de Dieu, qui ne vont pas fléchir le genou devant Baal, & en qui la tradition de frayeur, de fuite, de réſiſtance, d'éloignement pour les honneurs du temple, continuée dans tous les ſiécles, ſe conſerve encore, & qui par conſéquent peuvent nous ſervir de modèle : & qu'enfin nous voyons tous les jours que ceux qui nous avoient paru les plus ambitieux,

les plus empreſſés, les plus vifs, & faire plus de démarches pour parvenir, du moment que touchés de leur ſalut, ils ont commencé à prendre des meſures ſolides pour l'éternité, on les a vû changer d'avis en changeant de mœurs; fuir les mêmes honneurs après leſquels ils avoient couru; trembler qu'on ne leur imposât un fardeau qu'ils avoient ſi fort deſiré; craindre comme un malheur pour eux, ce qu'ils avoient demandé comme une grace; & ne faire conſiſter leur converſion, qu'à préférer le devoir aux uſages, les exemples des Saints aux préjugés de la multitude, & enfin les régles de l'Egliſe aux abus de ces derniers tems.

Mais les plus gens de bien n'en font pas de ſcrupule, dites-vous. Ne jugez perſonne: mais défiez-vous d'une piété, qui viole publiquement & foule aux pieds les régles; ne juſtifiez pas des tranſgreſſions viſibles par une vertu, ou qui ſe dément, ou qui s'abuſe. C'eſt la prophétie de Jeſus-Chriſt; que viendront des tems où les vérités ſeront ſi effacées & l'erreur ſi dominante, que les Elus mê-

mes ſe laiſſeroient entraîner au torrent, s'il étoit poſſible. Il y a tant de faux juſtes qui évitent avec ſoin les excès viſibles auſquels le monde attache de la honte; mais qui ne font aucun ſcrupule des démarches & des recherches que le monde autoriſe, & dont l'Egliſe a toujours eu horreur: ils ſont plus touchés du ſoin de leur réputation, que de celui de leur ame: ils ſont réguliers, édifians; ils ne voudroient point deshonorer leur caractère aux yeux des hommes; mais comme le cœur eſt gâté par l'ambition, ils ne comptent pour rien ce qui ne l'avilit qu'aux yeux de Dieu: ce ſont-là les Juſtes du monde; ce ne ſont pas les Juſtes qui vivent de la foi.

Mais ſi tandis que tout le reſte court & s'empreſſe, on demeure ſeul tranquille, il eſt ſûr que l'on ſera oublié. Déja cette frayeur toute ſeule eſt criminelle, & part d'un cœur corrompu. Les Saints craignoient d'être choiſis, & cette crainte les rendoit dignes du choix de l'Egliſe. Vous craignez d'être oublié: vous êtes donc indigne d'être choiſi; & ce ſeroit pour

vous & pour l'Egliſe, le plus grand de tous les malheurs que vous le fuſſiez. Ne craignez donc plus qu'on vous oublie; craignez plutôt que la juſtice de Dieu irritée des diſpoſitions criminelles de votre cœur, ne faſſe tomber ſur vous un choix qui doit vous perdre, & qu'elle ne puniſſe la témérité de vos deſirs en les accompliſſant. Vous craignez qu'on vous oublie? mais c'eſt pour cela même que vous devez vous cacher. Tant que vous ne craindrez pas le fardeau redoutable du miniſtère, fuyez; tremblez qu'on ne vous l'offre: attendez dans le ſilence & dans la retraite, que Dieu change votre cœur; qu'il en arrache cette racine d'ambition & d'amertume, qui le ſouille; qu'il vous faſſe ſentir tout le danger des honneurs & des miniſtères de l'Egliſe, & toute la ſainteté qu'ils exigent; & ne commencez à vous raſſurer, que lorſque vous commencerez à les craindre.

Mais d'ailleurs, ſi Dieu vous a deſtiné un rang d'honneur dans le ſanctuaire, il ſaura bien tout ſeul vous y faire monter, ſans que vous y met-

tiez rien du vôtre : il ébranle, s'il le faut, l'univers, quand il s'agit de conduire un Elu à la ſituation que ſes deſſeins éternels lui avoient préparée. Il deſtinoit Moyſe à délivrer ſon peuple de la ſervitude d'Egypte : on a beau exterminer tous les enfans Hébreux nouveaux nés ; en vain on l'expoſe ſur les eaux : la fille de Pharaon a beau l'élever dans la ſcience des Egyptiens, & le deſtiner aux premières places de ce Royaume idolâtre ; la volonté de Dieu ſur lui s'accomplit par les obſtacles mêmes qui auroient dû en empêcher l'effet : il eſt préſervé du carnage général des enfans de ſa nation, de la fureur des eaux, des dangers où l'expoſoit ſon éducation auprès de la fille de Pharaon ; & à travers tous ces périls, Dieu le conduit au miniſtère auquel il l'avoit appellé. Saul devoit être un vaſe d'élection : le Seigneur ouvre les cieux ; il tonne, il deſcend, il l'abbat, il en fait un Apôtre dans le tems même qu'il étoit perſécuteur, qu'il avoit les armes à la main, & qu'il ne reſpiroit que le ſang & le carnage des diſciples. Vous auriez beau fuir, paſ-

ſer aux extrêmités de la terre, deſcendre même au fond de l'abîme; ſa main ſaura bien vous en retirer, ſi vous devez être utile à la conſommation de ſes Elus. Voyez Jonas : il étoit deſtiné à la converſion de Ninive; les périls de ce miniſtère allarment ſa foibleſſe; il fuit, il s'éloigne de cette ville péchereſſe; il s'enſevelit même dans les ondes; le ſein d'un monſtre le tient enfermé : mais l'abîme entend la voix du Seigneur; lui rend ce timide Prophéte, & Ninive eſt convertie. Repoſez-vous ſur le Seigneur du ſoin de votre deſtinée; il ſaura bien accomplir tout ſeul les deſſeins qu'il a ſur vous : ſi votre élévation eſt ſon bon plaiſir, elle ſera auſſi ſon ouvrage : rendez-vous-en digne ſeulement, par la retraite, par la frayeur, par la fuite, par les ſentimens vifs de votre indignité : voilà les degrés par où il conduit les ſiens ſur le haut du temple.

Mais, ajoûtez-vous, quand avec un certain nom, on a choiſi un état, & qu'on n'eſt point avancé, on eſt deshonoré dans le monde. Mais ſi cet oubli eſt une ſuite de la vie peu cléri-

cale, & même licentieuſe que vous avez menée, ce n'eſt pas l'oubli qui vous deshonore, ce ſont les mœurs qui vous l'ont attiré. Le véritable honneur, même ſelon le monde, d'une perſonne conſacrée à Dieu, c'eſt de vivre d'une manière conforme à ſon état. Ne craignez pas que le monde vous couvre d'opprobre, tant que vous ne lui donnerez que des exemples de régularité, de modeſtie, d'éloignement de toute brigue & de toute recherche; il n'eſt pas ſi injuſte que vous le faites; ſi l'on vous oublie alors, il vous placera lui-même par ſes ſouhaits & par ſon eſtime; la voix publique vous rendra avec uſure ce que l'injuſtice des diſtributeurs des graces vous a refuſé: les parallèles qu'on fera de vous avec ceux qu'on vous aura préféré, vous feront un nouvel honneur: le monde déja aſſez diſpoſé à cenſurer les choix de ſes maîtres, ſera ravi de pouvoir dire avec une ſorte de raiſon, que la brigue, la faveur, le hazard y ont ſouvent plus de part que le mérite; & l'oubli où l'on vous aura laiſſé, loin de vous deshonorer dans le mon-

de, ne fera qu'attirer une nouvelle attention & de nouveaux éloges à votre vertu. Ce ne ſont pas les places qui honorent ; elles ne ſervent ſouvent qu'à rendre nos vices & notre deshonneur plus public : ce qui honore, c'eſt le mérite ſeul qui nous en rend dignes.

Enfin, la dernière réflexion eſt, qu'on eſt d'autant moins recevable ici d'allégner l'exemple commun, qui ſemble juſtifier les brigues & les recherches, que c'eſt nous faire honneur de la honte & de l'opprobre du Clergé. Car vous dites qu'on n'eſt plus dans les ſiécles, où les Clercs chacun dans leur miniſtère, pouvoient par leur zèle ſeul, & par leur fidélité dans les fonctions, s'attirer les regards & l'eſtime du Clergé & du peuple, & mériter leur choix & leurs ſuffrages, & que les voies de parvenir ont changé. Hélas, mes Frères, il n'y en eut jamais pour les Miniſtres fidèles : ils connoiſſoient les voies pour ſe dérober aux dignités ſaintes ; ils ne connoiſſoient pas les voies de ſe les attirer. Mais d'où vient que ces voies ont changé? n'eſt-ce pas

parceque les Miniſtres ont changé eux-mêmes ? voudrions-nous faire notre apologie de ce qui nous condamne, & alléguer pour notre juſtification l'opprobre même de l'Egliſe ? Et en effet, que veut-on dire, quand on dit que les voies de parvenir ont changé ? On veut dire que tandis que les Clercs vécurent exemts d'ambition ; & qu'ils n'eurent point d'autre part à leur élévation, que leurs refus & leurs larmes, les mœurs furent pures, les régles inviolables, les dignités modeſtes, le miniſtère honoré, la ſcience, la ſainteté, le zèle, les talens, rarement laiſſés ſans récompenſe ; c'eſt ainſi que les Chryſoſtômes, les Grégoires, les Baziles, les Auguſtins, furent donnés à l'Egliſe : mais que depuis que l'ambition & la brigue ont frayé le chemin à l'autel, & que les dignités du ſanctuaire ſont devenues la proie des plus avides & des plus empreſſés ; ah ! c'eſt depuis qu'on a vû le miniſtère ſans honneur, l'autorité avilie, les régles obligées de céder au tems & à l'intérêt, les fonctions mépriſées, les loix effacées par l'adouciſſement des

uſages ; la plus ſainte diſcipline de nos Pères devenue un point d'hiſtoire & de critique, ſi peu on en retrouve de traces dans nos mœurs ! c'eſt depuis qu'on a vû la ſublimité du ſacerdoce ſe traîner indécemment dans les palais des Rois ; les Pontifes du Très-haut courber leur tête ſacrée ſous la faveur des Grands & des Miniſtres ; avillir leur dignité à des ſoins & à des empreſſemens, dont le monde lui-même fait des dériſions & des cenſures ; montrer à la Cour des courtiſans bas & rampans, au lieu d'y montrer des Ambroiſes ; & ne retenir de leur caractère, que ce qu'il en faut pour donner du prix ou plutôt du ridicule à la baſſeſſe & à l'indignité de leurs hommages : c'eſt depuis qu'on a vû le faſte devenu une bienſéance à un miniſtère d'humilité ; le patrimoine des pauvres, le prix des péchés, les offrandes des Fidèles, c'eſt-à-dire, les revenus ſacrés, employés à ſoutenir la vanité, à nourrir la molleſſe, à ſatisfaire les goûts & les caprices, à réveiller la ſenſualité, & tout ce qui irrite les paſſions injuſtes. Tout s'eſt reſſenti de l'entrée

trée peu canonique des Clercs dans l'honneur du miniſtère : c'eſt le point fixe, c'eſt l'époque funeſte d'où ont pris naiſſance tous les maux de l'Egliſe : c'eſt de cette ſource ſouillée que coulent depuis long-tems ſur elle tous les abus & tous les déſordres dont elle gémit : c'eſt un ver qui ne ſe contente pas de ronger quelques feuilles, & de les faner, mais qui va piquer juſques à la racine de cet arbre évangélique, figure de l'Egliſe ; qui en flétrit la fraîcheur & toute la beauté, & en tarit la fécondité : c'eſt une plaie qui infecte la ſource même du miniſtère ; & l'unique reméde que l'Egliſe peut eſpérer à ſes maux & à ſa douleur, c'eſt que le même Eprit qui lui a formé ſes premiers Miniſtres, lui forme leurs ſucceſſeurs.

Donc, mes Frères, l'uſage loin de nous raſſurer ici, doit nous confondre, nous humilier, nous faire gémir devant Dieu des plaies mortelles que l'ambition des Miniſtres fait tous les jours à l'Egliſe ; & nous perſuader encore plus que les ſeuls deſirs des dignités ſaintes, ſont des crimes ; les brigues & les démarches,

des intruſions ſacriléges ; & enfin, un abus ſi criant, autoriſé par l'exemple commun & par un uſage preſque univerſel, notre confuſion & notre opprobre. Ouvrez, ô mon Dieu ! nos cœurs à des vérités ſi anciennes, & cependant ſi nouvelles : élevez notre foi au-deſſus des exemples qui ſont autour de nous : rapprochez-la de ſa ſource, de ces ſiécles heureux, où vos maximes ſaintes étoient encore des uſages ; & apprenez-nous à regarder avec frayeur l'excellence & la ſainteté d'un miniſtère, dont on ne peut ſe rendre digne qu'en le fuyant, & en tremblant ſous la main ſacrée qui nous impoſe ce fardeau redoutable.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR

LA COMMUNION.

Accepit Jeſus panes; & cùm gratias egiſſet, diſtribuit diſcumbentibus.

Jeſus prit les pains ; & après avoir rendu graces, il les diſtribua à ceux qui étoient aſſis. Joan. 6. 11.

IL ne ſuffiroit pas, dit ſaint Auguſtin, expliquant cet endroit de l'Evangile, de conſidérer les mirales du Sauveur par ce qu'ils ont d'éclatant & de merveilleux, & d'y chercher ſeulement les preuves inconteſtables de ſa Miſſion & de ſa Doctrine. Les miracles enviſagés par cet endroit, ne ſont que pour les infidèles qui ont beſoin d'être convaincus, & point du tout pour les Fidèles que l'onction a rendus dociles, & qui ont déja captivé leur eſprit ſous le joug glorieux de la foi. Ceux-ci, continue

ce Père, doivent chercher dans les actions miraculeuſes de Jeſus-Chriſt, à s'inſtruire, plutôt qu'à ſe convaincre : ils doivent en développer les myſtères & non pas en examiner la certitude : creuſer dans la profondeur & dans l'intelligence de ces traits divins, ſi féconds pour les régles des mœurs, & ne pas ſe contenter d'en admirer les dehors & la ſurface : car, bien entendus, ils ont leur langage ; & ce n'eſt que pour les diſciples lâches & charnels, qu'ils ſont des paraboles & des énigmes.

Appliquons-nous cette régle ; cherchons pour notre édification, les inſtructions que le Sauveur a voulu nous donner dans le miracle ſurprenant de la multiplication des pains : développons l'eſprit caché ſous cette lettre ; & voyons ſi en raſſaſiant dans le déſert, comme autrefois Moyſe, une multitude affamée, d'un pain miraculeux, il n'auroit pas voulu nous tracer une figure de ce pain céleſte, qu'il devoit un jour multiplier ſur nos autels, pour en ſoulager les beſoins de ſes Diſciples dans le déſert triſte & aride où ils voyagent.

Ce qui me détermine à le croire, c'eſt que je remarque dans toutes les démarches que fait le peuple, avant le miracle de la multiplication, toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à une Communion ſainte, & dans tout ce qui ſuit l'hiſtoire de ce prodige, les fruits que nous en devons retirer : je vous prie d'y faire attention.

En premier lieu, le Sauveur voyant tout ce peuple arrivé, commence d'abord par guérir ceux d'entr'eux qui étoient atteints de quelque infirmité, & qui avoient beſoin de guériſon : *Et eos qui curâ indigebant, ſanabat.*

En ſecond lieu, après les avoir guéris, il les inſtruit, il leur parle du Royaume de Dieu, il les fortifie, il les accoutume à l'écouter intérieurement, il acheve de les purifier, par la ſainteté de ſa préſence & la grace de ſes entretiens : *Et loquebatur illis de regno Dei, & cœpit illos docere multa.*

En troiſiéme lieu, Jeſus-Chriſt ne multiplie les pains que lorſque le peuple eſt affamé : il attend que le jour ſoit avancé ; que l'heure du repas ſoit paſſée, & que la fatigue du voyage

& la ſtérilité du lieu, faſſent ſoupirer ces ames ſimples après une nourriture néceſſaire : *Deſertus eſt locus, & hora jam præteriit ; unde ememus panes ut manducent hi ?*

Enfin, il les fait aſſeoir ſur l'herbe : & après avoir levé les yeux au ciel, remercié ſon Père, & multiplié par la fécondité de ſa bénédiction, les cinq pains & les poiſſons qu'on lui préſenta, il les diſtribue au peuple ; mais il veut qu'il ſoit aſſis ſur l'herbe pour en manger : *Et juſſit illos diſcumbere ſuper fœnum.* Or, voilà à la lettre toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à la Communion.

Le ſuccès de ce prodige, le voici : En premier lieu, toute cette multitude eſt raſſaſiée : *Manducaverunt omnes, & ſaturati ſunt.* En ſecond lieu, l'abondance eſt ſi grande qu'il faut amaſſer les reſtes ; & que Jeſus-Chriſt ordonne de les conſerver avec ſoin, de peur qu'ils ne périſſent : *Colligite quæ ſuperaverunt fragmenta ne pereant.* En troiſiéme lieu, ce peuple eſt ſi frappé de la grandeur de ce prodige, ſi content des délices de cette nourriture miraculeuſe, qu'il ne veut plus d'au-

tre Roi que Jesus-Christ : *Jesus ergo cùm cognovisset quia venturi essent ut raperent eum & facerent eum Regem.* Or, voilà préciſément les fruits qu'on doit retirer de la Communion.

Je ne me propoſe point d'autre deſſein pour l'expoſition de cet Evangile : je m'arrête ſimplement à celui que l'Eſprit de Dieu a ſemblé nous y tracer ; les diſpoſitions qu'il faut apporter à la Communion ; les fruits qu'on en doit retirer. Je ne traiterai que la première partie pour éviter la longueur ; matière importante pour des perſonnes, ou engagées déja par leur caractère à monter tous les jours à l'autel, ou par la ſainteté des miniſtères inférieurs, & la néceſſité de leurs fonctions, à s'approcher de ce pain de vie plus ſouvent que le commun des Fidèles.

LA premiere diſpoſition marquée dans l'hiſtoire de ce peuple, eſt que Jeſus-Chriſt, avant de le nourrir du pain miraculeux, guérit tous ceux qui avoient beſoin de guériſon : *Et eos qui curâ indigebant, ſanabat.* Il faut donc être guéri avant que d'oſer par- I. DISPOS.

ticiper au pain céleſte ; & la néceſſité de cette diſpoſition eſt fondée ſur la ſainteté du Sacrement, ſur ſa nature, ſur ſes propriétés, ſur la fin de ſon inſtitution : telle a été dans tous les tems la pratique de l'Egliſe. Lazare fut reſſuſcité, délié, guéri de cette infection qu'il avoit contractée, dans le ſéjour de la mort, avant que d'être du nombre des conviés à la table de Jeſus-Chriſt, dans la maiſon de ce Phariſien de Béthanie. Le lépreux, qui, contre l'ordonnance de la loi, avoit mangé de la chair de la victime pacifique, avant que d'avoir été déclaré pur par le jugement du Prêtre, devoit périr du milieu du peuple. Eſt-ce trop exiger de nous, en effet, ô mon Dieu ! lorſque vous demandez que le temple de notre corps ſoit purgé de ſes profanations, avant que votre majeſté y deſcende & le rempliſſe de ſa gloire, & que notre chair ſoit purifiée de ſes taches & de ſes rides, avant que vous veniez, pour ainſi dire, vous incarner en elle ; vous, devant qui les Anges ſont impurs, & nos juſtices mêmes, des ſouillures ? Il faut donc que la maiſon ſoit

nétoyée exactement, ſelon le mot de l'Evangile, pour y recevoir le Roi de gloire : il faut un ſépulcre neuf, & où il n'y ait ni oſſemens, ni infection, pour y dépoſer le corps de Jeſus-Chriſt : il faut un autel où l'on n'offre plus d'animaux immondes, afin que l'Agneau ſans tache y ſoit offert ſans ſacrilége ; un autel où Dagon ſoit abbattu, afin que l'Arche de l'alliance y puiſſe demeurer avec bienſéance. La vie & la mort, la grace & le péché, Jeſus-Chriſt & Bélial, le myſtère de ſalut & le myſtère d'iniquité, le ſang de l'alliance & les fornications de Babylone, ne ſauroient être enſemble ; qui l'ignore ? Mais ſi tout le monde ſait qu'il faut être guéri, avant que d'approcher de celui qui eſt la réſurrection & la vie, tout le monde n'eſt pas également inſtruit des conditions qui doivent accompagner cette guériſon, & ſans leſquelles elle eſt, ou fauſſe, ou douteuſe. Elle doit être ſolide, & non pas menacée d'une prochaine rechûte ; elle doit être intérieure, l'ouvrage de la grace, & non pas purement extérieure, & le fruit de la contrainte,

ou de l'éloignement des occaſions ; elle doit être entière, & ne pas laiſſer la moitié du mal.

Une guériſon ſolide, qui nous établiſſe dans un état conſtant de ſanté ; qui fixe ces viciſſitudes éternelles de notre cœur ; qui ſoit un fruit permanent, ſelon le mot de l'Evangile ; qui mette la coignée au pied de l'arbre, & déracine tout le mal, au lieu d'en laiſſer toujours au-dedans de nous un funeſte germe, lequel repouſſe incontinent, & produit encore des fruits de mort. Car, Meſſieurs, ces alternatives de maladies & de ſanté ; ces plaies qui ſe rouvrent un moment après qu'on les a fermées ; ces retours promts & toujours certains au premier vomiſſement ; ce fil de paſſions & de crimes, qui n'eſt interrompu que par le Sacrement ; ce mélange monſtrueux de ſaint & de profane, de vie & de mort, de rupture & de réconciliation, de Sacremens & de rechûtes ; ces remédes toujours appliqués & toujours inutiles ; cette ſource de corruption qui ſemble ſe groſſir même des eaux ſacrées de la pénitence, & ſe déborder plus rapi-

dement après le Sacrement ; en un mot, cet état de foibleſſe, où les intervalles de ſanté ne ſont que les préludes d'un nouveau mal : grand Dieu ! quel état pour approcher des myſtères ſaints ! je n'en connois guères de plus indigne. Car vous retournez d'abord à votre vomiſſement ; eh ! vous êtes donc un de ces animaux immondes à qui le Seigneur défend de donner ſon ſaint Corps : vous retombez ſans ceſſe après avoir goûté le don céleſte ; il eſt donc bien à craindre que vous n'ayez pas été renouvellés par la pénitence : vous regardez en arrière, après avoir mis la main à la charue ; vous n'êtes donc propre ni au Royaume, ni à la table de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas que je prétende, Meſſieurs, que toute chûte, après le Sacrement, doivent nous faire préſumer que la guériſon avoit été fauſſe ; non : car, hélas ! qu'eſt-ce que l'homme ? une feuille que le vent emporte ; un roſeau, que le moindre ſouffle fait plier ; un voyageur foible dans une terre étrangère, qui ne peut répondre ni des ſurpriſes, ni des attaques.

déclarées ; un infortuné qui porte dans ſon cœur la ſource de tous ſes maux, & les inſtrumens de ſa propre défaite ; au-dehors des combats, au-dedans des craintes ; des ennemis étrangers qui l'environnent, des ennemis domeſtiques qui le trahiſſent ; ſeul au milieu de tant de dangers, tout conſpire à le corrompre, & lui-même aide à ſe ſéduire. Qu'eſt-ce que l'homme encore une fois ? qu'un miracle continuel de la grace, lorſqu'il demeure ferme ; qu'un enfant d'Adam qui ſuit le malheur & les fatales impreſſions de ſon origine, lorſqu'il tombe.

Ainſi la chair de Jeſus-Chriſt peut nous fortifier, nous animer, nous défendre : mais nous préſerver de toute chûte, nous aſſujettir tous nos ennemis, nous attacher à la juſtice & à la vérité, par des liens indiſſolubles ; c'eſt le privilége de ce vin nouveau, il eſt vrai, mais bû dans le Royaume du Père céleſte ; c'eſt l'avantage de ce froment des Elus, je l'avoue, mais lorſqu'il ne ſera plus une manne cachée & que nous le mangerons à découvert.

On n'exige donc pas que l'Euchariſtie nous confirme tellement en grace, qu'elle mette le dernier ſceau à notre ſalut ; on ſait que la vie de l'homme eſt une tentation continuelle, & que les plus juſtes tombent quelquefois : mais on voudroit qu'après le remède, les maux fuſſent moindres, les chûtes point ſi ſoudaines, les précautions plus exactes : on voudroit qu'au ſortir de ce feſtin ſacré, comme des lions, dit ſaint Chryſoſtôme, que le Sang dont ils viennent de ſe nourrir, & dont ils paroiſſent encore teints, n'a fait que rendre plus fiers, plus animés, plus redoutables à leurs ennemis, nous paruſſions plus terribles à Satan, plus hardis à l'attaquer, plus intrépides à nous défendre, plus difficiles à être vaincus : on voudroit qu'après que nos corps ont été marqués du ſang de l'Agneau, l'eſprit impur les reſpectât & n'oſât en approcher, comme autrefois l'Ange exterminateur n'oſoit toucher aux maiſons des Egyptiens, que le ſang de l'Agneau figuratif avoit marquées : on voudroit que la divine Euchariſtie ne vînt pas repoſer dans

nos cœurs, comme autrefois l'Arche ſur les eaux du Jourdain ; qu'elle ne ſuſpendît pas ſeulement nos paſſions pendant un court intervalle, comme les eaux du Jourdain ſuſpendirent leur cours par reſpect pour ce ſaint monument où habitoit la gloire du Dieu d'Iſrael ; mais qui du moment que l'Arche eut paſſé, reprirent leur première route : on voudroit en un mot, qu'après nous être nourris de cette viande ſolide, nous fuſſions des hommes robuſtes, & non plus des enfans foibles & flottans, que le premier piége va ſurprendre, que la première attaque va renverſer. L'Evangéliſte, comme le remarque un ancien Père, ne compte pas aujourd'hui les femmes & les enfans parmi ceux que Jeſus-Chriſt raſſaſie du pain miraculeux, & veut nous apprendre par-là que pour ſe nourrir de ce pain ſolide, il ne faut avoir ni la foibleſſe des enfans, ni l'inconſtance du ſexe ; mais la fermeté d'un homme parfait. Car, de bonne-foi, ſi vous vous retrouvez le même au ſortir de l'autel, auſſi foible dans une occaſion, auſſi amer envers votre frère, auſſi mon-

dain dans vos mœurs & dans vos panchans, auſſi vif pour l'élévation, auſſi avide d'une dignité ſacrée, auſſi emporté, auſſi diſſolu peut-être; n'eſt-ce pas une marque ſûre que vous vous y êtes préſenté avec la mort dans le ſein, avec la plaie honteuſe du péché dans l'ame? En effet, les guériſons de la grace ne ſont pas des guériſons d'un jour : elle change le cœur, elle redreſſe les panchans, elle crée un homme nouveau, elle édifie une maiſon ſur la pierre ferme, elle met le fort-armé en poſſeſſion de notre ame : or, cet homme nouveau ne vieillit pas le même jour preſque qui l'a vû naître; cette maiſon bâtie ſur le roc, il faut que les vents & l'orage s'élévent plus d'une fois pour l'abattre; les eſprits impurs ont beſoin de revenir ſouvent à la charge, avant que de chaſſer le fort-armé, lorſqu'une fois il eſt paiſible poſſeſſeur de notre ame; en un mot, & diſons-le plus naturellement, le changement du cœur n'eſt pas l'ouvrage d'un moment; & comme la grace n'en triomphe d'ordinaire que par des progrès tardifs & inſenſibles, il eſt

vrai auſſi qu'elle ne l'abandonne que peu à peu, & par des retraites lentes & imperceptibles : donc vous n'étiez pas guéri, ou votre guériſon n'étoit pas ſolide, lorſque vous vous êtes préſenté à l'autel.

Mais afin que la guériſon ſoit ſolide, il faut qu'elle ſoit intérieure ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne doive pas ſa ſûreté à l'éloignement des occaſions, & à la contrainte d'un ſaint azile ; mais au renouvellement de la volonté, & à la liberté de l'eſprit de Dieu. Un illuſion dangereuſe en matière de converſion, c'eſt de ſe croire pénitent, du moment qu'on n'eſt plus pécheur ; de ſe perſuader que l'arbre eſt bon quand il ceſſe de produire des fruits de mort ; que le feu eſt éteint d'abord qu'il eſt couvert, & que la paſſion n'eſt plus quand elle ne paroît plus : cependant il s'en faut bien que la ceſſation de l'œuvre ſoit le changement du cœur. La loi qui ne conduiſoit rien à la perfection, arrêtoit la tranſgreſſion par la crainte du châtiment, dit ſaint Auguſtin ; mais ne touchoit point à la volonté du Juif charnel : elle régloit ſes œuvres,

mais elle laiſſoit à ſon cœur tout ſon déréglement ; il n'étoit pas prévaricateur, mais il n'étoit pas juſte ; car la véritable juſtice n'eſt pas ſeulement d'éviter le mal & de faire le bien, mais de haïr le mal qu'on évite, & d'aimer le bien qu'on embraſſe. Donc il ſe peut faire que les bienſéances, les craintes humaines, les obſtacles, l'éloignement des occaſions, ſervent de frein aux paſſions, & ſuſpendent l'acte du péché, ſans que le cœur ſoit délivré, ſans que le péché ſoit guéri. Or, nous ne ſommes devant Dieu que ce que nous ſommes par notre cœur ; les hommes jugent ſur ce qui paroît, & Dieu juge ſur ce qui eſt inviſible.

Réflexion importante pour nous, Meſſieurs, qu'un azile ſaint éloigne du monde, & met à couvert des occaſions. Vous avez fait quelques démarches de pénitence, lorſque vous êtes entré dans ce lieu de paix : vous avez renoncé aux œuvres de ténébres ; mais votre converſion eſt-elle attachée à la douleur que vous ſentez de vos fautes, ou à la ſûreté du lieu où vous vivez ? Vous ne ſuivez

plus les desirs déréglés de la chair ; mais ces desirs ne sont-ils pas encore cachés au-dedans de vous ? le crime dans le lieu saint seroit trop pénible ; n'est-ce point par-là qu'il déplaît ? les ouvertures qu'il en faudroit faire à un conducteur sacré, seroient amères ; n'est-ce point-là tout ce que le crime a d'amer ? les voies de l'artifice seroient périlleuses ; n'est-ce pas le péril qui fait toute votre sûreté ? Grand Dieu ! que sai-je s'il faut rendre gloire à votre grace, & nous consoler dans notre ministère d'une apparence de succès ! Le changement n'est peut-être qu'au dehors ; peut-être que vos passions n'étant plus environnées de ces objets qui leur servoient d'amorces, sont seulement assoupies : les spectacles saints que vous avez devant les yeux, les pratiques pieuses, les cantiques divins, l'appareil & la variété des ministères, les instructions édifiantes, tout cela les enchante, pour ainsi dire ; mais ce n'est qu'un charme passager & facile à rompre : rien ne les réveille dans ce lieu de repos, & dans l'obscurité de cette retraite, semblable à l'aspic

que le ſage enchanteur a endormi : mais hélas ! je ne le dis qu'avec douleur, à peine les aurez-vous peut-être expoſées au grand jour, à peine auront-elles entendu le bruit du monde ; ah ! que vous les ſentirez revivre, ſe ranimer, ſecouer leur langueur, & d'autant plus indomptées, qu'elles ſeront comme engraiſſées de repos, & d'une longue oiſiveté. Ainſi tandis que Saül entendoit le ſon de la harpe de David, l'eſprit méchant ceſſoit de le tourmenter ; mais à peine cette harmonie ſainte avoit-elle ceſſé, que comme ſi l'enchantement eût fini, il rentroit encore avec plus de violence dans ſes premiers excès de fureur & de rage.

Mais la guériſon ne ſauroit être intérieure, ſi elle n'eſt entière ; car les ouvrages de Dieu ſont parfaits. Or, on croit ſouvent qu'être guéri, c'eſt avoir retranché de ſes paſſions ce qu'elles avoient de plus noir, ſans toucher au fonds & aux panchans, qui en étoient les funeſtes ſources : c'eſt avoir conſervé d'elles tout ce qui plaît, & n'avoir abandonné que ce qui nous troubloit, & avec quoi

la conſcience ne pouvoit ſe familiariſer : que de guériſons de ce caractère ! Cependant dans cet état, les paſſions ne ſont pas éteintes ; leur ardeur n'eſt que modérée & ménagée avec amour propre : les vices ne ſont pas détruits ; ils ont ſeulement baiſſé d'un degré, & il y a encore loin d'eux à la vertu. La volupté a dégénéré en molleſſe ; la vie diſſolue, en une vie douce & inutile ; les commerces ſcandaleux, en des converſations vaines & dangereuſes ; le libertinage, en une ſoumiſſion de Philoſophe ; l'oubli de Dieu, en une piété tiéde & inattentive. On n'eſt qu'à demi guéri : on s'eſt corrigé ; mais on ne s'eſt pas converti : on n'eſt plus le même homme ; mais on n'eſt pas un homme nouveau : on n'eſt plus aſſis dans les ténébres & dans les ombres de la mort ; mais on ne fait encore qu'entr'ouvrir les yeux & voir à demi la vérité : ſemblables à cet Aveugle, dont il eſt parlé dans l'Evangile, à qui le Sauveur avoit, à la vérité, ouvert les yeux ; mais qui n'étoit encore éclairé qu'à demi, & prenoit même les hommes pour des arbres.

Or, ces reſtes d'infirmité ſont plus dangereux que l'infirmité même : il y a des remédes pour les grands maux ; il n'y en a guères pour les foibleſſes de cette ſorte. D'ailleurs, ſi vous en demeurez-là, il eſt certain que votre converſion n'a été qu'un jeu d'amour propre : vous vous êtes déchargé d'un poids qui vous accabloit : d'un talent de plomb, comme dit le Prophéte, qui péſoit cruellement ſur votre conſcience : vous avez cherché à vous ſoulager du fardeau de vos crimes ; mais vous n'avez pas cherché à les punir : vous avez ſecoué le joug de Satan devenu onéreux ; mais votre deſſein n'a pas été de ſubir le joug de Jeſus-Chriſt ; vous vous êtes empreſſé de vuider cet abîme de puanteur, ces eaux croupiſſantes que le doigt de Dieu avoit troublées au-dedans de vous, & qui commençoient à vous être inſupportables à vous-même par leur corruption ; mais vous n'avez pas penſé à tirer de la pierre de votre cœur, les eaux amères de la pénitence. Cependant la converſion du cœur eſt un ſacrifice douloureux ; il faut que la victime ſoit ſalée par le

feu des auſtérités, avant que d'être préſentée à l'autel. Les anciens pécheurs n'arrivoient au ſanctuaire qu'à travers les années entières d'humiliations & de ſouffrances; la Communion n'étoit pas la première démarche, mais le prix & la couronne de la pénitence; & le pain euchariſtique étoit pour les pécheurs un pain de douleur, dont il ne leur étoit plus permis de vivre qu'à la ſueur de leur front. On ſuppoſoit alors ſagement qu'un Fidèle ſorti fraîchement des voies du péché, en emportoit toujours mille foibleſſes, que le tems ſeul & la grace de la pénitence pouvoient fortifier; que l'Euchariſtie étant la viande des forts, il falloit le laiſſer croître; qu'étant un vin nouveau & vigoureux, il n'étoit pas prudent de le verſer d'abord dans une ame foible, vieillie, uſée par le crime, pour ainſi dire; & qu'il falloit attendre que ſa jeuneſſe fût renouvellée, comme celle de l'aigle, de peur que ne pouvant y durer, le vin précieux ne ſe répandît, & ne fût indignement foulé aux pieds. Il ne ſuffit donc pas de paroître guéri; je me ſuis

étendu ſur cette diſpoſition, parce-qu'elle m'a paru importante : il faut que la guériſon ſoit ſolide, intérieure, entière ; & le diſcernement eſt ici aiſé à faire. Quand le cœur eſt guéri, ſes goûts & ſes panchans ſont nouveaux : vivre dans le recueillement des ſens ; écouter Jeſus-Chriſt au-dedans de ſoi ; faire ſes délices de la prière, de la retraite, de la méditation de ſa loi, étoit pour vous un langage inconnu : il faut que ce ſoit une pratique familière ; & c'eſt la ſeconde diſpoſition marquée dans l'hiſtoire de ce peuple. Non-ſeulement Jeſus-Chriſt guérit les malades ; mais il leur parle, il les inſtruit, il les nourrit de cette viande ſainte. C'eſt peu d'être exempt de ſouillures, il faut encore être orné de vertus.

II. DISPOS.

IL faut s'être rendu la préſence & les communications de Jeſus-Chriſt familières, avant que d'en venir à cette dernière familiarité qui nous fait aſſeoir à ſa table. Il prépara ſes Diſciples par trois années de commerce & d'inſtruction à ce ſoir heureux, où il leur donna la dernière

marque de ſon amour en les nourriſſant de ſa chair : il voyagea avec les Diſciples d'Emmaüs, il les entretint, il leur expliqua les Ecritures, il les embraſa, avant que de rompre le pain avec eux, & leur diſtribuer la viande ſainte. Aujourd'hui il parle à ce peuple, il lui enſeigne les vérités céleſtes de ſa doctrine, il les entretient du Royaume de Dieu, avant que de multiplier le pain & les nourrir. C'eſt-à-dire, Meſſieurs, qu'il n'eſt que les ames accoutumées à écouter le Sauveur, qui ſoient appellées à ſa table ; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt que ceux qui vivent de la foi, qui ſoient dignes de vivre de ce Sacrement. Marie, diſent les Pères, ne l'eût jamais conçu dans ſa chair, ſi elle ne l'eût auparavant conçu par la foi dans ſon cœur. Or, la Communion eſt une nouvelle incarnation : c'eſt-à-dire, que la participation à l'Euchariſtie ſuppoſe le recueillement des ſens ; une étroite familiarité avec Jeſus-Chriſt, un amour & une méditation continuelle de ſa loi ; une attention fidèle à tout ce qu'elle nous enſeigne au fond de nos cœurs.

Car

Car de bonne-foi, ſi vous n'habitez jamais dans vos cœurs pour y écouter Jeſus-Chriſt ; ſi votre vie eſt toute extérieure & toute dans les ſens ; ſi vos oraiſons ſont des égaremens d'eſprit ; vos lectures, ou des curioſités dangereuſes, ou de purs délaſſemens ; vos études, ou des travaux, ou des paſſions ; vos actions communes, ou des inutilités, ou des plaiſirs ; les fonctions mêmes les plus ſaintes, des habitudes qui ne réveillent plus votre piété ; en un mot, ſi vous ne vivez pas ſelon l'homme intérieur, vous ne connoiſſez pas Jeſus-Chriſt ; car il réſide au-dedans de vous ; ſon Royaume eſt dans vos cœurs, & c'eſt préciſémenr le lieu où vous n'êtes jamais. Il eſt donc pour vous ce Dieu inconnu dont parle ſaint Paul : vous ne lui avez jamais parlé comme un ami parle à ſon ami ; il ne vous connoît pas lui-même, du moins de cette connoiſſance d'amour & de diſcernement ; vous êtes à ſon égard comme ſi vous n'étiez pas. Or, je vous demande, va-t-on ſe préſenter à une table où l'on n'eſt pas connu ? n'eſt-ce pas-là le privilége d'une

longue familiarité ? Et vous vivez ſans aucun rapport ſecret & intérieur avec Jeſus-Chriſt ; vous êtes un étranger à ſon égard, & vous venez vous aſſeoir à ſa table ? Mais ne ſavez-vous pas que la loi défend à l'étranger de ſe nourrir des pains de propoſition ? *Alienigena non viſcetur ex eis :* *Exod.* 29. 33. ne ſavez-vous pas que Jeſus-Chriſt ne fait la Pâque qu'avec ſes Diſciples ? *Cum Diſcipulis meis facio Paſcha :* *Matth.* 26. 18. ne ſavez-vous pas que c'eſt ici un feſtin de famille, pour ainſi dire, où l'on n'appelle que les amis & les voiſins : *Convocat amicos & vicinos ?* *Luc.* 15. 6. Donc une vie ſans recueillement, ſans liaiſon avec Jeſus-Chriſt, ſans goût pour la prière, ſans onction pour les devoirs de piété, ſans vigilance pour les œuvres communes, ſans mortification ſur tout ce qui flate les ſens, en un mot, ſans l'exercice de la foi chrétienne, je la ſuppoſe même exemte de crimes ; une telle vie eſt une indignité formelle, qui exclut de l'autel. La manne des Juifs ne repoſoit dans l'Arche qu'au milieu de la verge d'Aaron, & des Tables de la loi : & la manne des Chrétiens, Jeſus Chriſt,

ne peut repoſer dans un cœur qu'au milieu de la mortification des ſens, figurée par la verge, & de la méditation continuelle de la loi de Dieu, figurée par les Tables où elle étoit écrite.

ET en voici une nouvelle raiſon priſe dans la troiſiéme diſpoſition. Cette vie extérieure & diſſipée, quelque innocente que vous la ſuppoſiez, émouſſe la faim de cette nourriture divine ; car comme l'ame en cet état ſe ſatisfait ſur la plupart de ſes deſirs, elle jouit d'une fauſſe abondance. Or, le cœur n'eſt affamé que lorſqu'il ſe ſent vuide : ſi vous le rempliſſez d'une viande qui périt, il ne lui reſte plus ni goût, ni deſir pour le pain céleſte ; & cet état de dégoût & de ſatiété, eſt plus à craindre pour ceux qui gardent encore des meſures avec le crime, que pour les pécheurs déclarés. Car les plaiſirs criminels ont cela de propre, qu'en raſſaſiant l'ame, ils la déchirent, ils la troublent, ils lui font ſentir ſon indigence ; & l'on peut dire qu'il en eſt de la morſure du crime, comme de III. Disp.

celle du ſcorpion, qui porte avec elle ſon reméde. Mais les plaiſirs qu'on appelle innocens, les relâchemens qui ne vont pas juſques à la chûte., les infidélités qui demeurent toujours en deçà du crime ; ah ! elles ſatisfont le cœur ſans l'inquiéter ; elles portent au-dedans de nous une abondance & une félicité paiſible : que dirai-je, elles raſſurent la foi par ce qu'elles ont d'innocent ; elles contentent la cupidité par ce qu'elles ont d'agréable. Semblables à ces Idoles que Jéroboam fit élever à Béthel, qui amuſoient la piété du peuple par l'imitation du culte de Jéruſalem, & ſatisfaiſoient en même-tems ſon panchant à l'idolâtrie, par la figure d'un Veau d'or, & la bizarerie des offrandes & des ſacrifices.

Or, pour ſe nourrir dignement de ce pain du Ciel, il faut en avoir faim : c'eſt, dit ſaint Auguſtin, la troiſiéme diſpoſition. Remarquez auſſi que le Sauveur ne fait pas le miracle de la multiplication des pains, d'abord que ce peuple eſt arrivé dans le déſert : il attend que le jour ſoit fort avancé, que l'heure du repas ſoit

paſſée : *Et hora jam pertranſiit* ; il veut que ce pauvre peuple ſoit affamé ; & c'eſt alors, dit ſaint Auguſtin, que ſa miſéricorde trouve le moment favorable de les nourrir : *Eſurientes agnovit, miſericorditer pavit.* Car approcher de l'autel avec un cœur tiéde & émouſſé ; y porter une plénitude qui ne nous laiſſe plus aucune vivacité de deſir ; en un mot, être dégoûté & manger ; ah ! ce ſeroit ſe charger, mais ce ne ſeroit pas ſe nourrir. La chair de Jeſus-Chriſt a cela de particulier, qu'elle ne nourrit qu'autant qu'elle plaît ; & qu'on n'y trouve d'utilité, qu'autant qu'on y trouve de goût.

Mais qu'eſt-ce qu'avoir faim de ſa chair & de ſon ſang ? En premier lieu, c'eſt éloigner de nous tout ce qui pourroit nous éloigner d'elle ; c'eſt s'abſtenir de tout, dit ſaint Paul, de peur de contracter quelque ſouillure qui nous interdiſe l'uſage de cet azime pur ; c'eſt éviter avec religion le commerce des incirconcis, & n'oſer preſque entrer dans les lieux qu'ils habitent, pour ne pas ſe ſouiller & ſe mettre hors d'état de manger

la Pâque ; c'eſt ſe ſervir du deſir de l'Euchariſtie, pour vivre avec circonſpection ; ne ſe permettre aucunes démarches que celles qui peuvent compatir avec l'uſage de ce Sacrement adorable, & faire même de nos actions les plus communes, une préparation à l'autel : pratique indiſpenſable à nous ſur-tout qui y montons tous les jours pour célébrer les myſtères terribles. Car un Prêtre qui vit ſans recueillement, offre ſans ferveur, & mange ſans goût la chair de Jeſus-Chriſt : or, ſi vous la mangez ſans goût, vous la mangez auſſi ſans fruit ; vous manquez de cette chaleur divine néceſſaire pour digérer la viande ſainte, la changer en votre propre ſubſtance, & en croître, puiſque le goût de l'ame, c'eſt la ferveur de l'amour : vous reſſemblez à ces malades qui n'ont pas aſſés de chaleur naturelle pour digérer ce qu'ils mangent, & à qui la nourriture non-ſeulement eſt inutile, mais nuiſible : car tout ce qui ne nourrit pas ſe change en corruption ; & plus la viande étoit ſolide & exquiſe, plus la corruption eſt à craindre. Or, vous mangez ſans

ceſſe, & vous ne croiſſez point : je tremble pour vous ; la manne amaſſée contre l'ordonnance de la loi, ſe changeoit en vers & en pourriture : & que ſai-je, ſi lorſque vous entaſſez ſans fruit Sacrement ſur Sacrement, vous n'amaſſez pas un tréſor d'infection & de puanteur ! peut-être que la chair de Jeſus-Chriſt, ce germe d'incorruption & d'immortalité, eſt au-dedans de vous un levain funeſte qui corrompt toute la maſſe ; & quand je dis peut-être, j'adoucis une vérité que les Saints ont enſeignée ſans ménagement.

En ſecond lieu, avoir faim de la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt trouver tout inſipide, hors cette nourriture céleſte ; c'eſt refuſer, comme ce peuple, dans l'attente du pain miraculeux, d'aller ſe raſſaſier d'une viande étrangère dans les villes & dans les bourgades voiſines ; c'eſt trouver mille fois plus de délices à la table du Seigneur, que dans le miel & ſous les tentes des pécheurs ; c'eſt la deſirer avec ardeur, l'attendre avec inquiétude, & n'avoir pas de jour plus heureux dans la vie, que celui où il nous

eſt permis d'en approcher ; c'eſt y trouver la ſeule conſolation de ſon exil, l'adouciſſement de ſes peines, la paix dans ſes troubles, la force dans ſes tentations, le renouvellement dans ſes langueurs, la lumière dans ſes perplexités ; c'eſt tomber, comme le Prophéte, dans la ſéchereſſe & dans le dépériſſement, du moment qu'on oublie de manger ce pain délicieux ; en un mot, c'eſt courir des premiers à la ſale du feſtin, & ne pas attendre qu'on nous preſſe, qu'on nous arrache des places publiques, & qu'on nous y traîne comme par force.

En troiſiéme lieu, avoir faim de la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt ſe préſenter à l'autel avec un cœur ſincère, une conſcience ſimple, une foi non feinte, & bannir d'une action ſi terrible toutes ſortes de motifs étrangers & indignes d'elle. Car il n'eſt que trop vrai que la bienſéance, l'exemple, le déguiſement quelquefois, attirent à ce feſtin ſacré des adorateurs coupables, & que pluſieurs ſe préſentent au Sauveur pour le recevoir, comme ce Scribe dont il

eſt parlé dans l'Evangile, dans le cœur de qui ſe trouvoient des taniè-res pour les renards, c'eſt-à-dire, des motifs ſecrets d'intérêt & de pruden-ce humaine; des nids pour les oiſeaux du ciel, c'eſt-à-dire, des vûes d'or-gueil & d'une vaine réputation; mais où le Fils de l'homme ne pouvoit trouver de quoi repoſer ſa tête.

Je dis la bienſéance. On eſt dans une maiſon ſainte; on veut y vivre ſur un pied d'honneur; on n'eſt ni d'un âge, ni d'un caractère à mener une vie ſans joug; on veut ſuivre le devoir par un principe de raiſon & de gloire; & là-deſſus, les ſolemnités nous voyent exactement approcher des ſaints myſtères; toutes les fois que le devoir nous y convie, la ré-flexion nous en fait une loi. Souvent le cœur répugne, & la bienſéance l'emporte: ſouvent on voudroit s'abſ-tenir, & on mange contre ſa conſ-cience pour ne pas ſcandaliſer ſon frère. Mais Jeſus-Chriſt n'appelle au feſtin ſacré, que ceux qui ſentent leur foibleſſe, leur laſſitude, & le beſoin qu'ils ont d'être ſoulagés; mais c'eſt ici la table des enfans, & vous y ve-

nez comme un eſclave ; mais c'eſt une faveur dont il faut être touché, & vous la regardez comme une ſervitude pénible ; mais c'eſt un feſtin de tendreſſe & de familiarité, & vous en faites un devoir de bienſéance & une pure cérémonie. O attentat ! de faire une ſcène de l'autel, & de ménager les hommes aux dépens de Jeſus-Chriſt !

Je dis l'exemple. On fait ce qu'on voit faire ; ce n'eſt pas Jeſus-Chriſt qu'on cherche, c'eſt la multitude qu'on ſuit ; ce n'eſt pas la piété & le goût des promeſſes qui conduit à l'autel, c'eſt l'imitation. On reſſemble à ces Cinéens, peuples étrangers, qui s'étoient mêlés avec les Iſraélites dans le déſert ; ils marchoient comme eux vers une terre ſainte, mais ſans être inſtruits des promeſſes divines qui y appelloient Iſrael, ſans aucun goût pour le lait & le miel qui couloient dans cette heureuſe contrée ; ils ſuivoient ſeulement les marches & les campemens du peuple de Dieu, & ſans être animés de la même eſpérance que lui, ils ne laiſſoient pas de faire les mêmes démarches.

Je dis le déguiſement, & je voudrois bien me diſpenſer de le dire. On vient recevoir Jeſus-Chriſt pour être regardé des hommes ; on fait ſervir le pain de la Vérité à l'impoſture ; on prend le Scrutateur des cœurs pour le confident d'une hypocriſie affreuſe ; le voile adorable du Sacrement devient le voile du crime & de la paſſion ; & l'Agneau ſans tache ne ſert plus qu'à ſceller aux yeux des hommes, le livre de mort & l'hiſtoire d'une vie criminelle. Mais grand Dieu ! ſe trouveroit-il dans l'enceinte même de votre Maiſon, dans ce lieu de paix, de religion, au milieu d'un peuple ſaint & qui vous eſt conſacré, s'y trouveroit-il des profanateurs & des ſacriléges ? découvririez-vous dans cette aſſemblée de Miniſtres, quelqu'une de ces ames noires, qui, le péché dans le cœur, viennent, de ſens froid, manger & boire leur condamnation ; de ces monſtres qui font deſcendre votre ſang dans la corruption, & le mêlent avec les fornications de Babylone ? y verriez-vous quelqu'un de ces démons ſortis de l'Enfer, qui ſe transfi-

gurent en Anges de lumières ; & par un prodige nouveau, vous font entrer eux-mêmes dans des animaux immondes ? ſeriez-vous ſouillé au milieu de nous, ſelon la plainte de votre Prophéte ? Ah ! vous qui connoiſſez les cœurs de tous, marquez donc cet impie ſur le front d'un caractère ſenſible, comme vous marquâtes autrefois Caïn ; puiſque, comme lui, il a répandu le ſang innocent, & mis à mort de nouveau le Juſte : diſcernez cet anathême du milieu de nous, de peur qu'il n'attire votre fureur ſur tous ſes frères : permettez que la lépre hideuſe, qui couvre ſon ame, paroiſſe ſur ſa chair, afin qu'on le ſépare du camp, & qu'il n'infecte pas votre peuple : ou plutôt guériſſez-le en ſecret, Seigneur ; convertiſſez-le ; faites luire un rayon de grace dans ſon ame ; créez en lui un cœur nouveau : ce ſouhait eſt bien plus digne de notre miniſtère & de votre miſéricorde.

Pour nous, Meſſieurs, examinons, ſans nous flater, quel motif nous améne à la table ſainte : c'eſt ici ſurtout où le Seigneur eſt un Dieu ja-

loux, & où le moindre mélange bleſſe ſa délicateſſe : quand on fait de grandes faveurs, on eſt plus ſenſible aux infidélités. Figurons-nous, lorſque nous approchons de l'autel, que nous entendons ſortir du fond du ſanctuaire une voix terrible qui nous demande : *Amice, ad quid veniſti?* O homme ! qui portez à ma table un viſage d'ami, quel eſt le deſſein qui vous y améne ? Venez-vous pour me trahir, ou pour m'adorer ? venez-vous m'ouvrir votre cœur pour m'y recevoir, ou me percer de nouveau le ſein pour me donner une mort cruelle ? venez-vous vous enivrer encore d'un vin qui enfante les Vierges, ou m'abreuver encore de fiel & d'abſinthe ? *Ad quid veniſti ?* Venez-vous à moi, comme à votre lumière, pour y diſſiper les erreurs de vos ſens ; comme à la fontaine de vie, pour y éteindre ou y modérer l'ardeur de vos paſſions ; comme à la vérité, pour y redreſſer l'obliquité de votre cœur ; comme à la voie, pour ne pas vous méprendre dans vos routes ; comme à la vie, pour réparer vos forces & ranimer vos langueurs ? *Matth.* 26. 50.

Ad quid venisti ? Eh ! heureux alors, Messieurs, si nous pouvons lui dire avec le Prophéte : Tout mon desir est devant vous, Seigneur ; mon gémissement ne vous est pas inconnu : éprouvez mon cœur, sondez mes reins, & voyez si vous y trouverez même des traces de déguisement & d'infidélité.

IV. DISPOS. MAis comment, me direz-vous, exciter en soi le goût de l'Eucharistie ? Par l'usage fréquent de ce Sacrement ; & c'est ce qui nous est marqué dans la dernière disposition. La viande qui périt rassasie le corps, appésantit l'ame ; & il faut que l'abstinence serve d'assaisonnement à la volupté. Mais la viande qui demeure éternellement, elle réveille le goût, irrite les desirs ; une Communion sert d'attrait à une autre Communion : c'est ici une manne cachée dont on ne sent pas la première fois la douceur & la force ; & pour communier utilement, il faut communier souvent. Jesus-Christ ordonne à ce peuple de s'asseoir sur l'herbe pour manger le pain miraculeux : *Jussit illos re-*

cumbere ſuper fœnum : il vouloit nous apprendre par-là, que l'honneur que l'on a d'être admis à cette table céleſte, doit nous ouvrir les yeux ſur nos infirmités, ſur nos misères, ſur nos beſoins, & nous animer à recourir ſouvent au reméde.

Et ici il y a deux écueils à éviter : car les uns, ſous un faux prétexte d'indignité, s'en éloignent ; ils ſont aſſis ſur l'herbe ; ils voyent leur misère & leur pauvreté, comme le Prophéte ; mais ils ne mangent pas, & ne comptent pas aſſés ſur cette viande divine : les autres mangent, mais ils ne ſont pas aſſis ſur l'herbe ; ils perdent de vûe leur fragilité, & comptent trop ſur cette divine nourriture. Il ne faut jamais ſéparer ces deux choſes ; autrement, ou vous tomberez dans un reſpect d'illuſion, ou dans une familiarité téméraire. Dans un reſpect d'illuſion : c'eſt l'état de ceux d'entre vous que les paſſions gouvernent encore ; qui ne prennent rien ſur eux-mêmes ; & qui ſe font cependant de leurs infidélités les plus volontaires, une juſte excuſe pour s'éloigner de l'autel : l'état de ceux

qui prennent leur lâcheté pour un ſentiment de religion, & qui ſe perſuadent que la préférence qu'ils font de leurs paſſions & de leurs habitudes à la table de Jeſus-Chriſt, eſt ce diſcernement de la foi & cette épreuve néceſſaire dont parle l'Apôtre.

Car, je vous prie, votre vie n'eſt pas aſſés ſainte pour approcher ſouvent, dites-vous : mais à qui tient-il qu'elle ne le ſoit aſſés ? Vivez de telle ſorte que vous méritiez d'approcher tous les jours. Il vaut mieux s'abſtenir que manger indignement : je l'avoue ; mais prenez-vous des meſures pour vous en rendre digne ? On ſent ſi peu de dévotion qu'on n'oſeroit ſe préſenter : inſenſé ! parceque vous êtes malade, vous fuyez le reméde ? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi : mais l'avez-vous faite avec plus de fruit ? On craint de manger indignement : mais craignez-vous ce qui vous en rend indigne ? Mais d'ailleurs votre vie n'eſt pas aſſés ſainte : & vous la croyez aſſez ſainte pour aſpirer à un miniſtère redoutable, où les myſtères ſaints deviendront non-ſeulement

la nourriture journalière de votre ame, mais le fruit de vos lévres, & l'ouvrage de vos mains ? Il vaut mieux s'abſtenir que manger indignement : eh ! que n'appliquez-vous donc cette régle à vos empreſſemens téméraites pour les dignités de l'Egliſe ? On ſent ſi peu de dévotion : mais vous devez être une lampe ardente & luiſante ; un autre buiſſon revétu d'un feu céleſte, échauffant, brûlant, conſumant tout ce qui ſe trouve autour de vous ; & ſi vous êtes froid, comment porterez-vous l'amour de Jeſus-Chriſt dans les cœurs, & allumerez-vous le feu ſacré qu'il a laiſſé ſur la terre ? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi : mais hélas ! ſi votre foi s'éteint dans la familiarité des choſes ſaintes, regardez donc le ſacerdoce où vous aſpirez, comme un précipice affreux pour vous : y vivant ſans ceſſe au milieu de ce que la Religion a de plus terrible, vous allez paſſer du dégoût, à la tiédeur ; de la tiédeur, à l'inſenſibilité ; de l'inſenſibilité au mépris ; du mépris, que ſai-je ? à l'impiété peut-être & à la profana-

tion. Donc ſi vous n'êtes pas digne de participer ſouvent à l'autel, vous n'êtes pas digne d'aſpirer aux fonctions ſaintes de l'autel. Si votre bouche n'eſt pas aſſés pure pour recevoir Jeſus-Chriſt, le ſera-t-elle aſſés pour le produire ? ſi vous n'oſez uſer des priviléges d'un ſimple Fidèle, comment oſez-vous prétendre aux priviléges des Clercs ? Donc les mêmes motifs qui vous éloignent de la table ſainte, doivent à plus forte raiſon vous éloigner du miniſtère de l'autel. D'où vient donc tant de frayeur d'un côté, & tant de ſécurité de l'autre ? c'eſt que vous ne fuyez pas ce qui vous paroît au-deſſus de vous, mais ce qui vous gêne ; vous pourſuivez, non pas ce qui vous paroît ſaint, mais ce qui vous éléve : c'eſt que l'iniquité ſe contredit elle-même. Je croyois combattre votre découragement, & il faut combattre votre préſomption.

Second écueil auſſi dangereux que le premier. La confiance préſomptueuſe compte tellement ſur l'uſage fréquent de ce Sacrement, qu'on borne là toute ſa piété ; qu'on ſubſtitue une dévotion mal réglée qui nous

fait approcher, à la vigilance, à la ferveur, à la mortification, au renoncement à ſoi-même ; qu'on fait conſiſter tout l'exercice de la foi chrétienne à participer à la table de l'Agneau : illuſion groſſière ! car c'eſt prendre l'Egliſe de la terre pour celle du ciel. Les citoyens de la céleſte Jéruſalem n'auront pendant toute l'éternité, point d'autre occupation que de ſe raſſaſier du froment des Elus, & s'enivrer d'un vin nouveau, d'un torrent de volupté : l'Agneau ſe donnera à eux comme le fruit de leur victoire : *Vicenti dabo edere ;* mais à nous il ne ſe communique que comme notre force, notre bouclier, notre glaive, notre armure divine. Donc l'uſage fréquent de ce Sacrement doit nous animer au combat, au lieu de nous endormir ſur nos foibleſſes : autrement vous reſſembleriez à un inſenſé, qui environné d'ennemis de toutes parts, ſe contenteroit d'amaſſer des armes autour de lui, & s'endormiroit au milieu d'elles, ſans s'être jamais mis en devoir de s'en ſervir. Il faut donc manger aſſis ſur l'herbe ; ne perdre jamais de vûe notre

Apoc. 3. 7.

fragilité, & le beſoin que nous avons de vigilance; nous ſouvenir que la force qui nous eſt communiquée par ce Sacrement, reſſemble à l'herbe des champs qu'un rayon de chaleur flétrit, qu'un ſeul jour de ſéchereſſe fait mourir, qui aujourd'hui a de la fraîcheur, demain n'eſt plus qu'une plante propre à jetter au four, dit Jeſus-Chriſt; ainſi la vûe de notre fragilité nous portera, & à l'uſage fréquent du Sacrement, & à ne pas trop compter ſur le Sacrement : c'eſt manger aſſis ſur l'herbe, & d'autant mieux qu'au ſortir de l'autel, portant Jeſus-Chriſt dans nos cœurs, nous portons un tréſor dans des vaiſſeaux fragiles, un tréſor que mille ennemis, avides d'une proie ſi précieuſe, ſe diſpoſent à nous enlever, & dont la garde n'eſt confiée qu'à notre vigilance. N'oublions jamais l'hiſtoire de ces Juifs, qui après avoir reçu l'Arche de l'alliance dans leur camp, s'amusèrent à faire retentir l'air de cris d'allégreſſe, comme s'ils n'euſſent eu plus rien à craindre des Philiſtins, au lieu de prendre encore plus de meſures qu'auparavant, de peur qu'au malheur de

leur défaite, ils n'ajoûtaſſent encore la priſe de l'Arche d'Iſrael. Vous en ſçavez la ſuite : ils furent vaincus, l'Arche du Seigneur devint la proie des Philiſtins. L'hiſtoire eſt terrible, & l'application aiſée à faire à ceux qui comptant trop ſur l'Euchariſtie, ſe repoſent ſur elle, pour ainſi dire, du ſoin de la victoire, & font que par leur chûte, elle devient dans leur cœur la proie de Satan.

N'en approchons donc jamais ſans être guéris de nos plaies ſolidement, intérieurement, entiérement ; ſans nous y être préparés par le recueillement des ſens, la pratique de la prière & des vertus chrétiennes ; ſans avoir faim de cette viande divine ; ſans un vif ſentiment de nos beſoins & de la fragilité de notre cœur : ſentiment qui nous porte, & à recourir ſouvent au reméde, de peur que la vigilance, ſans le reméde, ne ſuffiſe pas pour nous ſoutenir ; & à joindre la vigilance au reméde, de peur que le reméde ſeul, ſans les précautions, ne fût inutile.

Si nous portons ces diſpoſitions à l'autel, nous y recueillerons les fruits

marqués dans l'hiſtoire de ce peuple ; & que le tems ne me permet pas de développer. Nous en ſortirons raſſaſiés : *Manducaverunt omnes, & ſaturati ſunt ;* dégoûtés des biens périſſables & des plaiſirs ſenſibles, plus affamés que jamais de Jeſus-Chriſt. Nous conſerverons précieuſement les reſtes de ce feſtin, & ils ne périront pas ; c'eſt-à-dire, nous y recevrons une telle abondance de graces, qu'outre nos beſoins propres, nous y pourrons encore, de ce qui nous reſtera, former un tréſor précieux de juſtice, d'où nous tirerons un jour des richeſſes ſpirituelles pour les répandre ſur les peuples que la Providence aura confiés à nos ſoins. Enfin, nous ne voudrons plus reconnoître d'autre Roi que Jeſus-Chriſt ; nous établirons pour toujours ſon régne dans nos cœurs ; nous régnerons nous-mêmes avec lui ſur nos paſſions & ſur nos deſirs déréglés : il ſera paiſible poſſeſſeur de notre ame : ce ſera un Roi pacifique qui y rétablira la paix ; un Roi libéral qui la comblera de faveurs ; un Roi de gloire qui l'ornera de grace & de beauté ; un Roi

puiſſant, des mains duquel on ne pourra jamais l'arracher, tandis qu'elle ſera fidèle : de ſorte qu'alors, dans le moment même où il ſe ſera donné à nous ſous le voile du Sacrement, nous pourrons lui dire, comme il diſoit lui-même à ſon Père : *Mea omnia tua ſunt, & tua mea ſunt.* Oui, Seigneur, tout ce que j'ai eſt déſormais à vous ; régnez en Souverain dans mon cœur ; je ne veux plus vous en diſputer la poſſeſſion ; il n'eſt fait que pour vous, & je vous le dois par juſtice, par reconnoiſſance, par tous les motifs imaginables. Et quand je ne vous le devrois pas, ne ſerois-je pas trop heureux d'avoir quelque choſe à vous offrir du mien ? à vous, qui rendez au centuple ; qui vous piquez de vaincre en libéralité ceux qui vous donnent, & qui êtes le plus magnifique de tous les maîtres : mes panchans, mes deſirs, mes projets, mes talens, mes forces, mes foibleſſes mêmes, tout eſt à vous ; je n'en veux plus uſer que comme d'un bien emprunté & dont je dois vous rendre compte. Mais auſſi tout ce que vous êtes eſt à moi dans le moment où

vous me nourriſſez de votre chair : vos myſtères, votre doctrine, vos dons, vos promeſſes, tous les biens me ſont arrivés avec elle : vous vous donnez tout entier à moi dans ce Sacrement : *Et tua mea ſunt.* Heureux ſi je ne rétracte jamais le don que je vous fais ; & encore plus heureux, ſi je conſerve précieuſement celui que vous venez de me faire.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR LE ZELE DES MINISTRES DE L'ÉGLISE CONTRE LES SCANDALES.

Et cùm feciſſet quaſi flagellum de funiculis, omnes ejecit de Templo.

Ayant fait un fouet de petites cordes, il les chaſſa tous du Temple. Joan. 2. 15.

LA première fonction du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans Jéruſalem, eſt une fonction de zèle contre les abus qui deshonoroient la gloire de ſon Père, & la ſainteté de ſa maiſon. Cette douceur divine qui juſques-là avoit éclaté dans toutes ſes démarches, ſe tourne aujourd'hui en une ſainte ſévérité : il ne peut ſouffrir un ſcandale public, qui ſemble inſulter la Religion juſques dans ſon azile le plus ſaint & le plus reſpectable. En vain la fauſſe piété des Phariſiens le

tolère ; en vain l'avarice peut-être des premiers Miniſtres du temple le protége ; en vain un uſage ancien & public, ſemble l'avoir autoriſé : ce ſont des motifs mêmes qui l'animent d'une nouvelle indignation ; & plus il paroît difficile & dangereux de remédier à un abus & à une indécence ſi publique, moins il uſe de délai & de ménagemens, pour en purger le lieu ſaint.

Le zèle contre les vices & les ſcandales, qui outragent la gloire de Dieu & deshonorent la ſainteté de la Religion, eſt donc le premier exemple que Jeſus-Chriſt a laiſſé à ſes Miniſtres dans les fonctions publiques de ſon miniſtère au milieu de Jéruſalem. Il nous envoye, à la vérité, comme des agneaux, qui ſe taiſent & ne montrent que de la douceur, quand on les maltraite eux-mêmes ; mais qui ſavent lever la voix & rugir comme des lions, quand on inſulte la gloire du Seigneur, dont ils ont l'honneur d'être les Miniſtres. Il déſaprouve, il eſt vrai, le zèle de deux Diſciples qui veulent faire deſcendre le feu du ciel ſur une ville incrédule ;

mais il ne blâme dans leur zèle que l'impétuoſité & l'aigreur : il condamne le zèle qui cherche à punir plutôt qu'à corriger ; & nous apprend que ſans la charité, le zèle n'eſt plus qu'une ſaillie de l'humeur, & non un mouvement de la grace. Enfin, il nous avertit que nous ne ſaurions arracher tous les ſcandales de ſon Royaume, parceque la malice des hommes ira toujours croiſſant ; mais il veut que nous annoncions ſans ceſſe un malheur & un anathême éternel à quiconque ſcandaliſe ſon frère ; que nous condamnions généreuſement les ſcandales, que nous ne ſaurions corriger, ou du moins que nous gémiſſions en ſecret de ceux qu'il ne nous eſt pas permis de condamner tout haut.

Le zèle contre les vices & les ſcandales, eſt donc le devoir le plus eſſentiel d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt : ce ſera ma première réflexion. Mais d'où vient que ce zèle eſt ſi rare parmi les Miniſtres ? c'eſt ce que je me propoſe de développer dans la ſuite de cette inſtruction.

I. REFLEX. DÈs que l'Egliſe, par la grace de l'onction ſacerdotale, nous à aſſociés au ſaint miniſtère, nous devenons les coopérateurs de Dieu pour le ſalut de nos frères : nous entrons en part du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, qui n'a été établi Prêtre & Pontife, que pour détruire le régne du péché ; rendre à ſon Père la gloire que la malice des hommes lui avoit ravie ; & former un peuple ſpirituel, innocent, fidèle ; une aſſemblée de Saints, qui pût le glorifier dans tous les ſiécles.

Ainſi un Prêtre eſt un Miniſtre ſacré, chargé des intérêts du Seigneur & de la ſanctification des hommes ſur la terre : il continue ici-bas la miſſion de Jeſus-Chriſt, & ſon amour pout les hommes, en y continuant ſon ſacerdoce : ſes prières, ſes deſirs, ſes études, ſes veilles, ſes travaux, ſes fonctions, tout doit avoir pour unique but le ſalut de ſes frères : tout ce qui ne ſe rapporte pas à ce grand objet, devient étranger à la ſainteté de ſa deſtination : il ſort de ſon état ; il le deshonore ; il renonce à la ſublimité de ſa vocation, il ſe couvre &

ſe flétrit de l'opprobre d'une eſpéce d'apoſtaſie, dès qu'il ſe fait d'autres ſoins, d'autres occupations, que celles qui tendent à augmenter le Royaume de Jeſus-Chriſt, & à former à ſon Père des adorateurs en eſprit & en vérité.

Elie montant au Ciel, & laiſſant ſon eſprit de zèle à ſon diſciple Eliſée, n'étoit que la figure de Jeſus-Chriſt, lequel aprés être monté à la droite de ſon Père, fit deſcendre ſur ſes Diſciples cet Eſprit de zèle & de feu, qui devoit être le ſceau de leur miſſion & de leur ſacerdoce, & par conſéquent embraſer, purifier tout l'univers, & porter à toutes les nations la ſcience du ſalut & l'amour de la vérité & de la juſtice. Auſſi à peine ſont-ils remplis de cet Eſprit-ſaint, que ces hommes auparavant ſi timides, ſi ſoigneux de ſe cacher, & de ſe dérober à la fureur des Juifs, ſortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connoiſſent plus de péril, portent ſur le front avec le ſigne de leur divin Maître, une intrépidité qui défie toutes les Puiſſances du ſiécle; rendent

hardiment témoignage devant les Princes des Prêtres aſſemblés, à la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & ſortent de leur conſeil, en ſe réjouiſſant d'avoir été trouvés dignes de ſouffrir des opprobres pour ſon ſaint nom.

La Judée même ne peut pas ſuffire à l'ardeur & à l'étendue de leur zèle : ils paſſent de ville en ville, de province en province, de nation en nation : ils ſe répandent juſqu'aux extrémités de la terre : ils attaquent les abus les plus anciens & les plus autoriſés : ils arrachent aux peuples les plus féroces, les Idoles que leurs ancêtres avoient de tout tems adorées : ils renverſent les autels, que l'encens & les hommages de tant de ſiécles avoient rendus ſi reſpectables : ils prêchent l'opprobre & la folie de la Croix aux nations les plus polies, & qui ſe piquoient le plus d'éloquence, de philoſophie & de ſageſſe. Les obſtacles que tout préſente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment, & ſemblent leur annoncer le ſuccès : le monde entier conjure contr'eux, & ils ſont plus forts que le monde : on leur montre des croix & des gibets,

pour les forcer de ſe taire ; & ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vû & entendu ; & ils publient ſur les toîts ce qu'on leur défend même de confier au ſecret des oreilles : on les fait expirer ſous le fer des bourreaux ; on invente de nouveaux tourmens pour éteindre avec leur ſang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, & leur ſang la prêche encore après leur mort, & plus la terre en eſt inondée, plus elle enfante de nouveaux diſciples à l'Evangile. Tel eſt l'eſprit du ſacerdoce & de l'apoſtolat qu'ils ont reçu : car le ſacerdoce & l'Apoſtolat ne forment en un ſens qu'un même miniſtère. Tout Prêtre eſt l'Apôtre & l'Envoyé de Jeſus-Chriſt parmi les hommes : il exerce, à la vérité, les fonctions avec dépendance ; mais il n'eſt Prêtre que pour les exercer : ſon zèle eſt ſous la main des premiers Paſteurs ; c'eſt à eux à l'appliquer ; mais ſon zèle eſt le premier devoir de ſon ſacerdoce.

Voilà, mes Frères, à quoi nous ſommes dévoués en recevant l'impoſition des mains. L'Egliſe, il eſt vrai,

n'exige pas de chacun de nous que nous allions annoncer Jeſus-Chriſt à des nations barbares, & arroſer de notre ſang les terres les plus éloignées, pour y faire fructifier l'Evangile, & amener à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt les peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui : c'eſt un miniſtère réſervé à un petit nombre d'ouvriers apoſtoliques, qui perpétuent dans l'Egliſe le premier Eſprit avec les premières fonctions de l'apoſtolat, & avancent ſans ceſſe par leurs travaux, l'accompliſſement des Prophéties & des promeſſes, ſur la plénitude des nations qui doit entrer un jour dans l'enceinte de la nouvelle Jéruſalem : mais notre miſſion, pour être moins laborieuſe & moins étendue, n'en eſt pas moins apoſtolique. Nous pouvons laiſſer ces terres incultes & ſauvages, à des ouvriers généreux, qui à travers l'étendue des mers, & la barbarie de mille nations, vont y jetter la ſemence ſainte : mais nous ſommes deſtinés à purger le champ de Jeſus-Chriſt de l'ivraie & des ſcandales qui y croiſſent ſans ceſſe. A la bonne-

heure, que notre zèle ne ſoit pas aſſés héroïque pour conquérir de nouvelles nations, & ajoûter de nouvelles terres à ſon héritage : nous devons du moins cultiver celle que nos prédéceſſeurs lui ont acquiſe, & qui eſt devenue ſon ancienne poſſeſſion. Ils la trouvèrent conſacrée aux Démons, & ſouillée par le ſang de mille ſacrifices profanes : la barbarie & l'aveuglement de nos ancêtres, jaloux juſques à la fureur d'un culte ſi impie & ſi inſenſé, ne les effraya pas : ils leur annoncèrent la doctrine du ſalut : le Démon défendit long-tems contre leur zèle, ſes temples & ſes autels : il arma contr'eux la ſuperſtition des peuples : les villes & les campagnes ruiſſelèrent de leur ſang : encore aujourd'hui ſubſiſtent au milieu de nous les lieux où ces généreux défenſeurs de la foi, livrés à la fureur des méchans, conſommèrent leur ſacrifice. Ces monumens reſpectables s'élévent encore dans la plupart des villes de nos Gaules, & les embelliſſent plus que les colomnes & les ſtatues que la vanité des conquérans y a élevées, puiſque ces

vains trophées ne tranſmettent aux ſiécles ſuivans que les calamités de mille peuples vaincus ; au lieu que ces monumens religieux nous annoncent les nations entières ſauvées, délivrées de la captivité du Démon, & conquiſes à Jeſus-Chriſt par le ſang & le miniſtère de ces héros Chrétiens. Et en effet, la foi ne fut pas éteinte & enſévelie avec eux : leurs bourreaux eux-mêmes devinrent enſuite leurs diſciples : de nouveaux Apôtres ſortirent, pour ainſi dire, de leurs cendres ; & nos Gaules, où l'impie & miſtérieuſe abomination des Druïdes avoit fait ſi long-tems toute la religion de nos ancêtres, devinrent la plus pure & la plus floriſſante portion de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt cette portion qu'ils ont tranſmiſe à nos ſoins, nous qui nous glorifions d'être leurs ſucceſſeurs : ils nous la laiſsèrent pure, fervente, & remplie encore des prémices de l'Eſprit qu'ils avoient reçu. La durée des tems, qui par un deſtin inévitable aux choſes humaines, entraîne toujours avec elle le changement des mœurs & les affoibliſſemens de la diſ-

cipline, en a altéré la première innocence, & défiguré preſque toute la beauté. La doctrine ſainte qu'ils nous ont laiſſée, n'a rien ſouffert, il eſt vrai, de la durée & de la corruption des ſiécles : elle eſt venue juſques à nous auſſi pure qu'elle étoit dans ſa ſource : les héréſies, les doctrines nouvelles, que des eſprits ſuperbes & indociles ont tâché de tems en tems de répandre au milieu de nous, n'ont eu qu'un cours paſſager, & n'ont ſervi au fond qu'à y affermir l'ancienne doctrine. Mais il s'en faut bien que les mœurs n'ayent eu le même privilége, & qu'en conſervant la même foi que nos pères, nous ayons conſervé la même ferveur & la même innocence qu'eux.

C'eſt donc à nous à rendre à l'héritage de Jeſus-Chriſt ſa première beauté. S'il falloit encore l'arracher à l'empire du Démon & de l'idolâtrie, & l'acquérir au prix de tout notre ſang comme nos ſaints prédéceſſeurs, le péril & la grandeur de l'entrepriſe pourroient allarmer notre foibleſſe : mais nous le trouvons tout acquis à Jeſus-Chriſt, & devenu par

le zèle & les ſouffrances de nos pères, ſa poſſeſſion & ſon patrimoine ; il ne s'agit plus que d'en réparer les ruines. Il ne faut plus, pour travailler à l'œuvre de l'Evangile, s'expoſer aux roues & aux gibets : il ne faut que du zèle, que reſpecter ſon miniſtère, qu'être touché de la gloire de Jeſus-Chriſt, & des ſcandales qui affligent & deshonorent ſon héritage, en un mot, que ſe ſouvenir que nous ſommes ſes Miniſtres & ſes Apôtres, & que nous ſuccédons à ceux qui livrèrent leur ame, pour lui gagner les peuples qui nous ſont confiés. Nous nous glorifions d'être les ſucceſſeurs de leur miniſtère ; mais notre gloire n'eſt rien, ſi nous ne ſommes en même-tems les ſucceſſeurs de leur eſprit & de leur zèle. Ils ont élevé l'édifice ſaint malgré les vents & les tempêtes qui les expoſoient à être à tous momens enſévelis ſous ſes ruines: ils l'ont cimenté de leur ſang : ils en ont été les fondateurs laborieux ; & nous n'en ſommes que les gardiens & les dépoſitaires paiſibles : toutes nos fonctions les plus pénibles ſe bornent à effacer les taches que le tems y a fait

naître ; à redonner à ce qui eſt noirci, ſon premier éclat ; à redreſſer ce qui tombe tous les jours ; à ſoutenir ce qui chancéle & menace ruine ; à fermer enfin l'entrée de ce lieu ſaint aux immondes, ou plutôt à les diſpoſer à s'y préſenter, comme le Publicain, en ſe frappant la poitrine, & avec un cœur briſé de repentir. En un mot ce qui étoit grand, ce qui étoit héroïque, ce qui ſurpaſſoit, ce ſemble, les forces de la nature, nos prédéceſſeurs l'ont fait : ce qui nous reſte à faire, n'eſt preſque rien ; c'eſt de conſerver à Jeſus-Chriſt ce qu'ils lui ont acquis : c'eſt de veiller de peur que l'homme ennemi ne ſéme la zizanie dans ce champ divin ; c'eſt de cultiver les plantes que le Père céleſte y a plantées ; c'eſt de les arroſer, & d'y faire couler ſans ceſſe les eaux des Sacremens & de la doctrine, de peur qu'une funeſte ſéchereſſe n'en arrête la fécondité.

Serions-nous excuſables, ſi nous nous refuſions à des fonctions ſi douces, ſi aiſées, ſi conſolantes ? mériterions-nous de porter le nom de Miniſtres de Jeſus-Chriſt, & d'être les

ſucceſſeurs de ces hommes apoſtoliques, ſi nous laiſſions périr par notre indolence le fruit précieux de leur ſang & de leurs travaux; ſi nous voyions d'un œil tranquille, l'iniquité & la malice prévaloir tous les jours parmi les hommes; les ſcandales devenus preſque des uſages publics; la foi morte, & vuide de charité & d'œuvres ſaintes dans la plupart des Fidèles; Dieu preſque inconnu parmi nous, comme il l'étoit autrefois au milieu d'Athènes idolâtre; & le peuple d'acquiſition, & la nation ſainte, & les Chrétiens autrefois la bonne odeur de Jeſus-Chriſt au milieu d'un monde payen & corrompu, ſi reſpectables aux ennemis même du Chriſtianiſme par l'innocence & la ſainteté de leurs mœurs, le deshonorer aujord'hui par des excès dont le paganiſme auroit rougi, & faire blaſphémer la Religion par les impies?

D'où vient cependant que la déſolation de l'héritage de Jeſus-Chriſt, dont nous ſommes tous les jours témoins, ne nous touche pas? d'où vient que nous nous croyons quittes

de nos obligations, quand nous avons vaqué, ſans attention ſouvent, à certaines prières que l'Egliſe nous impoſe, & rempli avec négligence certaines fonctions extérieures du culte divin, attachées aux titres que nous avons dans l'Egliſe ? Ne ſommes-nous Prêtres que pour nous donner en ſpectacle aux Fidèles dans nos temples ; que pour y paroître revétus de la dignité & de la pompe du ſacerdoce, pour décorer d'un vain appareil ces édifices matériels, & laiſſer périr nos frères, qui ſont le temple vivant du ſaint-Eſprit ? la plus eſſentielle de nos fonctions, celle du moins à laquelle toutes les autres ſe rapportent, n'eſt-elle pas l'édification & le ſalut des Fidèles ? Quand l'Egliſe ne nous auroit pas confié une portion du troupeau à conduire, il eſt tout entier, pour ainſi dire, confié à notre zèle & à notre charité : nous devenons par le ſacerdoce ſeul, revétus de la miſſion du Paſteur principal, les pères des Fidèles : l'Egliſe ne prétend pas aſſocier au ſaint miniſtère des ouvriers oiſeux : nous ſommes tous indiviſiblement chargés

de l'œuvre de l'Evangile ; & un Prêtre qui n'eſt d'aucune utilité à ſes frères, eſt un uſurpateur du Sacerdoce ; il n'a de droit au titre qu'autant qu'il a de zèle pour les fonctions.

II. REFLEX. REmontons donc, mes Frères, à la ſource d'un défaut ſi commun parmi les Miniſtres de l'Egliſe. D'où vient que le zèle de la maiſon du Seigneur ; que cette ſainte ardeur pour la ſanctification des peuples ; que ce deſir enflammé d'aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt ; que cette douleur vive de voir ſa doctrine mépriſée, & la plupart de nos frères périr ? d'où vient que ces diſpoſitions ſi dignes du ſacerdoce, ſi conformes à notre vocation, ſi honorables à notre miniſtère, ſi communes autrefois aux premiers ouvriers de l'Evangile, ſont ſi rares aujourd'hui parmi les Prêtres ? d'où vient un malheur ſi univerſel & ſi déplorable ? Car enfin, jamais l'Egliſe n'a vû ſes autels environnés de tant de Miniſtres ; jamais le champ de Jeſus-Chriſt n'a nourri dans ſon enceinte plus d'ouvriers capables d'y travailler. Les pieuſes largeſſes des Fon-

dateurs, en multipliant les Clercs, ont multiplié les ſecours que l'Egliſe étoit en droit d'en attendre : d'un autre côté, jamais l'Egliſe n'eut plus beſoin de ces ſecours ; & la multiplicité des vices & des ſcandales, n'a jamais rendu les fonctions du zèle plus néceſſaires. D'où vient donc encore une fois, que ce zèle plus néceſſaire aujourd'hui que jamais, ſemble éteint dans la plupart de ceux qui devroient le plus en être enflammés ? le voici.

Dans les uns, c'eſt un état de commodité & d'abondance qu'ils tiennent, ou des libéralités mêmes de l'Egliſe, ou qu'ils ont hérité du patrimoine de leurs pères, qui les autoriſe à mener, ſans ſcrupule, une vie douce & tranquille, & à regarder leur ſituation comme un privilége qui les diſpenſe des fonctions laborieuſes du miniſtère : ils laiſſent à des Miniſtres indigens le ſoin de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Egliſe, & du ſalut de leurs frères, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort. Il ſemble que les fonctions du ſacerdoce ſi ſaintes, ſi ſublimes, ſi élevées au-deſſus du miniſtère même angélique, ne ſe

propoſent point d'autre fin, comme les arts vils & mécaniques, que de fournir à nos néceſſités baſſes & temporelles, & non aux beſoins ſpirituels des ames : il ſemble que c'eſt uniquement le beſoin & l'indigence, & non le zèle, le devoir, la charité, qui doivent donner des ouvriers à l'Evangile ; comme ſi de coopérer à l'ouvrage de la rédemption des hommes, ſi de leur rendre utile le ſacrifice & la médiation de Jeſus-Chriſt, d'être les Miniſtres des deſſeins de Dieu pour la conſommation des Elus, de continuer ſur la terre le grand ouvrage pour lequel le Fils unique de Dieu y avoit été envoyé, étoit une œuvre mercenaire, réſervée à ceux que la faim & la pauvreté forceroient de s'y employer ; qui s'y verroient condamnés, comme à un travail d'eſclave, par la misère de leur naiſſance ; & qu'un gain ſordide tout ſeul dût fournir des Coopérateurs à Jeſus-Chriſt, des Miniſtres à l'Egliſe, des Sanctificateurs aux Fidèles, des Diſpenſateurs des myſtères de Dieu à tous les hommes.

Vous pouvez vous paſſer des ſe-

cours temporels des Fidèles ; mais en êtes-vous moins le père & le guide ? vous ne vivez point de l'autel ; mais en êtes-vous moins conſacrés à ſes miniſtères ? Quand l'Egliſe vous a honoré du ſacerdoce, a-t-elle prétendu vous décorer d'un titre oiſif, ou vous aſſocier au nombre de ſes ouvriers & de ſes Miniſtres ? vous eût-elle appellé à ſon ſecours par l'impoſition des mains, & rendu participant de ſes honneurs, ſi vous euſſiez déclaré que vous ne prétendiez pas entrer en part de ſes travaux ? Tous les titres dont elle vous revêt à l'Ordination, ſont des titres laborieux, des titres de charité & de ſollicitude : c'eſt ſon amour ſeul pour les enfans de Dieu, qui lui fait inſtituer des Miniſtres ; & c'eſt cet amour ſeul, qui les rend dignes du miniſtère. Eh ! quoi, mes Frères ? parce que la bonté de Dieu nous a fait naître dans l'opulence, ſes bienfaits nous autoriſeroient à être plus ingrats, plus infidèles à ſes ordres, & aux devoirs de notre état ? Cette abondance, dans les deſſeins de ſa Providence, doit être le ſecours de nos fonctions, & en faciliter le

ſuccès, loin de devenir le prétexte qui nous en exemte. Dès que l'ordre du Ciel vous a conſacrés à l'Egliſe, c'eſt pour elle que vous êtes tout ce que vous êtes : riche ou pauvre, vous devez la ſervir, & remplir votre miniſtère, à l'exemple de l'Apôtre, dans la pauvreté comme dans l'abondance. Vos biens vous défendent de vivre aux dépens de l'autel ; mais il ne vous diſpenſent pas de le ſervir ; c'eſt au contraire en le ſervant à vos propres frais, que vous le ſervirez avec plus de bénédiction & de fruit. Le grand Apôtre lui-même regardoit comme la ſource de la gloire ſingulière & des ſuccès éclatans de ſon apoſtolat, d'avoir annoncé l'Evangile gratuitement. Vous ſavez, écrivoit-il aux nouveaux Fidèles, que je ne vous ai point été à charge ; que pouvant, comme les autres Apôtres, exiger de vous des bénédictions temporelles pour les ſpirituelles que je vous apportois, je n'ai pas voulu uſer de ce droit ; & que le travail de mes mains a ſuppléé tout ſeul aux beſoins de mes courſes apoſtoliques. Il attribue à ce deſintéreſſement héroïque,

les fruits immenſes que la parole de l'Evangile avoit opérés au milieu d'eux par ſon miniſtère.

Et en effet, un Miniſtre ſaint, qui peu content de ſacrifier ſes ſoins, ſa ſanté, ſes veilles à l'inſtruction de ſes frères, leur ſacrifie encore les biens dont la Providence l'a comblé, qui pourvoit en même-tems aux beſoins de leur ame & à ceux de leurs corps, quel reſpect religieux n'inſpire-t-il pas aux peuples pour un miniſtère capable de rendre ceux qui l'exercent ſi généreux & ſi charitables ? de quelles bénédictions un Miniſtre de ce caractère ne voit-il pas ſes travaux accompagnés ? quelle impreſſion ſes paroles & ſes exhortations ne font-elles pas ſur des cœurs déja préparés & attendris par ſes largeſſes ? ils aiment une Religion ſi ſecourable aux malheureux ; & ils ſont également touchés & des bienfaits qu'ils en reçoivent, & des crimes dont ils l'ont mille fois deshonorée. Jeſus-Chriſt lui-même, tout maître des cœurs qu'il étoit, ne diſpoſa-t-il pas ſur la montagne cette multitude affamée à reconnoître la divinité de ſa miſſion

& de ſa doctrine, en la raſſaſiant d'un pain miraculeux ? les guériſons corporelles ne facilitoient-elles pas tous les jours à ſa grace la guériſon des ames, dont il venoit de délivrer les corps des infirmités qui les affligeoient ? ſes bienfaits ne préparoient-ils pas toujours à ſes inſtructions ? & ſa parole divine ne fructifioit-elle pas en tous lieux, parce-
Act. 10. 38. qu'il *paſſoit par tout en faiſant du bien ?* Vous vous éloigneriez donc des fonctions par le ſeul endroit qui vous y promet le plus de ſuccès ; & parceque la Providence vous a ménagé plus de moyens d'être utile à vos frères, vous vous croyez plus diſpenſé de les ſecourir ? Première ſource du défaut de zèle ; un état de commodité & d'abondance.

Mais il eſt vrai que ce n'eſt-là qu'un prétexte qui nous autoriſe à mener une vie douce & oiſeuſe, & à nous éloigner des fonctions pénibles du miniſtère : la véritable raiſon qui nous en éloigne, c'eſt la ſituation froide & languiſſante de notre cœur ; c'eſt le défaut d'amour de Dieu & de charité pour nos frères. En vain nos mœurs

offrent aux yeux des hommes une régularité louable : en vain on ne remarque rien dans notre conduite qui bleſſe la décence & la gravité de notre état : en vain dans une vie unie, ſage & tranquille, nous nous attirons peut-être l'eſtime du monde accoutumé à voir nos ſemblables joindre le déréglement & les ſcandales à l'oiſiveté ; nous ſommes morts aux yeux de Dieu : ſon amour, inſéparable de celui que nous devons à nos frères, eſt abſolument éteint dans nos cœurs : notre régularité n'eſt qu'une décence que nous donnons au monde & au ſérieux de notre état ; mais nous ne donnons rien à Dieu. Et en effet, mes Frères, ſi nous l'aimions, ſi ſa gloire nous étoit plus chère que notre propre gloire, chargés, comme nous le ſommes par notre miniſtère, de ſes intérêts, pourrions-nous voir d'un œil tranquille ſa gloire tous les jours & par-tout outragée par les excès & les égaremens répandus ſur toute la face de la terre ? Paul, à la vûe des ſuperſtitions d'Athènes, frappé de voir ce peuple immenſe, & qui ſe piquoit tant de ſageſſe, rendre des

honneurs publics & ſacriléges à mille divinités bizarres & fabuleuſes, & le ſeul Dieu de l'univers inconnu parmi eux, frémiſſoit d'un ſaint zèle, dit l'Hiſtorien ſacré, ſe ſentoit déchiré par les tranſports les plus vifs de l'Eſprit-ſaint, & de l'amour dont il étoit
Act. 17. 16. enflammé : *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo, videns idololatriæ deditam civitatem ;* & toute la puiſſance & la majeſté de l'Aréopage n'empêcha pas ce grand Apôtre, ſeul, inconnu, ſans appui, vil, & abject en apparence, de paroître devant cette aſſemblée grave & nombreuſe, de leur annoncer le Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, & la vanité & le ridicule des Idoles auſquelles ils élevoient des autels ſi pompeux. Et ſi par un juſte jugement de Dieu ſon zèle ne parut qu'une folie à la plupart de ces faux ſages, la parole de l'Evangile ne revint pas pourtant à lui vuide ; & l'Aréopagite Denis, & la ſainte femme Damaris & pluſieurs autres, reçurent avec actions de graces le bienfait de la lumière & de la vérité, que le Seigneur venoit de faire luire au milieu de leurs ténébres.

Voilà

Voilà ce que doit opérer le feu de l'amour divin dans le cœur d'un Prêtre, quand cet amour eſt véritablement maître de ſon cœur : une douleur vive de voir ſon Seigneur outragé, & ſa loi ſainte violée, mépriſée par le plus grand nombre ; un deſir ardent de venger ſa gloire, & de lui attirer tous les hommages qui ſont dûs à ſa majeſté ſuprême & à ſon incompréhenſible bonté ; un ſaint empreſſement de ſe livrer lui-même, de faire ſervir ſes foibles talens, de ſacrifier ſa vie même pour lui former des adorateurs, pour manifeſter ſon nom & ſa gloire, pour inſpirer à tous les hommes les mêmes ſentimens de crainte, d'amour, de reconnoiſſance dont il eſt lui-même pénétré. On ne ſauroit aimer, & être inſenſible aux outrages qu'on fait à ce qu'on aime ; & l'on ne ſauroit y être ſenſible, ſans employer tout ce qui eſt en nous, pour les prévenir ou pour les arrêter, ſur-tout quand, outre l'obligation commune à tous les hommes, notre miniſtère nous en fait un devoir propre & eſſentiel ; un devoir qui fait le fonds de notre état & qui ren-

ferme tous les autres devoirs.

Et quand même notre zèle ne devroit avoir aucun ſuccès ; quand les vérités que nous annonçons aux pécheurs devroient tomber ſur des cœurs durs & inſenſibles, nous aurions toujours la conſolation d'avoir rendu gloire à Dieu, & employé de notre côté tout ce qui étoit en nous pour la lui faire rendre par ceux qui l'outragent. Il ne conſole pas toujours ſes Miniſtres par un ſuccès prompt & viſible, de peur que l'homme ne s'attribue à lui-même un ſuccès qui n'eſt dû qu'à la grace : mais ſa parole opère toujours en ſecret ; mais la ſemence ſainte qui paroît tombée ſur une terre ingrate, n'eſt pas pour cela perdue, & tôt ou tard elle porte des fruits de ſalut. Dieu a ſes momens ; & ce n'eſt pas à nous de les marquer à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe : ſon Eſprit opére où il veut, & quand il veut : nous voyons les changemens qu'il opère ; mais les voyes ſecrettes & admirables par où il les a opérés, perſonne ne les connoît : ce ſont-là ces ſecrets profonds de la Providence, qui ne ſeront dé-

voilés qu'au jour de la révélation. Il demande de nous les ſoins, les travaux, la culture; il ſe réſerve à lui ſeul l'accroiſſement; il nous ordonne d'enſeigner, d'exhorter, de reprendre, de ne pas retenir la vérité dans l'injuſtice, de la faire retentir aux oreilles; c'eſt à lui ſeul à lui ouvrir l'entrée des cœurs.

Mais, mes Frères, ce n'eſt pas la crainte que l'éclat du ſuccès n'accompagne pas nos fonctions, qui nous les fait négliger: outre que cette crainte ne ſeroit qu'une crainte d'orgueil & d'amour propre, qui loin de nous juſtifier, nous rendroit encore plus coupables; la véritable raiſon, je l'ai déja dit, c'eſt que nous ne ſommes touchés, ni de la gloire de Dieu, ni du ſalut de nos frères. Et certes, comme dit un Apôtre, comment ſerons-nous touchés des intérêts de la gloire d'un Dieu que nous ne voyons pas, tandis que nous ſommes inſenſibles aux beſoins & à la perte de nos frères que nous voyons? Voit-on périr ſans émotion, ſans courir au ſecours, ceux que l'on aime; ſur-tout lorſque ceux qui périſſent ſont nos frè-

res ; que nous ſommes chargés de veiller ſur eux ; que leur ſalut eſt attaché à nos ſoins ; que c'eſt un dépôt précieux qui nous a été confié ; qu'on nous en demandera un compte rigoureux ; & que leur perte devient toujours notre condamnation & notre propre perte ?

Paul ſouhaitoit d'être anathême pour ſes frères ; c'eſt-à-dire, il ne comptoit pour rien ſes travaux, ſes perſécutions, ſes opprobres, tout ce qu'il avoit enduré pour eux ; il eût voulu, s'il eût été poſſible, ſouffrir même au-delà des ſiécles, ſi leur ſalut l'avoit exigé de lui : ſes conſolations, ſes découragemens, ſes inquiétudes, tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, n'avoit point d'autre objet, que leur perſévérance & leur progrès dans la foi qu'il leur avoit annoncée : ſes Lettres ne reſpirent que cette tendreſſe apoſtolique, vive, touchante, magnanime : Vous êtes, leur diſoit-il, les preuves éclatantes de mon apoſtolat ; c'eſt-à-dire, je ne ſuis digne du titre glorieux d'Apôtre & de Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qu'autant que je ſouffre, que je m'expoſe à tout, à

la faim, à le ſoif, à la nudité, aux tourmens les plus affreux, pour vous appeller à la connoiſſance de la vérité. Oui, mes Frères, nous ne ſommes dignes de porter le nom reſpectable de Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qu'autant que nous aimons nos frères, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort, & que nous n'épargnons ni nos ſoins, ni nos peines, ni notre vie même, pour les arracher de l'empire du Démon. Nous ſommes, dit un ancien Père, *les Vicaires de la charité de Jeſus-Chriſt ;* nous ſuccédons à l'amour ardent dont il étoit embraſé pour les hommes ; il nous en a établi les dépoſitaires ; il ne perpétue en nous ſon ſacerdoce, que pour y perpétuer ſon amour : cet amour tendre qui couroit avec tant d'empreſſement après une ſeule brebis égarée : cet amour paternel qui recevoit avec des marques de joie ſi ſenſibles, ſi éclatantes, l'enfant rebelle perdu & retrouvé : cet amour infatigable qui oublioit ſa laſſitude, ſa nourriture, tous ſes beſoins, pour inſtruire une femme de Samarie : cet amour généreux qui verſoit des larmes de triſteſſe ſur

l'infidèle Jéruſalem, prête à périr ſans reſſource, pour n'avoir pas voulu recevoir la paix & le ſalut que ſa bonté lui offroit : enfin, cet amour inépuiſable qui ſoupiroit après le Batême de ſang dont il devoit être batiſé ſur la Croix ; parceque les hommes devoient y trouver le reméde de tous leurs maux, le prix de leur rédemption, & leur réconciliation avec ſon Père.

Or, ſentons-nous ſeulement une étincelle de cet amour dans nos cœurs ? la perte de nos frères nous afflige-t-elle ? verſons-nous, comme Jeſus-Chriſt, des larmes ſur le débordement affreux qui a gagné tous les Etats, la Cour, la ville, les Grands & le peuple ? Hélas ! nous apprenons avec empreſſement, avec plaiſir, les chûtes les plus ſecrettes, les plus affligeantes, les plus honteuſes de nos frères : l'hiſtoire des déſordres que le public ignore, excite plus notre curioſité que notre triſteſſe : nous en publions avec complaiſance les événemens à ceux qui les ignorent : nous nous faiſons un mérite d'être mieux informés que les autres,

de ce qui ſe paſſe de licentieux & de déplorable au milieu de la Cour ou de la ville : les égaremens de nos frères ne ſont pour nous qu'un ſpectacle qui amuſe notre oiſiveté, & qui ſemble plutôt deſtiné à ſervir de matière à l'inutilité de nos entretiens, qu'à notre douleur & à notre zèle. Auſſi les mœurs ſe corrompent tous les jours, parce que le zèle des Miniſtres ſe refroidit de plus en plus : auſſi le torrent des crimes & des ſcandales inonde la face de la terre, parcequ'il ſe trouve peu d'hommes apoſtoliques qui s'oppoſent, comme un mur d'airain, à ce triſte débordement. La plupart des pécheurs vivent tranquilles dans leurs crimes, parcequ'ils n'entendent plus de ces voix tonnantes, animées de l'Eſprit de Dieu, & ſeules capables de les réveiller de leur aſſoupiſſement. A force même de nous avoir accoutumés aux déſordres & aux ſcandales, le monde nous y a rendus inſenſibles : nous regardons ce ſpectacle douloureux comme un mal ſans reméde, qui a commencé avec le monde, & qui ne finira qu'avec lui : nous croyons que les

mœurs d'aujourd'hui ont été les mœurs de tous les ſiécles : nous ne rappellons point ces tems heureux, où un ſeul Fidèle prévaricateur étoit regardé comme un monſtre & un prodige au milieu d'une Egliſe nombreuſe ; & où des crimes que nous traitons de ſimples foibleſſes, étoient expiés par la ſéparation de l'aſſemblée des Fidèles, & par les longues rigueurs d'une pénitence publique. Non, mes Frères, le Chriſtianiſme ne s'eſt corrompu que par la corruption, le défaut de zèle, & l'indolence des Prêtres. L'Egliſe reprendroit bientôt ſon premier éclat, ſi nous pouvions reprendre le premier eſprit des ſaints Miniſtres qui nous ont précédés : tout changeroit, ſi nous changions nous-mêmes. Les déſordres devenus univerſels, loin donc de juſtifier notre inſenſibilité, dépoſent contre nous, & la rendent plus criminelle : c'eſt par nous ſeuls qu'ils ſe ſont introduits parmi les Fidèles, & qu'ils ont infecté tout le Chriſtianiſme ; c'eſt par nous ſeuls qu'ils s'y perpétuent ; c'eſt l'ouvrage infortuné de notre défection & de notre relâche-

ment ; comment pourroit-il en devenir la juſtification & l'excuſe ?

Cependant, mes Frères, il n'eſt que trop vrai, que c'eſt cet uſage public de déréglement lui-même, qui ſemble autoriſer notre indifférence pour le ſalut de nos frères : & c'eſt ici une troiſiéme ſource du défaut de zèle.

C'eſt-à-dire, c'eſt une lâche timidité, qui n'oſe s'élever contre les préjugés communs, & qui ménage plus les ſuffrages frivoles des hommes, que leurs intérêts ſérieux & éternels : c'eſt un reſpect humain criminel, qui nous rend plus attentifs & plus ſenſibles à notre propre gloire, qu'à la gloire de Dieu, dont nous ſommes les dépoſitaires : c'eſt une prudence de la chair, qui nous repréſente le zèle, cette ſageſſe ſainte, ſous les fauſſes idées de l'excès, de l'indiſcrétion, de la témérité : nouveau prétexte qui éteint tout eſprit de zèle dans le cœur de la plupart des Miniſtres.

On honore ſa lâcheté des noms ſpécieux de modération & de retenue : ſous prétexte qu'il ne faut pas outrer

le zèle, on n'en a point du tout : à force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence & de la vivacité, on tombe ſans ſcrupule dans celui de la lâcheté & de l'indolence. On voudroit pouvoir ſe rendre utile aux pécheurs, & ſe les rendre en même-tems favorables à ſoi-même : c'eſt-à-dire, on voudroit un zèle applaudi ; pouvoir s'élever contre les paſſions des hommes, & s'attirer leurs éloges ; condamner des déréglemens qu'ils aiment, & être approuvé de ceux même que l'on condamne. Mais le moyen de porter le fer dans la plaie du malade, ſans réveiller ſes cris & ſes chagrins ? Non, mes Frères, ne nous abuſons pas : ſi ce zèle apoſtolique, ce zèle magnanime, ſage, deſintéreſſé ; ce zèle qui ne craignoit pas de dire autrefois aux Céſars : *Imitez donc David dans ſa pénitence, comme vous l'avez imité dans ſon crime ;* ce zèle qui convertit autrefois l'univers ; ſi ce zèle eſt ſi rare parmi nous, c'eſt que nous nous cherchons tout ſeuls dans nos fonctions, au lieu d'y chercher la gloire de Jeſus-Chriſt & le ſalut de nos frères. Nos premières vûes, en-

S. Amb.

trant dans le miniſtère, ne vont pas à examiner ſi nous ſerons utiles, mais ſi nous ſerons applaudis : nous ne comptons pour nos ſuccès, que ceux qui nous font honneur aux yeux des hommes : ceux qui doivent nous attirer de leur part des humiliations & des opprobres, quoique Dieu en doive être glorifié, & ſa grace s'en ſervir pour répandre des bénédictions ſur notre miniſtère, nous les évitons comme des contre-tems & des malheurs : il ſemble que nous ne ſommes Miniſtres de l'Egliſe que pour nous-mêmes. La gloire & l'infamie étoient regardées du même œil par l'Apôtre, quand il rempliſſoit les fonctions de ſon apoſtolat : il ne croyoit pas qu'il fût poſſible de plaire aux hommes, & de les ſauver, & d'être ſerviteur de Jeſus-Chriſt : mais nous voulons allier ce que cet homme céleſte, qui avoit appris dans le Ciel même des ſecrets que l'oreille n'a jamais entendus, croyoit inalliable. Déſabuſons-nous, mes Frères ; Jeſus-Chriſt n'eſt pas venu apporter la paix, mais le glaive : les vérités dont nous ſommes les interprétes, ne ſau-

roient plaire au monde, parcequ'elles condamnent le monde Si nous attendons, pour entrer dans les fonctions, & nous rendre utiles à nos frères, que l'Evangile ſoit du goût du monde, & que la vérité n'y trouve point de contradicteurs, nous attendons ce que Jeſus-Chriſt a prédit, qui n'arriveroit jamais. Le monde ſera juſques à la fin ennemi de Jeſus-Chriſt & de ſa doctrine : il nous répondra toujours comme les Juifs à Jeſus-Chriſt : *Durus eſt hic ſermo ;* ces vérités ſont outrées ; ces maximes ſont impratiquables, & il n'y a pas moyen de les entendre, ſans ſe ſentir révolté : *Et quis poteſt eum audire ?* Le monde ne changera jamais de langage : il faut s'attendre à le trouver toujours de front armé contre nous ; oppoſant les armes de la chair & du ſang aux armes ſpirituelles de notre milice ſainte ; traverſant nos projets, rendant inutiles nos travaux, tournant en riſée notre doctrine, décriant notre miniſtère, & ſouvent répandant le venin de ſes cenſures & de ſes calomnies, juſques ſur notre perſonne.

Joan. 6. 61.

Pourquoi donc ce qui doit conſo-

ler & couronner nos fonctions & nos peines, deviendroit-il l'unique motif qui nous en dégoûte ? Souvenons-nous que les ſuccès du ſaint miniſtère ne furent promis par Jeſus-Chriſt aux Apôtres qu'avec les mépris, les opprobres, les contradictions & les ſouffrances qui devoient les accompagner. S'ils avoient attendu pour annoncer l'Evangile, que les Villes & les Provinces l'euſſent reçu avec applaudiſſement, l'univers entier ſeroit encore idolâtre, & nous n'aurions reçu de nos ancêtres, au lieu de la foi & de la doctrine ſainte, qu'une ſucceſſion funeſte d'aveuglement, de ſuperſtition profane & d'idolâtrie. C'eſt le caractère éclatant, & la grande preuve de la divinité de la doctrine de Jeſus-Chriſt, d'être toujours contredite, & toujours victorieuſe; de ſoulever le monde contr'elle, & de ſoumettre le monde à ſon joug; de révolter la chair & le ſang, l'orgueil, l'ambition, la fauſſe ſageſſe, toutes les paſſions des hommes; & de s'établir toute ſeule, ſans forces, ſans appui, ſans protection, avec les armes ſeules de la grace &

de la vérité ſur le débris de toutes les cupidités humaines. C'eſt donc manquer de foi que de craindre les contradictions & les obſtacles, puiſque la foi elle-même nous les promet comme la gloire & la récompenſe de notre miniſtère.

Voyez ſi dans tous les ſiécles, les Miniſtres animés de l'Eſprit de Dieu, n'ont pas eu de la part du monde des contradictions à eſſuyer, & ſi ſuccédant au zèle & au miniſtère des Apôtres, ils n'ont pas ſuccédé auſſi à leurs tribulations & à leurs opprobres. Ce n'eſt pas en ménageant les pécheurs, qu'ils les ont convertis; c'eſt en les combattant: ce n'eſt pas en flatant les Grands & les Puiſſans, qu'ils les ont ſoumis au joug de Jeſus-Chriſt; c'eſt en faiſant trembler, comme autrefois Paul, les Rois mêmes ſur leur trône par les terreurs de la parole ſainte, par les images effrayantes d'un jugement à venir, & des ſupplices réſervés aux mondains & aux impudiques.

Cependant nous nous flattons de mieux réuſſir par une autre voie envers les Grands & les Puiſſans; &

c'eſt ainſi une illuſion perpétuelle, qui nous cache à nous-mêmes notre prévarication & notre foibleſſe. Quand nous n'avons à faire qu'au peuple, nous étalons contre lui toute la ſévérité, toute la franchiſe, toute la généroſité du zèle : nous condamnons librement, hautement ſes déſordres, nous ne connoiſſons pas ces timides ménagemens qui adouciſſent la vérité : nous l'annonçons ſans crainte, ſans détour, ſans enveloppe, & quelques fois même ſans cette douceur & cette modération inſéparable d'un véritable zèle, que la ſageſſe & la charité doivent toujours animer & conduire. Mais avec les Grands, *nous changeons notre voix*, comme parle l'Apôtre ; à peine oſons-nous leur montrer de loin les vérités qui leur déplaiſent, & qui ſeules pourroient leur être utiles : leurs vices les plus publics, les plus honteux, ſont comme ſacrés pour nous ; & nous n'y touchons qu'avec une circonſpection & des traits ſi légers & ſi déliés, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Notre grande attention n'eſt pas de les corriger, mais de ne pas les ai-

grir : il ſemble que notre miniſtère à leur égard ſe borne à les ménager, & non à les convertir, & à leur annoncer de telle ſorte la parole du ſalut, qu'ils n'y trouvent rien qui les regarde & qui les intéreſſe. On ſe perſuade qu'il ne faut pas, par un zèle indiſcret, priver l'Egliſe d'un crédit qui peut lui être utile ; comme ſi l'Egliſe avoit beſoin d'un bras humain pour ſe ſoutenir ; comme ſi des hommes plongés dans le vice pouvoient être utiles à l'œuvre de Dieu ; comme ſi la Religion ne s'étant établie qu'en combattant les paſſions des Grands, il étoit néceſſaire aujourd'hui de les flater pour la maintenir ; enfin, comme ſi c'étoit être indiſcret que de n'être pas adulateur, & prévaricateur de ſon miniſtère.

Non, mes Frères, ne cherchons point à la Religion des appuis de chair & de ſang : on peut allier la fidélité à ſon miniſtère avec le reſpect & les égards dûs à la grandeur, ce qu'on doit à l'amour de la vérité ; & en même-tems aux régles de la prudence chrétienne. La Religion n'autoriſe pas les excès & les indiſcrétions du

zèle : elle ne condamne que les craintes humaines, & les vûes lâches & intéreſſées de l'amour propre. Reſpectons les Grands & les Puiſſans ; mais ne reſpectons pas leurs diſſolutions & leurs ſcandales : rendons à leur perſonne l'amour, l'hommage, le tribut qui leur eſt dû ; mais ne rendons pas les mêmes devoirs à leurs vices : donnons au peuple à leur égard, l'exemple de la ſoumiſſion & de la fidélité ; mais ne lui donnons pas celui de l'adulation & d'une honteuſe baſſeſſe. Les enfans du ſiécle s'étudient aſſés à les corrompre & à les aveugler par le poiſon continuel des éloges : ne proſtituons pas encore nous-mêmes notre miniſtère à un ſi indigne uſage ; & réſervons-leur du moins dans notre ſage & reſpectable ſincérité, une reſſource pour connoître la vérité. Si nos places nous mettent à portée de les inſtruire, ne ſoyons pas occupés de ce qu'ils peuvent pour notre fortune, mais de ce que nous devons à leur ſalut. Le ſeul moyen de leur être utiles, c'eſt de ne pas vouloir qu'ils nous ſoient utiles à nous-mêmes : dès que nous aſpirons

à nous ménager leur faveur, il faut commencer par ménager leurs foibleſſes : il eſt rare que leurs graces ne ſoient pas le prix de nos affoibliſſemens & de nos complaiſances. Tremblons quand ils nous comblent de leurs bienfaits ; plus ils nous élevent, plus nous devons craindre que nous nous ſoyons dégradés nous-mêmes : leurs dons nous coûtent toujours cher, puiſqu'il faut preſque toujours les acheter aux dépens de la vérité & de la dignité de notre miniſtère. Ce n'eſt pas que les Grands ſoient inacceſſibles à la vérité : ils y ſeroient d'autant plus ſenſibles, qu'ils y ſont moins accoutumés : ils ne périſſent la plupart, que parcequ'il ne ſe trouve perſonne autour d'eux qui oſe leur montrer le précipice, & leur tendre la main pour les empêcher d'y tomber : ce n'eſt pas un fonds de Religion & de crainte de Dieu qui leur manque, ce ſont des Miniſtres qui oſent en faire uſage pour les corriger de leurs paſſions ; & l'Egliſe verroit encore des Théodoſes, ſi la bonté de Dieu lui ſuſcitoit encore des Ambroiſes.

C'eſt donc le reſpect humain, qui éteint en nous le zèle ſacerdotal, & l'amour de la vérité. A cette ſource du défaut de zèle, nous pouvons en ajoûter une autre non moins commune, & qui, j'eſpère, ne regarde pas ceux qui m'écoutent ici; c'eſt le déréglement des mœurs.

Il n'eſt pas étonnant qu'un Prêtre qui porte une ame ſouillée de mille paſſions criminelles, ſe trouve ſans force, ſans mouvement, ſans courage, quand il faut les reprendre & les corriger dans les autres. Quelle impreſſion de zèle & d'horreur peuvent faire ſur nous des crimes que nous aimons, & que nous portons en nous-mêmes? Si nous étions capables d'en être touchés en les voyant dans nos frères, nous commencerions par ſentir notre propre misère. Familiariſés avec l'iniquité, elle devient dans les autres un objet plus capable de nous corrompre, que de nous attriſter; plus propre à réveiller nos paſſions que notre zèle. Les ſcandales publics, dont nous ſommes témoins, ne ſont plus pour nous que des motifs d'impénitence; juſtifient à nos yeux nos

prévarications ſecrettes ; & ce qui auroit dû nous percer le cœur de la plus vive douleur, nous calme, nous raſſure, & achéve d'éteindre en nous tout ſentiment de religion & de repentir. Auſſi ſi nos places nous obligent alors d'annoncer aux Fidéles les vérités du ſalut, & de nous élever contre les déſordres publics ; quel froid ! quelle glace ! quel air contraint & déconcerté ! Non, mes Frères, nos repréhenſions ne doivent pas rougir de nos mœurs : un zèle déſavoué par une conduite reprochable, eſt un jeu de théâtre, qui n'a de ſérieux que l'abus du miniſtère & le ſcandale qui en revient à l'Egliſe. Non-ſeulement vous aviliſſez la parole ſainte dans votre bouche ; mais vous rendez ſuſpect & inutile le zèle des Miniſtres ſaints qui l'annoncent. Le monde, qui voit en eux le même zèle que vous lui montrez, y ſoupçonne auſſi les mêmes vices : il ſe perſuade que le zèle n'eſt qu'un art & une oſtentation ; & pour ſe juſtifier ſes égaremens, il n'a pas de raiſon plus ſpécieuſe & plus déciſive, que la vie de ceux qui les condam-

nent : c'eſt le refrein éternel du libertinage ; c'eſt ce langage impie qui fait tout le ſel des ſatyres & des poéſies licentieuſes dont le monde eſt inondé. Un Miniſtre public qui dément par ſes mœurs les vérités qu'il annonce, fait plus d'incrédules & de libertins, que tous ces écrits affreux que l'impiété a enfantés, & qui courent dans les ténébres ; & il flétrit la religion d'un opprobre, que le zèle & la piété de tant de Miniſtres ſaints ne peuvent plus effacer. Le zèle contre les vices ne ſied donc, & ne devient utile à l'Egliſe, que dans la bouche de la vertu. Je veux que nos misères ne ſoient pas connues des Fidèles, & que le ménagement dans le crime leur en ait ſauvé le ſcandale : quelles paroles peut fournir à la vérité, à la pudeur, à la ſainteté & à la ſévérité de la loi, un cœur double, corrompu, & abruti dans les plus honteuſes délices ? Quelle grace aurez-vous, dit l'Apôtre, à tonner contre les adultères, les fornicateurs, les ſacriléges, ſi tout ce que vous allez dire là-deſſus porte contre vous-même ? La honte ſecrette toute ſeule de votre état, la con-

tradiction de vos diſcours & de vos mœurs, le faux perſonnage que vous jouez, tout cela n'ira-t-il pas faire ſecher les paroles juſques dans votre cœur; & pourrez-vous ſoutenir un ſi triſte & ſi honteux miniſtère? Quand même vous pouſſeriez l'artifice & la diſſimulation, juſques à emprunter tous les dehors du zèle, quel fruit en pourroit-il revenir à vos frères? On a beau maſquer le déſordre; à travers ces apparences de piété, il paroît toujours je ne ſai quoi de forcé & d'étranger qui ne coule pas de ſource: la voix a beau frapper l'oreille; l'onction ſecrette y manque, & rien ne va au cœur: on crie, on s'échauffe, on s'emporte; mais on s'échauffe tout ſeul, & l'auditeur eſt glacé: le cœur ſeul a droit de parler au cœur: on peut bien contrefaire le langage & la véhémence du zèle; mais le zèle tout ſeul peut ſe copier lui-même.

De plus, chargé d'anathêmes, comme vous l'êtes, quelles bénédictions pourrez-vous attirer ſur votre miniſtère? Serez-vous entre les mains de Dieu un inſtrument propre à rendre la vie & le ſalut à vos frères,

vous, qui comme un autre Lazare, croupiſſez comme un cadavre puant dans l'horreur & l'infection de la mort ? L'Eſprit-ſaint parlera-t-il par une bouche mille fois ſouillée par des diſcours de paſſion, d'indécence & de crime ? opérera-t-il l'œuvre de la juſtice & de la ſanctification par un ouvrier d'iniquité & d'hypocriſie ? attachera-t-il ſa grace & ſes bienfaits à des fonctions qui l'outragent, & qui ſont un crime & une profanation à ſes yeux ? & ſe ſervira-t-il d'un miniſtère de réprobation & de ſacrilége, pour former ſes Elus & ſes Saints ?

Mais, mes Frères, comment un état de crime & de déſordre dans un Miniſtre ne le rendroit-t-il pas incapable de zèle, & d'aucun ſuccès dans ſes fonctions, puiſque la tiédeur toute ſeule, dans des mœurs d'ailleurs régulières, y met un obſtacle invincible : nouvelle ſource de défaut de zèle.

Oui, mes Frères, ce n'eſt pas cet état affreux de déſordre, qui eſt le plus à craindre pour vous : il ne regarde qu'un petit nombre d'ames livrées à un ſens réprouvé, & en qui tout prin-

cipe de piété & de crainte de Dieu paroît éteint ; & Dieu ne permet pas que ces horreurs & ces ſcandales ſe multiplient dans ſon Egliſe. Mais contre quoi vous devez être plus en garde, c'eſt contre cet état de tiédeur & de négligence dans les fonctions qui en anéantit tout le fruit. Et en effet, comment pourrez-vous vous montrer au peuple dans vos fonctions, animé de ce feu divin qui porte des étincelles de grace juſques dans les cœurs les plus froids & les plus inſenſibles, vous qui paroiſſez tout de glace dans la pratique même de vos devoirs ; & qui ne ſentez rien de vif, ni pour le ſalut de vos frères, ni pour le vôtre ? Si vous rempliſſez votre miniſtère avec cet air d'habitude, d'ennui, de répugnance, inſéparable d'une vie tiéde & infidèle, vous laiſſerez les mêmes diſpoſitions dans ceux qui vous écoutent : vos fonctions ne réveilleront, ni votre foi, ni votre piété, & elles les laiſſeront de même endormies dans vos auditeurs. Hélas ! il faut dans un Miniſtre ſaint & fervent des prodiges de zèle, d'application, de patience, de travail, pour

pour combattre tous les obſtacles, que le monde, que le démon, que la dépravation des mœurs d'aujourd'hui oppoſent au ſuccès de ſon miniſtère; & ſouvent malgré toute l'ardeur de ſon zèle & la continuité de ſes ſoins, il a la douleur de les voir inutiles. Et vous, ouvrier lâche & pareſſeux, que pouvez-vous vous promettre de votre lâcheté & de votre pareſſe? quel fruit pouvez-vous attendre d'un champ, où vous ne mettez jamais qu'une main foible & languiſſante, & qui ſemble ne vous être confié que pour ſervir d'azil à votre repos, plutôt que pour être l'objet de vos ſoins!

Si un ſimple Fidèle, qui vit dans la tiédeur, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu, & eſt rejetté de ſa bouche comme une boiſſon tiéde & dégoûtante qui ſouléve le cœur, à quoi peut être propre un Prêtre qui fait l'œuvre de Dieu négligemment? Quel objet de dégoût pour un Dieu jaloux de ſes dons! quel ſpectacle affligeant pour l'Egliſe qui voit un de ſes miniſtères deſtiné au zèle, au travail, au ſalut de ſes enfans, rempli par un Miniſtre tiéde & oiſeux, à la

place d'un ouvrier fidèle qui auroit aggrandi le Royaume de Jeſus-Chriſt, retiré de leurs déſordres une infinité de pécheurs, édifié les Juſtes & fait toute ſa conſolation & ſa gloire ! Une vie tiéde & infidèle eſt donc une des ſources les plus communes du défaut de zèle.

Il eſt vrai que ſouvent c'eſt une piété tendre & craintive elle-même qui nous éloigne des fonctions : dernière ſource du défaut de zèle.

Oui, mes Frères, il ſe trouve tous les jours des Miniſtres qu'un goût outré de retraite, qu'une délicateſſe mal placée de conſcience, qu'un ſentiment trop pouſſé de leur indignité, & une idée mal appliquée de la ſainteté & de la ſublimité de nos fonctions, rend inutiles à l'Egliſe. Ils préfèrent le loiſir & la tranquillité de la ſolitude, de la prière, de l'étude, au travail & à l'agitation des fonctions : ils craignent le péril de la diſſipation, & ils ne craignent pas celui d'une vie inutile : ils ſe perſuadent qu'il ſuffit à un Prêtre d'édifier l'Egliſe par ſes exemples, ſans l'aider de ſes ſoins ; d'être irrépréhenſible aux yeux des

hommes, ſans leur être utile ; en un mot, en travaillant à ſon ſalut, d'acquérir le droit de négliger le ſalut de ſes frères. C'eſt un goût d'oiſiveté, auquel ils ſe livrent ſans ſcrupule ; parce qu'il n'offre que les idées pieuſes de retraite, de crainte, d'éloignement du monde & de ſes dangers. Les mêmes motifs qui devroient les livrer à l'impulſion de l'Eſprit de Dieu, & aux travaux du ſaint miniſtère, les en éloignent : les ſentimens de foi & de piété, qui ſeuls peuvent les en rendre dignes, leur en interdiſent les fonctions ; & parce-qu'ils pourroient les exercer avec plus de fruit, ils ſe croyent autoriſés à les fuir. Mais, dit ſaint Grégoire, comment peuvent-ils préférer les douceurs & la ſûreté du repos & de la retraite au ſalut & à l'utilité de leurs frères, depuis que le Fils unique du Père lui-même n'a pas refuſé de ſortir du ſein du repos éternel, pour venir ſe rendre utile aux hommes, & leur apporter la vie, la vérité & le ſalut ? *Quâ enim mente is qui proximis profuturus eniteſceret, utilitati cæterorum ſecretum præponit ſuum,* *S. Greg. Paſt. p. 1. c. 5.*

quandò ipſe ſummus Patris Unigenitus ut multis prodeſſet de ſinu Patris egreſſus eſt ad publicum noſtrum ?

Vous craignez la diſſipation, & les dangers inévitables dans les fonctions publiques ; mais c'eſt cela même qui vous y ſoutiendra : on ne les remplit avec ſûreté, qu'autant qu'on les remplit avec crainte. Vous ne vous croyez pas digne d'un miniſtère ſi ſaint & ſi ſublime ; mais c'eſt ce ſentiment lui-même qui vous en rendra digne : on ne l'exerce d'une manière digne de Dieu, que lorſqu'on s'en reconnoît très-indigne ſoi-même. Vous ſentez plus de goût pour l'étude & pour la retraite ; mais eſt-ce le goût ou la régle qui doit décider de vos devoirs ? êtes-vous devenu un Miniſtre public afin de vivre pour vous ſeul ? le goût de la retraite aſſure le ſuccès de nos fonctions ; & il faudroit nous les interdire, ſi des penchans tout ſeuls de monde & de diſſipation, nous portoient à les embraſſer. Mais vous ne connoiſſez en vous aucun talent : vous êtes perſuadé que vous ſerez inutile à vos frères ; & vous croyez devoir laiſſer l'exercice des

fonctions à des Miniſtres plus ſaints, plus habiles & plus capables de faire du fruit. Vous êtes perſuadé que vous ſerez inutile à vos frères ? mais c'eſt cette perſuaſion même qui attirera un nouvelle bénédiction ſur vos travaux : Dieu eſt jaloux de l'ouvrage de la ſanctification des ames ; il ne veut pas que l'homme ſe l'attribue à lui-même ; & nous ne ſommes des ſerviteurs fidèles & propres à être les coopérateurs de ſes deſſeins de miſéricorde ſur les peuples, qu'autant que nous nous croyons des ſerviteurs inutiles. Enfin, vous ne connoiſſez en vous aucun talent pour les fonctions ? mais c'eſt un grand talent qu'un deſir ardent du ſalut des ames ; avec un cœur pénétré & enflammé de ce ſaint deſir, on réuſſit toujours : il ſupplée à tous les talens ; que dis-je ? il les forme lui-même en nous ; au lieu qu'avec les talens les plus éclatans, ſans cette charité tendre & ce zèle ſacerdotal, nous ne ſommes qu'un airain ſonnant, & une cimbale retentiſſante. On a tous les talens qui nous rendent utiles à nos frères, quand on a l'amour & le deſir ſincère

de leur ſalut ; c'eſt-là ce tréſor dont parle Jeſus-Chriſt, & d'où le Docteur inſtruit dans le Royaume des Cieux, tire tous ſes talens, & toutes ſes richeſſes anciennes & nouvelles. Mettez-vous ſeulement entre les mains de l'Egliſe & de ceux qui la gouvernent, ils ſauront bien vous employer ſelon la meſure de vos talens & de vos forces : ce n'eſt pas à vous, c'eſt à eux qu'il appartient d'en juger : il y a tant de miniſtères, ils trouveront celui qui vous eſt propre ; & quand la nature ſembleroit vous refuſer tout ce qu'il faut pour y réuſſir, la grace ſeule de leur miſſion vous le donnera.

Souvenez-vous donc, mes Frères, qu'on ne ſauroit trop ſe défier des voies qui nous tirent de l'ordre commun ; quelque ſûreté, quelque perfection qu'elles nous offrent, elles nous égarent, ſi les devoirs de notre état nous appellent ailleurs. Le Solitaire ſe perdra dans le monde, où les engagemens de ſa profeſſion & la volonté de Dieu ne le demandent pas. Le Prêtre périra dans l'inutilité du repos & de la retraite, dont les devoirs de ſon miniſtère & les beſoins

de l'Egliſe ne lui permettent pas de jouir. Rien n'eſt plus oppoſé, dit ſaint Chryſoſtôme, à l'Eſprit du Sacerdoce auquel l'Egliſe nous a aſſociés, qu'une vie tranquille & retirée, que l'on regarde mal-à-propos comme une genre de vie plus ſublime & plus parfait : *Nihil enim minùs aptum eſt ad Eccleſiæ prefecturam, quàm ſocordia & ignavia, quam alii exercitationem quandam admirabilem putant.* Non, mes Frères, rien n'eſt ſûr pour nous que ce que Dieu demande de nous : la piété n'eſt pas l'ouvrage humain du goût & du caprice ; c'eſt le fruit divin de l'ordre & de la régle : la défiance de ſoi-même eſt une vertu, quand elle nous rend plus attentifs dans l'exercice de nos fonctions ; c'eſt un vice & une illuſion, quand elle nous en éloigne : ce n'eſt pas être humble de préférer un genre de vie de notre choix, à celui que l'ordre commun nous marque & nous preſcrit ; c'eſt au contraire être aſſés vain, pour vouloir être à ſoi-même ſon guide, & déférer plus à ſes lumières & à ſon jugement, qu'aux régles de l'Egliſe. L'orgueil cherche toujours à ſe ſin-

S. Chryſ. de ſacerd. lib. 6.

gulariſer : la véritable humilité aime les voies communes, parceque rien ne mortifie tant l'orgueil, que ce qui nous confond avec tous les autres.

Rappellons donc en finiſſant toutes ces différentes ſources du défaut de zèle dans les Miniſtres ; on ne ſauroit trop vous les remettre devant les yeux : c'eſt de ces ſources empoiſonnées que coulent tous les maux de l'Egliſe ; c'eſt-à-dire, l'affoibliſſement & l'opprobre du miniſtère, & la dépravation des mœurs des Fidèles. C'eſt premiérement, un état de commodité & d'abondance, comme ſi l'indigence ſeule, & non la charité, devoit donner des Miniſtres à l'Egliſe, & des Sanctificateurs aux Fidèles. C'eſt en ſecond lieu, un défaut d'amour de Dieu ; il eſt bien éteint dans nos cœurs, quand les déſordres qui l'outragent tous les jours à nos yeux, nous laiſſent tranquilles & inſenſibles. C'eſt troiſiémement un défaut de charité pour nos frères : peut-on les aimer & les voir périr, ſans que leur perte éternelle réveille en nous le moindre deſir de leur être ſecourables ? C'eſt quatriémement, un

reſpect humain qui nous fait ménager aux dépens de la vérité, l'eſtime & l'amitié des hommes ; une lâcheté qui nous lie la langue, & qui préfère notre gloire & nos intérêts propres, à la gloire de l'Egliſe, & aux intérêts de Jeſus-Chriſt : le courage, le déſintéreſſement, une ſainte généroſité, une fermeté ſage & héroïque, ſont les premiers effets de la grace ſacerdotale ; & ſi ces ſentimens ſont effacés de votre cœur, la grace de votre vocation y eſt éteinte. Cinquiémement, une vie criminelle : quel zèle contre les vices de ſes frères peut ſentir un Prêtre que ſes propres vices laiſſent inſenſible ! Sixiémement, une vie tiéde & infidèle : le zèle eſt une ſainte ferveur qui porte ſes premiers regards & ſes premières attentions ſur nous-mêmes : on reprend bien mollement ſes frères, quand on ſe pardonne preſque tout à ſoi-même. Enfin, une piété timide & mal entendue : on ſe refuſe par une pieuſe illuſion aux fonctions du ſaint miniſtère : on ſe fait de la piété un prétexte pour ſe diſpenſer des régles de la piété mê-

me : on craint de ſe perdre ſoi-même, & on ne craint pas de ſe rendre coupables de la perte de ſes frères : on croit fuir les périls, où l'ordre de Dieu & la vocation de l'Egliſe nous appellent ; & la fuite devient pour nous le ſeul péril que nous ne connoiſſons pas, & que nous avons le plus à craindre.

Anéantiſſez donc, ô mon Dieu ! dans le cœur de vos Miniſtres tous les obſtacles, que le monde, que la chair & le ſang oppoſent ſans ceſſe au zèle, qui doit les rendre les inſtrumens de vos miſéricordes ſur les peuples : enflammez-les de cet Eſprit de feu & de ſageſſe, que vous répandîtes ſur vos premiers Diſciples : que la ſucceſſion de ce zèle Apoſtolique ſe tranſmette d'âge en âge dans votre Egliſe avec la ſucceſſion de la foi & de la doctrine ſainte : formez-y toujours des ouvriers puiſſans en œuvres & en paroles, que le monde n'intimide pas ; que toutes les Puiſſances de la terre n'ébranlent pas ; que tous les intérêts humains ne touchent pas ; dont votre gloire ſeule & le ſalut de leurs frères,

régle & anime toutes les démarches ; & qui ne comptent pour rien les ſuffrages des hommes, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à vous faire bénir & glorifier dans tous les ſiécles.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

SUR

LA VOCATION

A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoye aussi de même. Joan. 20. 21.

CE sont les paroles de Jesus-Christ apparoissant, après sa résurrection, à ses Disciples assemblés ; venant consoler leur foi par sa présence, & calmer leur frayeur par la paix qu'il leur annonce, & qu'il leur laisse comme le plus doux fruit de sa victoire, & le gage le plus cher de son souvenir.

Ce n'eût pas été assés de leur dire, en les établissant Ministres de son Evangile : Je vous envoye ; allez, enseignez toutes les nations, & les

batiſez en mon nom. Il falloit élever leurs eſprits encore abbattus & conſternés par le ſcandale de ſa Paſſion, en leur inſpirant de hauts ſentimens du miniſtère ſublime auquel il les alloit engager. Auſſi leur en donne-t-il l'idée la plus auguſte & la plus divine, en comparant leur Miſſion à la ſienne ; & ſa ſortie du ſein de ſon Père pour venir dans la monde, à leur départ d'auprès de lui pour porter ſon Evangile juſques aux extrémités de la terre : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.*

En effet, c'eſt comme s'il leur diſoit : Comme j'ai été ſur la terre l'Envoyé de mon Père, vous allez être mes Envoyés parmi les hommes : comme le Père étoit en moi, ſe réconciliant le monde, je ſerai en vous, y exerçant moi-même un miniſtère de réconciliation : comme ceux qui me voyoient, voyoient mon Père, ceux qui vous verront me verront auſſi, & vous ſerez ſur la terre les images de ma perſonne, & les plus vives expreſſions de ma puiſſance & de mon autorité : comme c'étoit le Père qui demeurant en moi, opéroit

toutes mes œuvres, ce ſera moi qui demeurant en vous, opérerai toutes les vôtres ; qui batiſerai, qui donnerai le Saint-Eſprit, qui parlerai devant les Princes & les Rois : comme le Père m'avoit choiſi avant la naiſſance des ſiécles, & que tous ſes deſſeins éternels de miſéricorde ſur les hommes ſe rapportoient à moi, je vous ai choiſi dès le commencement du monde, & tous mes deſſeins éternels ſur mon Egliſe ne roulent que ſur vous : comme le Père m'a donné toute-puiſſance, je vous donne auſſi les clefs de la mort & de la vie, du Ciel & de l'Enfer ; & je vous laiſſe une puiſſance qui paroîtra même ſurpaſſer la mienne. Le Père m'a fait aſſeoir à ſa droite, & m'a ſoumis tous mes ennemis ; je vous ferai aſſeoir ſur douze trônes pour juger les tribus d'Iſrael : le Père m'a rendu témoignage du haut du ciel, en paroiſſant ſur une nuée magnifique ; & je paroîtrai un jour dans les airs aſſis ſur une nuée de gloire, environné de tous les Anges du Ciel, pour vous rendre témoignage devant les nations aſſemblées. Enfin, comme j'ai clarifié mon Père

ſur la terre, vous allez me clarifier, confeſſer mon nom, & le porter dans tout l'univers juſques à la conſommation des ſiécles : mais comme la Miſſion que j'ai reçue de mon Père a été le principe & le fondement de toute mon autorité & de toute ma grandeur, la Miſſion que vous recevez aujourd'hui de moi, va être auſſi le ſeul fondement de la vôtre : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Et c'eſt à cette dernière réflexion que je borne tout le fruit que vous devez retirer d'un parallèle ſi auguſte, & qui nous laiſſe de notre miniſtère des idées ſi ſublimes, & en même-tems ſi terribles.

Plus les fonctions où nous ſommes appellés ſont élevées, plus la Miſſion eſt néceſſaire. Que perſonne, dit ſaint Paul, ne ſoit aſſés téméraire pour oſer uſurper cet honneur ; il n'eſt dû qu'à celui qui y eſt appellé de Dieu, comme Aaron : *Nec quiſquam ſumit ſibi honorem, ſed qui vocatur à Deo, tamquam Aaron.* S'il a fallu que Jeſus-Chriſt lui-même fût envoyé de ſon Père pour commencer ſon ouvrage, il faut, à plus forte raiſon, que nous

Hebr. 5. 4.

ſoyons envoyés de Jeſus-Chriſt pour le continuer ; & comme nous ſommes appellés au même miniſtère que lui, il faut que les marques de notre vocation ſoient les mêmes. Or, quelles ſont les marques eſſentielles de la vocation de Jeſus-Chriſt; c'eſt-à-dire, celles dont il ſe ſert pour prouver aux Juifs qu'il eſt l'Envoyé de ſon Père ? Je vais vous les expoſer ; & c'eſt me renfermer préciſément dans les paroles de mon texte : je vous préſenterai la régle ; chacun de vous en fera l'application ſur ſoi-même. Jeſus-Chriſt paroiſſant aujourd'hui au milieu de vous, pourroit-il vous dire à chacun en particulier, comme autrefois à ſes Diſciples aſſemblés : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoye : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos ;* c'eſt ce qu'il faut examiner.

Mais avant d'entrer en matière, je ſuppoſe que la vocation du Ciel eſt néceſſaire dans le choix que nous faiſons d'un état de vie ; & mon deſſein n'eſt pas d'établir ici en général une vérité ſi capitale ſur laquelle on vous a déja inſtruits. Vous ſavez que notre

deſtinée entrant dans le gouvernement général de l'univers, & tenant, pour ainſi dire, à tout ce qui nous environne par des rapports infinis & ſecrets, nous ne pouvons pas plus en diſpoſer que de la conduite univerſelle, & de l'harmonie entière de ce monde viſible; que le choix d'un état de vie devant être le moyen principal de notre juſtification, il ne peut non plus être l'ouvrage de l'homme ſeul, que ſa juſtification elle-même; & qu'enfin l'homme fut à la vérité laiſſé entre les mains de ſon conſeil, mais que ſon ſort demeura toujours entre les mains de Dieu.

Mais quand même le Seïgneur auroit laiſſé au caprice des hommes, le choix de tous les autres états; quand même par une ſuppoſition inſenſée, & injurieuſe à la ſageſſe & à la providence du ſouverain Modérateur de l'univers; quand même le hazard tout ſeul préſideroit à cette variété de conditions qui partagent les hommes, & fourniſſent aux divers beſoins de la ſociété; quand même, comme ces Philoſophes inſenſés, nous nous figurerions une divinité indolente, qui

après avoir tiré le monde du néant, ſe ſeroit retirée en elle-même, laiſſeroit au deſtin, c'eſt-à-dire au hazard, la conduite de ſon ouvrage; ne veilleroit plus ſur cet univers, & regarderoit ce détail, ou comme un amuſement indigne de ſa grandeur, ou comme un ſoin incompatible avec ſon repos; néanmoins il faudroit toujours lui réſerver, dit ſaint Cyprien, le choix de ſes Miniſtres, comme une affaire qui lui eſt propre, & qui le regarde lui ſeul, puiſqu'il s'agit d'établir des hommes fidèles à ſoutenir ſes intérêts, agréables à ſes yeux, pour paroître en ſa préſence, & lui offrir des dons & des ſacrifices; zelés pour l'honneur de ſes autels, propres à lui attirer les vœux & les hommages des peuples; & en un mot, dépoſitaires de ſes loix, interprétes de ſes volontés, & chargés, pour ainſi dire, du ſoin de ſa gloire ſur la terre. Il demeure donc établi que l'honneur du ſacerdoce ne doit pas être la ſuite du choix de l'homme, mais de la vocation de Dieu; que nul ſans une intruſion ſacrilége, ne peut parler en ſon nom, s'il ne parle de ſa part; uſer

de ſa puiſſance, s'il ne l'a reçue de lui; traiter les affaires du Seigneur, ſi lui-même ne l'en a chargé; & être l'homme de Dieu, comme parle ſaint Paul, s'il n'eſt pas l'Envoyé de Dieu.

Mais ce qui me paroît le plus eſſentiel ſur cette matière, n'eſt pas de convaincre en général qu'il faut être appellé à l'état ſaint du ſacerdoce pour y entrer légitimement; on ne s'aviſe guères d'en douter, mais de vous rappeller à votre propre conſcience, & vous faire demander à vous-même: Suis-je appellé? eſt-ce la vocation de Jeſus-Chriſt, ou la voix de la chair & du ſang qui m'a placé dans le ſanctuaire? l'état ſaint auquel j'aſpire, eſt-ce la deſtinée que le Seigneur m'avoit préparée avant la naiſſance des ſiécles? ſuis-je à ma place, ou occupai-je la place d'un autre? & en un mot, Jeſus-Chriſt m'a-t-il envoyé comme ſon Père l'avoit envoyé? Pour éclaircir ce doute ſi intéreſſant pour notre ſalut éternel, il n'y a qu'à établir quelles ſont les marques de la Miſſion & de la vocation de Jeſus-Chriſt, & voir en même-tems ſi nous

les retrouverons dans la nôtre.

Lorſque Jeſus-Chriſt veut prouver aux Juifs incrédules, qu'il eſt l'Envoyé de ſon Père, quelles ſont les marques qu'il leur donne de la vérité de ſa Miſſion ? En premier lieu, le témoignage de ſon Père : C'eſt mon Père, dit-il, qui rend témoignage de moi : j'ai un témoignage encore plus grand que celui de Jean. En ſecond lieu, le témoignage des Prophétes qui l'avoient annoncé, & des peuples avec leſquels il avoit vécu : Liſez les Ecritures, leur diſoit-il ; elles parlent toutes de moi : interrogez ceux qui m'ont vû & entendu, & ils vous rendront témoignage de ce que j'ai fait parmi eux. En troiſiéme lieu, le témoignage de ſa propre conſcience : *Joan.* 14. 30. *Le Prince de ce monde eſt venu, & il n'a* *Ibid.* 8. 44. *rien trouvé du ſien en moi. Qui de vous me reprendra de quelque péché ?* Enfin, le témoignage de ſes œuvres & de ſes *Ibid.* 10. 38. prodiges : *Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.* Or, puiſque la Miſſion de Jeſus-Chriſt eſt le modèle de la nôtre, & qu'il nous envoye comme ſon Père l'a envoyé, il faut que notre vocation ſoit

accompagnée des mêmes témoignages qui prouvent la vérité de la ſienne.

Le témoignage de ſon Père rendu ſouvent du haut du ciel, en préſence, non-ſeulement de ſes Diſciples, mais encore des Juifs, eſt le premier témoignage que donne Jeſus-Chriſt de la vérité de ſa Miſſion. Mais que conclure de-là, direz-vous? qu'il faut que Jeſus-Chriſt paroiſſe dans les airs pour nous rendre témoignage devant les peuples? Non certes, mes Frères: & il n'y eut jamais qu'un Saul, qu'un vaſe d'élection, deſtiné à fonder l'Egliſe des Gentils, qui eut le privilége de faire deſcendre Jeſus-Chriſt du ciel, & paroître dans les airs pour l'appeller à l'apoſtolat. Il ne parle plus maintenant que par la bouche des premiers Paſteurs; il s'en remet à eux pour le choix de ſes Miniſtres; c'eſt l'ordre ordinaire de la vocation au miniſtère, & leur témoignage eſt le ſien. Comme ce ſont eux qui ſont chargés du dépôt de la foi & de tout le culte, ce ſont eux auſſi qui ont le pouvoir de le perpétuer, pour ainſi dire, ſur la terre, en y perpé-

tuant par l'ordination le ſacerdoce qui en fait comme l'ame, le fonds & la plus eſſentielle fonction. Le témoignage des premiers Paſteurs eſt donc la première marque d'une vocation canonique.

Il eſt vrai que depuis l'accroiſſement du troupeau, le Paſteur principal ne pouvant plus connoître par lui-même toutes ſes brebis, il ſeroit difficile qu'il les appellât par leur nom pour les aſſocier au miniſtère : il a fallu qu'il ſe déchargeât ſur des Miniſtres inférieurs du ſoin d'examiner & d'élever ceux qui devoient être ſéparés & conſacrés au Seigneur. Des maiſons de retraite ont été élevées pour faire ce diſcernement ; & c'eſt-là où ceux qui ſe deſtinent au ſacerdoce, long-tems éprouvés ſous les yeux de leurs conducteurs, reçoivent de leur bouche le témoignage qui détermine le premier Paſteur à les appeller aux fonctions ſaintes de l'autel, & à ſe décharger ſur eux d'une partie de la ſollicitude paſtorale.

Or, ces conducteurs prépoſés pour examiner ſi Dieu vous appelloit au

miniſtère, vous ont-ils rendu ce témoignage ? & pouvez-vous compter parmi les marques de votre vocation, les ſuffrages de ceux qui étoient établis pour en être les arbitres ? Vous répondrez, ſans doute, que ce témoignage vous eſt aſſuré ; & par-là, votre vocation vous paroît ſûre. Mais attendez, avant de vous raſſurer, que nous faſſions là-deſſus quelques réflexions.

Un témoignage, pour être ſûr, ſuppoſe une parfaite connoiſſance du côté de ceux qui le donnent, & la ſincérité & la bonne foi à ſe montrer du côté de ceux qui le reçoivent. S'il eſt fondé ſur l'erreur, ou parce-qu'on ne vous a pas connu, ou parceque vous ne vous êtes pas fait connoître, les hommes peuvent le recevoir, mais Dieu le rejette. Or, je vous demande : vous êtes-vous fait connoître à fonds à ceux à qui vous avez confié dans ces maiſons de retraite, les ſecrets de votre conſcience ? vous êtes-vous montré ſans diſſimulation au ſage conducteur qui devoit prononcer entre vous & lui ſeul ſur la grande affaire de votre voca-

tion ? l'avez-vous introduit dans l'intérieur de votre ame ? lui avez-vous ouvert le livre de mort, & l'hiſtoire de toute votre vie ? Je ne vous demande point ſi vous n'avez pas menti à l'Eſprit-ſaint: à Dieu ne plaiſe qu'un ſi noir ſoupçon puiſſe jamais ſortir de ma bouche, ni tomber ſur aucun de ceux qui m'écoutent! Mais je vous demande, ſi vous avez montré vos paſſions dans leur ſource, vos chûtes dans vos penchans déréglés, & le caractère conſtant de votre cœur dans les déſordres qui ont toujours le plus dominé dans vos mœurs ? je vous demande, ſi laiſſant vos premières mœurs dans des ténébres affectées; ſi n'oſant révéler votre honte, ni toucher à ce tréſor d'iniquité, ſous prétexte que ces péchés vous ont été autrefois remis, vous ne vous êtes pas contenté d'expoſer les dernières circonſtances de votre vie, & certains traits vagues & généraux, où il eſt impoſſible de vous connoître, & qui n'ont rien qui vous caractériſe en particulier ? je vous demande ſi vous n'avez pas imité ces Gabaonites, qui pour ſe faire aſſocier à un peuple

peuple ſaint, turent leurs noms, leurs ſuperſtitions, leur première origine, l'hiſtoire de leurs mœurs & de leurs peuples, affectèrent des dehors modeſtes & tout propres à émouvoir; & ſurprirent ainſi la ſageſſe & la piété de Joſué? Si cela eſt ainſi, ne vous raſſurez pas ſur des témoignages qui ne ſont fondés que ſur une connoiſſance ſi imparfaite de vous-même: le conſentement de vos conducteurs n'eſt plus pour vous une marque de vocation; c'eſt peut-être la punition la plus terrible de vos ménagemens. Vous devez avoir le reſte de vos jours cette peine ſur la conſcience: Je ſuis entré dans un miniſtère de vérité par la voie de la diſſimulation; je ne ſai ſi je ſuis un intrus, ou un Miniſtre envoyé de Jeſus-Chriſt: & dans ce doute, la préſomption contre vous n'eſt pas douteuſe. Vous n'avez ſuivi, ni l'ordre de Dieu, ni la régle de l'Egliſe: quand elle demande le témoignage de vos conducteurs, elle ſuppoſe que vous vous êtes fait connoître à eux: or, vous avez éludé cette loi ſainte; vous vous êtes appellé vous-même: jugez ſi l'Eſprit de Dieu, cet

Eſprit de vérité & de ſincérité, peut avoir préſidé à une vocation qui a pris ſa ſource dans la duplicité & dans l'artifice. Première réflexion.

Je vous demande en ſecond lieu : L'eſpérance de vous rendre vos conducteurs favorables, n'a-t-elle pas été l'ame de toutes vos démarches pendant le tems deſtiné à une courte épreuve ? vos prières, votre modeſtie, votre exactitude, n'ont-elles pas été des brigues ſecrettes, & des piéges que vous tendiez à leur religion ? un témoignage ainſi ſurpris, peut-il être de quelque poids auprès de Dieu? les hommes ne voyent & ne jugent que par les apparences ; mais le Seigneur a-t-il des yeux de chair comme l'homme ? & ne voit-il pas le fond des cœurs ? Je vous demande encore, ſi vous défiant de vous-même, & craignant que les marques de votre vocation ne paruſſent très-douteuſes à ceux qui devoient en juger, vous n'avez pas employé auprès d'eux des ſollicitations étrangères, des recommandations domeſtiques, le crédit du nom, du rang, de la naiſſance ? Malheur à nous, ſi acquieſçant à la chair

& au ſang, nous avons trahi, pour plaire aux hommes, les intérêts de Jeſus-Chriſt ; ſi nous avons livré l'Egliſe pour laquelle le Seigneur Jeſus s'eſt livré lui-même ; & ſi les mêmes voies humaines, qui marquoient ſi bien, ſelon les régles de la diſcipline, votre indignité, ont pu obtenir de notre foibleſſe un témoignage que vous étiez digne ! mais quand cela ſeroit, notre infidélité changeroit-elle les régles ſaintes ? pouvons-nous appeller ce que Dieu rejette ? ne maudit-il pas nos bénédictions ? Nous avons été les interprétes de vos cupidités, & non des volontés du Seigneur : en un mot, vous avez le témoignage des hommes, mais vous n'avez pas celui de Dieu.

Vous auriez lieu de vous calmer, ſi éloigné de tout deſir & de toute démarche, ne regardant qu'avec frayeur les dangers & l'excellence du ſacerdoce, un autre Ananie vous étoit venu dire de la part de Jeſus-Chriſt que vous étiez deſtiné à l'ouvrage du miniſtère ; un autre Elie vous eût ordonné, comme autrefois ce Prophéte à ſon diſciple Eliſée, de

renoncer à tous les ſoins de la terre, & de le ſuivre pour être ſon ſucceſſeur dans le miniſtère prophétique. Mais ſi le ſuffrage de vos conducteurs n'a été que le fruit de vos ménagemens & de vos ſoupleſſes, ce n'eſt pas l'Eſprit de Dieu qui a parlé par eux, c'eſt le vôtre : votre miſſion eſt l'ouvrage de l'homme : vous n'êtes donc pas l'envoyé de Dieu. Car, dites-moi, je vous prie, quand même la chair & le ſang, quand même vos ſollicitations & vos démarches, n'auroient eu aucune part au choix que vos Paſteurs & vos conducteurs ont fait de vous, & qu'ils n'auroient ſuivi dans le témoignage favorable qu'ils vous ont rendu, que les lumières & les mouvemens de leur propre conſcience, vous devriez toujours trembler, qu'ils n'euſſent pris le change ; vous devriez toujours craindre que Dieu, pour punir vos péchés ſecrets, ne leur eût envoyé un eſprit d'erreur, & n'eût permis qu'ils n'euſſent fait, en vous choiſiſſant, un choix injuſte : car leur témoignage eſt néceſſaire ; mais il n'eſt pas infaillible. Les Jérômes, les Grégoires, les Au-

guſtins, les Népotiens, les plus ſaints Prêtres de ces ſiécles heureux, avec toutes les marques les plus claires d'une vocation légitime de la part de leurs Paſteurs, ne pouvoient ſe calmer ſur ces pieuſes incertitudes : des Anacorétes conſommés dans une piété éminente par de longues macérations & par une vie angélique, appellés par leur Evêque au ſacerdoce, ſe mutiloient pour ſe dérober à un fardeau & à un honneur, dont à peine ils croyoient les Anges dignes ; & le ſuffrage & l'ordre même de leur Paſteur qu'ils reſpectoient ſi fort d'ailleurs, ne pouvoit les raſſurer contre le ſentiment de leur propre indignité : & vous qui leur avez arraché par artifice leur ſuffrage ; vous qui les avez comme forcés de bénir ce qu'ils auroient dû maudire, vous vous raſſureriez ſur des préjugés ſi terribles contre vous-même ? vous croiriez que l'Egliſe vous reçoit parmi ſes Miniſtres, parce que les hommes que vous avez ſurpris ne vous ont pas exclu de ce rang ? vous ſeriez calme ſur votre vocation, parceque l'autorité de vos ſupérieurs n'y a mis aucun obſtacle ;

& vous ne vous croiriez pas intrus, parceque vous les avez fait consentir à votre intrusion ? Jugez si cette sécurité n'est pas peut-être elle-même la plus terrible punition de l'attentat qui vous a fait usurper, sans vocation, l'honneur formidable du sacerdoce. Il demeure donc établi, que la première marque de votre vocation est le témoignage des Pasteurs, comme la première marque de la Mission de Jesus-Christ fut le témoignage de son Père.

La seconde marque que Jesus-Christ donne aux Juifs de la vérité de sa Mission, est le témoignage des Prophétes qui l'avoient annoncé, & des peuples qui l'avoient vû & entendu. En effet, le peuple paroît partout favorable au Sauveur ; & les Pharisiens piqués de cet applaudissement public auquel ils aspiroient eux-mêmes, & qui étoit le seul but de leurs jeûnes hypocrites & de leurs longues prières, ne pouvoient s'empêcher de s'en plaindre. Cette foule insensée, disoient-ils, qui ne connoît point la loi, & qui est maudite, court après lui. Tantôt les troupes

veulent l'établir Roi ſur la Judée ; tantôt elles glorifient le Seigneur ſur ce qu'il a ſuſcité un ſi grand Prophéte dans Iſrael ; tantôt les femmes de Jéruſalem béniſſent les entrailles qui l'ont porté ; tantôt le peuple vient au-devant de lui, & le reçoit en triomphe dans Jéruſalem.

Et certes, auroient-ils pu refuſer leurs acclamations à un homme extraordinaire & divin, qui ne paroiſſoit avoir qu'un ſeul deſir, & c'étoit celui de ſauver les hommes ; qui avec les plus grands talens qu'on eût encore vûs ſur la terre, ne ſe produiſoit qu'à un petit nombre de Diſciples obſcurs & groſſiers ; ne vouloit inſtruire que les pauvres ; & ne cherchoit pas, comme ces inventeurs de ſectes, à faire valoir ſa doctrine par le rang & la diſtinction de ſes auditeurs, mais par la piété ſincère de ſes Diſciples ; un homme qui ne ſavoit parler que du Ciel, qui ne comptoit pour ſes proches & pour ſes amis, que ceux qui faiſoient la volonté du Père céleſte ; un homme, qui maître de toute la nature, commandant aux vents & à la mer, mutipliant les

pains, trouvant, quand il lui plaiſoit, des tréſors dans les entrailles des poiſſons, ſe réduiſoit à un état bien au-deſſous du médiocre, & paroiſſoit encore plus grand par le mépris qu'il faiſoit de ces ſortes d'avantages temporels, que par la facilité qu'il avoit à ſe les procurer ; un homme qui fuyoit les Grands ſans les mépriſer, & qui les reprenoit ſans les craindre ; qui vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu ; & enfin, qui dans le détail de ſes actions les plus ſecrettes, étoit auſſi grand, auſſi divin, que dans celles où il étoit expoſé aux regards publics, & en qui ceux qui le voyoient de plus près n'avoient jamais pu remarquer un ſeul de ces momens où la vertu la plus auſtère ſe relâche, & cherche à ſe délaſſer, pour ainſi dire, autour de ſes propres foibleſſes ?

Le ſuffrage des peuples eſt donc la ſeconde marque d'une vocation canonique. Mes chers Frères, écrivoit
S. Cypr. Ep. 64. ſaint Cyprien à ſon peuple, nous avons coutume de vous conſulter dans les Ordinations, & d'examiner

avec vous en commun les mœurs & les mérites de ceux à qui nous devons impoſer les mains. Il eſt bien juſte auſſi, comme dit l'Egliſe dans le Pontifical, que ceux qui doivent naviger dans le même navire, ſi intéreſſés à l'habileté du Pilote qui doit les conduire, ayent quelque part à ſon élection, & que leur témoignage ſoit écouté. Le Prêtre n'étant établi que pour les peuples en tout ce qui regarde le culte de Dieu, il eſt de l'ordre que le ſuffrage des peuples concourre au choix qu'on fait de lui. Tel a été dans les premiers tems, vous le ſavez, l'uſage de nos pères : le peuple étoit appellé & conſulté dans l'ordination des Clercs : les Apôtres eux-mêmes aſſemblèrent tous les Fidèles, & demandèrent leurs ſuffrages pour l'élection des premiers Diacres : *Conſiderate viros ex vobis.* Une impoſition des mains, dit ſaint Cyprien, n'eſt ni juſte, ni légitime, lorſqu'elle n'a pas eû les ſuffrages publics. Il falloit même, ſelon ſaint Paul, avoir un bon témoignage parmi les infidèles : *ab iis qui foris ſunt ;* & rien ne paroiſſoit plus indiſpenſable à celui qu'on de-

Act. 6. 3.

1. Tim. 3. 7.

voit aſſocier au miniſtère ſaint, qu'une réputation pure & ſans tache dans l'eſprit des peuples, afin que l'honneur du ſacerdoce ne fût point avili, & le culte déshonoré par ceux qui en étoient établis les Miniſtres.

Je ſai que l'héreſie toujours extrême a pouſſé trop loin cette vérité ; & que renverſant la ſainte diſcipline de l'Ordination, la fécondité du Paſteur principal, la ſucceſſion ſacerdotale, & la néceſſité d'une miſſion, elle a établi le peuple & le Magiſtrat, ſeul électeur des Miniſtres du Sanctuaire, & changé les cérémonies les plus ſaintes & les plus auguſtes de l'ordination, en un tumulte populaire, & une affaire purement civile. Mais tel a été de tout tems le deſtin de ceux que Dieu a livré à la vanité de leurs penſées, d'aller à l'erreur par la vérité, & d'établir de nouveaux abus, en voulant rétablir les anciens uſages.

L'Egliſe demande encore le ſuffrage des peuples dans l'élection de ſes Miniſtres : c'eſt un reſte du premier uſage qu'elle a conſervé ; mais c'eſt un de ces traits primitifs & reſpecta-

bles, qui marquent l'ancienne beauté de la diſcipline, qui ſervent de monument, mais qui ne ſauroient ſervir de modèle. Elle n'aſſemble plus, à la vérité, les Fidèles dans le temple, où l'on va vous impoſer les mains, pour apprendre d'eux ſi vous avez converſé ſaintement parmi eux, & d'une manière digne de Dieu; cette voie ne ſeroit plus ni ſûre, ni poſſible: mais ne croyez pas pour cela que l'Egliſe néglige le conſentement & le ſuffrage des peuples: c'eſt toujours pour elle une marque néceſſaire de vocation: la manière de le demander, ce ſuffrage, a changé; mais la régle ne change pas. L'Egliſe fait annoncer trois fois ſolemnellement dans le lieu de votre naiſſance à l'aſſemblée des Fidèles, pluſieurs jours avant de vous impoſer les mains, que ſon deſſein eſt de vous admettre au rang ſacré des Miniſtres: elle interpelle la conſcience de chaque Fidèle en particulier, s'il connoît en vous quelque empêchement canonique qui vous rende indigne du miniſtère, de venir le révéler en ſecret à ceux à qui il eſt de l'intérêt de l'Egliſe que vous ſoyez

connu. J'avoue que cette perquiſition demeure preſque toujours ſans effet du côté des peuples ; mais elle ne renferme pas moins une condition eſſentielle pour l'aſpirant au miniſtère : c'eſt-à-dire que l'Egliſe exige, comme une marque indiſpenſable de vocation, que vous puiſſiez entrer en jugement avec votre peuple, & le prendre à témoin de l'intégrité de vos mœurs ; elle exige que, comme Jeſus-Chriſt, vous ſoyez en état de défier même vos ennemis de vous reprendre d'aucun péché, de ceux du moins qui traînent après eux du ſcandale & de l'infamie : c'eſt-à-dire qu'elle exige, que ſemblable à Tobie, vous vous ſoyez diſtingué des autres enfans d'Iſrael ; & que tandis que ceux de votre âge couroient, comme des inſenſés, participer aux abominations de Samarie, vous ayez toujours été un fidèle adorateur du Dieu de vos pères : c'eſt-à-dire enfin, qu'elle exige que les peuples, témoins de la candeur & de l'innocence de vos mœurs, ayent mille fois appellé heureuſes les entrailles qui vous ont porté ; & que les vœux ſe-

crets, les préſages publics, & le conſentement tacite des Fidèles, vous ayent élevé ſur le trône ſacerdotal long-tems avant qu'elle-même eût réſolu de vous y placer. Et voilà le témoignage des prophéties que votre vocation doit avoir de commun avec celle de Jeſus-Chriſt. Ainſi les Fidèles de Liſtres & d'Icone, rendoient devant l'Apôtre un témoignage avantageux à Timothée, élevé par une mère pieuſe dans la lecture des Livres ſaints; & leurs ſouhaits publics pour ſon élection au miniſtère, que ſaint Paul appelle des prophéties, avoient mille fois précédé ſon Ordination: *Secundùm præcedentes in te prophetias.* 1. Tim. 1. 18.

Or, trouvez-vous dans votre vocation cette marque ſi conſolante? Repaſſez ſur les lieux où ſe ſont écoulés vos premiers ans; votre mémoire y eſt-elle en bénédiction? vous y êtes-vous diſtingué de la licence, de l'emportement de votre âge par des mœurs plus graves, plus réglées & plus pures? avez-vous paru aux témoins de votre jeuneſſe, deſtiné à l'autel par l'innocence de votre vie, par un goût anticipé pour tout ce qui

regarde le culte divin, avant que l'Eglise vous eût choisi pour vous en confier les fonctions ? pouvez-vous nous alléguer en votre faveur ces suffrages précoces & prophétiques ? vos premières inclinations n'annonçoient-elles pas bien plus une vie molle ; mondaine, efféminée ; ou une profession militaire, libertine, tumultueuse ; qu'un ministère de modestie, de régularité, de piété, de charité ? Interrogez les peuples qui vous ont vû ; faites-les consentir, si vous le pouvez, à votre installation dans le Sanctuaire ; allez recueillir leurs suffrages, & reconnoissez dans leur voix, la voix de Dieu. Encore frappés du souvenir tout récent de vos premiers égaremens, ne seront-ils pas surpris de votre témérité ? ne s'écrieront-ils point : *Nous ne voulons pas que celui-ci régne sur nous ?* C'est à vous à nous le dire : & pour moi je vous dis que vous êtes à plaindre, si ces traits vous peignent au naturel ; & si malgré ce désaveu public, & un témoignage si sûr que vous n'êtes point appellé, vous allez vous présenter à l'autel chargé, pour ainsi

Luc. 19. 14.

dire, des anathêmes de tout le peuple. Voilà la régle ; c'eſt à vous à vous l'appliquer. Si les peuples au milieu deſquels j'ai vécu, ſe choiſiſſoient des Miniſtres, pourrois-je me flater que leur choix tomberoit ſur moi ? croiroient-ils mes mains aſſés pures pour offrir à l'autel leurs dons & leurs vœux, & le ſang précieux de l'Agneau ſans tache, pour les laver de leurs ſouillures ? ma langue leur paroîtroit-elle aſſés chaſte pour leur annoncer les vérités éternelles ? ma vie aſſés irrépréhenſible, pour avoir droit de les exhorter à la vertu, & de leur reprocher leurs infidélités & leurs crimes ? Si vous n'avez pas ce témoignage : ou vous n'êtes pas envoyés comme Jeſus-Chriſt; ou les régles, ſur leſquelles l'Egliſe veut que nous jugions de votre vocation, ſûres & générales pour tous les autres, ſouffrent pour vous des adouciſſemens & des reſtrictions.

Le témoignage des Paſteurs & des peuples forment donc les deux premières marques de vocation : mais elles ne ſuffiſent pas ; ſouvent ce qui eſt grand devant les hommes, n'eſt

digne que de rebut aux yeux de Dieu.
S. Chryſ. lib. 4. de ſacerd. quand même, dit ſaint Chryſoſtôme, tout le monde vous appelleroit, & vous feroit même violence, examinez les qualités de votre ame; & ne vous rendez point, ſi vous vous trouvez indigne de cet honneur. Car, ajoûte ce Père, ſi avant qu'on vous appellât, vous étiez indigne & inhabile, êtes-vous devenu plus digne & plus propre du moment qu'on vous a appellé? *An cùm te nullus vocaret, imbecillus & minimè idoneus eras; ubi primùm verò comperti ſunt qui honorem ad te deferunt, derepentè in valentem atque idoneum evaſiſti?*

Auſſi la troiſiéme marque que Jeſus-Chriſt donne de la vérité de ſa Miſſion, eſt le témoignage de ſa propre conſcience. Et ce témoignage renferme prémiérement, l'innocence toute divine de ſon ame: *Le Prince de ce monde eſt venu*, dit-il, *& il n'a rien trouvé du ſien en moi.* En ſecond lieu, ſon goût & ſon zèle pour les fonctions de ſon miniſtère: *Ma nourriture*, dit-il, *eſt de faire la volonté de mon Père, & de conſommer l'ouvrage pour lequel il m'a envoyé.* Enfin, la pu-

Joan. 14. 30.

Joan. 4. 34.

reté de ſes intentions : *Je ne cherche pas ma gloire propre, mais la gloire de celui qui m'envoye.* Joan. 8. 50.

Or, notre conſcience peut-elle nous rendre à nous-mêmes ces trois témoignages. Premiérement, un témoignage d'innocence : je vous l'ai déja dit par occaſion, & je vous le dis aujourd'hui par une ſuite de mon ſujet. L'ordre ſacerdotal, ſelon ſaint Epiphane, n'étoit preſque tiré autrefois que de l'ordre des Vierges : *Sacerdotium ex Virginum ordine præcipuè conſtat.* Il falloit avoir conſervé ſon innocence pour être honoré du ſacerdoce : la pénitence publique elle-même étoit un empêchement, & comme une note d'infamie qui rendoit incapable le pénitent d'être choiſi pour le ſaint miniſtère: la pureté qu'on tiroit des larmes & des macérations de ce bain douloureux, paroiſſoit encore flétrie de certaines taches qui bleſſoient la ſainteté & la majeſté des myſtères terribles. On étoit devenu un vaſe d'honneur lavé, nétoyé, purifié par la pénitence, il eſt vrai ; mais l'odeur du vieux levain reſtoit encore, & on n'étoit pas propre à être

placé ſur l'autel. La laine qui devoit entrer dans les ornemens des Prêtres & des Lévites de la loi, quelque brillante qu'elle fût, étoit rejettée & eſtimée immonde, ſi elle devoit ſon éclat à l'art & à la teinture; ſi ſa beauté n'étoit pas naturelle, & qu'elle n'eût pas ſa premiere blancheur. Il falloit que les pierres qui devoient compoſer l'autel, n'euſſent point été taillées; c'eſt-à-dire, qu'elles ne duſſent leur beauté, ni à l'induſtrie du ciſeau, ni aux efforts du marteau, mais au ſein heureux d'où on les avoit tirées. Ce n'étoient-là que des figures: Dieu n'étoit jaloux à ce point de la ſainteté d'un temple & d'un ſacerdoce vuide & figuratif, que pour nous tracer de loin la pureté angélique qu'exigeroit le ſacerdoce Chrétien. Mais où ſont ceux qui portent à ce feſtin ſacré cette robe d'innocence, ſeule digne des noces de l'Agneau; cette robe ſans laquelle nul n'avoit droit d'entrer dans ce lieu ſaint? O innocence! fille du ciel, ornement de l'ordre ſacerdotal, lys odoriférant du jardin de l'Epoux, ſeul deſtiné à parer ſes autels, où

vous êtes-vous retirée ? Avez-vous quitté la terre pour toujours ? & ſi le monde n'eſt plus digne de vous, le lieu ſaint du moins ne ſauroit-il plus vous ſervir d'azile ? Mais ne faiſons pas des vœux inutiles. Vous en connoiſſez encore, ſans doute, ô mon Dieu ! de ces ames choiſies, qui dans la corruption univerſelle de nos mœurs, ſe ſont toujours conſervées pures & agréables à vos yeux : votre bras n'eſt pas racourci : vous pouvez également retirer du fond de la mer, ou faire marcher ſur les eaux : au milieu des vents & des tempêtes, ſans qu'on y ſoit ſubmergé : & il ne vous en coûta pas plus de préſerver trois jeunes Hébreux au milieu d'une fournaiſe ardente, un Daniel dans la foſſe aux lions, un Loth au milieu de Sodome, qu'un jeune Tobie dans une maiſon ſainte. Mais nous nous connoiſſons auſſi : nous confeſſons en votre préſence que nous ſommes pécheurs ; & quoique votre main puiſſante eût pu nous préſerver de la corruption, nous reconnoiſſons avec une profonde confuſion que nous avons tous eu beſoin de la grace qui en dé-

livre, du bain ſalutaire qui en purifie, & de cette ſeconde planche heureuſe qui peut encore ſauver ceux qui ont fait naufrage après le batême.

Je ne vous demande donc pas ſi votre innocence eſt encore pure & entière. L'Egliſe ne pouvant plus preſque l'obtenir, ſemble auſſi ne plus l'exiger : ſes miniſtères ne ſont pas moins ſublimes qu'autrefois ; ſon ſacerdoce n'eſt pas moins ſaint : ſon eſprit eſt toujours le même ; & ſi elle ne met plus que ſes ſouhaits à la place de l'ancienne ſévérité de ſesr égles, ce n'eſt pas elle qui a changé, c'eſt nous ſeuls qui l'avons, pour ainſi dire, changée. Mais je vous demande, de quel nature ſont vos chûtes paſſées ? car quoique l'Egliſe ſemble ne plus exiger à la rigueur une innocence abſolument conſervée, il y a néanmoins différens dégrés dans la manière dont vous pouvez l'avoir perdue. Je vous demande donc : Vos chûtes ſont-elles de ces fautes, où la fragilité de l'âge & la ſéduction des exemples entraînent quelquefois ; mais d'où un bon naturel, un fonds

de religion & de crainte de Dieu, retirent bientôt ; de ces fautes paſſagères, qui n'ayant pas long-tems croupi dans le cœur, n'ont pas eu le loiſir de le gâter, d'éteindre la foi, de laiſſer dans l'ame les panchans durables & comme ineffaçables du vice ; en un mot, de ces fautes rarement commiſes, promptement réparées ? Si cela eſt, ſi c'eſt-là l'image de votre conſcience, humiliez-vous ; tremblez, ſentant que vous portez en vous une indignité, qui, ſelon les régles, devroit vous exclure du Sanctuaire ; reſtez, comme le Publicain à la porte du temple : mais avancez, ſi l'on vous l'ordonne, & avancez avec frayeur & avec confuſion : penſez que l'Egliſe ſe relâche en vous admettant ; que la rareté des innocens a ouvert aux pénitens une porte de condeſcendance dans ſon Sanctuaire ; & qu'il ne s'agit plus pour elle de choiſir comme autrefois entre les plus ſaints, mais entre les moins indignes.

Mais vos fautes ſont-elles de la nature de ces chûtes qui ont paſſé en habitude ? de ces morts anciennes,

où les Lazares à demi pourris, répandent au loin l'infection & la puanteur ; où la durée du déſordre a effacé de l'ame non-ſeulement ſa premiè-re blancheur, mais encore tous les ſentimens de pudeur & de vertu, qui pouvoient lui reſter encore ; où l'habitude du crime a mis en elle un dégoût pour les choſes du ciel, une pente malheureuſe & une honteuſe fragilité pour le vice, qu'elle ne peut preſque plus ſurmonter ; & où cependant, pour toute marque de changement, on change d'état ; pour toute pénitence, on ſe revêt d'un habit d'innocence & de ſainteté ; pour toute humiliation, on uſurpe un miniſtère de gloire ; en un mot, pour toute diſpoſition au ſacerdoce, on porte la témérité d'y prétendre & de s'y préſenter ? Si c'eſt-là l'hiſtoire de votre vie, vos iniquités rendent témoignage contre vous-même : les loix de l'Egliſe vous banniſſent encore aujourd'hui du lieu ſaint : les loix de vos pères, & l'ordre de votre naiſſance ont beau vous y appeller, c'eſt une voix de chair & de ſang qui ne donne aucun droit au Royaume de Dieu ;

l'ordre du Ciel vous en exclut: en vain l'arrangement domeſtique vous ouvre cette voie ; la régle de l'Egliſe vous la ferme : ce ne ſont pas les vils intérêts de la terre, qui lui donnent des Miniſtres, ce ſont les intérêts du Ciel & du ſalut de ſes enfans. Pleurez vos crimes dans l'état de ſimple fidèle ; c'eſt-là votre place : ne venez pas mettre, en recevant un caractère ſacré, le ſceau à toutes vos autres iniquités : ne venez pas ſouiller le Sanctuaire, & n'ajoûtez pas la profanation du lieu ſaint à celle de votre ame. Vous pouvez être touché, revenir à Dieu, fléchir ſa clémence, & vous ſauver parmi les fidèles pénitens : vous mourrez endurci & impénitent parmi les Prêtres. Il ſe peut faire que cette régle ait ſouffert quelquefois des exceptions ; qu'une pénitence longue, fervente, ait fait oublier à l'Egliſe les anciens déſordres ; & qu'un grand pécheur depuis longtems purifié par une vie mortifiée, retirée ; par les larmes abondantes d'un repentir ſincère ; par des exemples de vertu encore plus longs & plus publics, que ne l'avoient été ſes

égaremens : il ſe peut faire, dis-je, qu'il ſoit devenu un ſaint Prêtre ; qu'il ait honoré ſon miniſtère ; & qu'ayant éprouvé lui-même toutes les tentations du monde, il tende avec plus de zèle, d'onction & de ſuccès, la main à ſes frères pour les en retirer : mais quand il s'agit d'exception à la régle, il faut que les utilités de l'infraction puiſſent en compenſer les inconvéniens. Or, c'eſt à vous à nous dire quels grands avantages l'Egliſe peut ſe promettre de votre promotion au ſacerdoce. Pour moi, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que s'il vous reſte encore de la foi, il doit vous paroître terrible d'entrer dans un état dont la régle générale vous déclare indigne ; & qu'il faille avoir recours à une exception unique, à un cas rare, ſingulier ; à un de ces prodiges dont un ſiécle à peine fournit un exemple, afin que vous ne ſoyez pas un profanateur & un intrus.

Mais outre ce témoignage d'innocence, votre conſcience doit vous rendre encore un témoignage de goût pour les fonctions ſaintes du miniſtère. Jeſus-Chriſt dans un âge encore tendre,

tendre, ſe dérobe à ſes parens; ne peut s'éloigner du temple, & on l'y trouve au milieu des Docteurs faiſant déja des eſſais de ſon miniſtère divin. Le jeune Samuel élevé dans le temple, ſert tous les jours devant le Seigneur; & l'Ecriture remarque qu'il s'arrachoit même aux douceurs du ſommeil, lorſqu'il croyoit que les ordres du Grand-Prêtre Heli l'appelloient à tout ce qui pouvoit concerner la décence & la beauté de la maiſon du Seigneur. Ce goût anticipé, cette eſtime pour les fonctions du miniſtère, a toujours paru dans les Saints que le Ciel deſtinoit à l'autel; & on l'a toujours regardé comme une marque de vocation, & un préſage heureux de ſacerdoce.

Mais ſi vous ne vous ſentez point né pour les fonctions Eccléſiaſtiques; ſi vous ne paroiſſez jamais moins à votre place que lorſque vous êtes aſſis dans le temple parmi les Miniſtres du Seigneur; ſi les ornemens dont l'Egliſe vous revêt, ſont pour vous une parure étrangère, & qui non-ſeulement ne vous ſied point, mais qui vous déconcerte & vous

embarraſſe ; ſi l'habit mondain accompagne bien mieux l'air, l'audace, la diſſipation de votre viſage ; ſi la modeſtie, que les ſaints Canons recommandent ſi ſouvent aux Clercs dans leurs habits, dans leurs cheveux, dans toute leur perſonne, vous paroît un air ridicule & de mauvais goût ; ſi, comme ces enfans d'Iſrael, vous vous mocquez même des Prophétes du Seigneur, de ſes plus ſaints Miniſtres qui n'ont pas recours aux ſuperfluités & à la molleſſe de l'art, pour réparer le défaut de la nature, & qui portent ſur leur tête reſpectable la ſimplicité & la gloire du ſacerdoce ; ſi l'appareil auguſte de nos cérémonies eſt pour vous un ſpectacle ennuyeux ; ſi vous en regardez les miniſtères inférieurs avec un mépris inſenſé ; ſi, ſemblable à l'orgueilleuſe Michol, vous ne voyez qu'avec dériſion ceux qui viennent ſe dépouiller de toute leur grandeur devant l'Arche ſainte, & s'y croyent honorés des offices les plus vils qui regardent ſon culte ; je dis les plus vils devant les hommes, mais toujours infiniment ſublimes aux yeux de la foi ;

ſi, dis-je, ce portrait vous reſſemble, jugez vous-même ce qu'on doit penſer de votre vocation. Dieu ſans doute ne l'a pas plus écrite dans votre cœur, que ſur votre perſonne : des goûts, des panchans ſi éloignés de l'état ſaint auquel vous aſpirez, ne marquent pas que le Ciel vous y ait deſtiné : une oppoſition ſi décidée aux fonctions du miniſtère, décide aſſés clairement de l'oppoſition que Dieu lui-même y met : il donne le goût de l'état auquel il appelle ; & peut-il mieux vous faire ſentir que ce n'eſt pas-là le miniſtère auquel il vous deſtine, que de mettre en vous un éloignement ſi marqué pour toutes ſes fonctions ? Et comment voulez-vous que Dieu s'explique ? il n'eſt pas néceſſaire qu'une voix du ciel vienne nous dire en ſecret, & comme autrefois à Samuel : Le Seigneur n'a pas choiſi celui-là : *Non hunc elegit Dominus* : tout ce que nous voyons en vous nous le dit aſſés ; & la voix de votre cœur & de vos panchans, vous le dit encore plus clairement à vous-même. 1. Reg. 16. 8.

Le dernier témoignage que doit

vous rendre votre conſcience, eſt celui de la pureté de vos intentions, en vous conſacrant à l'autel. Jeſus-Chriſt n'étoit pas venu pour être ſervi, c'eſt-à-dire, pour remplir les premières places de la Synagogue; mais pour ſervir, c'eſt-à-dire, pour être tout à nos uſages: il étoit venu pour manifeſter le nom de ſon Père aux hommes, pour ſauver les brebis d'Iſrael qui avoient péri: le zèle, la charité, la ſainteté devoient faire tout l'éclat de ſon miniſtère. C'eſt à vous à décider, ſi vous ne vous propoſez point d'autre éclat; ſi vous y entrez pour ſervir, pour travailler au ſalut de vos frères, & ſi vous pouvez nous répondre de la pureté de vos intentions. Je ne prétends pas pénétrer dans les plus ſecrets replis de votre cœur; Dieu vous connoît, & cela me ſuffit; mais il ne faudroit pas y ſonder bien avant pour être d'abord éclairci des vûes qui conduiſent à l'Egliſe la plupart de ceux qui s'y conſacrent: les motifs intéreſſés des vocations ſont auſſi publics, auſſi ſûrs, que les vocations ſont peu ſûres elles-mêmes. Seriez-vous aſſez malheureux

pour être de ce nombre ? Pour en être inſtruit entrez en jugement avec vous-même : Que me propoſai-je dans l'état ſaint pour lequel je me déclare ? des travaux, des ſoins, des veilles, le ſalut des ames, l'agrandiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt, la défenſe de la vérité, la deſtruction de l'empire de Satan ? n'ai-je en vûe que ces miniſtères laborieux dans l'héritage de Jeſus-Chriſt ? Ne mentez point à l'Eſprit-ſaint, & prononcez devant le Seigneur votre injuſtice. Il eſt écrit que lorſque Moyſe voulut établir Eléazar Grand-Prêtre, à la place d'Aaron, il le conduiſit ſur une haute montagne, d'où l'on découvroit tout le pays du Jourdain, l'abondance & les délices de cette terre ſainte qui devoit un jour être ſon partage ; & ce fut à la vûe du lait & du miel, qui couloient dans cette contrée heureuſe, qu'il le revétit des ornemens ſacrés. Lorſque vos proches, ſelon la chair, vous ont revétu eux-mêmes des marques ſaintes de votre état, ne vous ont-ils pas conduit ſur une haute montagne, pour ainſi parler, d'où ils vous ont fait en-

trevoir de loin les richeſſes, l'abondance, le lait & le miel d'une terre ſainte dont ils vous ont promis & fait eſpérer la poſſeſſion ? cette eſpérance n'a-t-elle pas fait le motif le plus ſaint de votre entrée dans l'Egliſe, & formé toute votre vocation ? Rendez gloire à Dieu. Que venez-vous chercher dans l'Egliſe ? ſes richeſſes, ou ſes fonctions ? ſes honneurs, ou ſes travaux ? la toiſon du bercail, ou le ſalut des brebis ? l'or de l'autel, ou le Dieu qu'on y adore ? Quels talens portez-vous dans cette milice ſainte ? la force, le courage des ſens aguerris ; ou la molleſſe, l'amour du repos, le goût du luxe & des plaiſirs ? *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit*, dit Tertullien ; & le Seigneur vous dit ce qu'il diſoit autrefois aux ſoldats de Gédeon : Que ceux qui ne portent dans le camp du Seigneur que la molleſſe, la puſillanimité, la crainte du travail & des peines, retournent à la maiſon de leur père : *Qui timidus, & formidoloſus eſt, revertatur.*

Judic. 7. 3.

Je ſai qu'une dignité Eccléſiaſtique qu'on n'a recherchée, ni deſirée ; que le choix de nos ſupérieurs, ou les

ménagemens ſecrets de la Providence ont fait tomber ſur nous, ſans que nous y ayons apporté de notre côté, que la ſoumiſſion & la frayeur, peut être regardée comme une marque légitime de vocation, ſi d'ailleurs nos mœurs, nos panchans, & notre caractère perſonnel ne dément pas ce ſigne extérieur qui ſemble nous appeller à l'autel. Mais ne s'engager dans un miniſtère terrible, que pour recueillir la ſucceſſion d'un Bénéfice que ceux de notre nom ont poſſédé de tout tems; que parceque nos eſpérances, du côté de l'Egliſe, ſont plus ſûres & plus brillantes, que du côté du ſiécle; que parce qu'on porte un nom à pouvoir aſpirer à tout; que parceque nos proches, ſelon la chair, comme cette mère des enfans de Zébédée, ont déja demandé pour nous les premières places dans le Royaume de Jeſus-Chriſt; en un mot, pour le dire encore plus nettement, porter pour toute marque de vocation à un miniſtère d'humilité, des deſirs d'élévation; à un miniſtère de travail & de ſollicitude, des eſpérances de repos & de molleſſe; à un miniſtère de

pauvreté, des vûes de luxe & d'abondance; aller à Jesus-Christ comme ce peuple charnel, non parcequ'il a les paroles de vie, mais parcequ'il multiplie un pain terrestre; renoncer à tout pour retrouver tout; ou plutôt ne quitter une barque & des filets, que pour être les Princes du peuple; c'est un motif criminel: qui l'ignore? & le crime, ô mon Dieu! pourroit-il être une marque de vocation au plus saint de tous les états?

Mais ce n'est pas encore assés d'avoir ce témoignage de sa propre conscience, qui renferme l'innocence de la vie, le goût pour les fonctions, & la pureté d'intention: il faut examiner de plus, si l'on a les talens propres de cet état, & si l'on pourra être de quelque utilité à l'Eglise. Aussi la dernière marque que donne Jesus-Christ de la vérité de sa Mission, est le témoignage de ses œuvres miraculeuses & de sa doctrine. On admiroit la grace des paroles qui sortoient de sa bouche: jamais homme n'avoit parlé comme lui: il ne parloit pas comme les Pharisiens par ostentation, pour s'attirer de vains applau-

diſſemens d'une multitude ſéduite, ni avec ces ménagemens qui avoient pour but l'eſtime, & non le ſalut de ceux qui les écoutoient ; mais il parloit avec force, avec cette autorité que donne la vérité, avec cette ſimplicité divine, qui ne regardoit point le rang des perſonnes, mais leurs beſoins.

Vous comprenez bien qu'on n'exige de vous, ni les miracles, ni l'éloquence divine de Jeſus-Chriſt ; mais on exige des talens pour l'inſtruction des peuples, pour remplir les devoirs de votre miniſtère : c'eſt la dernière marque qui doit rendre témoignage à la vérité de votre vocation. Or, quels talens avez-vous ? Vous avez peut-être porté en naiſſant tous les talens propres au monde : employez donc pour lui ce que vous avez reçu pour lui. Vous avez peut-être tout ce qu'il faut pour lui plaire, pour y briller, pour y être avec une ſorte d'agrément & de diſtinction ; mais quels talens avez-vous pour la vigne de Jeſus-Chriſt, pour édifier, pour planter, pour arracher, pour y briller comme un aſtre au milieu d'un ſiécle cor-

rompu ? Lorſque Moyſe voulut conſtruire le Tabernacle, chacun vint offrir des dons conſidérables pour contribuer à ſa conſtruction, de l'or, des pierres précieuſes, de la pourpre, des peaux d'animaux. Que pouvez-vous contribuer de votre part à la conſtruction du Tabernacle céleſte, de l'édifice ſpirituel de l'Egliſe, à la formation du corps de Jeſus-Chriſt ? Si ce n'eſt pas de l'or & des pierres précieuſes ; car tous ne ſont pas Apôtres, tous ne ſont pas Evangéliſtes ; ſera-ce du moins des dons médiocres ? il faut contribuer quelque choſe ; & ce qui brille le moins, n'eſt pas toujours le moins utile.

Or, par quel endroit pouvez-vous vous rendre utile à l'Egliſe ? Par votre doctrine & vos lumières ? mais peut-être né avec un eſprit ennemi de la gêne, & impatient du travail, il n'eſt que la pure contrainte & l'honneur d'avoir fourni certaine carrière qui vous attache à vos Livres ; & vous regardez le ſacerdoce comme le terme heureux, où viendront enfin expirer toutes vos études ? Par votre talent de la parole ? mais la piété

& la ſcience de la Religion peuvent ſeules rendre ce talent utile à l'Egliſe ; & quel fruit peut-elle ſe promettre de vos inſtructions, ſi vous les détruiſez par vos exemples ? Par la gravité du moins de vos mœurs ? mais ſi toute votre perſonne ne reſpire qu'un air mondain, ſi l'on ne voit ſur votre parure & ſur vos vêtemens, que l'indécence & l'immodeſtie du ſiécle, comment édifierez-vous l'Egliſe en mépriſant ſes régles, puiſque vous n'édifiez pas même le monde que vous imitez ? Par votre zèle ? mais les ſcandales & les abus du monde ſont plus capables de vous ſéduire que de vous enflammer d'une ſainte indignation ; & vous aurez plus de panchant à les imiter, que de zèle pour les abolir, ou pour les reprendre. Par votre ſainte habileté à gagner les cœurs, & à vous attirer la confiance des conſciences les plus ſouillées, & dont le cahos n'a jamais été éclairci ? mais que ſai-je ſi vous ne portez pas vous-même ſur votre conſcience des abîmes, où vous n'avez pas encore fait entrer la lumière ? Par la ſolidité de votre jugement, &.

le talent de gouverner les eſprits ? mais ſi toute votre vie eſt pleine d'irrégularités ; mais ſi votre conduite ne ſe reſſemble jamais à elle-même ; mais ſi le moment préſent ne ſauroit jamais répondre pour vous de celui qui ſuit, & que juſques ici il n'y ait eu de fixe & de conſtant dans votre caractère, que vos inconſtances ; ſi vous n'avez jamais bien gouverné la maiſon de votre ame, comment gouvernerez-vous l'Egliſe de Dieu ? Par votre nom & la diſtinction que vous avez dans le monde ? ſans doute un grand nom dans un miniſtre ſaint, donne encore un nouveau poids à l'autorité du miniſtère ; mais hélas ! tout le fruit que l'Egliſe peut s'en promettre de votre côté, c'eſt que votre nom deviendra le prétexte de votre luxe, de vos profuſions, & du mauvais uſage que vous ferez du patrimoine de Jeſus-Chriſt. Enfin, par les dignités que vous ne pouvez pas manquer de poſſéder dans l'Egliſe, & que votre naiſſance vous y promet ? mais ſi c'eſt-là le motif de votre vocation ; mais ſi le crédit ſeul, ſi un nom terreſtre tout ſeul, doit vous élever ſur le

trône ſacerdotal, ſi la chair & le ſang vous mettent en poſſeſſion du ſacerdoce ſaint de Melchiſédec, qui ne connoît ni parens, ni généalogie, votre nom ne ſervira qu'à rendre le ſcandale de votre mauvaiſe adminiſtration plus éclatant & plus public : vous porterez dans le Sanctuaire l'orgueil, le faſte, le monde même qui vous y a placé : vous accumulerez ſur votre tête les biens & les dignités de l'Egliſe contre toutes les régles, & la plus ſainte diſcipline des premiers tems, ſous prétexte que vos profuſions doivent croître à proportion de votre nom ; comme ſi le patrimoine des pauvres étoit deſtiné à nourrir l'orgueil de la naiſſance, ou que l'Egliſe connût quelque choſe de plus grand dans ſes Miniſtres, que le miniſtère même.

Que pouvez-vous donc offrir à l'Egliſe dont elle puiſſe eſpérer de faire quelque uſage pour la gloire de Jeſus-Chriſt & le ſalut de ſes enfans ? c'eſt ſon unique vûe en ſe choiſiſſant des Miniſtres. Le Royaume de Jeſus-Chriſt eſt un champ, vous le ſavez ; il n'y faut que des ouvriers ; y être

inutile, c'eſt y occuper injuſtement une terre qu'un autre auroit cultivée. Les miniſtères y ſont différens, il eſt vrai; mais il faut pouvoir en exercer quelqu'un, ſi vous vous y trouvez inhabile, l'Egliſe n'a pas beſoin de vous : loin de lui être de quelque ſecours, vous ne ſerez que ſon embarras & ſon opprobre.

De tout ce que nous avons dit juſques-ici, il eſt aiſé de recueillir quel doit être le fruit de ce diſcours : c'eſt que chacun doit examiner ſi ſa vocation eſt marquée à ces quatre caractères ; ſi vous avez le témoignage des Paſteurs & des Prophéties comme Jeſus-Chriſt, le témoignage des peuples, le témoignage de votre propre conſcience, & enfin celui des talens, c'eſt-à-dire, ſi votre miſſion reſſemble à celle de Jeſus-Chriſt, & s'il vous envoye comme ſon Père l'a envoyé : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Si vous ne reconnoiſſez point en vous ces marques ſaintes, ſi vous en doutez ſeulement, n'avancez pas ; ne ſoyez pas aſſés téméraire pour vous préſenter : attendez du moins que le Seigneur s'explique plus clairement.

Les ſuites de l'entrée dans le ſaint miniſtère ſans vocation ſont terribles : écoutez-les. Car premiérement, ſi vous entrez dans le miniſtère ſans y être appellé, vous n'y recevrez pas la grace de l'impoſition des mains : vous y ſerez marqué du ſceau du caractère ſacré, il eſt vrai ; mais ce ſera pour vous un caractère de réprobation, & vous n'y recevrez pas l'effuſion de l'Eſprit-ſaint ſi néceſſaire pour vous ſoutenir dans vos fonctions. Ainſi livré à votre propre foibleſſe, tous vos miniſtères deviendront pour vous des écueils : le tribunal ſera le piége de votre innocence ; la chair, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine de Jeſus-Chriſt, l'occaſion de votre diſſolution & de votre avarice ; le commerce des choſes ſaintes, la ſource de votre irréligion & de votre endurciſſement : les ſollicitations vous corrompront ; les égards humains vous gouverneront ; les régles céderont toujours à vos intérêts ; la vérité ne trouvera en vous un protecteur que lorſqu'il vous ſera utile de la défendre : ſi vous êtes Paſteur, vous

ſerez un mercenaire ; ſi vous êtes élevé en dignité, vous ſerez un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu. D'où vient cela ? en recevant l'onction extérieure, vous n'avez pas reçu l'onction de l'Eſprit-ſaint ; en vous impoſant le fardeau redoutable du ſacerdoce, l'Egliſe par l'impoſition des mains ne vous a pas conféré la grace ſacerdotale, qui ſeule peut aider à porter ce poids ſacré : vous ſerez accablé ſous le joug ; tous vos pas ſeront de nouvelles chûtes ; toutes vos fonctions des profanations : vous perdrez ceux que vous conduirez, & vous vous perdrez vous-même. Saul, dit ſaint Grégoire, eſt réprouvé, quoiqu'appellé du Ciel ; parce qu'il ne reçut qu'une partie de la grace de la royauté, lorſqu'il fut oint Prince d'Iſrael, & que le Seigneur ordonna à Samuel de répandre ſeulement ſur lui une petite meſure d'huile, figure de la grace céleſte : *Imple lenticulam olei.* David au contraire devient un Roi ſelon le cœur de Dieu, parceque la grace de ſa conſécration eſt plus abondante, & que Samuel a ordre du Seigneur

1. *Reg.* 16. 1.

de remplir un vaſe entier d'huile, & de le répandre ſur la tête de ce Prince : *Imple cornu tuum oleo.* Si la meſure différente de la grace de la conſécration a pu mettre une ſi grande différence entre le régne & les vertus de ces deux Princes ; ſi le premier eſt réprouvé, ſi ſon régne ne fut qu'une ſuite de malheurs & de crimes, pour cela ſeulement qu'il n'avoit pas reçu avec l'onction ſainte, toute la plénitude de la grace de la Royauté à laquelle il étoit pourtant appellé ; vous que Dieu n'appelle point à cette Royauté ſainte & ſacerdotale, comme la nomme un Apôtre ; vous à qui par conſéquent il refuſera juſqu'au moindre degré de la grace de cet état ; vous dont la conſécration même ſera un crime, & dont toutes les parties de l'onction ſainte, qui couleront ſur vous, ſeront comme des charbons ardens que la juſtice de Dieu mettra ſur votre tête, comme pour vous dévouer dès ce moment aux flammes éternelles : jugez quelles ſuites affreuſes vous devez vous promettre d'un ſacerdoce reçu & commencé ſous de ſi horribles auſpices. 1. Reg. 16. 1.

Une dernière réflexion que je vous prie de faire ſur les ſuites d'une mauvaiſe vocation au ſacerdoce, c'eſt qu'il eſt difficile de rectifier le défaut de vocation en toute ſorte d'états ; mais dans le ſacerdoce, je n'oſerois dire qu'il eſt impoſſible ; car qui oſeroit mettre des bornes à la puiſſance & à la miſéricorde de Dieu ? mais les régles ordinaires de la foi ſemblent ne laiſſer aucune eſpérance. Car je ne vous dis pas que le défaut de vocation eſt un vice ſur lequel Dieu permet qu'on n'ait preſque jamais de remords ; & que parmi tant de Prêtres qui entrent tous les jours ſi indignement dans le miniſtère, vous n'en avez jamais vû preſque un ſeul qui ait connu & avoué ſon intruſion, & qui ſe ſoit aviſé d'entrer en ſcrupule là-deſſus ; comme ſi votre juſtice, ô mon Dieu, ne pouvoit punir cet attentat que par un funeſte aveuglement qui le dérobe pour toujours aux yeux du Miniſtre infortuné qui n'a pas craint de s'en rendre coupable. Mais je vous dis, quand même on parviendroit à ſentir quelques remords ſur ſa vocation, on ſe dit à ſoi-

même tant de mauvaiſes raiſons pour s'étourdir & pour ſe calmer ; on en voit tant d'autres tranquilles, & dont la vocation ne paroît pas marquée à des caractères plus ſûrs que la nôtre ; on regarde ces remords comme des reſtes d'impreſſion qu'on a portées d'une maiſon de retraite, où l'on a donné aux choſes telle couleur qu'on a voulu. Au fond, qui peut connoître les ſecrets du Très-haut ? ne ſommes-nous pas tous également incertains de ſes deſſeins ſur nous ? & là-deſſus les remords s'appaiſent ; & l'on vit tranquille dans un état où toutes les régles nous annoncent que Dieu ne nous demandoit pas.

Mais je veux que la voix de la conſcience prenne le deſſus, & qu'on ſoit forcé de convenir en ſecret devant Dieu de ſon intruſion : il y a loin, pour un Prêtre, de la conviction à la componction : on contracte dans le long uſage des choſes ſaintes, je ne ſai quelle affreuſe létargie que rien ne peut plus ni échauffer, ni réveiller ; & il eſt vrai qu'un Prêtre ne ſe convertit preſque jamais. Mais quand vous ſeriez véritablement touché, &

que Dieu vous accorderoit la grace de la componction rarement accordée à un méchant Prêtre ; quelles mesures prendre ? quels remédes vous preſcrire ? vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'aſſemblée des Fidèles ? vous y laiſſer contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? Vous êtes revétu d'une dignité ſacrée; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il diſſimuler l'ignominie de l'Egliſe en vous y ſouffrant ? Vous êtes dans des engagemens d'où il n'eſt plus en votre pouvoir de ſortir : êtes-vous obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ? mais d'un autre côté, vous ſauverez-vous dans un état, qui n'étant pas celui que Dieu vous a choiſi, ne ſauroit être la voie de votre ſalut ? D'ailleurs, votre repentir, ſera-t-il même aſſés héroïque pour en venir à ces ſéparations violentes ; à ces abdications d'éclat ; à ces démarches extraordinaires, où la ſingularité de l'événement, où le ſoulévement public nous effraye, nous retient encore plus que tous les liens d'amour propre auſquels il faudroit s'arracher ? Je ne

dis rien enfin des maux infinis que votre intruſion feroit dans l'Egliſe, & que vous ſeriez obligé de réparer : vos travaux ſans bénédiction ; tout votre miniſtère ſans fruit ; tant d'ames dont le ſalut étoit attaché aux ſoins d'un Paſteur fidèle, & qui ont péri ſous votre conduite ; tant d'abus autoriſés par vos exemples ; tant d'autres négligés par votre défaut de zèle & d'application ; tant de complaiſances aux dépens des régles ; les Juſtes ſcandaliſés, les foibles ſéduits, les pécheurs confirmés dans leurs déſordres : voilà le gouffre où vous allez vous précipiter, ſi vous allez recevoir l'impoſition des mains contre l'ordre de Dieu, & ſans aucune marque de vocation. Seriez-vous aſſés abandonné de Dieu ? votre ame ſeroit-elle marquée à ce point d'un caractère de réprobation, aſſés affermie contre toutes les terreurs de la foi pour paſſer outre ; braver avec une audace impie les ordres du Ciel ; choiſir le temple de Jeſus-Chriſt pour y profaner plus ſouvent & plus facilement ſes myſtères, & entrer dans

ſon bercail pour y prendre & égorger avec plus de ſuccès les brebis que ſon Père lui avoit données, & qu'il avoit rachetées de tout ſon ſang ? Non, mes Frères, nous avons de vous des ſentimens plus conformes à la piété dans laquelle vous avez été nourris, & au deſir ſincére de reconnoître la volonté de Dieu ſur vous, qui vous aſſemble en ce lieu ſaint : *Confidimus de vobis meliora, & viciniora ſaluti.* Mettez donc à profit ce tems heureux d'épreuve & de retraite, pour demander au Père des lumières qu'il vous manifeſte les voies par où il veut vous conduire. Dites-lui ſouvent avec le Prophéte : Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer : ne permettez pas que nous ſoyons du nombre de ces Prophétes infortunés, qui parloient en votre nom, & qui ne parloient pas de votre part ; qui diſoient : Le Seigneur nous a envoyés ; & que vous n'aviez point envoyés. Rendez-nous vous-même dignes de votre choix : formez dans notre ame

Hebr. 6. 9.

toutes les vertus que vous exigez de ceux qui ſe conſacrent au ſaint miniſtère. Eloignez-nous vous-même, grand Dieu ! que votre main nous repouſſe de l'autel, ſi ce n'eſt pas elle qui nous y conduit : faites plutôt ſortir, comme autrefois, du fond de votre Sanctuaire, des flammes terribles qui nous en éloignent pour toujours, ſi nous nous y préſentons contre votre ordre, pour vous offrir un encens profane que vous ne demandez pas de nous. Faites-nous connoître votre volonté ſainte, & accompliſſez-la vous même ſur nous. Oui, Seigneur, heureux celui que vous aurez choiſi & appellé vous-même : il habitera dans vos tabernacles éternels : *Beatus quem elegiſti ; inhabitabit in atriis tuis.* Les cédres du Liban que vous avez plantés ſeront abreuvés de la roſée du ciel & des eaux de la grace : ils ne craindront ni les ardeurs brûlantes du ſoleil, ni les vents & les tempêtes : *Saturabuntur ligna campi, & cedri Libani quas plantavit.* Mais malheur à toute plante que vous n'au-

Pſ. 64. 5.

Pſ. 103. 16.

rez pas plantée : elle ne peut attendre d'autre ſort que celui d'être arrachée & jettée au feu. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Frères, que nous ne ſoyons pas de ce nombre.

Ainſi ſoit-il.

DIS-

DISCOURS

SUR

L'USAGE DES REVENUS

ECCLESIASTIQUES.

Sed quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum.

Mais parceque je vous ai dit ces choſes, votre cœur a été rempli de triſteſſe. Joan. 16. 6.

QUOIQUE l'attrait de la grace eût eû la première & la principale part à la réſolution que prirent les Apôtres de renoncer à leur barque & à leurs filets pour ſuivre Jeſus-Chriſt, cette démarche néanmoins ne fut pas d'abord ſi pure qu'il ne s'y mêlât peut-être des vûes d'intérêt propre, & des motifs terreſtres & humains que les inſtructions du Sauveur & l'effuſion de l'Eſprit-ſaint ſurtout achevèrent de purifier dans la

ſuite. Elevés dans les préjugés de la Synagogue ſur la gloire temporelle du Meſſie, ils ſe promettoient que Jeſus-Chriſt rétabliroit dans une plus grande magnificence le Royaume d'Iſrael, & qu'il les feroit aſſeoir eux-mêmes ſur les douze premières places de cet Empire imaginaire.

Auſſi lorſque le Sauveur pour les détromper d'une erreur ſi dangereuſe, leur déclare aujourd'hui qu'ils ne doivent s'attendre, en le ſuivant, qu'à des perſécutions & à des opprobres; qu'ils méneront une vie pauvre, dure, amère; qu'ils n'auront pour toute nourriture que ce qu'on leur donnera en ſon nom: lorſqu'avec cela il leur ordonne de bannir ſur les beſoins de la vie, toute ſollicitude pour l'avenir; de n'avoir pas même deux tuniques dans le voyage, & de ne point théſauriſer ſur la terre, ce mécompte les jette dans une ſurpriſe d'accablement & de conſternation; & la profonde triſteſſe dont leur cœur eſt rempli, ſe répand juſques ſur leur viſage: *Sed quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum.*

M'éloignerois-je beaucoup de l'E-

vangile du jour, ſi je vous diſois, mes Frères, que nous avons ſuccédé là-deſſus à l'erreur comme au miniſtère des Diſciples de Jeſus-Chriſt; & que ce que l'Egliſe nous fait lire aujourd'hui de leurs foibleſſes ſur ce point, n'eſt préciſément que l'hiſtoire de nos mépriſes & de nos propres foibleſſes?

Je veux que la grace de Jeſus-Chriſt ait conduit notre vocation comme celle des Diſciples. N'eſt-il pas vrai néanmoins que renonçant au ſiécle pour le ſuivre, nous nous le ſommes figurés avec eux, comme un Meſſie glorieux, & avons cru que ſon Royaume étoit de ce monde? n'eſt-il pas vrai que lorſqu'on nous a annoncé de ſa part, que la pauvreté devoit être notre gloire, la Croix notre tréſor, les travaux notre partage, les mépris & les perſécutions notre récompenſe; n'eſt-il pas vrai que ces maximes ſi triſtes, mais ſi divines, & ſi dignes de l'eſpérance de notre vocation, ont trouvé en nous des préjugés terribles à combattre, & plongé notre cœur dans le découragement & dans l'amertume? *Sed*

quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum.

On ſe figure d'ordinaire l'honneur du miniſtère comme un état de molleſſe & de repos; on vous a prouvé que c'étoit un miniſtère de travail & de ſollicitude: on ſe le figure comme un degré de gloire & d'élévation; on vous a montré que c'étoit une véritable ſervitude & un exercice continuel d'abaiſſement: enfin, on le regarde comme un partage où l'on trouve plus d'abondance, plus de richeſſes qu'on n'en auroit trouvé dans le monde; & il faut vous prouver aujourd'hui que la pauvreté eſt le caractère le plus eſſentiel de notre miniſtère; que les offrandes ſaintes dont nous jouiſſons ne peuvent plus ſervir qu'à des uſages religieux; & que les tréſors du temple étant le fruit de la Croix, & le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, ils ne doivent être pour nous qu'un pain de travail, de douleur & d'amertume, loin de fournir aux profuſions du luxe, & aux ſuperfluités de la vanité & de la molleſſe. En un mot, on vous a inſtruit à fonds ſur la manière dont vous deviez entrer dans

les Bénéfices ; il faut vous apprendre aujourd'hui la manière dont vous devez y vivre & en uſer.

Or, pour y réuſſir, il faut remonter à la ſource. Il m'a toujours paru que tout le mécompte en cette matière rouloit ſur trois erreurs : l'erreur du fonds, ſi j'oſe parler ainſi, l'erreur des circonſtances, l'erreur des précautions. L'erreur du fonds, qui fait qu'on prend le change ſur la nature même des biens Eccléſiaſtiques, & qu'on ſe regarde comme propriétaire d'un revenu dont on n'eſt que ſimple diſpenſateur : l'erreur des circonſtances, qui reconnoît de bonne-foi que la ſeule diſpenſation de ces biens nous a été confiée ; mais qui fait que l'on s'abuſe par rapport aux dignités où l'on eſt élevé, au nom que l'on porte, à l'abondance du revenu que l'on poſſéde, aux ſuperfluités dont on ſe fait ou des beſoins ou des bienſéances : enfin, l'erreur des précautions qui déſabuſée des deux précédentes, ſe retranche ſur l'incertitude d'un avenir, ſur les divers accidens de la vie, ſur les dépenſes inopinées ; prend de là une

occaſion d'avarice, & un prétexte de théſauriſer contre les loix de la charité & toutes les régles de l'Egliſe.

Mon deſſein donc aujourd'hui eſt d'oppoſer à ces trois erreurs, trois vérités principales, qui me paroiſſent éclaircir toute cette matière, & renfermer les régles juſtes & prudentes que nous devons nous propoſer dans l'uſage des revenus Eccléſiaſtiques.

Les biens Eccléſiaſtiques ſont des dépôts religieux, & des aumônes ſaintes : nous n'en ſommes donc que les dépoſitaires & les diſpenſateurs. C'eſt la première vérité que j'oppoſe à l'erreur du fonds.

Si l'Egliſe nous permet d'uſer de ces biens, c'eſt parcequ'elle nous ſuppoſe pauvres ; c'eſt notre indigence & notre travail tout ſeul, qui nous autoriſent à nous en ſervir ; & nous n'y avons de droit effectif, qu'autant que nous avons des beſoins véritables. C'eſt la ſeconde vérité qui développe & condamne l'erreur des circonſtances.

Ces biens ſacrés ne nous étant donnés que comme pauvres, ils doivent

toujours nous laiſſer un caractère de pauvreté, en ne faiſant que paſſer par nos mains ; & ne jamais nous établir par des réſerves & des amas monſtrueux dans un état fixe & aſſuré d'opulence pour l'avenir. C'eſt la troiſiéme vérité qui combat l'erreur des précautions.

Rediſons-le, puiſque l'importance du ſujet le demande : on regarde les revenus de l'Egliſe comme des biens à ſoi ; je vous prouverai que vous n'en êtes que les œconomes : on les regarde comme des reſſources pour ſoutenir la vanité du nom & de la naiſſance ; je vous montrerai qu'ils ne vous ſont donnés que comme les ſupplémens de votre indigence : on les amaſſe pour s'en faire un rempart contre les accidens à venir ; & vous verrez que toute prévoyance qui préfère des beſoins imaginaires & éloignés, aux beſoins réels & préſens des pauvres, eſt une inhumanité & une injuſtice. Il ne reſte plus, ô mon Dieu ! qu'à bénir ces inſtructions, & donner des oreilles à ceux qui m'écoutent.

I. REFLEX. L'Erreur qui nous fait prendre le change ſur la nature des biens conſacrés au Seigneur, & qui nous les fait regarder comme notre poſſeſſion & notre héritage, eſt du nombre de celles qu'il ne faut que propoſer & éclaircir pour les confondre.

Car en premier lieu, quand je ſuppoſerois avec vous que les biens conſacrés à Dieu n'ont rien qui les diſtingue des biens ordinaires, & que vous en êtes le propriétaire & le maître, comme de ceux que vous tenez de la ſucceſſion de vos ancêtres, il ſeroit toujours certain que vous les avez reçus de Dieu ſeul; qu'ils lui appartiennent comme au premier & ſouverain Maître; que quoiqu'il vous en ait laiſſé l'uſage, il n'en a aliéné ni le fonds, ni la propriété, puiſqu'il peut vous les ôter par la mort, par l'injuſtice des hommes, par mille accidens que vous ne ſauriez prévoir, & vous faire ſortir nud de ce monde comme vous y êtes entré : qu'ainſi dans le fonds, vous n'en êtes que le dépoſitaire; vous n'avez ſur ces biens qu'un droit ſubordonné qui a ſes bornes,

ſes reſtrictions, ſes réſerves, au-delà deſquels vous ne pouvez aller ſans uſurpation & ſans ingratitude. Or, de ce principe ſeul, vous concluez d'abord que Dieu étant le ſeul maître des biens que vous avez reçus de vos pères, vous ne devez vous en ſervir que ſelon le plan & les vûes du Maître qui vous les a confiés; que vous êtes obligé d'entrer dans les deſſeins de ſa Providence; c'eſt-à-dire, de n'en uſer que pour ſa gloire, pour votre ſanctification, pour le ſoulagement de vos frères. Car en répandant ſur vous des faveurs temporelles, il ne peut avoir eu d'autre intention que de vous y faire trouver des moyens de ſalut. Tout uſage des biens terreſtres qui ne conduit pas à cette fin, eſt donc un abus des dons de Dieu, & une diſſipation d'un fonds étranger dont nous rendrons compte. Ainſi quand même vous pourriez uſer des revenus de l'Egliſe comme de l'héritage de vos pères, jugez ſi vos droits ſeroient fort étendus, ſi vous en ſeriez le maître abſolu, & ſi vos caprices ſeuls devroient régler l'uſage des bienfaits du Seigneur.

Mais en ſecond lieu, quoique tous les biens de la terre lui appartiennent, il en eſt néanmoins qui lui ſont particuliérement conſacrés; qui ſont à lui par un double titre, & parcequ'ils ſont venus de lui, & parcequ'ils lui ont été offerts comme les vœux & les hommages de la foi & de la piété des peuples: il en eſt ſur leſquels il ſe réſerve un droit plus abſolu, qui forment, pour ainſi dire, ſa portion & ſon héritage, qui ſont ſanctifiés, ſéparés des uſages communs, & par leur conſécration uniquement deſtinés à ſon culte. Or, voilà ce que nous appellons revenus Eccléſiaſtiques; voilà les biens dont vous prétendez être les maîtres, & être en droit d'en uſer à votre gré. Remontons à la ſource; & pour mieux vous développer leur nature, cherchons-la dans leur origine.

Vous n'ignorez pas que les Apôtres furent d'abord établis dépoſitaires de tous les biens des Fidèles. A peine avoit-on été aſſocié par le Batême à l'aſſemblée des Saints, que, comme ſi l'on n'eût plus été touché que du ſoin de conſerver la grace, & les ri-

cheſſes de l'Eſprit qu'on venoit de recevoir, chacun ſe hâtoit d'aller porter aux pieds des Diſciples les hommages de ſa charité, & s'y décharger par un ſacrifice volontaire, d'un reſte de ſervitude, pour jouir, ſans aucun mêlange, de la liberté des enfans de Dieu. Hélas ! on ne comprenoit point alors que tout ne dût pas être commun parmi ceux qui étoient obligés de n'avoir qu'un cœur & qu'une ame ; qui avoient la même foi, la même eſpérance, le même Père, un droit commun au même héritage, qui devoient uſer de ce monde comme n'en uſant pas, & tout poſſéder comme ne poſſédant rien ; & que les dons du Ciel étant tombés ſur tous également, il dût y avoir encore quelque différence pour ceux de la terre.

Ces biens ainſi confiés aux Diſciples étoient à l'inſtant diſtribués & partagés entre les Fidèles ; & les Apôtres qui les diſtribuoient, n'y avoient d'autre droit que celui de diſcerner les beſoins & d'en régler le partage. Auſſi vous voyez que Pierre, tout principal dépoſitaire qu'il eſt, déclare

hardiment à ce boiteux qui ſe tenoit à la porte du temple, qu'il n'a ni or ni argent à lui, & qu'il ne peut que lui donner la ſanté au nom de Jeſus-
Act. 3. Chriſt : *Argentum & aurum non eſt mihi* ; & ſaint Luc raconte ce trait miraculeux, & la réponſe de cet Apôtre, immédiatement après nous avoir dit que tous les biens étoient communs entre les Fidèles, parce qu'ils ſe déchargeoient, ſur les Apôtres, du ſoin de les diſtribuer, comme pour nous marquer que ces pieux dépôts, dont ils n'étoient que les diſtributeurs, ne les avoient pas enrichis, ni même tirés de leur première pauvreté.

Le nombre des Fidèles croiſſant, ce dépouillement ne fut plus poſſible : la diſpenſation des biens temporels eût toute ſeule occupé les Paſteurs deſtinés à diſpenſer les myſtères de Dieu, & à vacquer à la prière & au miniſtère de la parole. Les Fidèles ſe contentèrent de porter aux pieds des autels une partie de leur ſubſtance, de l'offrir au Seigneur comme des prémices ſaintes, comme un ſacrifice de juſtice & de charité, afin que les Miniſtres qui ſervoient à l'autel, puſ-

ſent vivre de l'autel ; que la décence du culte fût ſoutenue ; & que les beſoins du troupeau, mieux connus du Paſteur, fuſſent auſſi plus ſûrement ſoulagés par ſon miniſtère. La foi de ces tems heureux étoit ſi vive, la charité ſi abondante, que les Payens eux-mêmes reprochoient aux Fidèles de prodiguer toutes leurs richeſſes aux temples & aux Paſteurs, & de ſe faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfans. C'eſt Prudence qui le rapporte : *Hæc occluduntur*, diſoient-ils, *abditis Eccleſiarum in angulis, & ſumma pietas creditur nudare dulces liberos.* S. Prud.

Les libéralités des Princes groſſirent enſuite ces pieuſes richeſſes : & comme l'Egliſe vit entrer avec les Céſars, la ſplendeur & la magnificence dans ſon culte, juſques-là ſi ſimple & ſi obſcur ; des offrandes des Fidèles, & des pieuſes largeſſes des Souverains, il s'en forma un tréſor de charité, où les pauvres trouvoient des reſſources journalières à leurs misères, & l'Egliſe des moyens pour fournir à la ſtructure de ſes temples, à la décoration de ſes autels,

& à l'entretien de ſes Miniſtres.

L'Evêque juſques-là avoit été chargé tout ſeul de la diſpenſation de tous les revenus du Sanctuaire : il étoit proprement le ſeul Bénéficier de ſon Egliſe ; c'eſt-à-dire, le ſeul diſpenſateur des biens que la piété des Fidèles y avoit conſacrés : lui ſeul, par le miniſtère de ſon Diacre, fourniſſoit à la nourriture des Vierges, des Veuves, des Pupilles, des Confeſſeurs, au beſoin du reſte des Fidèles ; & c'étoit ſur lui ſeul que rouloit l'entretien & la ſubſiſtance des miniſtres ſubalternes.

Je ſai que depuis, ou l'avarice des Paſteurs, & l'infidélité de leur diſpenſation, ou la multiplication des revenus ſacrés, ou la multitude des Miniſtres, obligèrent l'Egliſe d'en venir à un partage. Mais ces biens pour être partagés, ne changèrent pas de nature ; la portion ſuivit toujours le ſort du principal ; chacun en ſe chargeant d'une partie de l'héritage de Jeſus-Chriſt, ſe chargea d'une partie des obligations qui en étoient inſéparables : en un mot, les pauvres eurent plus de diſpenſateurs, mais les

biens de l'Egliſe n'en eurent pas pour cela plus de maîtres.

Cette doctrine & cette tradition ſuppoſée, voici les réflexions naturelles qui en naiſſent. Il eſt certain que les revenus de l'Egliſe ſont des aumônes & des dons pieux : j'avoue qu'en nous les confiant, les Fidèles ont prétendu ſoutenir nos travaux, & nous faire recueillir des bénédictions temporelles, comme parle ſaint Paul, pour les ſpirituelles qu'ils avoient reçues de nous : j'avoue encore qu'ils devoient ce tribut de juſtice à notre miniſtère ; car perſonne ne combat à ſes propres frais, ſelon le langage du même Apôtre.

Mais en premier lieu, notre droit n'eſt fondé que ſur nos beſoins : notre indigence fait tout notre titre. C'eſt parceque la Tribu de Lévi n'étoit point entrée en partage des terres avec les autres Tribus, qu'elles furent obligées par la loi de fournir à ſa ſubſiſtance. Si la Providence nous a ménagé d'ailleurs des ſecours temporels, il eſt contre l'équité naturelle, dit Julien Pomère, de convertir les aumônes dont nous ſommes chargés, en

nos propres uſages : c'eſt un bien que nous uſurpons ſur les malheureux : nous ſommes les premiers pauvres ; mais nous ne ſommes que cela.

En ſecond lieu, ces biens ſacrés ſont des aumônes ; & quiconque n'eſt pas pauvre, n'y a point de droit : mais ce ſont auſſi des ſalaires, & quiconque ne travaille pas, ne doit pas manger & en jouir ; autrement ce ſeroit changer la récompenſe de l'apoſtolat en une occaſion de molleſſe, & ſans entrer dans les fatigues & les périls d'une milice ſainte, partager la ſolde & les dépouilles avec ceux qui ont combattu. Car, de bonne-foi, les pieux Fidèles qui ſe dépouillèrent de leurs biens aux pieds de l'autel, quelle vûe purent-ils avoir que l'utilité de l'Egliſe ? ne crurent-ils pas, en augmentant ſes poſſeſſions, augmenter ſon héritage ſpirituel ; multiplier les Fidèles en multipliant ſes Miniſtres ; étendre l'œuvre de l'Evangile, & faciliter à l'Egliſe de nouvelles conquêtes en la rendant plus puiſſante ? Or, je vous prie, quel avantage revient-il à l'Egliſe de nourrir un Miniſtre oiſeux & inutile ? quelle

nouvelle gloire pour elle de fournir à la molleſſe, à l'indolence, à la ſenſualité, aux plaiſirs d'un Clerc ou d'un Moine fainéant & ſouvent diſſolu ? n'eſt-ce pas-là plutôt ſa honte & ſon opprobre ? Jugez vous-mêmes ſi les pieux Fondateurs qui l'enrichirent, voulurent la deshonorer ; favoriſer le luxe & la pareſſe de ſes Miniſtres, en la comblant de leurs bienfaits. Cependant nous ne ſaurions avoir d'autre droit ſur les biens ſacrés, que celui que nous ont donné les Fidèles qui s'en ſont depouillés entre nos mains : ces pieuſes donations renferment une eſpéce de traité ſaint entr'eux & nous, qui a ſes conditions & ſes réſerves inſéparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laiſſés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous ſommes déchûs du droit que nous avions aux biens que ce traité ſaint & ſacré nous aſſure. Or, n'eſt-il pas vrai que s'ils nous ont préféré à leurs proches, ce n'a été que par un ſentiment de religion ; que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres qui n'eût pas été en ſûreté au mi-

lieu des révolutions & de la cupidité des familles ? Pourquoi en effet fruſtrer leurs proches d'une partie de leur ſucceſſion, s'ils avoient voulu ſeulement nous la remettre en pur don, & les appauvrir ſans autre deſſein que de nous enrichir de leurs dépouilles ? Hélas ! ces pieux Fidèles jouiſſent dans le ciel du fruit de leurs largeſſes : ils retrouvent dans le ſein de Dieu, pour les biens paſſagers qu'ils lui ont généreuſement conſacrés, un tréſor éternel & inépuiſable que la malice des hommes ne peut plus leur ravir ; que le ver & la rouille ne ſauroient plus altérer. Mais s'ils pouvoient reparoître au milieu de nous, & voir l'uſage que la plupart des Miniſtres font des biens qu'ils avoient offerts à nos temples ; s'ils pouvoient ſortir de leurs mauſolées, & voir ces temples eux-mêmes, où ils repoſent, qu'ils avoient enrichi, dont ils avoient orné les autels avec tant de magnificence, & où ils avoient prétendu que s'offriroient ſans ceſſe au Seigneur des prières ferventes & des ſacrifices d'expiation ; s'ils pouvoient voir ces temples abandonnés, à demi ruinés ;

ces autels qu'ils avoient élevés avec tant de ſoin, négligés, & indignes de ſervir à un miniſtère redoutable, & de recevoir les offrandes ſaintes ; s'ils pouvoient voir les Miniſtres chargés de ces prières & du ſoin de ces temples, les connoître à peine, & diſſiper ailleurs dans l'oiſiveté, dans la bonne chère & les plaiſirs, un bien deſtiné à tant de pieux uſages ; s'ils voyoient ces abus & ces ſcandales, ne nous appelleroient-ils pas en jugement ? ne demanderoient-ils pas à rentrer en poſſeſſion de ces héritages qu'ils avoient cru conſacrer à la Religion & à la piété, & qu'ils verroient employés à des uſages mondains & profanes ? Armés du même zéle qui les rendit ſi bienfaiſans envers l'Egliſe, ne chaſſeroient-ils pas, comme le Sauveur, de ces temples qu'ils avoient élevés & dotés avec tant de profuſion, ces Miniſtres oiſeux & indignes qui les deshonorent par leurs mœurs & par leur inutilité, & qui font de ces maiſons de prières, l'azile de leur faſte, de leur orgueil, de leur ſenſualité & de leur pareſſe ?

Et de-là naît une ſeconde réflexion.

Les revenus Eccléſiaſtiques étant des offrandes faites à l'autel, & des biens conſacrés au Seigneur, vous ne pouvez donc plus, dit le premier Concile de Milan, les employer qu'à des uſages ſaints & religieux : *Eam naturam & conditionem conſecuti ſunt, ut in alium quàm ſacrum & pium uſum eorum fructus converti nefas eſſet.* Vous leur devez le même reſpect, dit un ancien Auteur, qu'aux vaiſſeaux ſacrés, aux ornemens qui ſervent à l'autel, & aux autres dons que la piété des peuples fait aux temples. Je ne dis pas qu'on ne peut, ſans ſacrilége, les faire ſervir à l'iniquité, & changer les fruits de la piété & de la juſtice en des inſtrumens de crimes ; non, cela leur ſeroit commun avec tous les autres biens. Mais je dis que depuis leur conſécration, vous ne pouvez plus les faire ſervir à des uſages mondains, indifférens, inutiles : je dis que des uſages innocens & indifférens, d'un bien commun & profane, deviennent ſacrilége ſi le bien eſt ſaint ; je dis que c'eſt tomber dans l'impiété & la profanation de ce Prince de Babylone, qui faiſoit ſervir les vaſes du

temple à ſes repas ordinaires : je dis que nous devons les manier avec une eſpéce de religion & de culte ; les regarder comme arroſés encore des larmes des Fidèles, de ces pieux Pénitens qui les offrirent comme le prix de leurs péchés ; embaumés, ſi j'oſe parler ainſi, de leurs vœux & de leurs ſoupirs ; les regarder comme teints du ſang de Jeſus-Chriſt ; & par une maxime bien différente de celle des Pontifes & des Docteurs de la loi, ne les appliquer qu'à ce qui regarde le temple, parcequ'ils ſont le prix du Sang innocent.

Une troiſiéme réflexion qui eſt encore une ſuite des deux précédentes, c'eſt que puiſque le maniement des revenus Eccléſiaſtiques n'eſt qu'une ſimple diſpenſation ; puiſque ce ſont des fonds publics, pour ainſi dire, deſtinés à ſervir de reſſource aux calamités publiques ; puiſque nos beſoins une fois meſurés avec religion & retranchés, le reſte n'eſt plus à nous, n'eſt plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains ; il s'enſuit que cette adminiſtration eſt une charge plutôt qu'un avantage ;

que plus elle excéde nos beſoins, plus elle doit allarmer notre foi; que tout ce qu'un riche bénéficier a par-deſſus un autre qui l'eſt moins, c'eſt qu'il a plus de bien étranger à adminiſtrer & à diſtribuer; c'eſt que ſa diſpenſation eſt plus pénible & plus périlleuſe, ſans être plus utile; c'eſt, en un mot, que ſes tentations & ſes dangers ſont plus grands, ſans que ſes avantages augmentent. Il eſt chargé de plus de bien; mais il n'en eſt pas plus riche: 2. Cor. 8. 15. *Qui multum, non abundavit:* il eſt ſeulement plus à portée d'en faire un mauvais uſage: car qu'il eſt difficile d'avoir en ſa diſpoſition de grands biens dont perſonne n'eſt en droit de nous demander compte, ni de nous en diſputer la propriété & l'uſage, & de ne pas les regarder comme à ſoi, & de n'en retenir pour nos beſoins, que ce que l'Egliſe nous eût accordé elle-même dans un tems, où, comme nous aſſure l'Apôtre, il ſuffiſoit aux Miniſtres qu'on pourvût à la frugalité de leur nourriture, & à la modeſtie de leurs vêtemens: 1. Tim. 6. 8. *His contenti ſimus.*

Enfin la dernière réflexion, eſt

que ces maximes qui paroiſſent ſi dures, ſi outrées, qui ſont ſi univerſellement violées, & que la corruption de l'uſage & le relâchement des Miniſtres ſemblent avoir abolies, ne ſont pourtant qu'une ſimple expoſition de la doctrine des Saints; que ce langage eſt le langage de tous les ſiécles; qu'encore aujourd'hui c'eſt le langage de l'Egliſe, & de tous les Interprétes de ſa doctrine; que le relâchement des Auteurs les plus indulgens qui ont pu donner atteinte à toutes les autres maximes de la morale, & introduire un langage nouveau & inconnu ſur les devoirs, ont reſpecté celui-ci, & n'en ont parlé que comme on en parloit dans les ſiécles les plus purs de l'Egliſe. Ainſi il faut bien que la régle ſoit inviolable, puiſque le relâchement qui a trouvé des raiſons plauſibles pour adoucir toutes les régles qui gênoient les paſſions, a laiſſé à celle-ci toute ſa ſévérité.

Je vous ai expoſé ces réflexions ſans art, & ſans leur donner même la forme de diſcours: il eſt des vérités auſquelles on ne laiſſe toute leur force qu'en les expoſant ſimplement.

J'ai peu cité, parce qu'il auroit fallu trop citer. Liſez vous-mêmes les régles des Canons & les ouvrages des Saints, & vous trouverez la tradition conſtante de cette doctrine depuis les Apôtres juſques à nous. Vous trouverez même ſous la loi Judaïque, que lorſque le profane Héliodore voulut piller les treſors du temple, le ſaint Pontife Onias, en les lui montrant, lui déclara que c'étoit des dépôts ſacrés, & la nourriture des veuves & des pupilles : *Oſtendit depoſita eſſe hæc & victualia viduarum & pupillorum.* Vous trouverez que les Prêtres des Payens eux-mêmes, regardoient les richeſſes de leurs temples comme des dépôts ſacrés, & les reſſources des calamités publiques. Après cela vous ne ſerez plus ſurpris d'entendre un Concile d'Antioche ordonner que l'Evêque n'eût l'adminiſtration des biens de l'Egliſe, que pour les diſtribuer aux pauvres avec fidélité & avec religion : *Epiſcopus habeat Eccleſiæ rerum poteſtatem, ut eas in omnes egenos diſpenſet cum multa cautione & timore Dei ;* qu'il y participe lui-même, s'il eſt vrai qu'il ſoit pau-

2. *Mach.* 3. 10.

pauvre ; mais qu'il ne s'en ſerve préciſément que pour fournir à ſes dépenſes néceſſaires : *Ipſe autem earum ſit particeps, ſi tamen indiget ad ſuas neceſſarias expenſas.* Ce Canon ſeul renferme les trois points principaux que nous venons d'établir ; que vous n'êtes que diſpenſateurs des biens de l'Egliſe ; que vous n'y avez droit que comme pauvres ; & que ce ſont les beſoins tout ſeuls, qui doivent être les régles de l'uſage.

Mais on convient, me direz-vous, du fond de cette doctrine : on n'a jamais cru que les Clercs fuſſent maîtres abſolus des biens que l'Egliſe leur confie : cette erreur eſt l'erreur de peu de gens ; mais dans le détail, n'eſt-ce pas la prudence qui doit expliquer ces régles ? n'y a-t-il pas par rapport aux perſonnes, certaines diſtinctions à faire dans l'uſage des revenus ſacrés ? chaque Clerc eſt ſimple diſpenſateur, il eſt vrai ; mais chaque Clerc doit-il ſe preſcrire les mêmes bornes ? l'Egliſe elle-même ne veut-elle pas qu'on ait égard à mille circonſtances ? les beſoins du Clerc ſont-ils les mêmes que ceux du Ponti-

ſe ? la régle du néceſſaire ne ſouffre-t-elle pas autant de différences, qu'il y a de rangs dans l'Egliſe & de conditions dans l'Etat ? Voilà ce que j'ai appellé l'erreur des circonſtances : on convient de la régle ; on s'abuſe ſur l'application, & c'eſt cet abus qu'il faut combattre.

II. REFLEX. IL en eſt des maximes qui réglent l'uſage des revenus ſacrés, comme de toutes les autres maximes qui décident des principaux devoirs de la vie chrétienne. Tout le monde convient du fonds & du principe ; & il n'eſt preſque perſonne qui ne s'égare & ne trouve des exceptions & des adouciſſemens, quand il faut ſe l'appliquer à ſoi-même. La régle eſt toujours inconteſtable ; l'application par rapport à nous, eſt toujours douteuſe.

Or, les circonſtances ſur leſquelles on s'abuſe d'ordinaire dans l'uſage des revenus Eccléſiaſtiques, peuvent ſe réduire à quatre : premiérement, aux dignités où l'on eſt élevé ; ſecondement, à la grandeur & à la diſtinction du nom que l'on porte ; troiſiémement, à l'abondance du revenu

dont on jouit ; enfin, aux ſuperfluités dont on ſe fait des beſoins ou des bienſéances. Je ne vous demande que de l'attention ; car je ne veux aujourd'hui vous parler que par de ſimples réflexions, & vous inſtruire plutôt uniment ſur les régles, que déclamer contre les abus.

La première circonſtance qui regarde les dignités où l'on eſt élevé, eſt l'illuſion la plus univerſelle ſur cette matière. Mais pour ſéparer le vrai du faux ſur un point d'un ſi grand uſage, j'avoue d'abord que l'Egliſe autoriſe des diſtinctions extérieures ; que l'honneur du miniſtère demande certain éclat de ceux qui en occupent les premières places ; que les ornemens des Lévites inférieurs marqués dans la loi, n'égaloient pas la magnificence de ceux du Pontife, ni la portion qui leur revenoit des ſacrifices, celle que le Légiſlateur avoit réſervée aux ſucceſſeurs d'Aaron ; & qu'ainſi, quoique les Apôtres & les premiers Paſteurs ne ſe diſtinguaſſent d'abord des Miniſtres inférieurs que par une vie plus dure, plus pauvre, plus laborieuſe, & que l'Egliſe en-

core aujourd'hui ne meſure ſes honneurs & ſes récompenſes, que ſur les ſervices qu'on lui rend, & qu'elle n'accorde des diſtinctions & des prérogatives aux premiers Paſteurs, que pour l'accroiſſement de la foi & du Royaume de Jeſus-Chriſt ſur la terre ; il eſt vrai néanmoins que les beſoins de ſes Miniſtres augmentent à proportion de leur rang, & que ce qui pourroit ſuffire dans les places ſubalternes, ne ſuffit pas pour ceux qui ſont à la tête. Je l'avoue ; & j'aime mieux en accorder trop, & demeurer en-deçà de la régle, que de l'affoiblir comme il arrive toujours, en voulant la pouſſer trop loin.

Mais en premier lieu, je pourrois vous faire remarquer qu'il n'en eſt pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du ſiécle. Celles-ci fondées ſur la crainte, ſur un frein néceſſaire aux paſſions des hommes, ſur une autorité extérieure qui doit parler, & impoſer aux yeux & aux ſens, ont beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir. La majeſté des loix tire preſque toute ſa force de la majeſté du Souverain & de celle

de ſes Miniſtres : il faut du ſpectacle & de l'appareil pour rendre les titres qui élévent les hommes les uns ſur les autres reſpectables. La puiſſance des Souverains vient de Dieu ſeul ; mais c'eſt l'orgueil qui a inventé enſuite la plupart des titres ſubalternes qui mettent une ſi grande différence parmi leurs ſujets. Ainſi c'eſt à l'orgueil à ſoutenir ce que l'orgueil ſeul a inventé ; ce ſont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une ſorte de réalité. Mais c'eſt l'innocence, la ſainteté, la juſtice, la modeſtie, la pauvreté, le zèle, le travail qui font l'éclat des dignités du Sanctuaire : elles ne ſont fondées que ſur le mépris du monde & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des ſens, puiſqu'elles ne ſont fondées que pour en donner l'exemple & l'inſpirer aux Fidèles. Les Rois des nations tirent leur gloire de la domination & du faſte ; mais il n'en eſt pas ainſi de vous, dit Jeſus-Chriſt : ce fut en lavant les pieds à ſes Diſciples, & en leur ordonnant de ne pas rougir du même miniſtère envers leurs infé-

rieurs, qu'il les établit ſes Apôtres; c'eſt-à-dire, les Princes & les Chefs de ſon Royaume. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangère, déſolée de l'abſence de ſon Epoux; affligée des ſcandales qui la deshonorent, des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, & que toutes ſes voies pleurent, ſes Miniſtres ne doivent pas venir lui inſulter par une pompe ſi déplacée & ſi éloignée de ſon eſprit.

Voilà ce que je pourrois d'abord vous faire remarquer : mais pour en venir à quelque choſe de plus précis, je vous dis en ſecond lieu, que ſi l'Egliſe autoriſe quelques diſtinctions extérieures dans ſes Miniſtres, elle autoriſe celles ſeulement qui peuvent faire valoir l'autorité ſainte du miniſtère; c'eſt-à-dire, nous faciliter le ſuccès de nos fonctions, préparer l'eſprit des peuples au reſpect & à l'obéiſſance, donner du poids aux régles, & faire fructifier l'œuvre de

l'Evangile : elle n'autoriſe que celles qui nous mettent plus en état de maintenir la diſcipline, le bon ordre, & la ſubordination parmi ſes Miniſtres ; de pourvoir aux beſoins des Fidèles, de rendre les exemples de notre modeſtie, de notre frugalité, de notre détachement, de notre charité, plus éclatans par l'éclat & les diſtinctions qu'elle nous accorde, & d'être plus utiles à meſure que nous ſommes plus élevés. Tout ce qui ne ſe rapporte pas à cette fin, eſt hors des vûes & des intentions de l'Egliſe : tout ce qui ne tend qu'à nourrir la complaiſance & l'orgueil ; qu'à nous attirer de vains regards ; qu'à nous faire paroître dans le temple de Dieu, comme ces Idoles des nations qui n'étoient redevables du culte & des hommages des peuples, qu'à l'or & à la vaine magnificence dont elles brilloient ; tout ce qui eſt inutile au ſalut des ames, à l'édification de l'Egliſe, au progrès de la foi, ne convient pas à des dignités qui ne ſont établies que pour la ſanctification des Fidèles : c'eſt à nous à diſtinguer ce que la gloire de Dieu demande, d'avec ce

que la cupidité nous inſpire ; de ne pas confondre les intérêts de l'Egliſe avec ceux de notre vanité ; les ſecours innocens d'une dignité ſainte, avec l'appareil d'un poſte profane ; & de ne pas prétendre honorer notre miniſtère par un air de faſte & d'oſtentation qui deshonore l'Egliſe qui nous l'a confié, & qui nous attire plutôt le mépris & les cenſures, que le reſpect & les hommages des peuples.

Je vous dis en troiſiéme lieu, que plus vous êtes élevé, plus l'Egliſe attend de vous que vous ſerez le modèle du troupeau ; plus vos vertus doivent égaler la prééminence de la place que vous occupez ; plus, dit le
Seſſ. 25. ſaint Concile de Trente, vous devez tellement régler votre conduite extérieure, que les autres puiſſent prendre dans vos mœurs les régles de tempérance, de modération, de ſimplicité, & de cette humilité noble & chrétienne qui nous rend ſi agréables à Dieu, & ſi reſpectables aux hommes. Je dis que vos obligations croiſſent par conſéquent avec votre rang ; que plus vous avez de peuples à con-

duire, plus vous avez de misères à ſoulager ; & qu'ainſi moins il doit vous reſter des biens de l'Egliſe, pour les profuſions du faſte & de la molleſſe. Je dis que plus vous êtes élevé, plus votre dignité ſainte vous approche de Jeſus-Chriſt le Prince des Paſteurs, dans les travaux depuis ſa jeuneſſe, pauvre & n'ayant pas où repoſer ſa tête ; que plus vous paroiſſez revétu de ſon autorité, plus vous devez paroître animé de ſon Eſprit, & repréſenter ſes vertus, comme vous repréſentez ſa perſonne ; être humble, modeſte, ennemi du faſte & des honneurs comme lui ; touché comme lui de la ſeule gloire de ſon Père, & du ſalut des brebis d'Iſraël qui périſſent ; plein de tendreſſe pour les malheureux, & multipliant, pour ainſi dire, le pain même qui vous eſt néceſſaire, pour ſoulager leur indigence. Ceux que l'Egliſe a appellés aux honneurs du Sanctuaire, dit encore le même Concile, doivent bien comprendre qu'ils n'ont pas été revétus de cette dignité pour y chercher leurs propres intérêts, pour amaſſer des richeſſes, ou pour y vivre dans

l'opulence & dans le luxe : mais pour y travailler ſans relâche à la gloire du Seigneur, & pour y paſſer leur vie dans une ſollicitude & une vigilance continuelle.

En quatriéme lieu, vous ne devez pas confondre ici ce que les régles canoniques accordent aux dignités de l'Egliſe, avec ce que les abus des ſiécles poſtérieurs y ont ajouté. L'Egliſe par une fatale néceſſité, toute divine qu'elle eſt, ſuit dans ſa police extérieure & dans la ferveur ou le relâchement des ſiécles, la deſtinée des choſes humaines, & éprouve comme elles les viciſſitudes inſéparables de la condition des choſes préſentes. Mais les tems qui ont changé les mœurs, n'ont pas changé les régles ; & les exemples du plus grand nombre augmentent les abus, mais ne les autoriſent pas. Liſez les loix ſaintes de nos Pères ſur la frugalité même de ceux en qui réſide l'honneur du ſacerdoce & l'excellence de l'autorité. *A l'imitation de nos Pères aſſemblés dans le Concile de Carthage*, (c'eſt encore le ſaint Concile de Trente qui parle ; & je vous le cite exprès préférablement

à tant d'autres, parceque ce ſont des loix faites preſque de nos jours, & auſquelles on ne peut oppoſer, ni la preſcription des tems, ni la différence des mœurs & des ſiécles:) *non-ſeulement nous ordonnons que les Evêques uſent d'ameublemens modeſtes, & ſe contentent d'une table frugale; mais encore que dans toute leur conduite, dans leurs maiſons & ſur leur perſonne, il n'y paroiſſe rien qui ſoit éloigné de cette ſainte pratique, & qui ne reſſente la ſimplicité, le zèle de Dieu, & le mépris des vanités du ſiécle. Ne quid appareat quod ab hoc ſancto inſtituto ſit alienum, quodque non ſimplicitatem, Dei zelum, ac vanitatum contemptum præ ſe ferat.* Or, mes Frères, c'eſt aux loix de l'Egliſe, & non aux uſages d'un monde corrompu, à régler la conduite de ſes Miniſtres: c'eſt à elle, qui met en dépôt ſes richeſſes entre vos mains, à vous en marquer l'uſage. Si vous vous éloignez de ſon Eſprit & de ſes intentions dans l'adminiſtration de ſes biens, elle rétracte en ſecret le don qu'elle vous en a fait: elle vous regarde comme un œconôme infidèle; & ne pouvant vous dépouiller ici-

bas de ces biens ſacrés, elle s'attend à vous en faire rendre compte un jour juſqu'au dernier denier devant le premier Paſteur, & le ſeul Seigneur de l'héritage qu'elle vous avoit confié. Eh! quoi, mes Frères? parceque le monde autoriſe dans les Miniſtres, le faſte, l'orgueil, les profuſions, des mœurs oppoſées aux régles de l'Evangile, vous croiriez que l'Egliſe a cru devoir ſe relâcher de ſes régles pour ſe rapprocher du monde, le ménager, & ne pas contredire l'erreur de ſes jugemens? Elle gémit des abus que le monde vient porter juſques dans le Sanctuaire; & plus ils gagnent & ſe répandent, plus elle s'afflige & les déteſte. Mais je n'en dis pas aſſés. N'accuſons pas le monde, mes Frères, d'autoriſer nos abus; & rendons-lui juſtice: ce monde lui-même, tout corrompu qu'il eſt, blâme en ſecret dans les Paſteurs & les Miniſtres, ce faſte & ces profuſions dont il ſemble leur faire honneur, il eſt le premier & le plus rigide cenſeur d'un abus qui paroît ſon ouvrage: tout aveugle & injuſte qu'il eſt, il reſpecte encore aſſés la majeſté de la Reli-

gion, pour comprendre que ſes Miniſtres doivent l'honorer plutôt par la ſainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne : il ſent le ridicule & l'indécence d'un faſte attaché à un état ſaint, & à l'uſage d'un bien conſacré à la piété & à la miſéricorde : les plus mondains eux-mêmes ſont indignés, ſcandaliſés de voir ſervir au luxe, à la ſenſualité, à l'intempérance, & à toutes les pompes du ſiécle, des richeſſes priſes ſur l'autel : ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laiſſé des biens ſi conſidérables aux Egliſes, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faſte des Miniſtres ; & de n'avoir diminué les poſſeſſions & les héritages de leurs maiſons, que pour augmenter les abus & les ſcandales de l'Egliſe : ils diſent que ces biens ſortis de leurs maiſons, auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de ſervir la patrie, qu'à nourrir le faſte & l'oiſiveté d'un Clerc inutile à l'Egliſe & à l'Etat : ils ſe plaignent que les Clercs tout ſeuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres

états ſouffrent, & que le malheur des tems ſe fait ſentir au reſte des citoyens. L'héréſie, en uſurpant le ſiécle paſſé les biens conſacrés à l'Egliſe, n'allégua point d'autre prétexte : l'uſage profane que la plupart des Miniſtres faiſoient des richeſſes du Sanctuaire, l'autoriſa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'employoient que pour le monde. Et que ſai-je, ſi le même abus qui régne parmi nous n'attirera pas un jour à nos ſucceſſeurs la même peine ; & ſi la juſtice de Dieu ne permettra pas que des biens ſacrés, dont l'uſage deshonore ſi fort ſon Egliſe, ſoient livrés aux ennemis de ſon nom, & deviennent, comme parmi tant de peuples ſéparés de l'unité, la proie de l'héréſie ? Ce fut l'uſage indigne & ſenſuel que les enfans d'Héli faiſoient des dons faits à l'autel, & du revenu de leur ſacerdoce, qui livra l'Arche ſainte aux Philiſtins, & qui fit ceſſer pour quelque tems dans Iſrael la libation & le ſacrifice. La profanation des choſes ſaintes demeure rarement impunie ; & ſi Héliodore, tout Payen qu'il

étoit, eſt ſi ſévérement châtié pour avoir oſé porter ſes mains ſacriléges ſur les tréſors du temple, quel châtiment ne doivent pas attendre les Miniſtres du temple eux-mêmes, s'ils ſont aſſés malheureux que d'en abuſer ?

Auſſi je vous dis en cinquiéme lieu, croyez-vous de bonne-foi que les pieux Fidèles qui enrichirent autrefois nos temples, prétendirent y fonder des places & des dignités ſuperbes, faſtueuſes, mondaines ? Quoi ? eux qui engagés dans le ſiécle renonçoient à ſes vanités, auroient voulu les introduire dans le lieu ſaint ? Quoi ? les Paules, les Marcelles, les Olympiades, ces ſaintes veuves qui conſacroient ſi généreuſement à Jeſus-Chriſt la ſucceſſion de leurs ancêtres, n'auroient voulu ſe dépouiller d'une pompe mondaine, que pour en revétir ceux qui doivent en inſpirer le mépris aux autres ? elles qui édifiérent tant le monde lui-même, auroient-elles voulu être un ſujet de ſcandale à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ? & les monumens éternels de leur modeſtie & de leur dépouillement pour-

roient-ils devenir entre nos mains des prétextes d'oſtentation & de luxe ? C'étoit la charité, la ſainte ſimplicité des premiers Paſteurs, qui attiroit à l'Egliſe ces pieuſes libéralités ; & ſi dès-lors ſes Miniſtres euſſent paru environnés d'orgueil & de faſte, jamais ces pieux Fidèles n'euſſent confié l'adminiſtration de leurs largeſſes à des diſpenſateurs qui auroient paru plus occupés de leurs aiſes & de leurs plaiſirs, que des beſoins des pauvres. C'eſt donc à la ſainteté ſeule de nos prédéceſſeurs, que nous ſommes redevables des richeſſes qui leur furent confiées ; & nous ne ſommes pas dignes de ſuccéder à leur adminiſtration, ſi nous ne ſuccédons pas aux vertus qui la leur attirèrent.

Mais les dignités de l'Egliſe n'ont-elles pas beſoin d'un certain éclat pour s'attirer le reſpect des peuples ? Ne ſeroit-il pas à craindre qu'elles tombaſſent dans l'aviliſſement, ſi elles n'étoient ſoutenues par quelque décoration extérieure, néceſſaire à l'autorité ? Cette rigoureuſe ſimplicité pouvoit édifier dans les ſiécles où tous les Fidèles étoient ſaints ; mais dans la

corruption de nos mœurs, où le monde n'eſt déja que trop diſpoſé à mépriſer les Clercs, & la ſainte autorité du ſacerdoce, ne faut-il pas la revétir d'une certaine pompe qui impoſe, & qui rende du moins l'éclat du culte reſpectable à ceux qui en mépriſent les loix ?

Mais, mes Frères, quand eſt-ce que le monde a ceſſé de reſpecter les Miniſtres ? n'eſt-ce pas quand ils ont ceſſé eux-mêmes de ſe rendre reſpectables ? Eſt-ce le déréglement du monde, ou celui des Clercs, qui a changé en ſatyre & en mépris la vénération des Fidèles pour les perſonnes conſacrées au ſaint miniſtère ? & croyez-vous qu'une vaine pompe que le monde lui-même cenſure, puiſſe remplacer les vertus qui ſeules nous attirent du reſpect, & qu'elle puiſſe honorer l'Egliſe qu'elle-même afflige & deshonore ? Eſt-ce que les dignités ſaintes ne doivent impoſer qu'aux yeux & aux ſens ? ne ſont-elles pas uniquement établies pour édifier, pour parler au cœur, pour inſpirer la haine du monde, le deſir & l'amour des biens éternels ? L'Egliſe a-

t-elle beſoin de faſte & d'orgueil pour ſe ſoutenir ? c'eſt par la ſainteté & par la charité qu'elle s'eſt établie ; & c'eſt par-là qu'elle ſe ſoutiendra, & qu'elle s'étendra juſques à la conſommation des ſiécles. Quel reſpect peut lui attirer le faſte de ſes Miniſtres ? il a ſervi de prétexte à des Royaumes entiers pour ſe ſéparer de ſon unité : il a arraché de ſon ſein des nations nombreuſes qu'elle avoit autrefois acquiſes par le ſang de ſes Martyrs & de ſes Apôtres : il leur fournit encore aujourd'hui des cenſures, des dériſions, des blaſphêmes contr'elle : il ſcandaliſe ceux qui ſont demeurés dans ſon unité : il ébranle la foi des ſimples : il affermit l'impie dans ſon impiété : il laiſſe la veuve & l'orphelin dans l'indigence & dans le déſeſpoir : il fait monter juſques au trône de la juſtice de Dieu, les clameurs des pauvres négligés, abandonnés, & dont la misère & le délaiſſement crie vengeance contre ces diſpenſateurs barbares, qui refuſent à ces infortunés un bien qui leur appartient, pour l'employer à des profuſions indécentes & cruelles : voilà la gloire

qui en revient à l'Egliſe : c'eſt à vous à voir ſi vous voulez compter ſes ſchiſmes, ſes ſcandales, ſa honte, ſa douleur & ſes pertes, parmi ſes avantages.

J'avoue que la modeſtie de ſes Miniſtres & de ſes Paſteurs ne doit avoir rien d'abject & de mépriſable. Mais une noble ſimplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même, que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée : il n'eſt rien de ſi bas, que de vouloir ſe faire reſpecter par des endroits qui ne conviennent ni à notre état, ni à nos fonctions : jamais les Miniſtres de l'Egliſes n'ont été plus honorés, que dans les ſiecles où ils parurent plus pauvres & plus modeſtes. Corneille, cet Officier Romain, tout Gentil qu'il eſt encore, ſe jette aux pieds du Prince des Apôtres : mais eſt-il ébloui de la pompe & de l'éclat qui l'environne ? il le trouve logé ſur le bord de la mer, chés un ouvrier de la lie du peuple : ſa parure, ſa ſuite, tout répond à la pauvreté & à la ſimplicité de ſon logement : c'eſt la piété, c'eſt l'innocence, c'eſt je ne ſai quoi

de divin que le ſainteté répand ſur le viſage de cet Apôtre, qui fait ſentir à Corneille la grandeur de cet homme, & l'excellence de ſon miniſtère. Les honneurs que l'Officier de la Reine Candace rendit à Philippe, en le faiſant monter dans ſon char, furent-ils fondés ſur la pompe qui environnoit ce Miniſtre de Jeſus-Chriſt ? l'homme de Dieu étoit à pied portant dans la ſimplicité de ſon maintien, la reſſemblance d'un Prophéte ; & à l'éclat céleſte que la grace répand ſur ſon viſage, cet Officier le prend pour l'Ange du Seigneur envoyé pour l'inſtruire, & lui montrer la voie du ſalut. Un Saint Léon accompagné de ſa vertu, & de la ſeule dignité de ſon ſacerdoce ; un Benoît dans ſa ſolitude, arrétent-ils la fureur & les ravages de deux Princes barbares, & les forcent-ils de reſpecter en eux la préſence du Dieu dont ils ſont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la ſainteté de leur vie & l'éminence de leurs vertus ? Non, mes Frères, ſoyons ſaints, & nous ſerons reſpectés : honorons notre miniſtère, & notre miniſtère nous

honorera : ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde ; c'eſt le ſeul moyen de nous attirer ſa vénération & ſes hommages : le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore ; faiſons-en un ſaint uſage, il n'enviera plus nos richeſſes, & il reſpectera notre charité. C'eſt connoître peu la ſainteté de notre miniſtère, de ſe perſuader qu'il y ait quelqu'autre choſe que la vertu qui puiſſe le rendre reſpectable ; mais c'eſt encore moins connoître le monde, de croire lui inſpirer du reſpect pour la Religion par les mêmes abus qui rendent ſes Miniſtres mépriſables. Un Auguſtin vétu ſimplement, ne ſe nourriſſant que de ſimples légumes, & n'accordant qu'à l'hoſpitalité, dit Poſſidius, une nourriture plus délicate, c'eſt-à-dire, l'uſage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de ſon ſiécle ! Le grand Baſile ne portoit jamais ſur ſon corps que le même vétement ; & toutes les richeſſes, dit ſaint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après ſa mort, ſe réduiſirent à une Croix : cependant Baſile eſt l'oracle de l'Orient, reſpecté de

tout l'univers & des Céſars eux-mêmes dont il combattoit les erreurs. Exupère, ce Paſteur ſi reſpectable, pouſſe ſi loin, dit ſaint Jérôme, l'excès de ſon détachement & de ſes largeſſes, qu'il eſt réduit à porter la divine Euchariſtie dans un panier d'ozier, & le Sang de Jeſus-Chriſt dans un vaſe de terre. O ſainte magnificence ! ô faſte vraiment épiſcopal, & digne d'un Miniſtre de la Croix ! ô ſpectacle de charité mille fois plus digne du reſpect & des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane ! Je ne vous dis pas, regardez & faites ſelon ce modèle : ces grands exemples ne ſont plus de nos mœurs : mais je vous dis, voyez ſi l'Egliſe perdoit quelque choſe de ſa majeſté dans la ſimplicité & la frugalité de ces Paſteurs illuſtres ; & ſi la dignité de l'Epiſcopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorſqu'elle ne brilla que par la ſainteté, l'humilité, & la pauvreté évangélique de ceux qui en étoient revétus ? Première circonſtance ſur laquelle on s'abuſe : l'erreur des dignités.

La ſeconde eſt celle que nous avons appellée l'erreur du nom. J'avoue d'abord que les perſonnes diſtinguées du côté de la naiſſance ont beſoin par les ſuites de leur éducation, de certains adouciſſemens dont ceux qui ſont nés dans le peuple peuvent ſe paſſer ; & qu'il eſt pour elle des néceſſités qui ſeroient molleſſe & profuſion dans les autres. Mais penſez-vous que l'Egliſe qui condamne dans les Laïques mêmes cette pompe profane qu'un uſage peu Chrétien attache au phantôme du nom & de la naiſſance, non-ſeulement l'autoriſe dans ſes Miniſtres, mais veuille même la payer du bien des pauvres, des richeſſes du Sanctuaire, & faire les frais d'un abus dont elle gémit & qu'elle déteſte ? Etes-vous Miniſtre de Jeſus-Chriſt comme noble, ou comme pieux, fidèle, vigilant, laborieux, éclairé ? eſt-ce votre nom, ou votre vertu, qui a porté l'Egliſe à vous choiſir & à vous conſacrer aux fonctions de l'autel ? eſt-ce la naiſſance, ou la ſcience & la piété, qui rempliſſent les devoirs du ſaint miniſtère ? pourquoi voulez-vous donc que l'E-

gliſe accorde un plus grand ſalaire à ce qui eſt inutile à ſes fonctions ? ce n'eſt pas celui qui eſt plus noble & plus illuſtre, c'eſt celui qui travaille le plus, dit ſaint Paul, qui eſt digne d'un double honneur. Un grand nom vous donne-t-il plus de zèle, plus de lumière, plus de ſainteté, plus de fidélité & d'application à vos devoirs ? qu'en revient-il à l'Egliſe ? pourquoi voulez-vous donc qu'elle vous en tienne compte ; & qu'un titre qui n'ajoûte rien à vos ſervices, augmente à votre égard ſes libéralités ?

D'ailleurs, ſouvenez-vous du principe déja établi ; quelle que puiſſe être la diſtinction de votre naiſſance, l'Egliſe ne vous nourrit que comme pauvre : le fonds d'où eſt tirée la portion du bien qu'elle vous diſtribue, eſt le fond de la veuve & de l'orphelin, des malheureux & des indigens. Or, l'Egliſe diſtributrice de ces pieuſes largeſſes ne prétend pas donner à un pauvre d'un ſang illuſtre, tout ce qu'il lui auroit fallu dans le monde pour ſoutenir l'orgueil de ſa naiſſance, ſi ſa fortune eût répondu à ſon nom. On peut, à la vérité, diſtinguer

tinguer un pauvre d'un grand nom, par de plus grandes libéralités : mais on ſe ſouvient toujours qu'on diſtribue des aumônes, & que les aumônes ne rendent pas aux malheureux ce que la fortune leur a ôté, mais ce que la nature ſeule leur refuſe. Ecoutez Pierre de Blois : Si parceque vous êtes fils d'un Grand, (il écrit à un Evêque de Chartres,) ou que vous comptez des Rois parmi vos ancêtres, vous prétendez que c'eſt une néceſſité à vous de faire plus de dépenſe qu'un autre, je vous dis, de la part de Dieu, que cette prétendue néceſſité ne doit pas tomber ſur le patrimoine de Jeſus-Chriſt : *Neceſſitas hæc Chriſti patrimonium non contingit.* Au contraire, la modeſtie épiſcopale doit modérer les dépenſes que vous euſſiez faites dans le monde, & changer vos profuſions en de ſaintes largeſſes. Voilà le langage de l'Egliſe, & la pratique de tous les ſaints Paſteurs dans tous les ſiécles. Paul citoyen Romain, prétendit-il à plus de diſtinctions extérieures ? & fut-il plus à charge à l'Egliſe que Pierre ſimple pêcheur ? Vous le ſavez ; il ne ſou-

haita, comme il dit lui-même, ni l'or, ni l'argent, ni les vétemens de perſonne : le travail de ſes mains fournit à ſes beſoins ; il ne voulut pas même être à charge aux Fidèles qu'il avoit enfantés en Jeſus-Chriſt, & dont il avoit droit d'exiger l'honneur & le ſalaire dû aux Miniſtres de l'Evangile ; & le ſeul privilége qu'il tira de ſa naiſſance, fut de travailler plus que les autres dans l'apoſtolat, & d'en recueillir moins de fruits temporels. Les Ambroiſes, les Paulins, ces grands Evêques ſortis d'un ſang illuſtre, vécurent-ils avec plus de ſplendeur & de magnificence, qu'Auguſtin fils d'un ſimple habitant de Tagaſte ? Paulin vendit les grands biens qu'il avoit reçus de ſes ancêtres, & les cacha dans le ſein des pauvres : Ambroiſe, juſques aux vaiſſeaux ſacrés, pour ſoulager les misères de ſon peuple ; Mes tréſoriers, diſoit-il lui-même, ſont les pauvres de Jeſus-Chriſt : les gardes qui m'environnent ſont les aveugles, les boiteux, les malades, les vieillards ; & tout mon tréſor ſont leurs vœux & leurs prières. Oui, mes Frères, ces ſaints Paſteurs, en dé-

pouillant l'ignominie de l'habit ſéculier, dépouilloient toutes ces vaines diſtinctions que le ſiécle ſeul doit connoître ; oublioient le nom de leurs ancêtres & la maiſon de leur père, du moment qu'ils avoient pris le nom de Paſteur ; ce nom ſi doux, ſi humble, & ſi favorable aux peuples : ils ne connoiſſoient plus de généalogie, dès qu'ils étoient entrés dans le ſacerdoce de Melchiſédec, perſuadés que l'Egliſe ne reſpecte & ne connoît de nom dans ſes Miniſtres, que le nom auguſte de leur miniſtère.

De plus, mes Frères, un Prêtre, un Paſteur peut-il alléguer ſon nom & ſa naiſſance, & excuſer là-deſſus ſon faſte & ſes profuſions, tandis qu'une infinité de Fidèles dont il eſt le père, que des membres de Jeſus-Chriſt dont l'Egliſe l'a chargé, gémiſſent dans l'affliction & dans l'indigence, ſans ſecours, ſans protection, ſans autre reſſource que celle de leurs larmes & de leur patience ; abandonnés, inconnus, même de celui qui devroit connoître ſes brebis, les appeller par leur nom, les ſoulager, & ne pas permettre qu'aucune périſ-

ſe ? Honore-t-on ſon nom & ſa naiſſance par l'inhumanité, & par l'oubli de la miſéricorde ? eſt-on grand par les profuſions du luxe, ou par les ſentimens nobles du cœur ? & qu'y a-t-il de plus bas & de plus peuple, que d'être inſenſible à des misères qu'on eſt obligé de ſoulager ; & de retenir, pour vivre dans l'abondance, le bien de mille malheureux qui ſouffrent, & qui invoquent la mort comme le ſeul reméde, & le terme heureux de leurs peines ? n'eſt-ce pas la nobleſſe du ſang elle-même qui doit alors nous ouvrir le cœur, nous inſpirer des ſentimens élevés, bienfaiſans, & dignes d'une ame qui n'eſt pas née dans la foule ? Si la naiſſance mettoit quelque diſtinction parmi les Paſteurs & les Miniſtres de l'Egliſe ; s'il étoit permis de leur donner à chacun des prérogatives & des caractères ; c'eſt que ceux qui ſont nés dans le peuple devroient être plus durs, plus enflés de leurs dignités, plus jaloux de tout appareil de vanité qui reléve leur baſſeſſe, moins capables de libéralités envers les pauvres ; au lieu que la généroſité, l'élévation des

ſentimens, la ſenſibilité pour les malheureux, le mépris noble du faſte & de la magnificence, les largeſſes abondantes paroîtroient le partage de ceux qui ont dû hériter de leurs ancêtres avec un nom illuſtre, des ſentimens dignes de leur naiſſance. Hélas, mes Frères ! le riche de l'Evangile eſt réprouvé, parcequ'il vivoit dans le luxe & dans la bonne chère, & qu'il laiſſoit languir ſans ſecours Lazare couvert de plaies, qui gémiſſoit à ſa porte : cependant ce riche, de la manière dont Jeſus-Chriſt nous en parle, étoit un homme diſtingué dans ſon peuple : il n'employoit à ſes feſtins & à ſa magnificence, qu'un bien qu'il avoit reçu de ſes ancêtres ; un bien qui étoit à lui, & dont il pouvoit, ce ſemble, diſpoſer à ſon gré. Mais vous, qui ſous prétexte d'une vaine diſtinction de nom, employez aux mêmes profuſions le bien de la veuve & de l'orphelin, le patrimoine de ces Lazares infortunés que vous négligez ; vous qui ajoûtez à la barbarie & à la ſenſualité du riche réprouvé, l'injuſtice qui vous fait refuſer aux pauvres un

bien ſacré qui leur appartient, & le diſſiper en de folles profuſions, voyez ſi votre jugement ne ſera pas plus rigoureux, & ſi les châtimens que la juſtice de Dieu vous prépare ne ſurpaſſeront pas autant ceux de ce riche infortuné, que votre crime eſt infiniment au-deſſus de celui qu'on lui reproche.

Enfin pour ne laiſſer rien à dire ſur un point ſi eſſentiel, j'accorde, pour un moment, que les loix de l'Egliſe vous permettent de vous donner les mêmes aiſes, les mêmes ſuperfluités du bien ſacré qu'elle vous confie, que vous auriez pu vous donner dans le monde du patrimoine de vos ancêtres. La prétention eſt ridicule; & vous en convenez: mais ſuppoſons-la pour un moment. Euſſiez-vous trouvé dans un partage domeſtique de quoi ſoutenir la vanité de votre nom, dont vous faites monter ſi haut les profuſions & les dépenſes inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuſe, ou du moins exclu des droits & des prérogatives de l'aîneſſe, vous vous ſeriez vû réduit dans le monde, à une fortune médio-

cre, à une portion de cadet toujours fort mince dans les maiſons les plus anciennes. Or, je vous demande : Voulez-vous être plus opulent ſous Jeſus-Criſt pauvre, que vous ne l'euſſiez été, dit ſaint Jérôme, ſous l'empire de Mammon ? Quoi ? l'Egliſe ſera obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laiſſés dans une honnête médiocrité ? vous ſeriez plus à votre aiſe du patrimoine des pauvres, que vous ne l'euſſiez été de la ſucceſſion de vos ancêtres ? votre nom n'eût pas ſouffert dans le monde, de l'obſcurité, de la modicité de vos biens & de votre fortune ; & il ſouffriroit dans l'Egliſe, de votre charité, de votre frugalité, de votre modeſtie ? Quoi ? le monde qui a formé le phantôme & la vanité du nom & de la naiſſance, n'eût pas ſoutenu en vous ſon ouvrage ; & l'Egliſe qui la condamne, cette vanité, qui la combat, ſeroit elle-même obligée de la ſoutenir ? les bienſéances du monde ne ſeroient point bleſſées, lorſque votre fortune ne répondroit pas à votre nom ; & celles de l'Egliſe le ſeroient, lorſque

l'innocence, la ſimplicité, la tempérance, la piété de votre vie répondroit à la ſainteté de votre caractère ? Répondez ſi vous l'oſez. O mon Dieu ! ſi vous nous avez enſeigné qu'il eſt preſque impoſſible aux riches du ſiécle de ſe ſauver ; ſi les biens de ce monde attirent preſque toujours de ſecrettes malédictions ſur ceux qui les poſſédent ; s'il eſt ſi difficile d'en uſer ſelon les régles de la foi, de la charité, de la tempérance, & de la pauvreté chrétienne ; ô mon Dieu ! quels doivent donc être les dangers de l'uſage des biens ſacrés ? quels obſtacles pour le ſalut ! quels abîmes d'omiſſions, de ſuperfluités, de profuſions, de profanations, ſur leſquels l'exemple commun répand de funeſtes ténébres, qu'on n'approfondit preſque jamais, & ſur quoi on ne s'aviſe pas même d'entrer en ſcrupule ! Décidez là-deſſus, ſi la circonſtance du nom & de la naiſſance doit vous raſſurer ſur l'injuſte diſpenſation des revenus de l'Égliſe.

Mais peut-être que l'erreur de la troiſiéme circonſtance vous ſera plus favorable : elle roule ſur l'abondan-

ce ou la médiocrité des revenus ſacrés. Il paroît d'abord étonnant, que la même erreur puiſſe naître de deux circonſtances ſi oppoſées ; mais l'expérience ne permet pas d'en douter. Si le revenu ſacré dont on jouit, eſt conſidérable, on croit que les dépenſes doivent augmenter à proportion ; & il ne reſte preſque rien pour les pauvres : s'il eſt modique, à peine en a-t-on aſſés pour ſoi, & les pauvres n'y peuvent plus rien prétendre. Ces abus ſont groſſiers, il eſt vrai ; mais la cupidité autoriſée par l'uſage, trouve par-tout des vraiſemblances.

En effet, mes Frères, quelle que puiſſe être l'abondance des biens que l'Egliſe vous a confiés, (je n'examine pas ici ſi cette abondance eſt dans les régles, & ſi la pluralité des titres que vous poſſédez, & qui enflent ſi fort votre revenu, eſt conforme aux intentions, à l'eſprit & aux plus ſaintes loix de l'Egliſe ; vous ſavez que non ; mais ce doit être là le ſujet d'une autre inſtruction :) quelle donc que puiſſe être cette abondance, vous n'en êtes pas plus riche : je l'ai

déja dit, vous n'êtes que chargé d'une plus grande adminiſtration; donc vous n'en avez pas plus pour vous-même.

Car, dites-moi, je vous prie : au commencement que l'Evêque avoit ſeul entre les mains tout le revenu de ſon Egliſe, en étoit-il plus faſtueux, plus autoriſé à des profuſions ? l'Epiſcopat étoit-il regardé alors comme un poſte plus riche, plus éclatant, plus commode, plus favorable aux délices & aux profuſions de la vanité ? Vous n'avez qu'à remonter à ces tems heureux; jamais l'Egliſe n'eut des Paſteurs plus pauvres, plus charitables, plus pénitens, plus ſaints. L'Evêque n'étoit que l'œconôme & l'inſpecteur univerſel : il étoit chargé de plus de ſollicitudes; il ne lui en revenoit pas plus d'avantages : il paſſoit plus de biens ſacrés par ſes mains; il ne lui en reſtoit pas plus pour lui-même. Et certes, mes Frères, un bien change-t-il de nature par ſon abondance; Quand on vous donneroit un tréſor en dépôt, en ſeriez-vous plus riche qu'un autre qui ne ſeroit dépoſitaire que d'une ſomme médio-

cre ? Si vous n'êtes que diſpenſateur, qu'importe que vous ayez plus de biens à diſpenſer ? vous gardez la portion d'un plus grand nombre de pauvres ; voilà votre unique privilége : mais vos droits & vos beſoins n'augmentent pas pour cela.

Et une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt que remontez à l'origine ; d'où vient que l'Egliſe a attaché de plus grands revenus à certains Bénéfices ? eſt-ce pour ménager plus de plaiſirs, plus de magnificence à ceux qui en ſont pourvûs ? Vous comprenez d'abord que ce ne ſauroit être-là l'intention de l'Egliſe : c'eſt donc parceque les charges de ces Bénéfices étoient plus conſidérables ; le Monaſtère plus rempli de ſaints Moines ; les pauvres qui en dépendoient, plus nombreux : c'eſt, en un mot, que ces biens plus abondans étoient néceſſaires à plus de ſaints uſages : c'étoient les beſoins ſeuls de l'Egliſe qui multiplioient, qui groſſiſſoient les ſaintes libéralités des Fidèles. Les mêmes beſoins peut-être ne ſe trouvent plus ; mais l'Egliſe en a de tant de ſortes : la même eſpéce de mala-

die, de misère, que les pieux Fondateurs avoient en vûe, ne ſubſiſte peut-être plus; mais tant qu'il y aura des pauvres & des malheureux, la même intention ſubſiſte toujours; ils doivent remplacer ceux qui les ont précédés, & entrer en part des libéralités auſquelles leur misère leur donne droit. Les beſoins peuvent changer; mais comme les biens ſacrés ne changent pas de condition, l'uſage en eſt toujours le même.

Mais loin d'avoir un revenu abondant, dites-vous, le vôtre peut à peine ſuffire. Pour éclaircir ce dernier article, il n'y a qu'à paſſer à la quatriéme circonſtance, qui eſt l'abus des ſuperfluités dont on ſe fait des beſoins. Je ne prétends pas ici entrer dans un détail odieux & inutile; ni régler au juſte juſques où peuvent s'étendre les beſoins de chaque ordre Eccléſiaſtique. Cette déciſion dépend de mille circonſtances qu'on ne peut ni prévoir ni réſoudre dans un diſcours: il ſuffit d'établir la régle; les cas particuliers ſe décident enſuite d'eux-mêmes.

Une maxime inconteſtable, &

que nul relâchement n'a jamais ni combattue, ni entrepris même d'adoucir, eſt que le néceſſaire des Clercs a des bornes bien plus étroites & plus rigoureuſes que celui des Laïques. Dans le néceſſaire des Laïques, on renferme non-ſeulement les beſoins de la vie, mais encore les bienſéances que le monde a attachées à chaque état; les délaſſemens permis; certains uſages dont une coutume univerſelle a fait des loix; des réſerves prudentes pour l'établiſſement d'une famille: tout cela retranché; le reſte eſt un ſuperflu qui ne leur appartient pas, & qu'ils doivent aux pauvres. Mais dans le néceſſaire des Clercs, comme tout le bien que l'Egliſe leur confie, eſt un bien étranger & ſacré, deſtiné aux pauvres, & dont l'Egliſe ne leur accorde une portion à eux-mêmes que comme pauvres; on ne peut y comprendre que les ſimples beſoins, c'eſt-à-dire, ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir la décence de ſon état: je dis la décence ſage, chrétienne, eccléſiaſtique, modeſte; & non ce faſte & cette pompe à laquelle le monde donne le nom de dé-

cence, & qui eſt très-indécente, & très-peu convenable à la modeſtie & à la ſimplicité de notre ſaint miniſtère.

En effet, une ſeconde maxime auſſi capitale que la première, eſt que vous ne devez pas régler vos beſoins ſur l'uſage, ſur les maximes fauſſes & corrompues du monde; mais ſur les loix de l'Egliſe, comme il a été déja dit touchant les mœurs & la frugalité des Clercs : voilà d'un ſeul coup bien des queſtions décidées. C'eſt le premier Concile de Milan, qui nous propoſe cette régle puiſée dans la doctrine des Pères, & dans les plus anciens décrets de l'Egliſe : *Pour ce qui eſt*, dit cette pieuſe aſſemblée, *de la meſure que chaque Clerc doit ſe preſcrire dans la dépenſe des revenus Eccléſiaſtiques, par rapport à ſon rang & à ſon état, tous doivent être informés qu'il faut la prendre dans les régles des ſaints Canons ſur la modeſtie & le frugalité cléricale.* C'eſt à vous maintenant à nous dire, ſi le jeu, les plaiſirs même défendus au commun des Fidèles, une vaine parure, un luxe tout payen, une vie toute ſenſuelle, un attirail de

vanité & de molleſſe, qui ſied ſi mal à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt crucifié, mille dépenſes de pur goût & de pure caprice, mille ſuperfluités qui bleſſent même les yeux des ſages mondains, ſont conformes aux régles reſpectables des ſaints Canons, & renfermées dans les bornes qu'elles preſcrivent à la modeſtie ſacerdotale.

Auſſi, mes Frères, l'abus des biens de l'Egliſe eſt ſi univerſel; le ſcandale ſur un point ſi eſſentiel eſt ſi commun & ſi autoriſé; les régles ſaintes ſur la frugalité des Clercs & ſur l'uſage religieux des revenus du Sanctuaire, paroiſſent ſi effacées par le faſte & la mondanité de la plupart des Miniſtres, que nous devrions ici changer notre voix comme l'Apôtre, & leur dire: Retranchez du moins de vos dépenſes toutes celles que l'Evangile condamne dans le commun des Chrétiens: nous n'oſons pas vous demander une frugalité cléricale; mais réduiſez-vous du moins à une modération chrétienne: nous n'oſerions exiger que vous vous conformaſſiez aux régles ſaintes des Canons; mais con-

formez-vous du moins à celles de l'Evangile : uſez de vos biens comme n'en uſant pas ; ne mettez pas votre confiance dans l'incertitude des richeſſes ; ne faites pas conſiſter le Royaume de Dieu dans le boire & dans le manger ; ne vous conformez point aux maximes de ce ſiécle corrompu ; faites-vous un tréſor dans le ciel, que le ver & la rouille ne puiſſent altérer : ſouvenez-vous que les réprouvés ne ſont maudits dans l'Evangile, que parcequ'ils n'ont pas raſſaſié ceux qui ont faim, donné des vétemens à ceux qui ſont nuds, ſoulagé ceux qui ſont malades & qui ſouffrent ; & qu'ils ont employé à flater leurs ſens, des biens que la Providence leur avoit confiés pour ſecourir les pauvres : haïſſez votre ame ; combattez ſes goûts dépravés, ſi vous voulez la ſauver : portez votre croix ; affligez votre corps, votre orgueil, votre ſenſualité par des privations, par des retranchemens, ſi vous voulez être diſciple de Jeſus-Chriſt : faites pénitence, ſinon votre condamnation eſt certaine. Voilà des régles que l'Evangile preſcrit aux ſim-

ples Fidèles ſur la modeſtie, ſur la charité envers les pauvres, ſur l'uſage Chrétien des biens temporels; commencez par vous les preſcrire & les obſerver : fermez les yeux, nous y conſentons, aux régles encore plus parfaites que ſaint Paul donne aux Miniſtres dans ſes Epîtres à Tite & à Timothée : ſoyez Chrétien dans l'uſage des revenus du Sanctuaire; voilà à quoi nous bornons aujourd'hui vos obligations. C'eſt relâcher, ſans doute, beaucoup de la régle, je le ſai; & toutes les vérités que vous venez d'entendre, ne vous permettent pas d'en douter : maîs c'eſt encore aller trop loin pour la plupart de ceux qui jouiſſent des revenus de l'Egliſe, & qui regardent l'opulence de ſes dignités, comme des titres d'oiſiveté, de ſenſualité & de molleſſe. O mon Dieu! vous ſouffrez que nous parlions humainement des loix divines de votre Egliſe : la force des uſages a ſi fort prévalu contre les régles, que nous n'oſons preſque plus les propoſer dans toute leur ſévérité : il y faut des adouciſſemens & des palliations, pour s'accommoder au relâ-

chement de nos mœurs, & à l'autorité des exemples. Mais, ô mon Dieu! le torrent des générations & des âges coule devant votre divine immutabilité; & en demeurant toujours le même, vous voyez le changement des ſiécles, & la viciſſitude des tems & des mœurs: ſi vous n'étiez que le Dieu du ſiécle préſent, nous pourrions peut-être nous flater que vous nous jugeriez par ſes mœurs & par ſes uſages; mais vous êtes le Roi immortel de tous les ſiécles, & le Dieu de l'éternité, & de la vérité qui demeure toujours: vous ne nous jugerez que par elle; & malheur à ceux que l'uſage ſeul, & non la vérité, juſtifiera & délivrera au jour terrible de vos vengeances!

Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la troiſiéme partie de ce diſcours, que j'ai appellée l'erreur des précautions: mais les régles que nous avons établies juſques-ici ſuffiſent pour la combattre.

J'ajoûterai ſeulement que le plus monſtrueux de tous les vices dans les Clercs, & cependant le plus ordinaire, eſt ſous prétexte des beſoins à

venir, d'amaſſer toujours, & de ne rien répandre ; qu'il y a de l'inhumanité de préférer les frayeurs chimériques d'une cupidité inſatiable, aux misères réelles & préſentes des membres de Jeſus-Chriſt ; qu'il ſemble que c'eſt une malédiction ſur les Prêtres, que ce deſir d'amaſſer, & cette avarice ſordide qui ne croit jamais en avoir aſſés : le monde lui-même nous couvre de cet opprobre ; & l'avarice d'un Prêtre eſt un de ces traits ſatyriques qui ont paſſé chés lui en proverbe. Mais, mes Frères, s'il falloit de nouveaux motifs pour vous inſpirer toute l'horreur que mérite un vice ſi honteux, il ſuffiroit de vous dire que c'eſt le vice le plus indigne d'un Miniſtre de l'Egliſe, & le plus oppoſé à l'eſprit & aux fonctions nobles & ſublimes du ſaint miniſtère. Un Prêtre avare, dur aux pauvres & à lui-même ; voyant croître tous les jours ſa ſoif inſatiable, & ſes deſirs, avec ſes tréſors, eſt un de ces ſcandales que les ſages & les libertins, le monde & la piété, regardent avec une égale indignation : rien ne rend notre caractère plus mépriſable. Déja vous

penſez à un avenir dont perſonne ne peut vous répondre : vous amaſſez, & d'autres recueilleront pour vous ; & des parens avides ſe partageront votre dépouille ſacrée ; & ils inſulteront même à votre avarice, dans le tems qu'ils en découvriront, & qu'ils en engloutiront les fruits criminels & monſtrueux. Mais que leur ſerviront, dit l'Eſprit-ſaint, ces tréſors d'iniquité & d'inhumanité ? ils porteront la malédiction dans leur famille juſques à la quatriéme génération : c'eſt le ſang des pauvres, qu'ils ont mis ſur leur tête, & qui ne ceſſera de crier vengeance contr'eux : c'eſt un levain funeſte, qu'ils ont mêlé avec leurs héritages, & qui peu à peu en aigrira & corrompra enfin toute la maſſe : c'eſt un feu caché & dévorant, qu'ils ont porté indiſcrétement dans leur maiſon, & qui tôt ou tard la réduira à un triſte amas de cendre : c'eſt une vérité confirmée par l'expérience de tous les ſiécles. Ce ſont les aumônes & les largeſſes faites autrefois à nos temples, qui ont conſervé les noms & la deſcendance des maiſons les plus illuſtres : les titres les plus an-

ciens qui nous reſtent de leur nobleſſe & de leur grandeur, ne ſe trouvent plus que dans les monumens ſacrés des Egliſes, que leurs ancêtres, ou dotèrent, ou enrichirent : ſans ces pieuſes fondations la gloire de leur ancienneté ſeroit preſque inconnue, & tous leurs plus beaux droits, ou conteſtés ou ſuſpects : les biens donnés à l'Egliſe ont donc conſervé les maiſons, & toute la grandeur de leurs titres. Mais il eſt encore plus vrai que ce ſont ces mêmes biens uſurpés, laiſſés aux parens par des Bénéficiers avares, appliqués à ſoutenir la vanité & l'ambition des familles, qui ont été la première ſource de leur décadence : on voit ſécher la racine de ces maiſons ſuperbes & parées des richeſſes de l'autel ; l'uſurpation des biens ſacrés eſt le ver ſecret qui les a frappées de ſtérilité, & qui en a fait écrouler toute la grandeur, de ſorte qu'il ne reſte plus de leur élévation que de triſtes ruines. Oui, mes Frères, il en eſt des richeſſes de l'Arche comme de l'Arche elle-même : elles portent la mort, les plaies, la déſolation dans les maiſons où elles en-

trent contre l'ordonnance de la loi.

Evitons donc ces écueils, mes Frères ; rendons à Dieu ce qui eſt à Dieu. Plus l'Egliſe nous comble de ſes biens, plus ſoyons touchés de zèle pour ſes beſoins & pour ſa gloire : imitons du moins la reconnoiſſance & la généroſité des enfans du ſiécle. Quand le Prince les a honorés de ſes bienfaits, & élevés à des poſtes brillans, ils ſacrifient leur vie pour lui en marquer leur reconnoiſſance : ils ne comptent pour rien les fatigues & les périls des guerres & des combats : ils employent généreuſement pour la gloire & le ſervice du Prince, les biens qu'ils tiennent de ſa libéralité : les récompenſes deviennent pour eux des motifs honorables de zèle & de dévouement pour leurs bienfaiteurs : on les entend publier eux-mêmes que le Prince les ayant faits tout ce qu'ils ſont, ils ne ſauroient mieux reconnoître ſes bienfaits, qu'en employant tout ce qu'ils ſont pour le Prince : c'eſt un langage dont vos pères illuſtres dans l'Etat, ont ſouvent inſtruit votre enfance : vous les avez vûs juſtifier les profu-

ſions attachées à leurs emplois, leurs fatigues, leur application continuelle, le dépériſſement même de leur ſanté, ſur les ſoins & la reconnoiſſance qu'exigeoient les poſtes dont la faveur du maître les avoit honorés.

Et nous, mes Frères, il ſuffit que l'Egliſe nous comble de ſes bienfaits, pour nous rendre inſenſibles à ſa gloire, pour autoriſer notre molleſſe, & notre éloignement des fonctions pénibles du miniſtère qu'elle nous a confié. Et pour nous, mes Frères, plus l'Egliſe nous éléve, plus nos ſoins, notre vigilance, nos travaux, nos ſervices pour elle diminuent. Et nous, mes Frères, (je le dis avec une profonde douleur,) plus elle nous comble de richeſſes, moins nous croyons devoir en employer pour elle; plus même nous en employons contre ſes intérêts & contre ſa gloire: nous ne faiſons uſage de ſes bienfaits, que pour la deshonorer: il ſemble que ce ſont des armes qu'elle nous met entre les mains pour inſulter avec plus d'éclat à ſon autorité, & à la modeſtie de ſes régles. Les Princes ſe font des ſerviteurs zélés par leurs récompenſes;

l'Egliſe par ſes bienfaits augmente l'infidélité, l'ingratitude, & l'oiſiveté de ſes Miniſtres. Soyons du moins auſſi juſtes & auſſi reconnoiſſans, que les enfans du ſiécle : conſacrons nos talens, nos veilles, nos ſoins, notre vie même, à la gloire de l'Egliſe qui nous a faits tout ce que nous ſommes; & qui en nous confiant ſes premières places, a cru trouver en nous les défenſeurs de ſes loix & de ſa doctrine. Elle eſt déja aſſés affligée, aſſés deshonorée, par les ſcandales & la défection de la plupart de ſes enfans : n'ajoûtons pas à ſa douleur & à ſon opprobre, le ſcandale & l'infidélité même de ſes Miniſtres : ne lui mettons pas dans la bouche ce reproche ſi touchant du Prophéte : Que ceux qui mangent ſon pain, & à qui elle fournit des viandes douces & délicieuſes, ſont ceux-mêmes qui l'abandonnent, & qui l'outragent avec plus d'éclat, avec moins de ménagement, & de pudeur : *Qui edebat panes meos... Qui dulces mecum capiebat cibos, magnificavit ſuper me ſupplantationem.* Ne nous laiſſons point ſéduire par les exemples qui nous environnent : ne rougiſ-

Pſ. 40. 10. Pſ. 54. 15.

rougiſſons point, en nous conformant aux loix de nos pères, d'une ſingularité que la régle, que la ſainteté de notre état rendra toujours reſpectable : rappellons toujours le déréglement & la variation des uſages à l'immutabilité des devoirs : ne regardons pas ce que les autres ſe permettent ; examinons ce que notre caractère demande de nous : juſtifions notre vocation par nos œuvres ; & rendons à l'Egliſe ce que nous n'avons reçu que pour elle.

DISCOURS

SUR

LA MANIÈRE

DONT LES CLERCS

DOIVENT SE CONDUIRE

DANS LE MONDE.

Et murmurabant Phariſæi & Scribæ, dicentes, quia Hic peccatores recipit, & manducat cum illis.

Les Scribes & les Phariſiens murmuroient, & diſoient: Cet Homme reçoit des gens de mauvaiſe vie, & mange avec eux. Luc. 15. 2.

SI dans le plan, mes Frères, que vous avez dû vous former en ce lieu ſaint d'un genre de vie pour l'avenir, vous avez fait entrer l'approbation des hommes & les ſuffrages publics ſur votre conduite, vous n'avez connu, ni le caractère du monde, ni la deſtinée de la vertu. La retraite & les auſtérités du Précurſeur

ne furent pas à couvert de la cenſure des Phariſiens ; & les mœurs plus communes de Jeſus-Chriſt ne trouvent pas aujourd'hui en eux plus d'indulgence. Prenez les voies les plus oppoſées, fuyez le monde, parceque la vertu n'y trouve que des écueils, & que la ſainteté de votre caractère vous en éloigne ; entrez dans le monde, parceque les fonctions du miniſtère vous y engagent ſouvent, & que vos frères y ont beſoin de ſecours, & le vice de ſaints exemples : votre fuite trouvera des cenſeurs comme votre charité ; & vous ne parviendrez jamais à plaire, tandis que vous ne chercherez qu'à édifier.

Cependant il nous eſt ordonné, à nous ſur-tout qui ſommes redevables à l'Egliſe & à la Religion d'une vie ſans reproche aux yeux du public ; il nous eſt ordonné de nous rendre irrépréhenſibles devant les hommes ; d'avoir une réputation louable parmi les peuples, & de forcer, dit ſaint Pierre, par la modeſtie de nos mœurs, leur malignité même à glorifier le Seigneur, & à bénir ſa puiſſance & les richeſſes de ſa miſéricorde ſur ſes

ſerviteurs. Ceux que la grace de la vocation Religieuſe ſépare du monde, pour les conſacrer aux exercices de la pénitence, & au ſaint loiſir de la ſolitude, ne ſont plus redevables au monde : appellés à pleurer dans le ſecret de la face du Seigneur, ou leurs propres péchés, ou ceux de leurs frères, ils voyent les choſes qui ſont comme ſi elles n'étoient plus ; & inconnus au ſiécle, ils vivent connus de Dieu ſeul : *Sicut qui ignoti & cogniti.* Leur deſtinée eſt, ſans doute, digne d'envie : les conſolations y ſont plus abondantes ; les prières plus pures ; les vérités du ſalut plus vives ; la paix du cœur plus égale ; l'innocence moins expoſée ; Dieu plus ſenſible.

2. Cor. 6. 8.

Mais nous que la grace du miniſtère conſacre à des fonctions laborieuſes ; nous qui devons être mêlés parmi les peuples comme un levain de bénédiction deſtiné à ſanctifier toute la maſſe, il faut que nous apprenions à vivre ſaintement avec eux ; & la fin de notre vocation n'eſt pas de les fuir, mais de les ſauver. Auſſi vous voyez que dans notre Evangile, Je-

ſus-Chriſt donne aux pécheurs un accès libre auprès de ſa perſonne ; qu'il honore leurs maiſons & leurs tables mêmes de ſa préſence : & les calomnies des Phariſiens ſur ſa conduite, ſont en même-tems, & une inſtruction pour ceux d'entre-nous qui s'attireroient avec juſtice par l'indécence de leurs mœurs de ſemblables reproches, & une conſolation pour les autres, qui ſans les avoir mérités, ne laiſſent pas d'y être expoſés.

J'avoue, comme je vous le diſois la dernière fois, que tout eſt à craindre pour nous dans le commerce des hommes ; & que l'eſprit de notre miniſtère s'éteint au milieu de leurs ſociétés & de leurs vains entretiens. Néanmoins, comme nos fonctions nous mêlent néceſſairement dans le monde, il ne ſerviroit de rien de vous avoir exhortés à le fuir, ſi nous ne vous inſtruiſions ſur la manière de vous y conduire, lorſque le devoir de votre miniſtère vous y appelle.

L'importance du ſujet ſe fait ſentir d'elle-même. De la manière dont vous entrerez dans le monde, dé-

pend le ſuccès de vos fonctions ; l'honneur de votre miniſtère ; le fruit de toute votre éducation eccléſiaſtique ; la déciſion de votre ſalut. Pour renfermer donc cette inſtruction en deux réflexions ſimples, il n'y a qu'à examiner d'abord quels ſont les motifs qui doivent nous engager parmi les hommes, & enſuite quelles ſont les régles à obſerver pour converſer parmi eux d'une manière digne du Dieu qui nous y envoye. Expoſons la première réflexion.

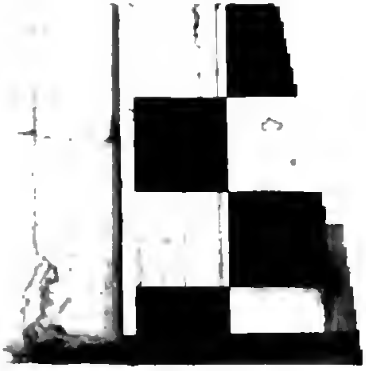
I. REFLEX. JE ſuppoſe d'abord que l'ordre du Ciel nous appelle à un lieu : les dangers qui s'y trouvent, ſont bien moindres pour nous, que pour ceux que leur propre choix y engage ; & les mêmes circonſtances, où ceux-ci verront périr infailliblement leur innocence, deviendront pour nous des occaſions de mérite, & des moyens de ſalut. Il eſt digne de Dieu que ſa miſéricorde ſoutienne les choix qu'a faits ſa ſageſſe ; qu'il environne de ſon bouclier ceux qu'il a lui-même expoſés ; qu'il tende la main, comme il la tendit à Pierre, à ceux qui ne mar-

chent ſur la profondeur & l'agitation des eaux que par ſon ordre ; & en un mot, qu'il ne refuſe pas ſa protection à ceux qui ne ſont que ſon œuvre. Et ſa conduite là-deſſus eſt ſi ſûre, que comme ſon élection à la gloire n'eſt que la préparation des moyens pour y arriver infailliblement, on peut dire que les choix particuliers qu'il fait pour certaines entrepriſes, ne ſont qu'une deſtination des ſecours particuliers, propres à nous en aſſurer le ſuccès. Ainſi le Prophéte venu de Juda à Béthel, conſerve toute ſa fermeté devant un Roi impie vers lequel Dieu l'avoit envoyé ; & il ne peut ſe défendre des piéges d'un faux prophéte auquel il ne lui étoit pas ordonné de parler. Tout eſt danger pour ceux qui s'expoſent eux-mêmes ; & le danger lui-même devient une ſûreté pour ceux qui ne marchent qu'avec le Seigneur. Cette vérité ſuppoſée ; la première attention que nous devons faire, lorſqu'il nous arrive de nous produire parmi les hommes, c'eſt de nous demander à nous-mêmes, ſi c'eſt Dieu qui nous y appelle. Or, l'ordre

de Dieu eſt marqué principalement dans les vûes que nous nous propoſons. Ainſi pour ſavoir ſi nous ſommes dans cet ordre, lorſque nous nous engageons dans le monde ; il n'y a qu'à examiner ſi les motifs qui nous y font entrer ſont dignes de Dieu & de la ſainteté de notre miniſtère.

On en peut diſtinguer de trois ſortes : les uns ſont criminels ; les autres ſemblent être indifférens ; & enfin, les derniers ſont ſaints & religieux. Vous convenez d'abord que le monde ne ſauroit être qu'un écueil funeſte à ceux que des vûes criminelles y conduiſent ; & que n'y étant entrés que par le péché, ils ne peuvent y trouver que la mort. Cette vérité n'a pas beſoin de preuves ; & nous nous confions dans le Seigneur qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent. Vous n'en avez peut-être fait autrefois qu'une trop funeſte expérience ; lorſqu'avant d'entrer dans cette maiſon de retraite, vous étiez encore engagés dans le ſiécle : *Et hæc quidam fuiſtis.* Mais vous avez été purifiés depuis ; mais vous avez été ſanctifiés par le renouvellement entier de vo-

1. Cor. c. 11.



tre conſcience, par la participation fréquente des myſtères ſaints, par l'exercice journalier de la prière, & le ſecours des inſtructions : *Sed abluti eſtis ; ſed juſtificati eſtis :* vous avez été conſacrés à Dieu & à ſes autels par le choix d'un état ſaint : *Sed ſanctificati eſtis :* & il ne s'agit plus de vous inſpirer de l'horreur pour le crime & pour les déſordres du monde ; il faut vous fortifier dans la pratique de la vertu & des ſaints devoirs de votre état.

Les ſeconds motifs qui peuvent nous produire dans le monde, ſont ceux qui nous paroiſſent indifférens : les bienſéances de la vie ; les inutilités de pur commerce, dont il eſt ſi difficile de ſe paſſer ; la facilité de ſe répandre que donne la vivacité du tempérament, & un eſprit peu propre à ſoutenir long-tems la contention du travail & le ſérieux de la retraite. Nous avons employé une inſtruction entière à combattre l'illuſion de ces motifs ; & nous avons fait ſentir tout ce qu'ils avoient d'incompatible avec l'eſprit de notre miniſtère.

Vous nous direz peut-être qu'on ne

peut pas toujours vaquer à des devoirs ſérieux ; & que plus nos fonctions ſont pénibles, plus on a beſoin quelquefois de s'en délaſſer. J'avoue qu'il eſt des délaſſemens innocens & même néceſſaires ; que la ſainteté de nos fonctions nous laiſſant les foibleſſes de la nature, ne nous en interdit pas les remédes ; qu'une application trop ſoutenue nuit à l'eſprit qu'elle rebute, & au corps qu'elle accable ; & enfin, qu'il y a des jours deſtinés au repos de l'eſprit, qui ſont, ſi je l'oſe dire ainſi, auſſi ſacrés & auſſi précieux, que ceux que la Religion elle-même conſacre au repos du corps.

Mais je vous demande : Le monde eſt-il un lieu propre à délaſſer un Miniſtre de Jeſus-Chriſt ? Comment chanterons-nous dans une terre étrangère, répondoient les Juifs captifs aux enfans de Babylone, dans un lieu où le Dieu de nos pères n'eſt pas connu ; où ſon alliance eſt mépriſée ; où ſes Prophétes ſont ſans honneur ; où tout fléchit le genoux devant des Idoles vaines ; & où enfin tout nous réveille le ſouvenir de notre exil &

le deſir de Sion, que le Seigneur nous a donnée pour héritage ? Quoi, mes Frères ? ce ſeroit un délaſſement pour nous de voir la Religion anéantie ; les maximes de Jeſus-Chriſt effacées ; Dieu inconnu ; les déſordres devenus des uſages ; & nos frères, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort, périr à nos yeux ? Eh qu'offre le monde que ce triſte ſpectacle ? David environné de tous les plaiſirs de la Royauté, ſe plaignoit que ſon ſéjour y étoit trop prolongé : un autre Prophéte demandoit une fontaine de larmes, pour pleurer ſur les excès de Jéruſalem : Moyſe vouloit être effacé du livre des vivans, pour n'être plus témoin des infidélités de ſon peuple : Elie veut ſe laiſſer mourir de douleur au pied de la montagne, parceque tout Iſrael a fléchi le genou devant Baal ; & nous, ô mon Dieu ! ſucceſſeurs du miniſtère prophétique, nous nous ferions un délaſſement innocent de ce qui a fait gémir vos Prophétes & vos ſerviteurs dans tous les ſiécles ? Non, mes Frères, je ne dis pas, ſi nous pouvons trouver quelque plaiſir dans le monde ; mais je dis, ſi

nous pouvons ſeulement le voir ſans douleur : ah ! peut-être portons-nous encore dans le cœur les mêmes panchans, & la ſource des mêmes vices qui nous trouvent ſi indifférens, & qui n'ont rien qui nous allarme & qui nous afflige dans les autres.

Mais d'ailleurs, ſi nous avons beſoin de délaſſement, eſt-ce une néceſſité de le chercher parmi les mondains ? Souffrez que je vous diſe, comme dit l'Apôtre ſur un autre ſujet : Quoi ? il vous ſeroit impoſſible de trouver parmi vos confrères & vos collégues dans le ſaint miniſtère, un homme ſage, raiſonnable, d'une ſociété douce & édifiante, avec qui vous pourriez goûter le plaiſir d'un ſaint commerce, & d'un délaſſement innocent ? *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam ?* vous ne pourriez goûter de joie, ni trouver d'amuſement qui vous convînt, que parmi les infidèles ? la ſociété d'un Miniſtre pieux & éclairé vous ſeroit à charge, & ne délaſſeroit pas votre ennui ? Il faut donc que vous ayez bien peu de goût pour votre état, puiſque vous en avez ſi peu pour

1. Cor. 6. 5.

ceux qui l'honorent. Quoi ? tant de Miniſtres reſpectables, conſommés dans la ſcience de l'Egliſe, inſtruits des régles, ornés de mille connoiſſances utiles, pour fournir aux douceurs de la ſociété, vous paroîtroient fades, inſipides ; & vous aimeriez mieux appeller le monde à votre ſecours ; & vous ne trouveriez de reméde à votre ennui que dans un lieu qui devroit l'augmenter, & vous le rendre inſoutenable ? Si la piété, la régularité, vous dégoûte ſi fort dans vos confrères, qu'il eſt à craindre qu'elle ne vous ſoit à charge à vous-même ! s'il vous eſt ſi ennuyeux de fréquenter des Miniſtres fidèles, qu'il doit l'être infiniment plus pour vous de les imiter ! & ſi le monde ſeul peut égayer & délaſſer votre eſprit, qu'il eſt à préſumer que lui ſeul auſſi occupe votre cœur !

Mais de plus, ſi les délaſſemens ne ſont innocens que lorſqu'ils ſont pour nous des remédes, & qu'ils nous facilitent l'application à nos devoirs ſérieux & eſſentiels, je vous demande : Au ſortir du monde & de ſes délaſſemens que vous appellez innocens,

ſentez-vous votre zèle pour le travail ſe rallumer, le goût de la prière & de l'étude ſe fortifier ? êtes-vous plus en état de ſoutenir le ſérieux de vos fonctions ; de vous ſacrifier avec plus de courage au ſalut de vos frères ; d'entrer dans les œuvres les plus dégoûtantes & les plus pénibles, & d'approcher avec plus de recueillement & de ferveur de l'autel ? Je vous le demande : N'eſt-il pas vrai que vous en reportez toujours un eſprit découragé, & qui ne regarde plus le travail qu'avec horreur ? un cœur amolli, & incapable de goûter déſormais que ce qui le flate ? une ame remplie d'images, ou vaines, ou dangereuſes, & à qui tout ce qui eſt ſérieux commence à déplaire ? en un mot, un goût du monde, qui vous dégoûte de tout ce qui n'eſt pas lui ?

Enfin quand tous ces inconvéniens ne ſeroient pas auſſi inévitables qu'ils le ſont, peut-on chercher innocemment à ſe délaſſer au milieu des tentations & des piéges ? y a-t-il de l'innocence où il ſe trouve du péril ? peut-on ſe plaire où l'on peut périr à chaque inſtant ? a-t-on jamais vû le

pilote ſortir du port, & choiſir la haute mer dans le tems de l'orage & de la tempête, ſeulement pour y faire des réjouiſſances, & s'y délaſſer des fatigues d'une longue navigation ? Jonas tremble, recule, fuit quand il faut entrer dans Ninive ; & malgré l'ordre du Ciel qui l'y appelle, il n'oſe expoſer ſon innocence & la dignité de ſon miniſtère au milieu des abominations de cette ville criminelle : & nous y entrerions avec ſécurité, ſans ordre de la part de Dieu, & ſeulement pour aller chercher un délaſſement au milieu de ſes déſordres & de ſes ſcandales ? Et ne nous dites pas que tous ceux qui vivent dans le monde ne ſont pas pour cela livrés au déréglement ; qu'on y trouve des mondains ſages & réglés, & qu'on peut s'y choiſir des ſociétés innocentes. C'eſt ainſi que le démon nous ſéduit ; & que n'oſant tout à coup nous propoſer le crime, il nous endort, & nous attire peu à peu dans le piége par l'innocence des démarches auſquelles il nous engage. Oui, mes Frères, cette prétendue ſageſſe des mondains eſt encore plus dange-

reuſe pour nous que leurs déſordres. On eſt en garde contre les vices groſſiers ; on ne l'eſt pas contre les apparences de la probité & de la ſageſſe : on s'y livre ſans ſcrupule : on ſe croit en ſûreté avec les perſonnes du monde, où tout, à la vérité, eſt mondain ; mais où rien ne paroît, ni déréglé, ni même indécent. Ainſi leurs ſeules maximes affoibliſſent peu à peu en nous l'idée de nos devoirs ; leur autorité nous ébranle ; leur fauſſe ſageſſe nous ſéduit ; leurs mœurs nous gagnent : nous nous faiſons peu à peu un plan de vie plus conforme au leur ; & à meſure que nous nous rapprochons d'eux, nous nous éloignons de la ſainteté de nos devoirs & de la gravité de notre caractère. Or de-là, mes Frères, vous le ſavez, il n'y a plus qu'un pas à faire : dès qu'on a oublié la dignité de ſon état, on s'oublie bientôt ſoi-même. Et de toutes ces raiſons, concluez que les motifs qui nous produiſent dans le monde, ne ſauroient être innocens, s'ils ne ſont ſaints.

Oui, mes Frères, il n'y a que les motifs de cette ſorte, qui puiſſent en-

gager avec ſûreté les Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans le monde : la charité, l'utilité de nos frères, les engagemens indiſpenſables de nos fonctions. Jeſus-Chriſt ne paroiſſoit dans les villes de la Judée, que pour y faire l'œuvre de ſon Père. S'il ſe trouve à des noces, c'eſt pour manifeſter ſa puiſſance, & autoriſer ſa doctrine : s'il entre dans la maiſon d'un Publicain, c'eſt pour en faire un enfant d'Abraham : s'il monte à Jéruſalem un jour de Fête, ce n'eſt pas pour ſe manifeſter au monde, & s'en attirer de vains applaudiſſemens ſelon le conſeil charnel de ſes proches ; c'eſt pour y venger l'honneur de ſon Père outragé dans les profanations & les irrévérences du lieu ſaint. Lorſqu'il envoye ſes Apôtres, il leur ordonne de n'entrer dans les maiſons que pour y porter la paix. Auſſi Pierre ne va chés Corneille que pour attirer ſur lui & ſur les ſiens, les dons viſibles de l'Eſprit-ſaint. Paul ne fréquente le Palais du Proconſul Serge, que pour le détromper des impoſtures & des preſtiges d'Elimas, & frapper ce ſéducteur d'aveuglement : il ne paroît dans

les places publiques d'Athènes, que pour y prêcher un Dieu inconnu à ce peuple ſuperſtitieux : il ne viſite les Frères répandus dans la Macédoine & dans l'Illirie que pour leur départir les richeſſes d'une grace ſpirituelle, & ſe conſoler avec eux par les communications mutuelles d'une foi ſainte. Le diſciple bien-aimé ne ſe propoſe de voir la ſainte femme Electa, que pour la confirmer dans la foi, dans la charité, dans la doctrine de Jeſus-Chriſt ; l'affermir contre les artifices des faux Docteurs, & donner à ſa piété une religieuſe conſolation. Enfin le Précurſeur lui-même ne ſéjourne dans la Cour d'Hérode, que pour reprocher à ce Prince ſes diſſolutions & ſon commerce inceſtueux, & lui dire avec une ſainte fermeté : Il ne vous eſt pas permis : *Non licet.*

Voilà nos modéles ; voilà les ſeuls motifs qui doivent produire un Prêtre dans le monde : nous n'y ſerons jamais dans l'ordre de Dieu, tandis que nous n'y ſerons pas comme ſes Miniſtres ; & y être comme ſes Miniſtres, c'eſt y tenir ſa place & y faire ſon œuvre. Mais, direz-vous, de

Vouloir toujours reprendre, corriger, exhorter, inſtruire ceux avec qui l'on vit dans le monde, ce ſeroit ſe rendre odieux & importun, donner de dégoût pour la piété même qu'on veut inſpirer, & courir même riſque d'attirer à ſon zèle un air ridicule & mépriſable. Et c'eſt pour cela même, mes Frères, qu'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt déplacé dans le monde; c'eſt pour cela même qu'il n'y ſauroit paroître ſouvent ſans être obligé, ou d'applaudir aux égaremens des mondains par ſon ſilence, ou ſans ſe rendre importun & ridicule en les reprenant; c'eſt pour cela que nous ne devons nous y produire que lorſque nos fonctions nous y appellent & nous autoriſent alors à remplir notre miniſtère, à ne pas rougir de la vérité, & annoncer des paroles de ſalut. Nous devenons inutiles au monde en le frequentant; & par cela ſeul, il doit nous être interdit. Nous perdons le droit & l'autorité, que nous donne notre caractère, de le reprendre: nous lui rendons la vérité mépriſable dans notre bouche: des ſuites ſi triſtes, ſi humiliantes

pour nous, ſi deshonorantes pour notre caractère, pourroient-elles devenir notre excuſe ? Pouvons-nous alléguer l'inutilité de nos remontrances au milieu des mondains, ſans nous dire à nous-mêmes que ce n'eſt pas là notre place ? & devons-nous conclure de-là qu'on peut être le ſpectateur continuel & innocent de leurs déſordres, ſans les en avertir, de peur de ſe rendre odieux & importun ; ou qu'il faut les fuir, parceque le ſeul moyen de leur être utile & de les reprendre avec ſuccès, eſt de les voir rarement ? Lorſque l'Envoyé d'un Prince paroît revétu de l'autorité du Souverain qui l'envoye, & qu'il fait les fonctions de ſa légation, on l'écoute avec reſpect ; on traite ſérieuſement avec lui ; on n'eſt point bleſſé de l'entendre annoncer les ordres & les volontés de ſon maître : ſon caractère met ſa perſonne en ſûreté au milieu même de ſes ennemis. Mais dès qu'il en eſt dépouillé, & qu'il ne paroît plus que comme un homme ordinaire, tout change de face : il parle ſans autorité ; on ne l'écoute plus, ou on l'écoute ſans attention :

il n'eſt plus en droit de traiter d'affaires ſérieuſes ; ſa perſonne même & ſa vie ne ſont plus en ſûreté : voilà notre deſtinée. Nous ſommes, dit l'Apôtre, les Ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt : *Pro Chriſto legatione fungimur.* Tant que nous paroiſſons au milieu du monde, revétus de ce caractère auguſte, & que nous en rempliſſons les fonctions ſaintes, le monde nous écoute avec reſpect : nous lui parlons avec autorité : nous ſommes en droit de lui annoncer les vérités du Maître qui nous envoye ; & quoique nous ſoyons expoſés aux piéges & aux embuches d'un monde ennemi de Jeſus-Chriſt, notre ame y eſt en ſûreté. Mais dès que nous nous dépouillons de ce caractère reſpectable & ſacré ; que nous n'en faiſons plus les fonctions, & que nous paroiſſons au milieu du monde comme des hommes ordinaires, nous perdons toute notre autorité : nous n'avons plus droit de parler au nom du Maître qui ne nous envoye plus ; on ne daigne plus nous écouter ; il n'y a plus rien en nous qui nous attire des attentions & du reſpect ; & plus rien même qui

2. Cor. 5. 20.

nous mette en ſûreté contre les périls qui nous environnent. Et comment y ſerions-nous en ſûreté ? nous marchons parmi les écueils, & le Seigneur ne nous envoye pas ; & il ne nous ſuit pas ; & il ne nous ſoutient pas ; & il ne veille pas ſur nous. Que ſommes-nous alors ? un navire qui marche ſans pilote & ſans gouvernail, dit ſaint Jude, ſur une mer orageuſe, & toute ſemée d'écueils ; un enfant qui peut à peine marcher, & qui court ſans ſoutien ſur le bord d'un précipice ; un oiſeau encore foible, dit un Prophéte, qui veut ſortir du nid & voler ſeul dans les airs, avant que ſes aîles ſe ſoient fortifiées, & qui va devenir la proie du paſſant.

La régle inviolable eſt donc d'examiner devant Dieu, toutes les fois que nous allons nous mêler parmi les hommes, ſi c'eſt leur utilité qui nous y appelle : nous demander à nous-mêmes : Dieu en ſera-t-il glorifié ? eſt-ce ſon œuvre que je vais faire ? ſont-ce mes devoirs que je me propoſe ? eſt-ce la charité qui va conſoler les affligés ; fortifier les foibles ; s'édifier avec les Juſtes ; travailler à ra-

mener les pécheurs ? eſt-ce le zèle qui va cultiver en ſecret les fruits d'un travail public ; ſoutenir une converſion naiſſante par de ſaints entretiens ; calmer des diſſenſions domeſtiques par des avis de douceur & de ſageſſe ; réconcilier les pères avec les enfans ; rendre aux épouſes le cœur de leurs époux, & porter la paix de Jeſus-Chriſt dans les familles ? eſt-ce la vigilance & la ſollicitude ſacerdotale, qui entre dans toutes les œuvres de miſéricorde & de piété ; qui va prendre des meſures pour remédier à la licence, pour réformer des abus publics ; qui va mettre l'innocence exposée à couvert, ou cacher le ſcandale de ſa chûte aux yeux des peuples ? eſt-ce la prudence chrétienne qui va honorer les Puiſſances pour les rendre utiles aux deſſeins de Dieu ; qui cultive les Grands pour en faire les protecteurs de la vérité, ou du moins afin qu'ils ne favoriſent pas l'erreur, & qu'ils ne s'oppoſent pas à l'œuvre de l'Évangile ; qui rend à ſes frères les devoirs indiſpenſables de la ſociété, pour ne pas bleſſer leur orgueil, pour s'inſinuer dans leurs

cœurs par d'innocens artifices ; pour ne pas ſe rendre inutiles, en ſe rendant odieux ? Il ne s'agit ici que d'éviter l'illuſion ; de ne pas couvrir nos propres panchans ſous les dehors de la piété ; & de ne point prendre les ſuites d'un naturel inquiet, curieux, immortifié, ennemi de la retraite & de la prière, pour les démarches du zèle & de la charité. Il s'agit de ne pas confondre l'envie de ſe produire, le deſir de plaire, de s'attirer la confiance & l'eſtime, avec la charité qui ne cherche qu'à édifier : de ne pas confondre la préſomption, qui entreprend tout ; l'oſtentation, qui veut paroître ſe mêler de tout ; la complaiſance, qui veut avoir l'honneur des bonnes œuvres ; l'inquiétude, qui ne cherche qu'à ſe montrer, avec le zèle, qui ne veut que ſe rendre utile : de ne pas confondre la prudence chrétienne, qui nous fait ménager les Grands, afin qu'ils favoriſent l'Egliſe, avec l'ambition ſecrette qui ne veut que ſe les rendre favorables à ſoi-même : enfin de ne pas confondre les devoirs que nous rendons aux mondains, pour ne pas bleſſer leur orgueil

orgueil, & ne pas les éloigner de nous, avec ceux que nous leur rendons pour l'augmenter par de vaines adulations, & nous les concilier par nos ménagemens & nos baſſeſſes. Il eſt ſi ordinaire de ſe faire là-deſſus illuſion à ſoi-même ; de confondre nos intérêts avec les intérêts de la piété ; & de nous perſuader que nous cherchons Dieu, tandis que nous ne cherchons que nous-mêmes.

Et de-là, mes Frères, le peu de ſuccès de nos fonctions. Notre zèle, loin de ramener les pécheurs, leur fournit contre nous des dériſions & des cenſures : notre charité leur paroît plutôt un deſir de leur plaire, que de leur être utiles : notre vivacité à tout entreprendre, une inquiétude de tempérament, une horreur du repos, plutôt qu'un amour du bien : les devoirs de bienſéance que nous leur rendons, les importunent & nous rendent mépriſables. Ce n'eſt pas que le monde ne forme quelquefois les mêmes jugemens des Miniſtres les plus fidèles, & n'uſe envers eux de la même injuſtice ; mais ce ſont les défauts que je viens de blâ-

mer, & dont il a été ſouvent témoin, qui l'ont accoutumé à la témérité de ces ſoupçons : il impute à tous les foibleſſes de quelques-uns ; & parcequ'il a vû ſouvent des zèles déplacés, il ne lui en faut pas d'avantage pour conclure qu'il n'en eſt point de ſolide & de véritable. Ainſi, mes Frères, ne confirmons pas le monde dans les préjugés injuſtes qu'il a contre nous : forçons-le d'avouer, par la ſageſſe & la ſainteté de notre conduite, que le deſir tout ſeul de ſon ſalut nous anime & nous fait agir ; que notre gloire n'eſt pas celle qui vient des hommes, mais celle que les hommes rendent à Dieu ; que la ſeule récompenſe de nos travaux eſt dans le fruit que nos frères en retirent, & non dans les vaines louanges qu'ils leur donnent ; que nos vûes ſont auſſi élevées & auſſi ſaintes, que nos fonctions ; & que ſi nous paroiſſons parmi eux, ce n'eſt que pour combattre leurs paſſions, & non pour y porter les nôtres. Voilà les motifs qui doivent nous conduire dans le monde : voici les régles qui doivent nous y accompagner lorſque nous y ſommes.

II. REFLEX.

QUoique la pureté des motifs décide preſque toujours de toute la ſuite de nos actions ; & que lorſque l'œil eſt ſimple & éclairé, il répande la lumière ſur tout le corps de la conduite ; néanmoins comme on peut ſe ſéduire ſoi-même dans les vûes qui nous font agir ; & que d'ailleurs par la foibleſſe & la mutabilité ſeule du cœur humain, les plus ſaintes intentions ſe démentent ſouvent dans la pratique, & ſe laiſſent, ou affoiblir, ou ſurprendre par des événemens & des piéges qu'on n'avoit pu prévoir, il importe d'expoſer ici les précautions dont il faut toujours accompagner les plus ſaints motifs qui nous produiſent dans le monde, & établir quelques régles ſur les attentions que nous devons apporter dans les commerces que nos fonctions nous obligent d'avoir avec les hommes.

Or il me ſemble que tout ce qu'on peut dire là-deſſus ſe réduit à ces deux points : aux perſonnes qu'il faut éviter ; aux régles qu'il faut obſerver avec celles qu'on peut voir. Les perſonnes qu'il faut éviter ſont premiére-

ment, celles à qui nous ſommes inutiles ; ſecondement, celles qui peuvent nous être dangereuſes ; troiſiémement, celles à qui nous ne devons pas nos ſoins ; quatriémement, celles à qui nous ne pouvons les rendre ſans quelque ſcandale. Ne me refuſez pas votre attention.

Je dis premiérement, les perſonnes à qui nous ſommes inutiles. Car ſi le zèle ſeul du ſalut de nos frères doit nous conduire dans le monde, il eſt clair que nous ne devons avoir rien de commun avec ceux avec qui nous ne voyons aucun fruit à faire. Par-tout où la vertu eſt mépriſée, le langage de la piété point entendu, la ſeule préſence d'un homme de bien odieuſe ou importune, un Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'a plus de raiſon pour y paroître par-tout où il faut, ou applaudir au vice, ou diſſimuler l'erreur, ou fermer les yeux aux ſcandales, ou même le reſpecter ; en un mot, par-tout où la parole du Seigneur eſt liée, où l'on jetteroit infailliblement des pierres précieuſes devant des animaux immondes ; un Prêtre, c'eſt-à-dire, un homme de

Dieu y eſt déplacé, & la Religion même y eſt outragée par ſa ſeule préſence. Jeſus-Chriſt diſparoît, & ſe rend inviſible aux yeux des habitans de Nazareth, parcequ'il étoit dans ſa patrie un Prophéte ſans honneur. Les Apôtres ſecouoient la pouſſière de leurs pieds, & ſortoient auſſitôt des maiſons & des villes, où il ne ſe trouvoit pas un ſeul enfant de la paix, & où la vérité de l'Evangile n'étoit point écoutée. Ce n'eſt pas, lorſqu'il s'agit des fonctions de notre miniſtère, qu'il faille être ſûr du ſuccès pour les remplir ; & que l'inutilité préſumée & même infaillible, puiſſe devenir une raiſon légitime de nous en diſpenſer. Celui qui ſeme, jette la ſemence ſainte ſur la terre qui rapporte au centuple, comme ſur celle qui ne renferme que des ronces & des rochers, & où la ſemence eſt étouffée & ne produit rien. Le Seigneur envoye ſes Prophétes & ſes Miniſtres autant pour l'inſtruction des uns, que pour la condamnation des autres ; autant pour ouvrir les yeux à ceux qui ſouhaitent de connoître, que pour achever d'aveugler ceux qui ne

veulent pas voir ; & ſi l'Evangile n'avoit pas trouvé des cœurs rebelles & endurcis, l'Egliſe n'auroit point eu de Martyrs. Les contradictions, que le monde oppoſe à notre zèle, loin de l'abbattre, elles ſont dans l'ordre de Dieu ; elles ont été promiſes à nos fonctions : l'Apôtre les regardoit comme les titres les plus glorieux & les plus autentiques de ſon apoſtolat. Il faut que les Ecritures s'accompliſſent, & que la ſageſſe du monde ſoit juſques à la fin ennemie de la ſageſſe de la Croix : il ne s'agit donc pas ici des fonctions de notre miniſtère ; il s'agit de nos ſociétés & de nos commerces. Notre miniſtère, nous le devons à tous ; aux ſages comme aux inſenſés, à l'exemple de l'Apôtre ; c'eſt à Dieu ſeul, qui donne l'accroiſſement, à le rendre utile à nos frères : mais la familiarité de notre préſence, nous ne la devons qu'à ceux qui peuvent s'en édifier avec nous. Eh ! qu'y auroit-il en effet, qui pût autoriſer nos liaiſons avec des hommes enivrés de leurs plaiſirs & de leurs paſſions, deſquels tout ce que nous pouvons nous promettre,

c'eſt d'augmenter le mépris qu'ils ont pour la vertu, & d'aggraver leur condamnation ? Et par cette régle ſi juſte, ſi raiſonnable, de ne pas nous lier avec les perſonnes à qui nous ſommes inutiles, voilà bien des commerces retranchés pour nous dans le monde.

Seconde régle : éviter les perſonnes qui peuvent nous être dangereuſes ; eh ! qu'il en eſt de ce nombre ! ſoit par l'aſcendant de leur eſprit ; ſoit par le caractère de leur cœur ; ſoit par les ſuites de leur profeſſion ; ſoit par les piéges de leur ſexe. Par l'aſcendant de leur eſprit : certains hommes téméraires, audacieux, qui blaſphêment ce qu'ils ignorent ; regardant la majeſté & l'autorité de la foi comme une crédulité populaire ; s'égarant dans leurs penſées ; affectant d'avoir un langage à part ; traitant avec dériſion ce qu'il y a de plus auguſte & de plus terrible dans la doctrine de Jeſus-Chriſt ; ſe piquant de force d'eſprit & de ſupériorité de raiſon ; & ne voyant pas que la ſource de leur incrédulité eſt plus dans la corruption de leur cœur, que dans la

prétendue ſingularité de leurs lumiè-
2. Tim. 3. 5. res : *Et hos devita*, écrivoit l'Apôtre à ſon Diſciple. Les hommes de ce genre ſe ſont multipliés en ces derniers tems, & avec eux les maux & les ſcandales de l'Egliſe ; & tandis que les Paſteurs ſe diviſent entr'eux ſur les vérités les plus abſtraites de la foi, ces hommes impies ſe ſervent de ces diviſions mêmes pour en attaquer le fonds, pour renverſer le fondement que Jeſus-Chriſt a poſé ; & leurs paroles débitées en ſecret, comme un venin dangereux, gagnent inſenſiblement, infectent tout, & répandent le blaſphême & l'irréligion parmi les Fidèles. Non-ſeulement ces hommes impies doivent être pour vous comme des anathêmes ; il eſt encore pour vous, mes Frères, un autre genre d'hommes dans le monde, qui ſont dangereux par l'aſcendant de leur eſprit : des mondains, qui nés avec une éloquence naturelle, & des talens ſupérieurs du côté de l'eſprit, prennent d'abord empire ſur tout ce qui les environne, ébranlent, perſuadent, entraînent ; abuſent des dons de Dieu, & d'une mal-

heureuſe vivacité, pour tourner la vertu en ridicule, donner au vice des couleurs d'innocence, juſtifier les paſſions, affoiblir les vérités du ſalut, rabattre du moins de tout ce que la Religion nous en apprend, taxer d'excès, de foibleſſe, de devoirs impraticables, les devoirs les plus eſſentiels : des apologiſtes éternels du monde & de ſes abus ; des ennemis de la Croix de Jeſus-Chriſt & de ſa doctrine ; des hommes qui vivent dans le monde, comme ſi l'Evangile n'y avoit rien changé, comme ſi le monde étoit encore notre loi ; qui donnent un air de dériſion, & de petiteſſe d'eſprit, à tout ce qui ne leur reſſemble pas ; les Apôtres du ſiécle & du démon ; & qui par l'aſcendant que leur donne la facilité & l'agrément de l'eſprit, ſont courus, recherchés, reçus par-tout avec diſtinction ; font toute la joie & tout l'ornement des ſociétés mondaines ; ont un accès libre dans les Palais des Grands ; multiplient par-tout leurs ſectateurs, & perpétuent parmi les hommes la doctrine corrompue du monde, que l'Evangile avoit anéantie. Voilà les per-

ſonnes à craindre par l'aſcendant de leur eſprit.

Par le caractère de leur cœur. Certains hommes efféminés, mous, voluptueux, que le plaiſir ſeul touche ; éternellement occupés d'amuſement ; incapables de rien de grand, de ſérieux, de ſolide, de digne de l'homme & du Chrétien ; & d'autant plus à craindre, que leurs panchans ſont doux, leurs mœurs faciles, leurs manières ouvertes, leur eſprit ſociable & liant, leur cœur tendre, ſincère, capable d'attachement ; & que leur vie molle & oiſeuſe, eſt le caractère le plus propre à s'inſinuer dans nos cœurs, à nous amollir, à nous corrompre par l'amour du repos, à nous rendre le travail & toute contrainte inſoutenable ; & par conſéquent le caractère le plus fatal à l'eſprit de notre miniſtère : tels ſont les hommes à craindre pour nous par le caractère de leur cœur.

Par les ſuites de leur profeſſion. Oui, mes Frères, évitez ſur-tout ces miniſtres mondains & diſſipés, auſquels les marques de la même profeſſion ſembleroient devoir vous lier

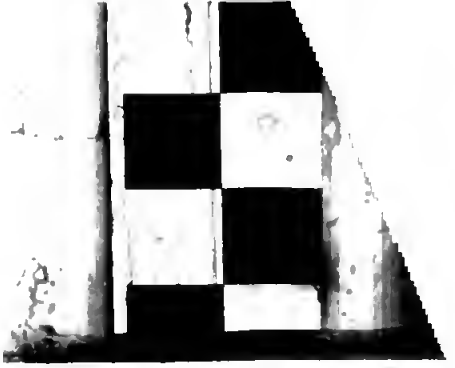
davantage, la grace de l'impoſition des mains eſt éteinte en eux ; vous ne la reſſuſciteriez pas ; & vous verriez infailliblement périr & éteindre la vôtre. Ils ſont dans le monde l'opprobre du ſaint miniſtère : n'augmentez pas la honte de l'Egliſe, en vous aſſociant à eux ; ſoutenez au contraire ſa gloire & ſa dignité en les fuyant : n'autoriſez pas leurs ſcandales en les fréquentant ; déſavouez-les plutôt par une entière ſéparation : montrez au monde que l'Egliſe ne les avoue pas pour ſes Miniſtres ; & que deshonorant leur caractère, ils ne ſont pas dignes de la ſociété de ceux qui le reſpectent, & qui ſe font honneur d'en être marqués : couvrez-les de confuſion, en les éloignant de vous, afin que la honte de cet anathême & de cette ſéparation, les faſſe rentrer en eux-mêmes, ou que du moins le monde apprenne à les mépriſer ; & qu'il connoiſſe qu'ils ſont ſortis, à la vérité, de parmi nous, mais qu'ils ne ſont plus des nôtres ; ſouvenez-vous que leur ſociété a tout ce qu'il faut pour anéantir en vous tout zèle des fonctions, & tout eſprit du ſacerdo-

ce. Le Prophéte dont j'ai déja fait mention, conſerva ſon innocence & toute ſa dignité au milieu de la Cour de Samarie : au ſortir de-là, le commerce d'un ſeul faux Prophéte le fit tomber. Le monde du moins conſerve encore une ſorte de reſpect pour notre conſécration ; & un reſte de pudeur & de bienſéance nous retient devant lui, & nous oblige, pour ne nous pas rendre mépriſables, de garder encore certaines meſures. Mais avec ceux que le même miniſtère nous unit, il n'eſt plus de frein qui nous arrête : l'exemple de la profanation qu'ils font de leur caractère, nous raſſure : nous ne craignons plus des témoins qui deviennent nos modèles & nos complices. Le premier ſentiment qu'ils nous inſpirent, c'eſt le mépris de notre état ; c'eſt de ſecouer le joug des régles, & la contrainte même que le monde nous impoſe ; c'eſt de donner du ridicule à la piété, à la régularité, au zèle de leurs confrères ; c'eſt de rappeller avec dériſion les inſtructions reçues dans ces maiſons ſaintes ; en un mot, c'eſt d'ajoûter l'audace, l'impudence

au déréglement, & de ne craindre plus ni Dieu ni les hommes. Leur ſociété eſt d'autant plus dangereuſe pour nous, qu'entrant dans le monde, elle nous paroît la plus naturelle & la plus convenable; que la même profeſſion, ſouvent la même éducation, & les liens contractés dès l'enfance, nous avoient déja unis; & que c'eſt une ſociété toute faite, que nous trouvons, qui nous diſpenſe d'en chercher & d'en faire de nouvelles.

Mais ſi la conformité de l'état devient un danger pour nous, la différence n'en eſt pas un moindre; & parmi les perſonnes dont le commerce nous eſt dangereux par les ſuites de leur profeſſion, il faut compter ceux qui par les engagemens d'un état militaire, ſi oppoſé à la douceur & à la ſainteté du nôtre, n'ont que des panchans tumultueux, des deſirs de gloire, d'élévation, de fortune, & ne connoiſſent d'honneur & de mérite, que celui qui nous vient de la valeur & du courage. Ils ne voyent qu'avec mépris la tranquillité du ſanctuaire, la modeſtie, la ſimplicité, la manſuétude ſacerdotale: tout ce qui

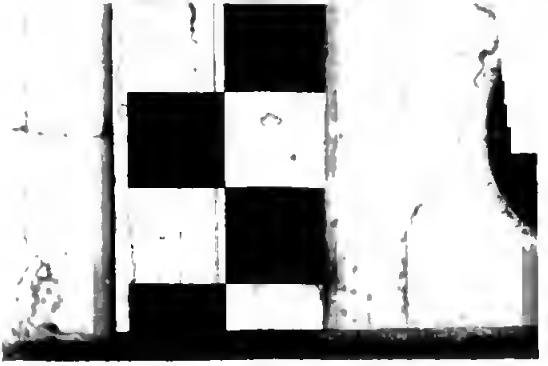
ne reſpire pas le feu & le ſang, & qui ne reſpire que la douceur & la charité de Jeſus-Chriſt, leur paroît puſillanimité & baſſeſſe de cœur. Le ſaint repos du temple & de l'autel, les cantiques divins, les louanges du Seigneur, les ſupplications publiques portées tous les jours aux pieds de ſon trône, pour implorer ſes miſéricordes ſur les peuples & ſur les Rois, ſur les villes & ſur les armées, ne ſont dans leur eſprit qu'une indigne oiſiveté : le partage de ceux qui ſe conſacrent à l'Egliſe, ils le regardent comme le parti des lâches & des fainéans. Ils croyent que les hommes ne ſont faits que pour ſe détruire les uns les autres ; qu'il y a bien plus de gloire à déſoler les Provinces, qu'à les ſanctifier ; qu'il eſt bien plus honorable à l'homme de porter la mort dans le cœur de ſon frère, que d'y porter la vie & le ſalut ; & que ſans les guerres, il n'y auroit point de vertu, au lieu que c'eſt d'elles que naiſſent preſque tous les vices & toutes les calamités de la terre. Ainſi nous formant peu à peu ſur leurs mœurs, nous commençons à moins



eſtimer notre état ; il nous paroît bas & obſcur : nous voudrions être encore arbitres de notre deſtinée pour changer la ceinture ſacerdotale contre la militaire : nous croyons que nos proches nous ont déplacés, en nous deſtinant à l'autel ; qu'ils ont plus conſulté leurs intérêts, que nos inclinations & nos talens ; & que pour établir la fortune d'un aîné, ils nous ont fait perdre la nôtre. Auſſi on voit tous les jours dans le monde des Miniſtres plus verſés dans les régles & les affaires militaires, que dans les fonctions & les régles de leur état ; plus inſtruits des guerres qui ont troublé le monde, que des erreurs & des doctrines perverſes qui ont déchiré l'Egliſe ; plus au fait de ce qui ſe paſſe dans les armées, que de ce qui ſe paſſe dans le Sanctuaire ; & ſous un habit ſaint, portant ſur leur viſage l'audace, la fierté, la diſſipation de ceux qui ſont engagés dans une milice profane. Voilà les perſonnes dont la ſociété nous eſt funeſte par les ſuites de leur profeſſion.

Enfin par les piéges de leur ſexe ; & c'eſt ici le plus dangereux écueil de

notre Miniſtère. Un Prêtre, dit ſaint Jérôme, doit avoir une chaſteté propre & une pudeur ſacerdotale, pour ainſi dire; de ſorte que non-ſeulement ſon corps ſoit exemt de ſouillure; mais que ſes yeux conſervent toute l'innocence néceſſaire, pour parvenir à être les temoins & les ſpectateurs de ce qui ſe paſſe dans le Saint des Saints; & que ſon eſprit attentif à ces merveilles auguſtes & terribles, que ſon miniſtère opère ſur l'autel, ſoit libre de ces images même involontaires, qui pourroient en troubler la tranquillité. De plus par notre conſécration, nous ſommes comme Jeſus-Chriſt, les Oints & les Saints du Seigneur; ainſi tout ce qui n'eſt pas ſaint, un ſeul regard indiſcret, une ſeule parole moins meſurée, une ſeule manière moins décente, un ſeul mouvement de la chair négligemment étouffé, une ſeule complaiſance ſenſuelle, un ſeul deſir trop humain nous ſouille & nous profane. Or cette pureté angélique qui doit être le fruit de la retraite, de la prière, de la vigilance, des macérations; ce tréſor que nous portons dans des vaſes fi



fragiles, comment le conſerver au milieu des commerces & des écueils, où il fait tous les jours un ſi triſte naufrage ? ſi le ſimple Fidèle y voit périr ſûrement cette chaſteté, commune & ordinaire, commandée à chaque Chrétien ; le Prêtre pourroit-il y ſauver cette chaſteté ſacerdotale, privilégiée, bien plus éminente, plus aiſée à flétrir, & ſi tendre, ſi délicate, qu'un ſouffle ſeul eſt capable d'en ternir tout l'éclat & toute la beauté ? Car, mes Frères, ſi le caractère ſaint, qui nous impoſe une ſi haute obligation de pureté & d'innocence, en marquant notre ame du ſceau ſacré, y avoit effacé le ſceau funeſte de corruption que la chûte d'Adam y a gravé ; ſi en devenant Prêtres, nous étions moins des hommes foibles & fragiles ; ſi l'onction ſainte répandue ſur nous avoit éteint ce feu profane, qui depuis le premier péché coule dans les veines de l'homme avec ſon ſang, nous pourrions nous flater que le privilége de notre caractère nous met en ſûreté ; & que ce qui eſt péril pour le reſte des Fidèles, ne nous offre rien que nous devions craindre.

Mais hélas ! nous portons en nous le même fonds de foibleſſe & de corruption, que le reſte des hommes ; que dis-je ? nous portons les mêmes foibleſſes, & nous ne portons pas les mêmes reſſources ; & notre caractère, loin de nous raſſurer, doit redoubler nos allarmes, parcequ'il augmente nos dangers : l'engagement de continence, qu'il nous impoſe, irrite & ſouléve les paſſions de la chair : privés par la ſainteté de notre état du reméde qui peut leur ſervir de frein dans le commun des hommes, nous n'avons plus que la fuite & la prière à leur oppoſer : notre ſeul reméde eſt dans la foi, dans la piété, dans la garde des ſens & la vigilance : ſi nous le négligeons un moment, nous périſſons ; & comme nous portons aux dangers des paſſions plus vives, nous y trouvons infailliblement la mort & le péché. Tout eſt donc péril pour un Prêtre auprès d'un ſexe, dont les fréquentations même que le monde appelle les plus innocentes, ne peuvent l'être pour lui : il périra à la ſeule vûe d'un objet qu'un mondain auroit regardé avec indifféren-

ce : un ſeul diſcours trop libre, un ſeul air immodeſte, une ſeule manière affectée & engageante, le ſouillera : il y ſera toujours ſur le bord du précipice, & en ſortira rarement ſans y être tombé.

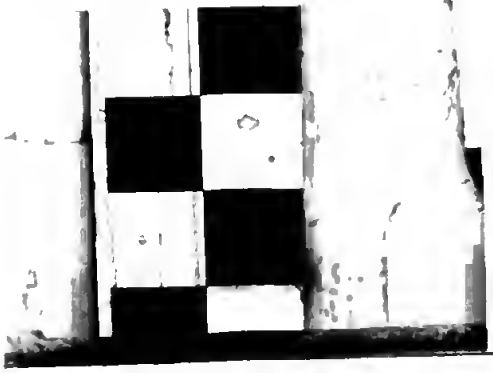
Vous vous raſſurez peut-être ſur l'horreur que vous croyez ſentir pour une chûte groſſière ; mais qui vous a dit que ce n'eſt pas en vous une préſomption ? & ignorez-vous que cette horreur quand elle eſt ſincère, non-ſeulement nous éloigne de la chûte, mais de tout ce qui pourroit nous y conduire ? qui vous a dit que ce n'eſt pas un piége du tentateur, lequel augmente notre confiance à meſure que le péril où il nous engage, eſt plus inévitable ; & croyez-vous que tous ceux qui tombent, ſe ſoient attendus au malheur de la chûte ? Le Démon a plus d'une reſſource ; & il en attire plus dans ſes filets par les fauſſes apparences de l'innocence, que par l'attrait même du crime. Ne ſuffit-il pas pour craindre, qu'on porte en ſoi tout ce qu'il faut pour tomber ; & la témérité, qui cherche le péril, pourroit-elle devenir pour nous une

ſûreté contre le péril même ? Hélas ! Paul fortifié de tant de graces, inſtruit dans le ciel de ſes ſecrets ineffables, que l'œil de l'homme n'a point vûs, & que l'oreille n'a jamais entendus ; Paul plein de l'amour de Jeſus-Chriſt, juſques à défier toutes les créatures & la mort même de l'en ſéparer ; châtiant ſans ceſſe ſon corps & le réduiſant en ſervitude ; ne vivant plus de la vie des ſens, mais de la vie ſeule de Jeſus-Chriſt ; crucifié au monde, s'immolant pour ſes frères, & fourniſſant la carrière de ſon apoſtolat dans la faim, dans la ſoif, dans la nudité, dans les perſécutions, dans les naufrages ; Paul au milieu de tant de merveilles & de vertus héroïques, ſent l'aiguillon de la chair ; & il faut qu'il fléchiſſe le genou, qu'il s'humilie, & confeſſe ſon néant & ſa misère devant la ſainteté de Dieu, & qu'il le prie plus d'une fois de détruire en lui ce corps de péché, & de le délivrer de la tentation. Et nous, mes Frères, foibles avec un corps immortifié, avec des panchans violens pour le monde & pour le plaiſir, avec des vertus médiocres & mêlées

de tant d'imperfections, nous nous flaterions de porter toujours une chair ſoumiſe & docile, & de ne jamais éprouver la honte de ſes mouvemens & de ſa révolte, au milieu des objets les plus capables de l'exciter, & où nous courons ſans précautions, ſans ordre de Dieu, ſans défiance de nous-mêmes ? quelle illuſion ! Quoi, mes Frères ? les Anacorétes les plus pénitens ont penſé périr au fond de leurs déſerts ; & les ſeules images dangereuſes de leurs foibleſſes paſſées, ont exercé pendant une longue ſuite d'années leur foi & leur innocence ; & vous, dont les mœurs n'ont rien d'aſſés auſtère pour éloigner le Démon de la volupté, vous vous croiriez en ſûreté au milieu des périls, dont le ſouvenir a penſé perdre tant de ſaints pénitens ? Quoi ? Job lui-même, couvert de plaies, devenu un cadavre puant & un ſpectacle d'horreur ; ne ſentant plus les mouvemens de la chair, que dans la violence de ſa douleur ; Job en cet état ſe rappelle le pacte qu'il a fait avec ſes yeux, pour ne pas même penſer à des objets dangereux ; &

vous, avec une chair nourrie mollement, & dont vous connoiſſez ſi bien la foibleſſe ; vous dans un âge où ſa force & ſon empire ſont les plus à craindre, vous vous permettriez des familiarités indiſcrétes ; vous laiſſeriez tous les jours repoſer vos regards ſur des objets les plus capables de vous ſouiller, & vous y ſeriez avec autant de confiance, que ſi vous étiez déja ſemblable aux Anges, ou que vous fuſſiez revétu d'un corps céleſte & immortel ? Auſſi, grand Dieu ! votre Egliſe eſt tous les jours deshonorée par des chûtes ſi ſcandaleuſes ; auſſi nous faiſons blaſphémer votre ſaint nom parmi les nations : nous livrons la majeſté du Sanctuaire à la dériſion & à l'inſulte, & nous ſommes l'opprobre & le rebut de votre peuple. Nous devons donc nous interdire la ſociété des perſonnes, qui peuvent être pour nous un ſujet de chûte & de ſcandale.

En troiſiéme lieu, les perſonnes auſquelles nous ne devons pas nos ſoins. Nos fonctions nous attachent à certains lieux, à certaines œuvres, à certain genre de miniſtère : mais ſou-



vent c'eſt-là préciſément ce qui n'eſt pas de notre goût. Nous cherchons hors de l'enceinte de notre miſſion des œuvres étrangères à nos devoirs : nous négligeons ce que Dieu demande de nous, pour nous livrer à des fonctions auſquelles il ne nous avoit pas deſtinés : nous dérangeons ſes deſſeins ſur nous & ſur nos frères. La piété eſt utile à tout ; mais nous la rendons inutile, quand nous n'en faiſons pas uſage dans l'ordre de Dieu : il ne demande pas de chacun de nous toute ſorte de bien ; il eſt certaine meſure au-delà de laquelle notre don ne va pas ; & la piété ſolide eſt de s'en tenir-là, & de ne point paſſer les bornes que l'Eſprit de Dieu lui-même nous a preſcrites. On croit qu'il y a du zèle à ſe montrer par-tout où il y a du bien à faire ; & ſouvent il n'y a que de l'inquiétude & de la vanité : nos fonctions ordinaires nous déplaiſent, nous gênent, nous ſont à charge, parceque le devoir ſeul nous y attache ; les étrangères nous attirent, réveillent l'aſſoupiſſement de notre zèle, parceque le goût & une ſecrette complaiſance nous y ſoutien-

nent : c'eſt l'ancienne plaie de l'orgueil ; tout ce qui le ſoumet, l'attriſte, l'humilie ; dès qu'il ſecoue le joug, & qu'il ſe choiſit lui-même la matière de ſon zèle, cette liberté le flatte, l'anime ; & il vole dans une carrière, où il n'auroit fait que ſe traîner, ſi l'ordre de ſes fonctions la lui avoit marquée. Paul ne voulut pas évangéliſer dans les villes où Jeſus-Chriſt avoit été annoncé, de peur qu'on ne l'accusât d'étendre trop loin
2. Cor. ſon apoſtolat : *Non quaſi in immenſum*
xc. 15. *gloriantes ;* ou de jetter l'édifice de la foi ſur un fondement étranger. Cet exemple eſt une grande inſtruction contre l'indiſcrétion du zèle : la vanité veut tout entreprendre ; mais la charité n'agit pas en vain : les œuvres de miſéricorde ont leurs dangers : la ferveur s'y rallentit ; la piété s'y diſſipe ; l'eſprit de prière s'y éteint. Il faut que la retraite, le recueillement, la méditation de la loi ſoutiennent ces offices extérieurs : il faut puiſer aux pieds de la Croix cette ſource abondante de graces, qui ne perd rien en ſe communiquant : ces précautions deviennent indiſpenſables à ceux-mêmes

me que Dieu deſtine à ces ſortes de miniſtères : ſans elles, ils s'affoibliſſent en voulant fortifier leurs frères ; ils ſe ſentent déchoir inſenſiblement, en tendant la main à ceux qui tombent ; leur ferveur ſe diſſipe, & s'éteint à force de ſe répandre. Or, ſi ces inconvéniens ſont à craindre, lors même que nous ſommes dans l'ordre de Dieu, lors même qu'il nous envoye, jugez du péril que nous courons lorſqu'au lieu de faire ſon œuvre, nous ne faiſons que la nôtre propre : c'eſt donc une régle de piété, de ne pas offrir indiſcrettement nos ſoins aux perſonnes à qui nous ne les devons pas.

Enfin dernière précaution ; ne pas les offrir même à celles à qui nous ne pouvons les rendre ſans quelque ſcandale. La réputation d'un Prêtre eſt quelque choſe de ſi cher à l'Egliſe, de ſi précieux au public, de ſi eſſentiel au ſuccès des fonctions, de ſi conſolant pour lui-même, qu'il doit la conſerver aux dépens de tout. Ce n'eſt pas qu'il faille abandonner l'œuvre de Dieu par la crainte de la contradiction des langues, ni laiſſer mou-

rir, comme dit Jeſus-Chriſt, une fille d'Abraham, parceque des Phariſiens envieux de tout bien qu'ils ne font pas, trouveront dans ſa guériſon un ſujet injuſte de ſcandale & de murmure. Jeſus-Chriſt écoute aujourd'hui, ſans s'émouvoir, les reproches de ceux qui l'accuſent de manger avec les pécheurs, & de leur donner un accès trop libre auprès de ſa perſonne. Il eſt des ſcandales qui nous ſont glorieux, & des murmures qui font notre éloge : mais il en eſt auſſi d'une autre ſorte, qui prennent leur ſource, non dans l'injuſtice des hommes, mais dans notre imprudence, dans nos foibleſſes, dans un défaut ou de circonſpection, ou peut-être de vertu : & c'eſt ici où les attentions ne ſauroient être trop rigoureuſes. L'aſſiduité des ſoins n'eſt jamais utile, quand elle eſt exceſſive : je veux que vous n'y perdiez rien du côté de l'innocence ; vous y perdez tout, dès que vous vous attirez les ſoupçons les plus légers, ou les cenſures du public : je veux que la vertu éclatante de ces perſonnes, ou les reſſources que vous trouvez dans leurs largeſſes

pour les beſoins publics, juſtifient devant Dieu vos aſſiduités ; Dieu les condamne, dès que la prudence chrétienne & les régles de notre état, ne peuvent les juſtifier devant les hommes : tout ce qui eſt permis, n'eſt pas toujours expédient ; & tout ce qui n'eſt pas expédient pour un Miniſtre public, ceſſe de lui être permis. Il ne ſuffit pas de n'avoir rien à ſe reprocher, dès que nous nous expoſons imprudemment aux reproches de nos frères : ce n'eſt pas aſſés que la vie ſainte & édifiante de ces perſonnes, & les ſecours que nous en tirons pour les œuvres de miſéricorde, nous raſſurent ; tout ce qui ſcandaliſe nos frères, ne doit pas nous laiſſer un moment tranquilles. Lorſque Jeſus-Chriſt nous ordonne, dit ſaint Chryſoſtôme, d'arracher l'œil & de couper la main qui eſt devenue un ſujet de ſcandale, il ne nomme que les parties du corps, ou les plus nobles, ou les plus néceſſaires, comme s'il eût voulu nous dire : Quel que puiſſe être l'éclat de la vertu de cette perſonne ; quand elle brilleroit dans le monde comme l'œil brille dans le

corps, il faut l'arracher ; quand elle vous ſeroit auſſi néceſſaire que votre main droite l'eſt à vos actions, il faut la retrancher. Dieu ne demande pas de vous des ſoins aux dépens de l'honneur de ſon Egliſe, inſéparable de celui de ſes Miniſtres : la charité ne peut jamais devenir l'excuſe légitime de l'imprudence : l'édification de nos frères eſt la premère régle, & le fruit le moins ſuſpect du zèle. Dieu ne tire pas ſa gloire des œuvres même les plus ſaintes, capables de répandre de juſtes ſoupçons ſur la nôtre : le bien que nous ne pouvons faire ſans une ſorte de ſcandale, nous eſt auſſi ſévérement interdit que le mal lui-même ; de quelque utilité dont vous puiſſiez couvrir votre indiſcrétion, elle ne peut manquer d'être funeſte, ou à vos frères par les jugemens injuſtes qu'ils en feront, ou à vous-même, dont la conduite ne les juſtifiera peut-être que trop dans les ſuites. N'autoriſons pas cette triſte prediction par des exemples : il faut croire, pour l'honneur de l'Egliſe, qu'il n'y en eut jamais ; & que le deſir tout ſeul de votre ſalut, & l'honneur de

votre miniſtère, nous fait craindre des inconvéniens, que nous n'avons pas encore eu la douleur de déplorer.

Voilà les perſonnes que nous devons éviter; & dans tout ce que nous avons dit juſques ici, ſont renfermées les régles à obſerver avec celles que nous pouvons voir. La première, eſt de les voir rarement: rien n'avilit tant notre caractère dans le monde, comme la facilité à nous y montrer. Je l'ai déja dit: nous avons nos foibleſſes & nos imperfections; l'éloignement ſeul peut les cacher aux yeux des hommes. Le monde, vous le ſavez, n'eſtime que ce qu'il ne connoît pas: tandis qu'il ne nous voit que de loin, il nous regarde comme des hommes extraordinaires, & des Prophétes ſuſcités de Dieu, pour lui annoncer ſes volontés; il nous rend des hommages, parcequ'il ne voit pas où placer ſes cenſures: mais ſi vous en approchez ſouvent, le charme ceſſe; & la préſence le détrompe bientôt des erreurs favorables de l'éloignement. Il eſt ſi difficile de paroître ſouvent, & de ne pas paroître ce qu'on eſt! nous laiſſons toujours entrevoir

quelque choſe dans nos mœurs, qui contredit la ſainteté, la ſévérité des maximes que nous annonçons : il nous échappe toujours certains traits de l'homme, qui mettent obſtacle à l'œuvre de Dieu ; & par une malignité naturelle au monde ſur ce qui nous regarde, au lieu qu'il donne le nom de ſimple foibleſſe à ſes crimes les plus honteux, il croit voir du crime dans nos foibleſſes les plus innocentes : il n'eſt que pour nous ſeuls un docteur ſévère & outré. Il reſſemble à ce ſerviteur infidèle de l'Evangile : il demande grace en ſa faveur pour les prévarications les plus odieuſes & les plus criantes ; & il uſe d'une rigueur exceſſive & barbare envers nous, pour les dettes les plus légères.

La ſeconde régle, eſt d'y ſoutenir par-tout également le ſérieux de notre miniſtère. Les Fidèles doivent apprendre de nous à converſer ſaintement, & d'une manière digne de Dieu. Les lévres du Prêtre, dépoſitaires de la doctrine & de la vérité, ne doivent plus s'ouvrir à des inutilités & à des plaiſanteries profanes. Saint Paul veut même qu'elles ſoient

bannies de la converſation des ſimples Fidèles : quelle prudence, quelle circonſpection, quel ſel de la ſageſſe ne doit-il pas exiger de nous ! quelles paroles ſaines & irrépréhenſibles ! quelle plénitude de l'Eſprit de Dieu ! Il ne faut pas que nous paroiſſions d'autres hommes à l'autel & dans nos fonctions, & d'autres hommes dans nos entretiens familiers, & dans la conduite ordinaire de la vie. Le Pontife de la loi portoit par-tout les ornemens auguſtes de la ſouveraine ſacrificature, pour lui marquer, ce ſemble, que ſon ſacerdoce le ſuivoit par-tout ; que toutes ſes démarches étoient des actions de cérémonie ; que la gravité de ſes mœurs devoit répondre à celle de ſes vétemens : & que comme tout étoit religieux ſur ſa perſonne, tout devoit l'être auſſi dans ſa conduite : il ſemble que tout ce qui n'eſt pas, ou prière, ou ſacrifice, ou diſcours d'édification, ou œuvre de miſéricorde, n'eſt plus aſſés ſérieux pour un Prêtre. Auſſi vous ſavez là-deſſus les régles des ſaints Canons, qui nous interdiſent les jeux & les amuſemens publics, innocens même

pour le commun des Fidèles. Il ſemble que les yeux des peuples, accoutumés à nous voir dans le Sanctuaire proſternés, recueillis, humiliés, comme les Anges du ciel devant le trône de l'Ancien des jours, ſont bleſſés de nous voir ailleurs avec un viſage différent, & des manières ſemblables à celles des autres hommes : il ſemble que lorſque nous venons paroître à l'autel, au ſortir de ces vains entretiens, & que nous y reprenons le recueillement que demandent des myſtères ſi terribles, les Fidèles témoins, il n'y a qu'un moment, de nos diſſipations, nous regardent plutôt comme des hommes de théâtre, qui contrefont des myſtères ſerieux, que comme des Miniſtres du Dieu vivant qui viennent lui offrir des dons, des ſacrifices, les vœux & les prières des peuples. En un mot, notre miniſtère nous appelle parmi les hommes, il eſt vrai ; mais il nous y appelle pour être le ſel de la terre, la lumière de ceux qui marchent dans les ténébres, les ſources publiques de la ſainteté, la bonne odeur de Jeſus-Chriſt.

Recueillons tout cet entretien, mes Frères ; en voici le fruit. Il faut premiérement, que nos communications dans le monde inſpirent aux Fidèles une grande eſtime de la vertu ; que notre ſageſſe, notre maturité, notre circonſpection, leur donne de la piété une idée digne d'elle, & les détrompe de ce préjugé ſi ridicule & ſi commun dans le monde, qu'elle eſt le partage des eſprits foibles. En ſecond lieu, il faut qu'elles leur inſpirent un deſir de la vertu ; qu'une joie ſainte & modeſte répandue ſur notre viſage, une douce ſérénité qui ſuit toujours l'innocence & la paix du cœur, leur faſſe avouer en ſecret, que les amis de Dieu ſont les ſeuls heureux de la terre, & les déſabuſe de cette erreur groſſière qu'on ne peut être content loin des plaiſirs, & avec la ſeule conſolation de la fidélité & de l'innocence.

Les fruits que nous en devons retirer nous-mêmes, mes Frères, c'eſt en premier lieu, un grand mépris du monde & de ſes misères : on ne l'eſtime que lorſqu'on le voit de loin ; mais entrez dans le détail de ſes en-

nuis, de ſes chagrins, de ſes perfidies, de ſes caprices, vous en ſentez le vuide ; & vous plaignez ceux que les engagemens de leur naiſſance ou de leur état, attachent à un maître ſi dure, ſi peu ſolide & ſi bizarre. C'eſt ſecondement, une eſtime infinie de notre état qui nous éloigne d'un lieu, où tout eſt faux, où tout eſt affliction d'eſprit, où il faut acheter le crime lui-même par les chagrins & par la peine, & ſe perdre en ſe rendant ici bas même malheureux ; qui nous en éloigne, dis-je, pour nous conſacrer à ce ſaint miniſtere, nous cacher dans le ſecret du Sanctuaire, & nous faire de la maiſon du Seigneur un lieu de paix & de ſûreté ; un azile doux & conſolant ; une demeure de gloire & de ſainteté, qui nous met à l'abri des écueils & des orages dont le monde eſt rempli, & nous laiſſe tout le loiſir de gémir ſur les triſtes naufrages de nos frères.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public ; *Les Œuvres de feu Sieur Jean-Baptiſte Maſſillon, Evêque de Clermont, ſon Oncle*, contenant, *ſes Sermons pour l'Avent & le Carême, Myſtères & Panégyriques, Oraiſons funébres, Vêtures & Profeſſions Religieuſes, Diſcours Synodaux & Mandemens, Conférences Eccléſiaſtiques, Paraphraſes ſur les Pſeaumes, & quelques Diſcours détachés ſur différens ſujets* ; s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit ſieur Expoſant, & reconnoître ſon zèle à procurer au Public une Edition éxacte des Sermons dudit feu Sieur Maſſillon, Evêque de Clermont, *dont juſqu'à préſent il n'avoit paru que des impreſſions étrangères, renfermant des piéces tronquées, ou fauſſement attribuées à cet Auteur* : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition deſdits Ouvrages faite juſqu'à préſent ſans notre autorité*, ni de contrefaire leſdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit, dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le

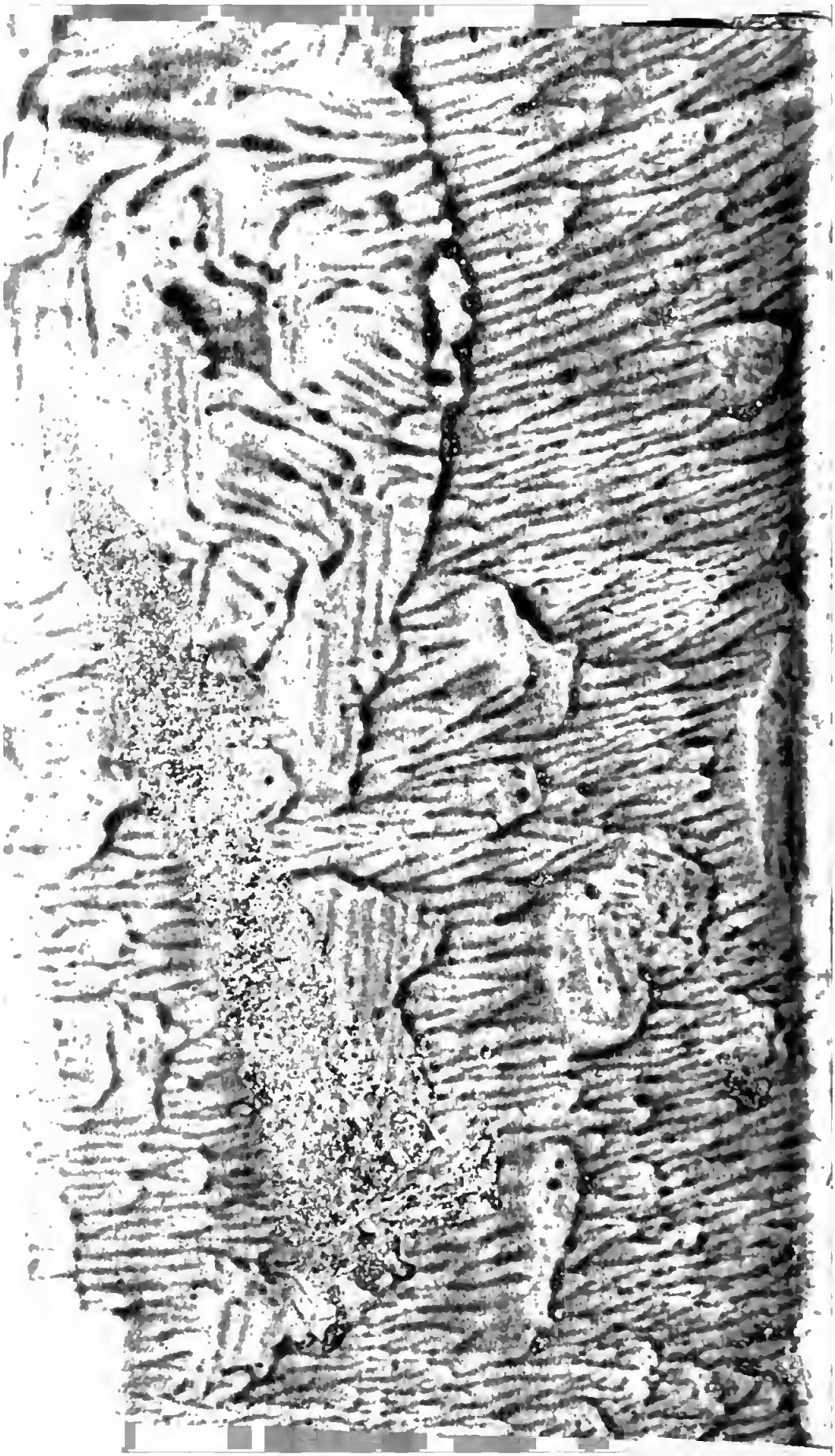
Regiſtré de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte deſdites Préſentes, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copies à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité deſdites Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chatte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil ſept cent quarante-quatre, & de notre Régne le trentiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

SAINSON.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé à Meſſieurs la Veuve Eſtienne & Fils, & Jean-Thomas Hériſſant, Libraires à Paris, mon droit au préſent Privilége, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16 Octobre 1744.

MASSILLON, Ptêtre de l'Oratoire.

Regiſtré, enſemble la préſente Ceſſion, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. *fol.* 317. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, ce* 5. *Novembre* 1744.

VINCENT, *Syndic.*

5302 73